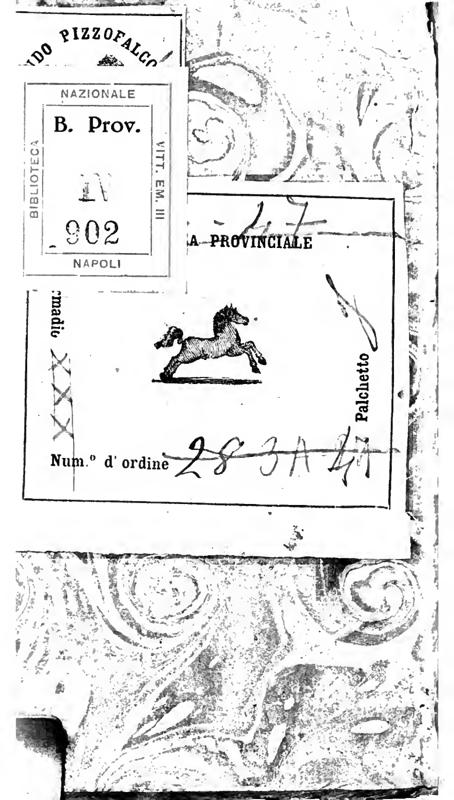



PIZZOFALCO
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
902
NAPOLI
A PROVINCIALE
madio
Palchetto
Num.º d' ordine




10 A 45


RAIMOND COMTE DE MONTECUCULI CHEVALIER DE LA TOISON
President du Conseil de Guerre
Grand maitre de l'artillerie
Gouverneur de Rab et General
ssime des troupes de l'Empereur

MEMOIRES
DE
MONTECUCULI,
GENERALISSIME
Des Troupes de l'Empereur.

DIVISÉS EN TROIS LIVRES.

I. De l'Art Militaire en général.
II. De la Guerre contre le Turc.
III. Relation de la Campagne de 1664.

Nouvelle Edition, revûe & corrigée en plusieurs endroits par l'Auteur, & augmentée de plus de 00 Notes historiques & géographiques.

Avec des figures en taille douce.



A PARIS,
Chez BAROIS, Quai des Augustins, à la Ville de Nevers.

M. DCC. LX.



A

MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE CONTY.

ONSEIGNEUR,

Quand le Public ignoreroit les raisons particulieres que j'ai de vous dédier cet Ouvrage, il ne seroit pas surpris de le voir paroître

ſous votre Nom. Le titre ſeul du Livre ſuffira pour juſtifier mon choix. A qui pourroit-on plus juſtement offrir les Principes de l'Art Militaire, qu'au Fils de Monſeigneur le Prince de Conty, & de la petite-Fille du Grand Condé ; qu'à un jeune Prince qui a tous les talens qui font les Grands Hommes, un Eſprit vif, pénétrant, fertile en expédiens ; une Eloquence naturelle, fortifiée par la lecture, un cœur actif, ferme & intrépide ? Tous ceux qui ont l'honneur d'approcher V. A. S. voyent l'impatience qu'Elle a d'aller apprendre le métier qui fait les Héros ; qu'Elle ſe perfectionne avec avidité dans tous les exercices qui en ſont comme les préliminaires ; qu'Elle accuſe ſouvent la lenteur des années, & qu'Elle craint autant la concluſion, ou du moins la durée de la paix, que tous les Peuples la ſouhaitent. Ainſi puis-je douter qu'un Livre qui enſeigne l'Art de la Guer-

re, & qui a été fait par un grand Maître dans cet Art, ne ſoit très-agréable à V. A. S. ou que le Public ne voye avec plaiſir à la tête du Livre un Nom que les vertus de Monſeigneur votre Pere lui ont rendu ſi cher? Mais outre ces raiſons générales j'en ai de particulieres & d'eſſentielles; le Livre, la Traduction & le Traducteur, tout eſt à Vous. C'eſt Monſeigneur le Prince de Conty à qui la France doit ces Mémoires. Il les apporta de Hongrie, copiés ſur l'Original du Prince Charles de Lorraine. C'eſt lui qui me les fit traduire avant que j'euſſe l'honneur d'être à Vous, & c'eſt depuis qu'il m'eut confié l'inſtruction de V. A. S. que je les ai revûs avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. J'ai rétabli beaucoup de noms propres étrangers d'hommes & de lieux, qui avoient été défigurés dans la copie. J'ai éclairci par de petites notes pluſieurs faits que l'Auteur

n'avoit qu'indiqués, parce qu'ils étoient ou nouveaux, ou connus dans l'Empire, où il écrivoit, mais qui avoient quelque obſcurité pour nous, par l'éloignement des lieux & des tems. J'ai mis à la marge la ſituation préciſe de quantité de Places & de poſtes, dont il eſt parlé dans ces Mémoires, & particulierement de ceux qui ſont peu connus, & qu'on ne trouve pas dans les Cartes ordinaires : enfin je n'ai rien oublié pour mettre cet Ouvrage en état d'être offert à V. A. S. & j'oſe dire qu'il en eſt digne. Le Grand Condé, M. le Prince de Conty votre Pere, & M. le Prince Charles de Lorraine ſont mes garans : nul homme ſage ne récuſera ces Juges en matiere de guerre. Ceux qui ſçauront l'hiſtoire des derniers troubles de Hongrie, jugeront aiſément quel cas le Prince Charles de Lorraine faiſoit de ces Mémoires : ils y liront un plan tout dreſſé de ce que ce grand Prince a

exécuté contre les Turcs avec tant de gloire. Puisque la guerre est un mal nécessaire, qu'elle est non seulement permise en certains cas, mais que Dieu l'a même quelquefois commandée, instruisez-vous, Monseigneur, *de tout ce qui peut faire un Grand Général; faites revivre les Condés & les Contys: On n'hérite de la gloire de ses Ancêtres qu'en les égalant; si l'on ne soutient dignement leurs grands noms, on en est accablé. Les Princes ont un grand avantage sur les particuliers; leurs vertus pour se mettre au grand jour n'ont point à lutter contre l'obscurité: mais aussi leurs vices ne sçauroient se cacher dans la foule. Votre nom promet beaucoup au Public, travaillez à remplir son attente; vous trouverez dans votre Maison de grands Modeles de toutes les Vertus Chrétiennes, Civiles, Militaires; efforcez vous de rassembler ce qui séparé a fait de grands Hommes: mais don-*

nez le premier rang aux Vertus Chrétiennes ; ſans elles les autres ne ſont que des beaux vices. Il n'y a de véritable grandeur que celle qui eſt fondée ſur la pieté ; puiſſiez-vous, Monseigneur, ſurpaſſer là-deſſus nos eſpérances : Ce ſont les vœux que je ferai toute ma vie pour Vous ; c'eſt le moins que je doive aux bontés que V. A. S. a pour moi. Il ne me reſte qu'à la ſupplier d'agréer cet Ouvrage, & de le regarder comme un témoignage public du reſpect très-profond, & de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Serenissime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Edition.

LES malheurs que l'Hiſtoire nous rapporte être arrivés à des armées mal diſciplinées, ou conduites par des Chefs ſans expérience, nous font aiſément ſentir la néceſſité qui oblige chaque Nation d'avoir des perſonnes capables de diſcipliner des troupes, de les conduire à la guerre, & dont l'habileté inſpire de la confiance aux ſoldats. Quoique l'expérience ſoit ſans doute la meilleure maîtreſſe en ce genre, l'on ne peut cependant diſconvenir que ſans la théorie elle ne peut ſuffire pour faire un parfait Capitaine.

Cette conſidération ſeule a en-

gagé plusieurs Sçavans à écrire sur cette matiere ; mais comme fort souvent l'usage leur manquoit, il y auroit bien de l'imprudence à ne s'en rapporter qu'à ce qu'ils en ont dit. Cet Ouvrage est d'un autre genre : non-seulement celui qui l'a composé a passé pendant sa vie, dans toute l'Europe, pour un de ceux qui possedoient la théorie de la guerre dans la perfection, il l'a mise aussi en pratique pendant plus de quarante ans, & les plus heureux succès ont presque toujours suivi son systême.

Le stile paroîtra peut-être trop méthodique ; mais ce défaut n'est pas considérable ; & si le Lecteur y trouve quelque sécheresse, il en sera bien dédommagé par l'excellence des choses qu'il apprendra dans ces Mémoires. C'est ainsi qu'en parloit feu M. le Grand Prince de *Conty*, aussi bien que le Grand *Condé* : puisque deux si

grands Capitaines ſe ſont accordés pour louer cet Ouvrage, il eſt aiſé de ſentir toute l'utilité qu'on en peut tirer.

Ces Mémoires ſont diviſés en trois Livres; le premier traïte de la guerre en general; le ſecond, de la guerre contre le Turc en Hongrie; & le troiſiéme contient les réflexions de l'Auteur ſur la guerre qui ſe fit en Hongrie entre l'Empereur & les Turcs, depuis 166 . juſqu'en 1664. M. de Montecuculi les préſenta à l'Empereur en 1665.

Cette Edition eſt entierement conforme à celle qui fut imprimée à Strasbourg en 1735. comme la plus exacte; l'on y a ſeulement ajouté la Vie de l'Auteur, perſuadé qu'un auſſi grand Homme ne peut être aſſez connu.

L'Edition de Cologne met le dernier Livre de cette Edition le ſecond, & du ſecond elle en fait

le dernier. Quant à l'Edition Italienne, qui a été imprimée à Cologne, elle eſt très-imparfaite; il y a une infinité de fautes dans les noms propres & dans les nombres, & il manque en pluſieurs endroits des morceaux de deux ou trois pages.



VIE
DE MONSIEUR
DE MONTECUCULI.

RAYMOND Comte de Montecuculi, Prince de Melfe, Président du Conseil de Guerre, Grand-Maître de l'Artillerie, Gouverneur de Raab, Généralissime des Troupes de l'Empereur, & Chevalier de la Toison d'Or, naquit à Modene en 1608, de la Famille des Comtes de Montecuculi; le petit Etat dont il étoit né sujet, ne lui fournissant pas l'occasion de signaler son inclination guerriere, il imita deux de ses oncles qui avoient déja pris parti dans les troupes de l'Empereur.

Il vint prendre les armes sous les ordres de son oncle Ernest, Général de l'Artillerie dans l'armée Imperiale. M. de Montecuculi persuadé qu'on ne commande jamais mieux que quand on a sçû obéïr, fit servir son neveu comme simple soldat, & voulut qu'il passât par tous les dégrés de la milice

avant que de l'élever au commandement.

Le jeune Montecuculi s'étant distingué dans quelques actions particulieres qui lui acquirent l'estime & la confiance de ses Généraux, fut chargé de faire lever le siege de Nemeslau en Silésie, que les Suedois tenoient assiegé avec dix mille hommes. Il se mit à la tête de deux mille chevaux, surprit les ennemis par une marche précipitée, les mit en fuite, & s'empara de leur bagage & de leur artillerie.

Cette action fit beaucoup d'honneur à M. de Montecuculi; mais il éprouva peu après l'inconstance des armes.

En 1639 les Generaux Suedois Bernard de Weimar & Banier se trouvant tous deux victorieux sur le Rhin & dans le Mecklembourg, résolurent de faire une irruption sur les terres de l'Empereur, afin de le porter à rechercher la paix.

Banier entra en Bohême, dont il soumit une grande partie en peu de tems; il résolut de passer ensuite l'Elbe à Brandeisz, où Hofkirck & Montecuculi étoient avec dix Régimens de

Cavalerie & quelque Infanterie. Le combat dura peu, les Imperiaux eurent deux mille des leurs tués, le reste fut poursuivi jusques sous le canon de Prague, & M. de Montecuculi fut pris prisonnier avec Hofkirch. Sa détention ne dura que deux années, pendant lesquelles il s'appliqua si bien à la lecture qu'il devint véritablement sçavant.

Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il revint au service de l'Empereur, qui lui confia en 1646 le commandement d'un corps de troupes pour défendre la Silésie contre Wittemberg, General Suedois, qui, après s'être emparé de Wartemberg, faisoit de grands progrès dans cette Province.

Cependant Wrangel, Generalissime des troupes de Suede, méditant une irruption dans la Bohême, fut obligé de rappeller Wittemberg avec ses troupes. M. de Montecuculi n'ayant plus personne en tête en Silesie, vint joindre Jean de Wert, qui commandoit un corps d'armée en Bohême, & résolurent ensemble de s'opposer à l'invasion de Wrangel.

Ils allerent d'abord se poster à Tuschou, à une demi-lieue de l'armée

Suedoise ; de-là poursuivant leur route, ils prirent le Château de Triebel, où il y avoit trente Dragons Suedois. Ce fut là qu'ils résolurent d'attaquer l'armée ennemie ; ils surprirent d'abord la grande garde composée de six Régimens ; ils la repousserent, & lui enleverent dix drapeaux : la Cavalerie Suedoise s'étant avançée, il se donna un combat qui dura environ deux heures, dans lequel les Imperiaux gagnerent treize étendards. Ce fut le 2 Août 1647 que se donna cette bataille.

Depuis cet avantage l'armée Imperiale cotoya toujours les Suedois, lui coupa les passages, & l'obligea enfin à se retirer du Royaume de Bohême.

L'année suivante 1648 Holtzapel, General des Imperiaux, ayant perdu une bataille près de Sustnarshausen, l'Empereur envoya M. de Montecuculi pour rassurer la Baviere allarmée, en attendant Picolomini qui revenoit des Pays-Bas pour prendre le commandement de l'armée.

Peu de tems après la ratification de la paix de Westphalie ayant été publiée, les hostilités cesserent de part & d'autre, & l'Allemagne commença

à

à jouir d'un calme qu'elle désiroit depuis long-tems.

La paix ayant rétabli la tranquillité dans l'Allemagne & dans le Nord, M. de Montecuculi fit un voyage en Suede, & passa ensuite en Italie. Son oncle Ernest étoit mort le 7 Juin 1633 à Colmar, des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Brisach, où il avoit été fait prisonnier ; il l'avoit institué son héritier universel, & par ce moyen il se trouva en état de faire une figure proportionnée à son rang. Pendant son séjour à Modene il assista aux nôces du Duc François I. mais il eut le malheur d'y tuer dans un carousel le Comte Manzani son ami, sa lance poussée avec trop de force ayant percé la cuirasse du malheureux Comte.

De retour en Allemagne, il épousa en 1657 Marie-Josephe de Dietrichstein, fille du Prince de ce nom ; ce qui l'attacha entierement à la Cour de l'Empereur, qui connoissant son mérite, le fit Maréchal de Camp General, & l'envoya au secours de Jean Casimir Roi de Pologne, qui avoit une cruelle & sanglante guerre à soutenir contre Ragotski Prince de Transylvanie, & contre les Suedois.

M. de Montecuculi à la tête de dix mille hommes d'Infanterie & six mille de Cavalerie, fit aussitôt le siége de Cracovie, Capitale du Royaume; Paul Wurtz, Gouverneur de cette Place, la défendit avec beaucoup de courage; mais après avoir fait bien du mal aux Imperiaux dans plusieurs sorties, il fut obligé de la rendre par composition : après la prise de cette Ville il chassa les Suedois du Royaume de Pologne, & les suivit jusqu'en Prusse, où les Imperiaux s'emparerent de la Ville de Thoorn en 1658.

Cependant tous ces avantages n'étoient dûs qu'à la diversion qu'avoit fait le Roi de Dannemarck en déclarant la guerre à la Suede; mais ce Monarque n'étoit pas à s'en repentir. Charles Gustave avoit conquis presque tout son Royaume; la seule Ville de Coppenhague, animée par la présence de son Roi qui s'y étoit enfermé, faisoit une vigoureuse résistance; mais elle n'étoit pas loin de succomber sous l'effort des ennemis, si l'Empereur Leopold ne lui eut envoyé du secours conjointement avec ses alliés.

M. de Montecuculi eut ordre de se rendre dans le Holstein avec ses trou-

pes, & s'étant joint aux Brandebourgeois & aux Polonois, ils n'eurent pas de peine à pénétrer dans cette Province, où les vivres leur manquerent bientôt. Dans cette extrémité M. de Montecuculi passa avec ses troupes dans l'Isle d'Alsen, & fit le siége de Sunderbourg. La garnison en avoit été renforcée, & rien n'y manquoit pour une vigoureuse résistance; cependant Ascheberg qui y commandoit fut obligé par ses soldats de profiter de quelques vaisseaux Suedois qui paroissoient en mer, & de s'embarquer en laissant 2000 chevaux à l'ennemi. Klaust qui étoit à Nordbourg fut encore plus malheureux; car il fut fait prisonnier avec six cens Cavaliers & quelqu'Infanterie qu'il avoit avec lui.

M. de Montecuculi, quoique blessé au bras, ne laissa pas de chasser les Suedois de tout le Jutland, & après avoir pris Fridérics-odde, il résolut de concert avec les Alliés de s'emparer de l'Isle de Fionie; mais Wrangel à qui Charles Gustave avoit confié la garde de cette Isle, s'opposa à leur descente, & le vent qui devint contraire aux Imperiaux repoussant les barques vers le Jutland, on vit bientôt la mer chargée

de débris de vaiſſeaux teints de ſang.

Le malheureux ſuccès de cette tentative ne rebuta point les Alliés, on réſolut d'en faire une ſeconde, & de deſcendre par trois différens endroits dans la même Iſle; M. de Montecuculi donna le commandement d'une attaque au Comte de Strozzi; la ſeconde étoit commandée par le Major General Frideric d'Alefeld, & la troiſiéme par le Lieutenant General Eberſtein ſous le General Spars.

Cette conquête auroit été prompte & facile; mais les Hollandois qui ne vouloient pas favoriſer l'entrée de tant de nations dans le Dannemarck, ne tirerent que de la poudre ſans bales. Les Suedois s'en étant apperçus reprirent cœur, & ſe défendirent avec intrépidité; leur valeur donna le tems au Roi de Suede de leur envoyer du ſecours, qui obligea les Alliés à ſe retirer avec une perte conſiderable.

M. de Montecuculi s'étant apperçu de la tromperie des Hollandois, en écrivit à l'Empereur; mais perſuadé que la perte de l'Iſle de Fionie pouvoit ſeule faire quitter priſe aux ennemis, il ne ſe déſiſta pas de ſon entrepriſe, il propoſa dans un Conſeil de guerre

de faire une diverſion dans la Poméranie, pour mettre Wrangel dans l'obligation d'envoyer une partie des troupes qui gardoient l'Iſle de Fionie, dans cette Province pour la défendre, & que cependant les vaiſſeaux des Anglois & des Danois euſſent à tranſporter les Alliés dans l'Iſle qui pour lors ſe trouveroit dégarnie de troupes, & que par ce moyen ils puſſent s'en emparer plus aiſément.

Ce conſeil ayant été ſuivi, les Alliés paſſerent en Pomeranie, s'empareront de la plus grande partie de cette Province, & mirent le ſiége devant Stettin. Alors ce que M. de Montecuculi avoit prévu arriva : Wrangel détacha une partie de ſes troupes pour défendre la Pomeranie ; les Alliés contens d'être parvenus à leur but, abandonnerent le ſiége de Stettin, & paſſerent dans l'Iſle de Fionie.

Les Suedois qui y étoient reſtés firent une vigoureuſe réſiſtance ; mais enfin accablés par le nombre ils furent preſque tous tués ou faits priſonniers. La gloire de cette action fut en partie dûe à la valeur des Hollandois ; mais leur politique les empêcha de profiter de leur victoire, comme ils avoient

ſecouru le Roi de Dannemark de peur qu'il ne fût accablé, ils ne vouloient pas que le Roi de Suede fût opprimé.

Cependant les Alliés ſouhaitoient la paix ; le Roi de Suede au contraire fâché des pertes qu'il avoit faites, & voulant les réparer pour être en état de faire la loi, y mettoit un obſtacle invincible ; mais la mort l'ayant enlevé, & ne laiſſant qu'un fils âgé de cinq ans, ſes tuteurs travaillerent auſſitôt à regler les affaires, & firent en 1660 une paix avec les Polonois & les Danois qui fut fort deſavantageuſe à ces derniers.

La paix ne laiſſa pas long-tems M. de Montecuculi en repos. Ragotski avoit été ſecourir les Suedois contre la Pologne ſans avoir conſulté le Graud-Seigneur. Cette Cour piquée d'une réſolution priſe par un Prince ſon tributaire, ſans ſon aveu, envoya des ordres abſolus pour le dépouiller de ſa dignité ſouveraine, & pour élire un nouveau Prince en ſa place, menaçant le pays d'une ruine generale, ſi l'on tardoit à exécuter ſa volonté.

L'exécution de ces ordres attirerent inſenſiblement, par la part que l'Empereur Leopold y prit, la guerre dans



la Hongrie, & M. de Montecuculi reçut ordre en 1661 de se rendre dans ce Royaume à la tête d'une armée.

Ce General ayant si bien détaillé ses campagnes de Hongrie, il est assez inutile d'en faire mention ici, le Lecteur pouvant aisément se satisfaire dans le troisiéme Livre de ces Mémoires; je dirai seulement que la perte de la bataille de S. Gothard empêcha les Turcs de s'opposer davantage à la treve qui fut conclue le 10 Août 1664 dans leur camp à Waswar.

Cette treve ayant donné une apparence de tranquillité dans la Hongrie, M. de Montecuculi revint à Vienne, où l'Empereur le récompensa comme il le méritoit après les services qu'il venoit de lui rendre, il venoit de le faire Lieutenant General des Armées, il l'honora encore de la place de Président du Conseil de guerre, & l'envoya ensuite à Madrid pour lui amener l'Infante Marguerite-Therese d'Autriche, seconde fille de Philippe IV. Roi d'Espagne, son épouse. Le Roi lui donna l'Ordre de la Toison d'Or, & le mariage fut célébré le 12 Decembre 1666.

De retour en Allemagne, M. de Montecuculi s'appliqua aux sciences,

& ſe rendit le protecteur des Gens de Lettres. En 1670 l'Empereur le chargea de conduire en Pologne ſa ſœur Eleonore-Marie, que le Roi Michel Koribut‍ Wieſnowieski venoit d'épouſer.

Deux ans après Louis XIV. Roi de France ayant déclaré la guerre aux Hollandois, les Etats Generaux ſolliciterent du ſecours dans les Cours d'Allemagne, & particulierement dans celle de Vienne. Toutes ces Puiſſauces avoient fait au Roi des promeſſes ſolemnelles de ne ſe point mêler de cette guerre ; elles changerent cependant de ſentiment. L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui fit marcher des troupes en leur faveur ; mais le Vicomte de Turenne s'oppoſa à ſa jonction avec les Hollandois. L'Empereur animé contre le Roi de France pour avoir mis par le Traité de Munſter les Princes d'Allemagne en état de reſſerrer ſon pouvoir, ne cherchoit que l'occaſion de lui témoigner ſon reſſentiment, & ſe ſervit de celle-ci ; il donna le commandement d'une armée de 18000 hommes à M. de Montecuculi pour aller joindre l'Electeur de Brandebourg, & ſecourir enſemble les Hollandois ; mais le retardement

tardement causé par les ordres que ce General reçut du Prince de Lobkowits premier Ministre de l'Empereur, fut cause qu'il ne put joindre que trop tard l'armée de l'Electeur, & qu'il fut obligé de remettre les opérations militaires, à l'année suivante ; tout ce qu'ils purent faire fut de tenir le Vicomte de Turenne intrigué ; & de l'empêcher de retourner sitôt en Hollande.

M. de Montecuculi rentra en campagne en 1673, à la tête de 30000. hommes, dont l'Empereur avoit fait lui même la revûe à Egra en Bohéme. En arrivant en Franconie, son armée fut jointe par 10000. hommes d'autres troupes avec lesquelles il continua sa marche vers le Rhin ; il s'avança jusqu'à Nuremberg, d'où il pouvoit également aller vers le haut ou le bas Rhin, pénétrer en Alsace, ou joindre les Hollandois.

Louis XIV. avoit envoyé M. de Turenne pour s'opposer à M. de Montecuculi. Le Général François qui connoissoit l'habileté de son adversaire, & qui ignoroit son dessein, passa le Rhin, dans la résolution de s'approcher de lui, & de l'obersver de plus

près, Une démarche si hardie jetta l'épouvante chez quantité de Princes qui étoient prêts de se déclarer contre la France, & de favoriser la marche de l'armée Impériale. M. de Turenne s'avança jusqu'à Weintheim en Franconie, dans l'intention de livrer bataille aux Impériaux, si l'occasion s'en présentoit, quoique son armée fut la moitié moins forte que celle des ennemis.

M. de Montecuculi, malgré sa supériorité, ne voulut point hazarder une bataille avant la jonction; il mit des défilés entre son armée & celle des François, & engagea dans ses intérêts l'Evêque de Wirtsbourg, qui avoit promis à M. de Turenne une exacte neutralité, mais qui lui manqua de parole, en livrant son pont aux Impériaux.

M. de Montecuculi ayant passé le Mein, dirigea sa marche vers Mayence, de-là il s'avança jusqu'à Coblents, où ayant passé le Rhin, il joignit le Prince d'Orange qui avoit une armée de 35000. hommes. Le premier fruit de leur jonction fut la prise de la ville de Bonne. Cette place avoit été donnée aux François pour gage de la fidé-

ſité de l'Electeur de Cologne. C'étoit le Général Lautsberg qui y commandoit les troupes de l'Electeur, outre leſquelles il y avoit encore 1500. François ſous les ordres des ſieurs Reveillon & de Gaſſé. Le Prince d'Orange la fit inveſtir le 4 Novembre par le Marquis d'Aſſentar qui commandoit les troupes Eſpagnoles ; il ſembloit qu'une armée auſſi conſidérable, commandée par des Généraux, tels que le Prince d'Orange & M. de Montecuculi, auroit dû avoir bientôt fait cette conquête. La Ville étoit ſans foſſés, le peu de fortifications qu'il y avoit étoient imparfaites. Cependant le Gouverneur fit ſi bien ſon devoir, qu'il ſe défendit pendant huit jours, & fit perdre beaucoup de monde aux Aſſiégeans par ſes fréquentes ſorties. La Garniſon forte encore de 1300. hommes, obtint une honoralbe capitulation, & fut conduite à Nuits ſous une bonne eſcorte.

Après la priſe de ce poſte qui établit une communication libre entre l'Empire & les Etats Généraux, M. de Montecuculi remit le commandement de l'armée au Duc de Bournonville, & s'excuſa de faire la campagne ſui-

vante, parceque l'Electeur de Brandebourg devoit y commander en chef & qu'il ne vouloit pas lui être subordonné.

Les malheurs de la campagne de 1674. dans laquelle l'Armée Impériale, forte de 72000. hommes, fut réduite a 20000, furent attribués à la mauvaise conduite des Generaux qui s'en excuserent, sur les ordres du Prince de Lobkowits, que l'on soupçonnoit de favoriser la France. L'Empereur pour faire cesser les mécontentemens de part & d'autre, disgracia le Prince de Lobkovits, & donna le commandement de l'armée à M. de Montécuculi pour la campagne suivante. La cause de son refus ne subsistoit plus. La France avoit trouvé moyen de metre dans ses intérêts la Suede, qui envoya en Allemagne le Connétable Wrangel pour occuper l'Electeur de Brandebourg.

M. de Montecuculi se rendit donc à la tête de l'Armée Impériale sur les bords du Rhin, pour passer ce fleuve & pénétrer en Alsace; mais il fut prévenu par la diligence du Vicomte de Turenne, dont la présence l'obligea de dissimuler ses desseins.

Le véritable but de M. de Montecuculi, étoit d'engager dans ses intérêts la ville de Strasbourg qui avoit embrassé la neutralité, & de se servir de son pont, afin de passer en Alsace. Pour faire changer les dispositions du Vicomte de Turenne, qui veilloit sur les démarches des habitans de Strasbourg, M. de Montecuculi publia qu'il alloit faire le siége de Philisbourg, dont la Garnison tenoit le Palatin en esclavage.

M. de Turenne aussi habile que son adversaire, se douta de la ruse, il se contenta de suivre l'armée Imperiale, le Rhin entre deux, & vit faire tous les préparatifs du siége, sans faire aucune démarche pour s'y opposer; en effet toutes ces dispositions étoient bien éloignées du dessein de M. de Montecuculi, qui voyant que M. de Turenne ne prenoit point le change, résolut de passer le Rhin à Spire; il y fit construire un pont, & passa ce fleuve, malgré les obstacles des ennemis.

M. de Turenne n'ayant pu s'opposer au passage du Rhin, se contenta d'empêcher les ennemis de s'étendre. Le fourage leur manqua bientôt, & ils furent obligés de repasser le Rhin.

L'Armée Impériale prit la route de Strasbourg. M. de Turenne qui appréhendoit l'infidélité de cette Ville, passa le Rhin, & s'empara de Villtet. M. de Montecuculi ayant perdu toute communication avec la ville de Strasbourg, garnit de munitions le poste d'Offenbourg, & fortifia son camp. M. de Turenne en fit autant, si près de l'Armée Impériale, que les Gardes avancées se parloient l'une à l'autre.

Deux armées si proches l'une de l'autre eurent bientôt consommé les fourages qui les environnoient ; ils devinrent même si rares dans les deux armées, que l'on ne nourissoit plus les chevaux que de feuilles d'arbres. L'on souffroit cependant avec patience des deux côtés, dans l'espérance de faire décamper l'ennemi le premier, & de le charger à son avantage. M. de Montecuculi qui vouloit absolument éloigner les François de Strasbourg, avoit recherché tantôt les montagnes, & tantôt les plaines ; mais trouvant que M. de Turenne restoit ferme dans ses desseins, il se vit contraint de décider la querelle à la pointe de l'épée.

Ne pouvant plus subsister dans son camp, il disposoit son armée en ba-

taille, dans la résolution d'aller attaquer les ennemis. M. de Turenne averti de son dessein, se proposoit de le recevoir, lorsqu'un boulet de canon l'emporta. Un transfuge ayant porté cette nouvelle dans l'armée Impériale, M. de Montecuculi eut d'abord de la peine à y ajouter foi ; mais ayant mis plusieurs espions en campagne qui lui certifierent la vérité du fait, il ne put s'empêcher de prononcer ces paroles dignes d'un honnête homme, qui pour avoir M. de Turenne pour ennemi, n'en admiroit pas moins son mérite. *Je regrette*, dit-il, *& ne sçaurois assez regretter un homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisoit honneur à la nature humaine.* Ces paroles dans la bouche de M. de Montecuculi firent du Général François le plus bel éloge qu'on en pouvoit faire.

M. de Montecuculi songea à profiter en habile homme de la consternation que devoit causer une si grande perte dans l'armée Françoise, il ne put cependant l'empêcher de repasser le Rhin sous la conduite du Comte de Lorges, qui après la mort de M. de Turenne, ne songea qu'à faire une retraite qui lui fut d'autant plus hono-

rable, qu'il ne perdit pas plus de monde que les Impériaux qui l'avoient attaqué.

M. de Montecuculi passa aussi le Rhin, & se disposa à faire le siége d'Haguenau & de Saverne. Ces deux Places qui sont comme les clefs de l'Alsace, n'étoient pas bien fortifiées, mais M. de Turenne y avoit laissé de fortes garnisons pour assurer sa retraite. M. de Montecuculi mal informé de la force des garnisons, les fit investir toutes les deux le 20. Août. Le Prince de Condé qui étoit venu prendre le commandement de l'armée après la mort de M. de Turenne, fit lever le siége de la premiere, & se disposoit à en faire autant de la seconde, lorsque M. de Montecuculi reçut un ordre absolu de l'Empereur d'abandonner cette entreprise pour aller investir Philisbourg. Il y avoit long-tems que l'Electeur Palatin sollicitoit l'Empereur pour qu'il délivrât son Pays des incursions de la garnison de cette Ville. Cependant tant qu'avoit vêcu M. de Turenne, on n'avoit osé tenter cette entreprise; mais après sa mort l'Electeur renouvella ses sollicitations, & comme il

ẞtoit à craindre que ſi on ne lui accordoit pas ſes demandes, il ne paſſât dans le parti de la France, l'Empereur envoya ordre à M. de Montecuculi de l'aller inveſtir. Elle ne fut priſe que l'année ſuivante par le Duc de Lorraine, qui avoit le commandement des troupes Impériales. La Campagne de 1675 fut la derniere & une des plus glorieuſes de M. de Montecuculi, non pas pour y avoir été vainqueur, mais pour n'y avoir pas été vaincu après avoir eu en tête deux des plus grands Généraux de ſon ſiécle, Turenne & Condé. De retour à la Cour Impériale, il continua de rendre ſervice à l'Empereur dans ſa Charge de Préſident du Conſeil de Guerre ; il s'y rendit le Protecteur des Gens de Lettres, & contribua beaucoup par ſon crédit & par ſes lumieres à l'établiſſement de l'Académie des curieux de la Nature. Il eut le malheur de perdre ſon épouſe le 15 Décembre 1676, & mourut lui-même le 16 Octobre 1681 âgé de 72 ans & huit mois à Lints, où il avoit ſuivi l'Empereur qui avoit érigé en ſa faveur le Duché de Melfe en Principauté, dans le Royaume de Naples,

qu'il tenoit de la libéralité du Roi d'Espagne. Son corps fut porté à Vienne & enterré dans l'Eglise des Jésuites avec tous les honneurs qui étoient dûs à son mérite.

Il laissa trois filles & un fils, Leopold Philippe, Prince de Montecuculi, Chevalier de la Toison d'or, Maréchal de Camp des Armées de l'Empereur, Capitaine des Archers de la Garde du Corps, & Colonel d'un Régiment de Cuirassiers, mort le 7 Janvier 1698.

Les ennemis de M. de Moutecuculi l'accusoient de n'être pas entreprenant, & ils l'appelloient le temporiseur : mais il étoit si éloigné de ce défendre de ce reproche, qu'il fit toute sa vie gloire d'imiter Fabius Maximus à qui les Romains donnerent un nom semblable.



TABLE

Des Livres & des Chapitres de ces Mémoires.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE II.

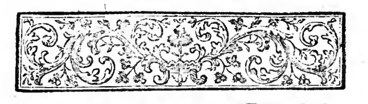
CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Chapîtres.



MEMOIRES



MEMOIRES
DE
MONTECUCULI,
GENERALISSIME
DES TROUPES DE L'EMPEREUR.

LIVRE PREMIER.
Principes de l'Art Militaire en général.

CHAPITRE I.
De la Guerre.


A Guerre est une action d'Armées qui se choquent en toutes sortes de manieres, & dont la fin est la victoire. I.

La Guerre est civile, ou étrangere, offensive ou défensive, maritime ou II.

terrestre, suivant la différence des personnes, des moyens, & des lieux.

III. La victoire se gagne par le moyen des préparatifs, de la disposition & de l'action.

IV. Chacun de ces trois membres a ses avantages, & ses désavantages, qui sont les qualités naturelles ou acquises, du tems, du lieu, des armes, ou d'autres choses qui aident à vaincre l'ennemi, ou qui y sont un obstacle.

V. Les préparatifs se font d'hommes, d'artillerie, de munitions, de bagages, d'argent.

VI. La disposition se proportionne aux forces, au pays, au dessein qu'on a d'attaquer, de défendre, ou de secourir.

VII. L'action s'exécute avec résolution, avec secret, avec promptitude, en marchant, campant, combattant.

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

VIII. IL faut faire les préparatifs de bonne heure, lorsque l'Etat est en paix.

ARTICLE PREMIER.

Des hommes.

Les hommes doivent être { Levés. Rangés. Armés. Exercés. Disciplinés.

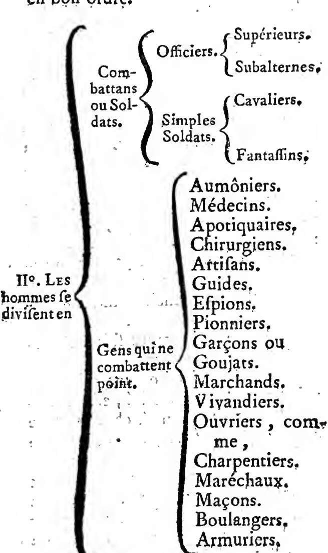
On ne doit pas enrôler des hommes de la lie du peuple ni au hazard, mais il faut les choisir entre les meilleurs; sains, hardis, robustes, à la fleur de leur âge, endurcis aux travaux de la campagne, ou à des arts pénibles; qu'ils ne soient ni fainéans, ni efféminés, ni débauchés. IX.

Les Soldats enrôlés passent en revûe, & prêtent serment, par lequel ils promettent principalement fidélité, obéissance & valeur. X.

On range les hommes suivant leurs qualités & leur métier. XI.

I°. L'ordre, qui est une raison de priorité & de postériorité, est une disposition ou situation de chaque chose dans le lieu, la regle & la maniere qui lui conviennent. De toutes ces choses naissent les heureux succès, & du désordre au contraire, naissent les malheurs & la confusion. En effet, les histoires sont pleines d'exemples, où de très-grandes armées sans ordre ont

été entierement ruinées par de petites en bon ordre.



III°. Ils se divisent,

1°. En Décuries, qui sont huit ou dix hommes, plus ou moins, sous un Chef appellé Décurion.

2°. En Escouades, qui sont plusieurs Décuries.

3°. En Compagnies, qui sont plusieurs Escouades.

4°. En Régimens, qui sont plusieurs Compagnies jointes en un corps.

IV°. Des Régimens d'Infanterie se forment des Bataillons, qui sont des Corps arrangés en plusieurs lignes de front & de hauteur. Dans la Cavalerie ces Corps s'appellent Escadrons.

1°. *Rang*, est un nombre de soldats rangés en ligne droite à côté l'un de l'autre.

2°. *File*, est un nombre de soldats rangés en ligne droite l'un derriere l'autre.

V°. De plusieurs Escadrons & Bataillons, se forment les corps, ou les grands membres de l'armée, qu'on appelle *Brigades*.

Des Brigades, on fait,

1°.	L'avant-garde.	qui marchent	devant.
	Le corps de bataille.		au milieu.
	L'arriere-garde.		derriere.

2°.	L'aîle droite. Le centre. L'aîle gauche.	qui ſont	ſur la droite. au milieu. ſur la gauche.
3°.	La premiere ligne ou le front. La 2e. ligne. La 3e. ligne ou corps de réſerve.		Ce qui fait une armée rangée ſur trois lignes.

4°. La colonne eſt une partie d'armée qui marche en pluſieurs Eſcadrons & Bataillons de hauteur, ou l'un derriere l'autre.

VI°. LES Officiers ſupérieurs & ſubalternes ſont,

1°. Dans l'armée, les Généraux.

2°. Dans les Régimens, l'Etat Colonel.

3°. Dans les Compagnies, les premieres places.

VII°. QUAND il y a concurrence entre pluſieurs Officiers dont les charges ſont égales, le plus ancien l'emporte, ſans avoir égard à la dignité ni à aucune autre raiſon, d'où il naît un ordre inaltérable, qui retranche toutes les occaſions & tous les prétextes de diviſion & de diſpute, & qui fait que le commandement ſe trouve toujours réuni dans un ſeul ; le grand nombre de Commandans étant auſſi préjudi-

ciable à l'Etat, que le grand nombre de Médecins l'est à un malade.

1°. Cependant le seul titre d'une charge sans aucun exercice, n'est compté pour rien, & on n'y a point d'égard.

2°. Voici l'ordre qu'on observe, quand les troupes de l'Empereur se trouvent jointes à celles de quelques autres Princes. En charge égale les Officiers de l'Empereur précédent toujours, sans avoir égard à l'ancienneté : mais en charge inégale, l'Officier supérieur commande l'inférieur. Ainsi dans les batailles, & dans les siéges, l'aîle droite appartient aux Impériaux ; & dans les marches ils ont l'avant-garde le premier jour de marche.

Les qualités requises dans les Généraux, dans les uns plus, dans les autres moins, suivant le dégré de leurs Charges, sont ou naturelles ou acquises. XII.

I°. LES naturelles sont,

1°. Le génie Martial, le tempérament sain & robuste, la taille avantageuse, un sang rempli d'esprits d'où naît l'intrépidité dans le péril, la bonne grace dans les occasions où l'on doit paroître, & l'infatigabilité dans le travail.

2°. Un âge raisonnable : une trop grande jeunesse manque de prudence & d'expérience, & la vieillesse n'a pas assez de vivacité.

3°. La naissance : car plus elle est illustre, plus elle inspire de respect dans le cœur des inférieurs.

II°. LES qualités acquises sont,

1°. La prudence, la justice, la force & la tempérance.

2°. L'art Militaire par théorie & par pratique, & l'art de parler & de commander.

XIII. Les Grecs & les Romains nous ont laissé de beaux exemples du choix & de l'arrangement des soldats.

I°. Les Grecs les divisoient en Cavalerie & Infanterie : Celle-ci se partageoit en plusieurs Décuries de seize hommes de hauteur, à cause de la commodité du nombre pair, propre aux différens changemens des rangs, pour doubler, multiplier, resserrer & retrécir la Phalange dans sa longueur & dans sa largeur ; d'autant que 16. doublés font 32. & qu'étant divisés par la moitié ils font 8. & l'on peut subdiviser ces nombres en deux parties égales jusqu'à l'unité.

Deux Décuries rangées à côté l'une

de l'autre s'appelloient *Diloquie:* plusieurs *Diloquies* rangées à côté l'une de l'autre, formoient la Phalange de 16384 combattans, à 16 de hauteur & à 1024 de front.

La Phalange divisée par la moitié de sa largeur faisoit deux parties, dont l'une s'appelloit l'aîle droite ou la tête, & l'autre l'aîle gauche ou la queue; & étant partagée de nouveau par la moitié de sa hauteur, elle prenoit la forme de quatre quarrés longs.

II°. Les Romains divisoient leurs troupes en Infanterie, Cavalerie & Marine.

La Cavalerie se divisoit en *Turmes*, & l'Infanterie en Légions, ainsi appellées, parce qu'on les choisissoit, *legio à legendo.* La Legion se divisoit en armes pesantes & légeres, & en Cohortes. La Cohorte étoit composée de Fantassins & de Cavaliers, & divisée en Manipules, & les Manipules en Centuries; & les Centuries en Chambrées.

Turma; bande de chevaux.

III°. On trouve toutes ces institutions militaires dans les anciens Historiens; elles ont été recueillies depuis ensemble par plusieurs Auteurs, & tous les livres de guerre, en quelque langue que ce soit, en sont pleins:

c'est pourquoi il seroit inutile d'en faire ici une répétition ennuyeuse.

XIV. L'Ordonnance moderne est fondée & exprimée dans les capitulations des Colonels, dans les instructions des Inspecteurs ou Commissaires des revûes, dans les articles militaires, & dans les Reglemens pour la Cavalerie faits par Charles V. & par Maximilien II. & ces points ont été autorisés & confirmés dans la Diete de l'Empire assemblée à Spire en 1570. On y peut ajouter, pour une connoissance plus parfaite, les loix militaires des Suedois, des Hollandois & des Brandebourgeois, toutes formées sur le pied Allemand.

XV. On arme les hommes d'armes différentes, pour différens usages, & pour différentes situations : c'est pour cela qu'il y en a d'offensives & de défensives, de pesantes & de légeres.

1°. Les anciens se servoient de massues, de javelots, de piles * ou gros javelots, de dards, de fléches qu'on tiroit avec l'arc, de pierres qu'on jettoit avec la main ou avec des frondes, d'épées, de cestes ou gantelets garnis de plomb, de sarisses ou piques Macédoniennes, de boucliers, de cui-

* *Pilum.* C'étoit la meilleure arme des Romains & celles de leurs *Triarii*, qui étoient l'élite de la Légion.

rasses, de casques, de cuissarts & de jambieres ou greves.

II°. DEPUIS l'invention de la poudre, nos armes sont devenues fort différentes de celles des anciens, mais on ne laisse pas de les imiter.

III°. LES armes parmi nous sont,

1°. Défensives, comme les cuirasses entieres avec le devant & le derriere, l'armet, les brassarts, les cuissarts, les gantelets, les demie-cuirasses avec le devant & le derriere, le morion ou casque ouvert, les boucliers ou rondaches, & les targues.

2°. Offensives, en premier lieu de loin, comme les mousquets, les carabines, les mousquetons, les canons, les pistolets, les grenades à jetter à la main ou avec la fronde; en second lieu de près, comme les lances, les piques, les épées & les armes à longue hampe.

3°. Les armes défensives doivent à la vérité couvrir le corps, mais non pas l'embarrasser; c'est pour cela qu'on ne voit plus de *Cataphractes*, ou gens armés de toutes pieces, quoique d'ailleurs cette armure soit comme un mur de fer, stable, & inébranlable à toutes les secousses.

4°. La fin des armes offensives est d'attaquer l'ennemi & de le battre incessament, depuis qu'on le découvre jusqu'à ce qu'on l'ait entierement défait & forcé d'abandonner la campagne : à mesure qu'on s'en approche, la tempête des coups doit redoubler, d'abord de loin avec le canon, ensuite de plus près avec le mousquet, & successivement avec les carabines, les pistolets, les lances, les piques, les épées, & par le choc même des troupes.

IV°. C'EST pour cela que chez les Romains il y avoit dans une même Légion des Fantassins & des Cavaliers, des armes pesantes & légeres, & dans l'ancienne Milice des Lacédemoniens & des Macédoniens, les machines de guerre, qui étoient l'artillerie de ce tems-là, étoient reparties entre les Phalanges. Et dans les Ordonnances militaires de l'Empereur Charles V. on comptoit sous une Cornette de Cavalerie soixante lances armées de toutes pieces, 120 demi-cuirasses & 60 chevaux legers avec de longues arquebuses. Et sous une Enseigne de 400 fantassins il y avoit cent piques, 50 tant espadons que hallebardes, 200

arquebuses, & 50 surnuméraires pour remplir les vuides.

V°. AINSI il se trouvoit ensemble diverses sortes d'armes, afin que l'une pût soutenir l'autre, & qu'en quelque situation qu'on se trouvât, on eût toujours des moyens pour se défendre, & pour attaquer l'ennemi.

VI°. LES Capitaines remarquerent depuis que l'Infanterie & la Cavalerie ne s'accordent pas bien ensemble, ni dans les marches, parce que l'une marche lentement & l'autre vîte, ni dans les logemens, parce que l'Infanterie peut camper sous ses tentes dans les lieux où il n'y a point de fourages, & que la Cavalerie ne le peut faire sans se ruiner entierement, ni même dans la même forme de la conduite & du commandement, qui est très-différent dans ces deux corps. Ces raisons ont fait juger qu'il valoit mieux distinguer tout-à-fait l'Infanterie & la Cavalerie en des corps différens, & diviser encore ces corps en differens Régimens de Lanciers, de Cuirassiers & d'Arquebusiers, laissant ensuite à l'habileté & à la discrétion du Général de les ranger de telle maniere qu'ils puissent se soutenir réciproquement dans les actions.

XVI. C'eſt pour cela qu'aujourd'hui les Régimens d'Infanterie ſont compoſés, les deux tiers de Mouſquetaires & un tiers de Piquiers. *

I°. On ne ſe ſert plus d'arquebuſes dans les troupes Allemandes, parce que le mouſquet porte plus loin, & que l'homme qui porteroit une arquebuſe peut porter un mouſquet.

II°. Les Mouſquetaires doivent porter une fourchete pour mieux ajuſter leur coup ; il ſeroit bon qu'elle eût au haut une pointe comme un épieu pour la planter au beſoin contre la Cavalerie.

III°. Tous les mouſquets doivent être d'un même calibre, afin qu'on ne puiſſe pas prendre le change dans les bales.

IV°. J'AI fait faire des mouſquets renforcés dans la culaſſe, un peu plus peſans & plus longs que les ordinaires, pour ſervir dans les garniſons, & dans les endroits où les défenſes ſont plus longues que la portée des mouſquets ordinaires, parce que quand les flancs ſont petits, & qu'ils ne peuvenr contenir un grand nombre de pieces, ſi le mouſquet ne porte d'un bout à l'autre, tout demeure ſans défenſe. Les

* Aujourd'hui nous n'avons plus de Piquiers, & l'on a ſubſtitué à la pique la bayonnette au bout du fuſil.

mousquets ordinaires sont pour les Mousquetaires de l'armée, qui sont obligés quelquefois de faire deux cens lieues, & même plus dans une campagne.

1°. J'en ai fait faire d'autres, de telle maniere que lorsque le serpentin qui serre la mêche allumée s'abbaisse sur le bassinet, dans le même instant il s'ouvre de lui-même : on gagne par ce moyen le tems qu'on met à l'ouvrir après avoir soufflé sur le charbon de la mêche : outre qu'on est assuré que le mousquet ne prendra point feu au hazard, que la pluie ne mouillera point la poudre, & que le vent ne l'emportera point.

2°. J'en ai encore fait faire d'autres, qui ont en même-tems le chien & le serpentin. Comme la mêche allumée ne convient pas dans les occasions secretes, parce qu'on la voit & qu'on la sent, ni dans les tems de pluie & de grand vent, parce qu'elle se mouille, & s'éteint, on se sert alors du chien; dans les autres on se sert du serpentin. Ces sortes de mousquets sont aussi en usage chez les Turcs.

V°. LES piques doivent être fortes, droites & longues de quinze, seize &

dix-sept pieds avec des pointes en langue de carpe. Il faut les couvrir par-dessus de lames de fer. Les Piquiers doivent être armés de casques & avoir des cuirasses, qui les couvrent devant & derriere.

VI°. ON pourroit faire dans l'Infanterie un rang de boucliers pour couvrir les piques : lorsqu'on en viendroit aux mains ils se jetteroient sous les ennemis avec l'épée & la rondache, & les mettroient en désordre.

VII°. ON pourroit aussi avoir des compagnies de Grenadiers qui dans les batailles jetteroient des grenades à la main, ou avec des frondes, comme on fait dans les attaques des contrescarpes & des dehors, dans les assauts, & quand on veut se rendre maître de quelque poste que ce soit.

VIII°. LES Dragons ne sont autre chose que de l'Infanterie à cheval armée d'épées, de demi piques & de mousquets plus courts & plus légers que les autres. Ils sont bons pour se saisir d'un poste en diligence, & pour prévenir l'ennemi dans un passage. On leur donne pour cela des hoyaux & des pelles. On les met à cheval dans les vuides qui sont entre les bataillons,

afin

afin de tirer de-là par-dessus l'Infanterie. Ailleurs ils combattent d'ordinaire à pied.

Les Régimens de Cavalerie sont armés aujourd'hui de demi cuirasses, qui ont le devant & le derriere, de bourguignottes composées de plusieurs laines de fer attachées ensemble par derriere, & aux côtés, pour couvrir le cou & les oreilles; & de gantelets, qui couvrent la main jusqu'au coude. Les devans de cuirasses doivent être à l'épreuve du mousquet, & les autres pieces à l'épreuve du pistolet & du sabre. Leurs armes offensives sont le pistolet, & une longue épée qui frappe d'estoc & de taille. Le premier rang pourroit avoir des mousquetons. XVII.

1°. La lance est la reine des armes pour la Cavalerie, comme la pique pour l'Infanterie : mais la difficulté d'en avoir, de les entretenir & de s'en servir, nous en a fait abandonner l'usage. En effet, si les chevaux ne sont pas excellens & bien dressés, ils n'y sont pas propres, & les hommes devant être armés de pied en cap, ont besoin de valets & d'autres commodités, ce qui est d'une très-grande dépense ; & si le terrein n'est ferme &

uni, sans broussailles & sans fossés, la carriere n'étant pas libre, la lance demeure le plus souvent inutile.

II°. Les Arquebusiers ou Carabiniers ne peuvent faire un corps solide, ni attendre de pied ferme le choc de l'ennemi, parce qu'ils n'ont point d'armes défensives : c'est pourquoi il ne seroit pas à propos d'en avoir un grand nombre dans une bataille, parce qu'on ne sçauroit les placer qu'ils ne causent de la confusion en tournant le dos. Comme leur emploi est de tourner en caracolant, & de faire leur décharge, puis de se retirer, si l'ennemi les presse par derriere, & qu'ils se retirent si vîte que cela ait l'air de fuite, ils font perdre courage aux autres, ou bien ils les heurtent, & se renversent sur eux. C'est ce qui détermina Walstein (a) Général des troupes de l'Empereur, de les proscrire de l'Armée après la funeste expérience qu'il en fit

---

(a) Walstein Général fameux qui commandoit l'armée Impériale contre le Grand Gustave Roi de Suede. Walstein est une ville avec un château située en Bohême près de Tornais; c'est de-là que Walstein avoit pris son nom; on l'appella dans la suite Duc de Fridlande.

à la bataille de Lutzen (*a*) l'an 1632.

III°. Les cuirasses entieres sont admirables pour rompre & pour soutenir : mais comme on a reconnu que si ces armes ne sont à l'épreuve, elles sont plus pernicieuses qu'utiles, parce qu'étant brisées, les morceaux de fer qui entrent dans le corps rendent les blessures bien plus grandes ; & qu'au contraire si elles sont à l'épreuve, elles sont trop pesantes, & embarrassent tellement la personne que le cheval étant tombé, le Cavalier ne sçauroit s'aider ; que d'ailleurs les brassards & les cuissards rompent les selles & les harnois, blessent les chevaux sur le dos, & les fatiguent beaucoup ; on a jugé à propos de s'en tenir aux demi cuirasses.

Les hommes étant armés doivent s'exercer *, sans quoi ce ne seroit pas une armée, mais une foule confuse de gens ramassés. XVIII.

* *Exercitus ab exercendo.*

I°. Le soldat peut s'exercer seul, ou avec d'autres.

II°. Il s'exerce seul.

(*a*) C'est dans cette bataille que fut tué le Grand Gustave Roi de Suede. Lutzen est une petite ville à environ trois lieues de Leipsick ; elle appartient au Duc de Saxe Mersbourg.

1°. En s'accoutumant à la courſe, au ſaut, à la lutte, à la nage, & à la fatigue.

2°. En reconnoiſſant les ſignaux & le ſon.

3°. En apprenant à bien manier ſes armes, à tirer juſte, à endoſſer bien ſon armure à la ligne. Le Cavalier doit de plus ſçavoir armer ſon cheval, le ſeller, le deſſeller, le brider, le faire paître, le ferrer, & le panſer : il doit le dreſſer à nager, à obéir à la bride, & à n'être pas ombrageux.

III°. IL s'exerce en compagnie ; quand étant rangé avec les autres de front & de hauteur il tourne ſur ſon centre, ou qu'il occupe un autre terrein, ſoit en gardant ſa même ſituation par rapport à ceux qui ſont auprès de lui, ſoit en la changeant.

1°. Les ſoldats tournent ſur leur centre en ſe tournant à droite, à gauche, ou en arriere : cela ſert toutes les fois qu'on a à marcher par les côtés ou par la queue, parce qu'il ſuffit de ſe tourner de ce côté-là, & de marcher enſuite tout droit : c'eſt ainſi qu'on reſſerre ou qu'on élargit les rangs, & qu'on peut ouvrir au milieu des troupes, des chemins, des paſſages & des

intervales, ſuivant qu'on le juge à propos.

2. On occupe un autre terrein avec changement de ſituation, quand on entrelaſſe les files, ou les rangs les uns dans les autres; & ſans changer de ſituation, quand on les double ou qu'on fait une contre-marche, par le moyen de laquelle ils ont la facilité d'aller eſcarmoucher les uns après les autres, & de rentrer, ou en faiſant la converſion, (on l'appelle caracole dans la Cavalerie); c'eſt lorſque le bataillon tourne en corps comme s'il étoit tout d'une piece, à peu-près comme on fait tourner un vaiſſeau dans l'eau. On peut faire un quart, deux quarts, trois quarts de converſion, ou le tour entier.

3°. Voilà les principaux exercices, auſquels tous les autres ſe réduiſent. Les modernes les ont pris des Grecs & des Romains qui en ont écrit excellemment.

4°. Il faut que les paroles de commandement ſoient courtes, claires, & ſans ambiguité; & afin qu'on les entende bien il faut commencer par faire faire ſilence.

5°. Plus les mouvemens & les chan-

gemens sont dégagés, petits, & simples, sur tout celui de plier devant l'ennemi, plus ils sont estimés.

6°. On baisse la pique contre la Cavalerie en tenant le bout appuyé contre le pied droit, avançant beaucoup le gauche, & ayant l'épée à la main: contre l'Infanterie on s'en sert avec la main droite appuyée sur la ceinture, & l'on doit avoir le coude gauche appuyé sur la hanche, ou sur le genouil gauche avancé & plié: toutes les fois qu'on a à frapper de bas en haut, la pointe doit être ajustée à la selle, où le Mousquetaire doit aussi viser. On peut encore prendre l'épée de la droite & la pique de la gauche par le milieu de la hampe, en laissant traîner le bout par derriere; ce qui est fort avantageux dans les entreprises de nuit, dans les portes, dans les chemins, & dans les lieux étroits.

XIX. D'un bataillon quarré long on forme aisément toutes les autres figures, comme la tenaille, qui de l'autre sens fait le coin; le croissant, qui pris de l'autre côté fait un convexe; le porc épic, ce sont plusieurs lignes, ou le bataillon même rangé, en sorte qu'il y ait un vuide dans le centre: on peut

faire l'anatomie de toutes les mesures & de toutes les proportions de tous ces arrangemens, dans le manége d'une seule compagnie avec analogie à un Régiment, ou même à une Armée; comme de la partie au tout, & du modele à l'idée. Et en effet la compagnie peut s'appeller une petite Armée; aussi bien qu'on peut appeller l'Armée une grande compagnie.

Voici les principes qu'il faut observer pour ranger des troupes en bataille. XX.

I°. PLACER les armes à leur avantage, & dans des lieux où elles ne soient ni superflues ni oisives, mais où elles puissent être employées avec utilité & sûreté.

II°. BATTRE continuellement de loin & de près l'Armée ennemie, la soutenir & la repousser.

III°. Se figurer une forme d'Ordonnance, qui serve de regle à toutes les autres, comme le droit est la regle de l'oblique, parce qu'en toutes choses il y a toujours une regle suprême & principale, qui est la mesure des autres, qui sont plus ou moins parfaites à proportion qu'elles s'en approchent ou qu'elles s'en éloignent.

XXI. Le grand nombre d'Officiers ne cause pas moins d'avantage dans le combat, que de dépense dans l'entretien. Quand ils sont peu, ils ne sçauroient au besoin pourvoir à tout, ni prendre la place de ceux qui manquent, & qui sont tués, ou blessés. Il faut garder un juste milieu, avec cette différence, qu'en tems de paix & dans ses Etats, il en faut diminuer le nombre, & l'augmenter en tems de guerre, & lorsqu'on est sur le pays ennemi.

Si les Compagnies sont de 150 hommes, un Régiment de dix Compagnies sera de 1500 hommes, nombre suffisant pour être conduit & gouverné par les Officiers qu'on a coutume de lui donner, comme on a remontré depuis peu.

I°. Un gros de piques serré est impénétrable à la cavalerie, dont elles soutiennent d'elles-mêmes le choc à vingt-deux pieds de distance, & elles la poussent même par les décharges continuelles de la mousqueterie qu'elles couvrent, & par le choc des rondaches qui se fourent dessous.

II°. La mousqueterie seule sans piquiers, ne peut pas faire un corps capable de soutenir de pied ferme l'impétuosité

pétuosité de la Cavalerie qui l'enveloppe, ni le choc & la rencontre des piquiers; ainsi ils sont obligés de lâcher pied : c'est pourquoi les Grecs ne mettoient dans leurs Armées que le tiers de gens armés à la legere, & les Romains que le quart, qu'ils appelloient *Velites*. Et ils avoient grande raison d'en user ainsi; parce que lorsque le combat se resserre, & qu'on en vient à la mêlée, les gens désarmés *, & les gens de trait ne servent pas de grand chose.

* Sans armes défensives.

XXII.

Il y a deux sortes d'intervalles ou de distances entre les soldats, les unes ouvertes, les autres serrées.

1°. DANS les distances ouvertes, on met tantôt quatre pieds d'intervalle, tantôt cinq. C'est cet espace qu'on met entre un homme & un autre homme, entre un cheval & un autre cheval, de front ou de hauteur. Cet intervalle change suivant le dessein qu'on a ou de faire l'exercice sans qu'on s'embarasse l'un l'autre avec ses armes, ou de faire une contre-marche, ou d'ouvrir un passage à quelque troupe, ou à quelques pieces de canon, qu'on auroit tenues quelque tems derriere comme en embuscade;

ou pour faire place entre les rangs des piquiers, afin que les mousquetaires puissent faire leur décharge & se retirer ensuite, jusqu'à ce qu'on en vienne aux mains, ou pour ouvrir un plus grand vuide, & donner passage aux coups de canon des ennemis, ausquels on seroit exposé.

II°. POUR les distances serrées on compte que le fantassin occupe trois pieds de front & autant de hauteur, & le cavalier quatre de front sur huit de hauteur.

III. DANS les distances serrées, moins le soldat occupe de terrein & mieux c'est, pourvû qu'il ait la liberté des bras pour agir : il en est de même des cavaliers, pourvû qu'ils ne s'entr'embarrassent point, & qu'ils ne soient pas extraordinairement serrés, & à l'étroit.

IV°. ON doit laisser des chemins de front & de hauteur entre l'infanterie & la cavalerie, entre les escadrons, & entre les mousquetaires & les piquiers : ces chemins doivent être plus ou moins larges suivant le besoin.

V°. UN pas est censé égal à deux grands pieds géométriques, & par conséquent 5. pas à 10. pieds, qui

ſont une verge Rheinlandique (*a*). Ainſi 300. pas ſont 60. verges, qui eſt la portée ordinaire du mouſquet. Il faut remarquer que la verge contient proprement douze pieds ; mais pour la commodité du calcul on la diviſe en dix, qui ſont plus grands que les autres, la verge reſtant toujours la même.

Que les piques ſoient ſi longues, XXIII. que celles du ſixiéme rang puiſſent avec leurs pointes atteindre juſqu'à celles du premier : quand un bataillon ſeroit composé de cent rangs de piquiers, on n'en peut employer que quatre ou cinq : parce que poſons que la pique ait dix-huit pieds de long, il y en a trois pieds ou environ occupés par les mains, ainſi il ne reſte à la premiere pique que quinze pieds de libre ; la ſeconde, outre ce qu'elle empoigne, conſume encore trois pieds dans l'intervalle qui ſe trouve entre elle & celle du premier rang : ainſi il ne lui reſte que douze pieds de pi-

(*a*) *Rheinlandique* ſignifie qui eſt en uſage dans le Rheinland, qui eſt une province ſituée entre la mer Germanique & la province d'Utrecht ſur le bas-Rhin.

que qui servent; il n'en reste que neuf à la troisiéme, six à la quatriéme, & trois à la cinquiéme, & tous les autres rangs sont inutiles pour frapper, mais non pas pour soutenir, & pour remplir les places qui deviennent vuides.

I°. C'est pourquoi les anciens faisoient leurs piques ou *Sarisses* plus courtes au premier rang, & celles de derriere plus longues de main en main, afin que celles du troisiéme & du quatriéme rang étant abaissées, eussent leurs pointes égales à celles du premier & du second rang.

II°. LES mousquetaires, qui sont devant les piques, se mettent dessous un genouil en terre, & font feu.

III°. DANS les manches des mousquetaires, qu'on met à côté des piquiers, les rangs tirent l'un après l'autre, & cela se peut faire en deux manieres; car les premiers rangs après avoir tiré peuvent passer derriere les autres par une contre-marche, ou mettre un genouil en terre pour recharger, & demeurer baissés le nez contre terre, jusqu'à ce que ceux qui sont derriere eux, & qui sont debout, ayent tiré par-dessus leur tête.

IV°. LA Mousqueterie s'arrange à six rangs de hauteur, parce qu'ils peuvent se regler de maniere que le premier rang ait rechargé quand le dernier aura tiré ; & qu'il recommence aussi-tôt à tirer, afin que l'ennemi ait un feu continuel à essuyer. S'il y avoit moins de six rangs, le premier ne pourroit pas avoir rechargé, quand le dernier auroit tiré : ainsi le feu ne seroit pas continuel ; & si au contraire il y en avoit plus de six, le premier seroit obligé de perdre du tems, & d'attendre que les derniers eussent tiré pour recommencer.

V°. LA Mousqueterie ne doit pas être rangée non plus sur un trop grand front, comme de 70, 80 ou 100 hommes ; parce que s'il arrivoit qu'elle fût chargée par la cavalerie ennemie, ou choquée par les piquiers, & obligée de plier, elle laisseroit un grand vuide, par où l'ennemi pourroit entrer, & prendre en flanc les autres corps, & les rompre.

VI°. POUR éviter cet inconvénient, on ne doit pas étendre les 500 mousquetaires des aîles sur un seul front, aussi grands qu'ils le peuvent occuper, comme de 83 hommes dans un es-

pace de 124 pas & demi ſans les intervalles. Mais après avoir formé les manches d'un nombre raiſonnable, il faut diſtribuer les autres en differens endroits de la bataille, comme on le dira dans la ſuite.

La Compagnie eſt compoſée de	trois grands Officiers.	Le Capitaine. Le Lieutenant. L'Enſeigne.
	deux moindres	Le Sergent. Le Caporal.

Le Fourrier, ou Maréchal des logis eſt ſouvent empêché, & ne peut être préſent.

Des ſimples Soldats.	Mouſquetaires. ---	88
	Piquiers. ---------	48
	Rondaches. ------	8
	Total. --------	144
	Les Officiers. ---	6
	Toute la Compagnie. ---	150

Combatans, entre leſquels on compte ſix Caporaux, & dix-huit Chefs de file.

XXIV. 1°. Six hommes font une File, quatre Files font une Eſcouade, deux Eſcouades font une aîle, trois aîles font

le Bataillon, les Piquiers au milieu, les Mousquetaires aux côtés, & le son, comme Tambours, &c. entre le second & le troisiéme rang : mais dans une bataille il est à la droite de l'aîle dans le vuide.

Une Escouade a .	1 Caporal.
	3 Chefs de File.
	20 Soldats.
	Total. . 24

Le Caporal est à la tête de la premiere File, & les Chefs de File à la tête des autres : les chemins entre chaque Escouade, sont de trois pieds, & de six entre chaque aîle.

II. DANS une Escouade les piquiers sont rangés comme les autres, à six de hauteur & à quatre de front, parce que si la file avoit moins de hauteur, elle seroit trop foible ; & si elle en avoit davantage les derniers rangs seroient inutiles, par la raison que nous en avons dite ci-dessus : outre que s'il arrivoit que le Bataillon fût obligé de faire tête de deux côtés, trois rangs le feroient d'un côté, & trois de l'autre ; ce qui suffiroit pour soutenir, pourvû que les piques fussent couvertes de deux rangs ; l'un de

mousquetaires, l'autre de rondaches qui se missent devant elles.

III°. DANS un défilé étroit, où l'on est obligé de passer un à un, la premiere file de la premiere Escouade passe la premiere, puis la seconde, la troisiéme & la quatriéme, jusqu'à ce que la premiere Escouade soit passée : ensuite la seconde passe de la même maniere, & les autres successivement. Si l'on peut faire un front, comme de quatre hommes, de huit, ou d'un plus grand nombre à la fois, on marche par Escouade, par aîle, ou par Bataillon de front.

XXV. L'ordre qu'observe une Compagnie pour marcher, ou pour se mettre en bataille, s'observe de même par les Régimens, ou en mettant les Compagnies à côté l'une de l'autre, ou en prenant à part tous les piquiers du Régiment, & ensuite tous les mousquetaires, & formant les aîles de ceux-ci, & le milieu des piquiers ; ce qui s'exécute aisément de cette maniere. Les cinq premieres Compagnies qui doivent former l'aîle droite, jettent sur cette aîle leurs mousquetaires distingués par Escouades, puis elles mettent leurs piquiers à la gauche des

mousquetaires, en laissant la distance necessaire. Les cinq autres Compagnies joignent ensuite leurs piquiers à ceux des cinq premieres, & ainsi leurs mousquetaires restent sur l'extrémité gauche. La mousqueterie peut donc s'arranger de plusieurs manieres; on peut la placer en deux aîles à côté des piquiers, ou bien on en met la moitié à la tête, & l'autre moitié sur les aîles, ou on la met toute à la tête, ou toute à la queue derriere les piquiers qui ont un genouil en terre, afin qu'elle tire par-dessus eux, ou on mêle alternativement un mousquetaire & un piquier, ou enfin on la met derriere les intervalles des Bataillons, par où elle peut aller & venir tirant & rechargeant sans cesse.

On peut ranger un Régiment de deux manieres differentes, ensorte qu'il soit tout sur un seul front, ou qu'il forme un Bataillon. Or de plusieurs Bataillons, & de plusieurs Escadrons se forme l'ordre de bataille de l'Armée entiere. Par exemple, qu'on ait à ranger en bataille une Armée de quarante mille combattans, cela se fait de cette maniere. XXVII.

1°. 24 mille hommes de pied, en

feize Régimens, qui font feize Bataillons.

12 mille chevaux, en feize Régimens, qui font 80. Efcadrons.

2. mille Dragons, en deux Régimens, qui font 4. Efcadrons.

2. mille chevaux légers, en deux Régimens.

ARTILLERIE.	Demi canons.	4.
	Quarts de canon.	6.
	Fauconeaux.	8.
	Mortiers.	2.
	Petites pieces.	80.
	Total.	100.

II°. Un Régiment d'Infanterie eft compofé de 1500. combatans. Sçavoir,

Officiers.	60.
Piquiers.	480.
Rondaches.	80.
Moufquetaires.	880.
Total.	1500.

III°. Un Bataillon eft compofé de Soldats.	Piquiers.	480.
	Rondaches.	80.
	Moufquetaires.	720.
	Total.	1280.

IV°. UN Régiment de Cavalerie eft de 750. Cavaliers.

V°. Les Escadrons sont de 150. hommes à trois de hauteur, & cinquante de front : parce que s'ils étoient plus gros, ils seroient difficiles à mettre en mouvement ; & s'ils étoient moins forts, ils ne pourroient charger que légerement, & feroient peu de résistance : s'il étoit nécessaire de faire les Escadrons plus forts, on en pourroit joindre deux ensemble.

VI°. Les Bataillons sont composés de 480. piques à 6. de hauteur & 80. de front, au-devant desquels on met une rangée de 80. mousquetaires, qui étant couverts par les piques, peuvent tirer en sûreté tantôt debout, tantôt un genouil en terre, sans faire aucun mouvement, parce que cela pourroit apporter de la confusion. Au devant de ce rang de mousquetaires on en met un de 80. rondaches, qui couvrent tout ce qui est derriere. Les mousquetaires qui garnissent la droite & la gauche des piquiers ont dix Escouades pour chaque côté, à 40. hommes par * Escouade, on en met six Escouades à droite sur deux lignes, & autant à gauche : (c'est ce qu'on appelle les manches.) Il y en a deux autres Escouades derriere les piquiers,

* Ce sont 20 Escouades à 40 hommes chacune ; cela fait

800 avec les 80. qui font devant les piquiers ; ce font 880. moufquetaires, comme il a été dit p. 34.

tant à droite qu'à gauche : on les fait monter fur des chevaux, fur des charettes, ou fur quelque chofe d'élevé, afin qu'elles puiffent tirer les cavaliers ennemis par-deffus le Bataillon ; ou elles fervent à rafraîchir des manches fatiguées ; ou on les commande pour quelque autre befoin. Enfin les deux Efcouades qui reftent des dix de chaque côté, font poftées par pelotons entre la cavalerie la plus proche, d'où elles font un feu continuel, jufqu'à ce que la mêlée commence : & alors elles fe retirent dans les Bataillons d'où on les a tirées. Cette difpofition de la moufqueterie par pelotons devant les piquiers, & derriere le Bataillon, diminue l'efpace qu'elle doit occuper, & qui feroit trop grand fi on la rangeoit toute entiere fur un feul front à côté des piquiers, principalement lorfqu'on feroit obligé de joindre deux Bataillons à côté l'un de l'autre, parce que la moufqueterie étant inveftie, & ne pouvant tenir ferme, ouvriroit en fe retirant un fi grand efpace, que la cavalerie ennemie pourroit y entrer en grand front, & mettre tout en défordre, comme on a dit ci-devant.

La principale attention doit être d'assurer les flancs de la bataille, l'expérience nous ayant appris que lorsque les aîles de la cavalerie ont été rompues, l'infanterie est aisément enveloppée, & n'a plus ni les moyens ni le cœur de se défendre, & qu'ayant perdu courage, elle met bas les armes, & demande quartier. Or il n'y a rien de meilleur pour assurer ses flancs, que de mettre des Bataillons à côté, qui faisant un feu continuel, incommodent l'ennemi, & l'empêchent d'en approcher; & en cas qu'il le fasse, non-seulement ils le soutiennent avec les piques & les rondaches, mais même ils le repoussent; & comme le mousquet ne porte que 300. pas ou environ, si l'on veut que tout le front de la bataille soit à couvert & défendu par le feu de la mousqueterie, il faut qu'à chaque distance de 600. pas au plus, il y ait un gros de mousquetaires soutenu de leurs piquiers. XXVII.

I'. La situation naturelle peut à la vérité assurer les flancs : mais cette situation n'étant pas mobile, & n'étant pas possible de la traîner avec soi, elle n'est avantageuse qu'à celui qui veut attendre le choc de l'ennemi, & non

à celui qui marche à sa rencontre, ou qui va le chercher dans son poste : mais les instrumens de l'art sont en usage par tout, & même au défaut d'autres machines, un Bataillon se peut partager en deux, lesquels étant contigus, font face de tous côtés, auquel cas ils donnent place à la mousqueterie des aîles, partie dans le vuide de leur centre, partie sur les côtés, où l'artillerie même se met à couvert. Tout cela fait comme un bastion mobile, d'où il se fait une tempête continuelle de décharges contre ceux qui veulent l'approcher de front, en flanc, ou par derriere.

II. ON a coutume d'arranger la cavalerie en forme de croissant, à côté de l'infanterie : mais il en arrive un inconvénient, c'est que comme elle s'étend jusqu'à deux milles de distance, & même davantage, il est impossible que les Escadrons qui sont aux extrémités reçoivent aucun secours de l'infanterie, qui en est trop éloignée, & ces deux corps perdent ce secours réciproque qui leur est si nécessaire. En effet, quand une fois ces Escadrons sont rompus & mis en fuite, où peuvent-ils se retirer & se

rallier, quand on les a séparés de l'infanterie qui en est si éloignée; & où l'infanterie peut-elle se mettre à couvert, quand une fois la cavalerie est en déroute?

III. La distance d'un Escadron à l'autre est de dix-huit pas. Cet espace est suffisant pour qu'un peloton de mousquetaires de huit de front & de cinq de hauteur y puisse agir, & après qu'il s'est retiré il y a assez de terrein pour que les Escadrons puissent avancer & se mouvoir sans embarras & sans confusion : mais il n'y en a pas assez pour que l'ennemi puisse s'en prévaloir, & pénétrer par-là. L'espace entre les manches des mousquetaires & les piquiers, & entre ces mêmes manches, & l'Escadron qui est à côté, n'est que de six pas.

IV. Les réserves qui sont postées derriere les Bataillons, doivent être tellement assurées, que rien ne puisse se renverser sur elles, ni les mettre en désordre. Les troupes qui ont été rompues peuvent se rejoindre & se rallier derriere l'infanterie la plus proche, ou derriere les escadrons de réserve.

La distance de 300. pas de hauteur entre les deux lignes, fait que les coups

qui portent à la premiere ligne, ne sçauroient arriver jusqu'à la seconde, & que l'une étant défaite, elle a assez d'espace pour se remettre, & pour éviter de se heurter contre les troupes de l'autre, qui étant toutes fraîches, sont en état de rétablir la bataille; & l'ennemi ne peut pas poursuivre bien loin la cavalerie de la premiere ligne, quoique rompue, parce qu'il auroit l'infanterie de cette ligne en queue & en flanc, & qu'il trouveroit la tête de la seconde ligne entiere, unie & toute fraîche. Si un ou deux escadrons de la tête plient, & sont repoussés, il en peut accourir autant de la réserve pour remédier à ce désordre, & donner le tems aux battus de se rallier.

Cette grande distance a encore un avantage considérable, c'est qu'elle assure les flancs & les derrieres de la bataille, parce que l'ennemi ne pourroit faire un si grand circuit sans se désunir beaucoup, & par conséquent sans exposer son armée à un risque fort grand d'être battue.

XXVIII. On formera donc la bataille, par exemple,

exemple, de la maniere que nous allons l'expliquer, en la diversifiant ensuite selon la différence des lieux & des conséquences.

I°. CAVALERIE.

1°. Escadrons cuirassés à la premiere

	ligne.	25.
	Aux réserves.	10.
	A la seconde ligne.	25.
	Aux réserves.	10.
Au milieu.	Sur l'aîle droite.	5.
	Sur l'aîle gauche.	5.
	Total.	80.

2°. Escadrons legers ou de Croates, vis-à-vis du milieu de chaque

front	500.
	500.
De chaque côté.	500.
	500.
Total.	2000.

IL faut les poster en lieu où ils ne puissent être enveloppés par l'ennemi, ni se renverser sur les amis : qu'ils soient comme en lesse, toujours prêts à sortir tout d'un coup, dès que l'occasion le demande. S'il y avoit un plus grand

nombre de cavalerie légere que les deux mille hommes ci-dessus, il seroit difficile de la comprendre dans l'ordre de bataille. Il faut la poster en dehors, & sur les aîles de l'autre cavalerie, pour s'en servir au besoin; & supposé qu'elle vînt à être enveloppée sans pouvoir se défendre, elle pourroit se mettre à couvert derriere l'armée, ou en quelqu'autre endroit qui fût sûr.

II°. INFANTERIE.

1°. Bataillons, sur la premiere ligne, - - - - - - - - - - - - - - - - - 6.

Derriere, pour fortifier les côtés & les angles, & former un Bataillon double. - - - - - - - - - - - - - - 2.

Sur la seconde ligne. - - - - 6.

Et par derriere. - - - - - - - 2.

Total. 16.

2°. Dragons, à chaque côté de la bataille au lieu d'Infanterie. { 800 / 800.

Derriere chaque ligne. { 200. / 200.

Total. 2000.

3°. Pelotons distribués entre les Es-

cadrons les plus près des Bataillons dont ils sont tirés. - - - - - - - - - - - - - 32.

III°. L'ARTILLERIE se partage tout le long de la bataille, la grosse à côté & devant l'Infanterie, où elle est bien gardée, & d'où elle peut aisément découvrir l'ennemi, & si-tôt qu'elle le découvre, tirer en droite ligne & en croisant, sans empêcher le passage aux troupes. Les petites pieces d'Artillerie se placent entre les Escadrons & les pelotons de Mousquetaires : ainsi on ne court pas risque de la perdre toute entiere, en cas d'échec, comme il arriva aux Impériaux dans les combats de Witstock (*a*) & de Janckau (*b*) dans les années 1636. & 1645.

(*a*) Witstock, dans la nouvelle marche de Brandebourg, Banier General Suedois qui gagna cette bataille, n'avoit que 9000 chevaux & 7000 hommes de pied, & l'armée ennemie étoit forte de 15000 chevaux & de 20000 hommes d'infanterie. Le General Suedois outre l'artillerie gagna 150 tant drapeaux qu'étendards, & fit un carnage horrible.

(*b*) Jancowitz ou Janckau en Boheme, Tortenson General Suedois gagna cette bataille le 24 Fevrier 1645, quoiqu'il eût 3000 hommes de moins que les ennemis, & que l'Empereur se fût rendu à Prague pour encourager ses troupes.

parce qu'elle étoit toute ensemble.

IV°. CHAROIS, & bagages.

On fait derriere la bataille un parc des charois & des bagages, avec des troupes pour les garder, tant contre les ennemis, que contre ses propres soldats, qui tâchent quelquefois de les piller : les derrieres de la bataille en seront bien mieux gardés, les troupes connoîtront qu'en perdant le champ de bataille, elles perdront leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'elles ont de plus cher : ce qui les fera combattre avec plus d'opiniâtreté.

XXIX. Cette forme de bataille a toutes ses parties très-fortes par elle-même, comme étant composées de toutes sortes d'armes : ainsi il sera difficile de la rompre, d'autant que le tout demeure en son entier, tant que les parties se maintiennent : elle a de plus l'avantage de pouvoir être changée avec facilité en telle autre que l'on voudra, suivant la situation des lieux, les desseins que l'on a, ou les occasions qui se présentent.

I. SITUATION.

1°. S'il y a quelques bois, quelque village, ou quelque coline, à gauche ou à droite du camp, l'Infanterie ou

les Dragons qui sont postés sur les extrêmités, s'en saisissent d'abord, & s'y logent.

2°. S'il y a une riviere ou un précipice, qui assure entierement un côté de l'armée, on met toute la Cavalerie à l'autre, & réunissant ainsi toutes ses forces, & les étendant contre une seule aîle de l'ennemi, il arrive qu'on est fort supérieur en nombre, & qu'on peut l'envelopper.

3°. S'il y a quelque bois, ou quelque lieu couvert aux environs, sur le chemin qui vient du pays ami, on réduit les Bataillons par troupes, afin que quand les deux armées sont sur le point d'en venir aux mains, on paroisse s'avancer sur un grand front, afin d'intimider les ennemis. On pourra encore les épouvanter en faisant courir le bruit dans leur armée au plus fort du combat que leur General a été tué.

4. Si l'ennemi a en flanc ou derriere lui quelque bois ou quelque vallée, où l'on puisse arriver sans être vû, on y peut envoyer de la Cavalerie légere & des Dragons pour l'attaquer en flanc ou en queue dans le fort de la bataille, ou pour donner sur le bagage & y causer de la confusion; d'autant

que des gens préparés surprennent toujours ceux qui ne le sont pas.

5°. Si la qualité du pays le permet, on peut s'approcher de l'ennemi secrettement, & le combattre avant qu'il se soit mis en bataille, comme on fit à *Tuttling* (a) dans la Suabe contre les François, l'an 1644.

6°. Si le terrein est étroit, on se met sur trois ou quatre lignes, ou même sur davantage, s'il est nécessaire.

7°. S'il y a quelque marais, ou quelque fossé, on peut poster quelques troupes devant, lesquelles à l'approche de l'ennemi se retirent par des passages faits exprès, que l'ennemi ne connoît point, & l'attirent ainsi dans le piége.

II°. DESSEINS.

1°. Si l'on veut avec son aîle droite, battre la gauche de l'ennemi, ou au

(a) *Tuttling*, ou *Dutlingen* comme l'écrivent les Allemands, est une petite ville située sur le Danube dans le Duché de Wirtemberg. Le combat de Dutlingen fut gagné dans le plein cœur de l'hiver par le Duc de Lorraine qui avoit joint les Generaux Merci & Jean de Wert; ils surprirent le quartier du Marechal Rantzau, qui à son ordinaire se trouvoit pris de vin, & le firent prisonnier, le reste se retira en bon ordre à Brisac.

contraire, on mettra ſur cette aîle le plus grand nombre, & les meilleures de ſes troupes, & on marchera à grands pas de ce côté-là, les troupes de la premiere & de la ſeconde ligne avançant également, au lieu que l'autre aîle marchera lentement ou ne branlera point du tout: parce que tandis que l'ennemi ſera en ſuſpens, ou avant qu'il s'apperçoive du ſtratagême, ou qu'il ait ſongé à y remédier, il verra ſon côté foible attaqué par le fort de l'ennemi, tandis que ſa partie la plus forte demeure oiſive, & eſt au déſeſpoir de ne rien faire; & s'il ſe rencontre de ce côté-là quelque village, on y mettra le feu, pour empêcher l'ennemi d'attaquer cette aîle, & lui ôter la connoiſſance de ce qui ſe paſſe.

2. Si avec ſes deux aîles on a deſſein d'envelopper l'ennemi, il eſt bon de ſe preſenter en ligne droite afin de le tromper: mais il faut marcher lentement par le milieu, & plus vîte par les deux bouts, faiſant comme un croiſſant: c'eſt ainſi que le General Bannier enveloppa les Imperiaux vis-à-vis de *Melnick* (a)

(a) *Melnick* ville de Boheme ſituée ſur une montagne, à ſix lieues environ de Prague, près de l'endroit où la riviere de Muldau ſe jette dans l'Elbe.

dans la Bohême, l'an 1639; ou bien on laisse le milieu de la bataille vuide, & on partage toute l'armée en deux aîles; ou bien on peut laisser la premiere ligne dans son entier, tandis que la seconde s'avance sur les aîles de la premiere, & augmente de moitié la longueur de la ligne. Ceci réussiroit mieux dans un tems couvert de nuages, de poussiere, de fumée, & toutes fois & quantes que l'ennemi ne pourra pas s'appercevoir de vos mouvemens; & pour le mieux tromper, on peut étendre dans le milieu une file de cavalerie pour cacher le vuide qu'on y laisse.

3°. Pour fatiguer avec votre foible le fort de l'ennemi, & le charger ensuite fatigué, avec votre fort qui sera frais, on peut mettre à la tête de tout la cavalerie légere avec quelques dragons de la réserve, afin qu'il décharge dessus sa furie en les chargeant les premiers, & lorsqu'il sera fatigué, vos troupes fraiches & vigoureuses le chargeront à leur tour: mais afin que votre armée ne s'effraye pas de voir ses premiers rangs en déroute, il faut l'avertir du stratagême.

III°. CONJONCTURES.

Si l'on apperçoit quelque signe de crainte

crainte ou de confusion parmi l'ennemi, ce qu'on connoit lorsque les rangs sont troublés, que les troupes se mêlent ensemble sans intervalles, que les drapeaux flottent, que les piques s'ébranlent toutes à la fois, & qu'on tourne le dos, il faut le poursuivre sur le champ, sans lui donner le tems de se reconnoître, faire avancer les Dragons, la Cavalerie légere, quelques pelotons, & quelques troupes débandées, qui, tandis que l'armée s'avance en bataille, vont devant occuper quelque poste où il faut que l'ennemi tombe, un fossé, un fond, un bois, une levée, ou quelqu'autre avantage que ce soit, devant, à côté, ou derriere.

Il n'y a rien de si nécessaire au Soldat que la discipline; sans elle les troupes sont plus pernicieuses qu'utiles, plus formidables aux amis qu'aux ennemis. La discipline est expliquée fort au long dans les loix militaires, & dans les statuts de guerre, qui commandent l'obéissance à l'égard des Superieurs, la bravoure contre l'ennemi, & une conduite en tout honnête & reglée, proposant pour cela des récompenses & des châtimens convenables. XXX.

1°. Une excellente méthode eſt de n'avancer perſonne qu'à ſon rang, ou pour quelque action extraordinaire.

XXXI. Les Guides dans une armée ſont comme les yeux dans le corps : on doit bien les garder, & les attacher par la récompenſe, par l'eſpérance, par la crainte du châtiment : on leur fait quelquefois donner des ôtages pour gages de leur fidélité.

I°. Il faut en avoir pluſieurs & les diſtribuer dans pluſieurs parties de votre armée, & qu'ils concertent entre eux les lieux & les chemins.

XXXII. On engage & on entretient les Eſpions à force d'argent : il faut y prendre bien garde, car ſouvent ils ſont doubles. Il eſt bon de s'aſſurer d'eux, & d'avoir entre ſes mains leurs femmes & leurs enfans. S'ils propoſent quelqu'entrepriſe, il ne faut pas la faire connoître à d'autres, ni même qu'ils la connoiſſent entr'eux. Vous pouvez employer pour Eſpions des priſonniers, des trompettes, des transfuges tant de l'armée ennemie, que de la vôtre, des payſans, des

courriers, des Soldats travestis, des messagers, des rendus. Quand on surprend un Espion, on le pend.

ARTICLE SECOND.
De l'Artillerie.

ON en peut considerer la fabrique, la proportion, l'usage, les dépendances. Il faut remarquer pour la fabrique, que, dans les anciens Arsenaux, il y a un cahos d'Artillerie sans ordre, sans distinction & sans proportion, & qu'à peine peut-on trouver assez de noms pour les distinguer, en sorte qu'il n'y a point de serpent, de bête ou d'oiseau, dont on n'ait donné les noms à quelques pieces. Chaque Prince, chaque Général, chaque Fondeur a voulu inventer, suivant son caprice, de nouveaux calibres & de nouvelles dimensions, sans que plusieurs d'entr'eux ayent pu faire des épreuves raisonnables de leur utilité & de leur effet, tant parce que ce a est d'une grande dépense, que parce qu'on n'en peut juger que dans une guerre véritable & vigoureuse. XXXIII.

1°. ON a donc été obligé, pour juger de leur bonté, de fondre quantité de pieces de degré en degré, de-

puis la plus courte jusqu'à la plus longue, depuis la plus légere jusqu'à la plus grosse, & on a ensuite tendu d'espace en espace, depuis la plus petite distance jusqu'à la plus grande, un grand nombre de toiles l'une derriere l'autre, dans la ligne du coup; on a encore été obligé de tirer plusieurs coups sur une terre plus ou moins épaisse, afin de juger à l'œil de la résistance, de la justesse & de la force des pieces, & de connoître de plus l'étendue & la qualité de la ligne droite ou oblique que le boulet a tracé dans l'air.

Par le moyen de ces épreuves on a trouvé la juste proportion qui, abolissant les manieres anciennes, établit le canon dans sa perfection, à laquelle il s'en faut tenir, sans faire d'autres divisions, que celles qui sont approuvées par un usage bien établi.

IIº. L'ARTILLERIE trop grosse & trop pesante est d'une grande dépense, par la fonte du métal, par la poudre qu'elle consume, par les chevaux qui la traînent, & par les hommes qui la servent; d'ailleurs elle est incommode & lente à conduire & à manier; & lorsqu'on la tire, elle ébranle & ruine les batteries, les remparts, les affuts,

les platteformes & les embrasures.

1°. L'Artillerie trop légere ne peut pas faire un grand effet, à cause du peu de poudre qu'on lui donne pour la charge, qu'elle recule trop, qu'elle s'échauffe en peu de tems, qu'elle ne porte pas toujours juste, qu'elle verse & creve même quelquefois.

2°. Les pieces trop longues sont aussi fort pesantes, & le boulet perd une partie de sa force avant que d'être sorti du canon.

3°. Si elles sont trop courtes, le boulet sort avant que toute la poudre ait pris feu, & qu'elle lui ait donné un mouvement suffisant, outre que leurs bouches ne passant pas au-delà des gabions & des chandeliers qui couvrent l'Artillerie, elles les rompent, les brûlent & les ruinent.

On mettra ici une proportion distincte aisée à retenir, & qui a une simétrie très-juste des parties, tant entr'elles, XXXIV.
qu'à l'égard du tout, c'est celle qu'on estime la meilleure, & c'est celle que j'ai suivi dans un grand nombre de piéces que j'ai fait fondre en Italie & dans les Arsenaux de l'Empereur, partie pleines, partie moins fortes de métal, & toutes parfaitement bonnes.

I°. QUANT à la matiere, on en fait de cuivre, de fer & de fonte, qui eſt un composé d'airain, d'étain & de bronze, mêlés en différens alliages.

II°. QUANT à la forme, toute l'artillerie ſe réduit aujourd'hui à deux eſpeces.

Sçavoir celle qui a le noyau.		
	Egal & cylindrique qui ſont.	Canons. Coulevrines.
	Inégal, voûté, ou en cloche.	Canons. Pierriers. Mortiers. Petards. Orgues.

III°. Les Canons ſont.

	Tirent livres de bale.	Longs de calibres.	peſent quintaux.
Entiers.	48.	18.	72.
Demi.	24.	20.	43.
Quarts.	12.	24.	27.
Demi quarts			
Fauconneaux.	6.	27.	21.

1°. Les Coulevrines ſont.

	Tirent livres de bales.	Longues de calibres	peſent.
Entieres.	16.	32.	56.
Demies.	8.	33.	33.
Quarts.	4.	35.	20.
Petits Fauconneaux.	2.	36.	11.

2°. LES Canons légers de métal avec le noyau inégal ou en cloche,

		Tirent livres de bale.	Longs de calibres.
Sont	Demi.	24.	[illegible]2.
	Quart.	12.	14.
	Huitiéme.	6.	16.
	Seiziéme pour un Régiment.	3.	18.

3°. LES Pierriers ne tirent ni fer ni plomb; mais des pierres depuis douze livres jusqu'à quarante-huit, ou des cartouches, ou des ferrailles.

4°. LES Orgues sont plusieurs canons ajustés ensemble sur un affut à deux roues, qui se tirent avec un seul feu, qui va en serpentant; il y en a quelques-unes qu'on appelle à boëtes, & on les charge par la culasse avec leurs chambres.

Ces deux sortes d'artillerie sont suf- XXXV.
fisantes pour la campagne, & pour la défense des Places.

ſ°. L'ARTILLERIE renforcée de métal sert pour les batteries & contre-batteries; dans la plus grande épreuve on la charge avec un poids de poudre égal à celui du boulet; on n'en met que la moitié dans les coups ordinaires, & les deux tiers pour faire brêche. Les doubles canons peuvent servir

dans les Places pour ruiner les ouvrages des Assiégeans, & ceux-ci s'en peuvent servir pour battre les Places, pourvu qu'on les y puisse conduire par eau. Les coulevrines servent pour tirer loin.

II°. CELLE qui est moins forte de métal, & qu'on appelle à cause de cela artillerie de campagne, se place au milieu de l'armée; elle est aisée à manier, & la charge de poudre qu'on lui donne pour l'ordinaire, est un tiers ou la moitié du poids du boulet, & quelquefois on la charge de grosses pierres, & à cartouche. Quand on tire des grenades avec de l'artillerie, on met le tiers de la poudre ordinaire, parce que les grenades sont mises sur le même pied que les pierres, & les pierres sont comptées sur le pied du tiers du poids du fer; par exemple, la charge d'un demi-canon est de douze livres de poudre, moitié du poids du boulet; si l'on s'en sert pour tirer des grenades, sa charge ne sera que de quatre livres de poudre.

XXXVI. On tire avec les Pierriers des grenades & des boulets qui, ayant percé le rempart, crevent dedans & y font brêche. On charge les pierriers de

quantité de fachets, de coëffes, ou de tonnelets remplis d'éclats de pierres, de petites bales, de ferrailles, ou de chaînes; mais tout cela ne doit pas excéder le poids de leur boulet. Ils fervent dans les flancs des défenfes, à chaffer l'ennemi des dehors dont il eft maître, & à jetter des boulets de feu pour éclairer la campagne; ils tirent depuis douze jufqu'à quarante-huit livres de pierres, quelques-uns ont la chambre large d'un tiers du boulet, & longue de deux tiers; d'autres l'ont de la longueur d'un boulet entier; d'ailleurs toute leur longueur eft depuis quatre jufqu'à huit boulets.

Les grands mortiers jettent des pierres de quatre à fix cens pefant. Ils fervent contre les batteries, les redoutes, les magafins, les baftions, & autres ouvrages étroits de l'ennemi. Ils ruinent les galeries, les maifons, les couvertures, les affuts & les platteformes de l'artillerie; ils jettent une pluye & une grêle de feu qui ruine les maifons couvertes de paille ou de bois; ils jettent auffi des chauffetrapes trempées dans des matieres réfineufes aifées à s'enflammer, & fondues; elles font enfermées dans un vaiffeau de bois qui XXXVII.

creve en l'air, & alors les chausses-trapes tombant çà & là, percent en fichant tout ce quelles rencontrent, & y mettent le feu. On fait encore des fleches préparées de même, qu'on tire avec des arbalêtes ou des arcs à la maniere des Tartares, ou avec des arquebuses ordinaires; enfin on tire des bales de feu, ou avec des mousquetons à la main, ou avec des canons ordinaires pour porter plus loin : on tire même des boulets de fer massif rougis au feu, & des grenades de même.

Les petits mortiers qui jettent cent livres de pierres avec la chambre longue, servent à tirer des grenades plus loin qu'à l'ordinaire; mais en ce cas les grenades doivent être faites de maniere qu'elles puissent résister à la poudre qui les chasse.

M. Holst, Colonel d'artillerie, met plusieurs petits mortiers sur une planche; lorsqu'on éleve la planche, ils demeurent tous ensemble pointés vers un endroit : ils sont aisés à manier, & très-justes. On en fit l'épreuve le 24 Mai 1669.

XXXVIII. Les Petards se font de plusieurs manieres, & de formes différentes : ils servent à rompre des portes, des pa-

lissades, des barricades, des grilles de fer, des ponts-levis, des herses, des chaînes, des galeries, des mines, &c.

Il faut pour le service de l'artillerie. XXXIX.

I°. DES affuts ordinaires, & des platteformes exactement proportionnées, aussi-bien que les roues; des affuts plus bas sur de petites roues basses, & tout d'une piece. Pour les pierriers, il faut des platteformes, des batteries, de petites échelles, des chevres ou boulins, des chariots, des harnois, des glissoires, le chargeoir avec sa lanterne, le fouloir, des cuillers, des affuts, des coins, des écouvillons, des lanades, des balais, des fourches, & des boutefeux.

II°. DES boulets justes avec le vent nécessaire. Dans les canons de métal, par chaque cent livres de bales, on met une livre de vent, & deux livres dans ceux de fer.

De la poudre qui se fait de salpêtre, de souffre & de charbon, mêlés en différente quantité, & des instrumens pour la faire.

III°. QUE la piece soit bien fondue, de bonne trempe, éprouvée, tiercée, bien proportionnée avec le compas courbe, le plomb ou l'aiguille, afin

que la grosseur des deux côtés du canon étant par-tout égale (ce qui s'appelle éteindre le vif à la piece ,) elle regle la mesure des coups. Que la visiere soit parallele au *noyau* de la piece ; qu'elle soit visitée, qu'on examine si elle est forte de métal , si le noyau est parallele , si la lumiere , les tourillons , les dauphins sont en leur places ; si le canon est bien droit , si le noyau de fer n'est point tortu , si on l'a percée bien droite avec le foret ou la tariere ; si elle est bien polie par dedans , sans porosités , sans creux , sans crevasses ; qu'on la charge , qu'on la pointe , qu'on la tire , qu'on la rafraîchisse , & qu'on la remette en état , lorsqu'elle a été long-tems chargée ou enclouée.

Anima.

Dado tinivella.

XL. Sous l'artillerie , qui est la principale machine de l'armée , on comprend tout ce qui en dépend ; les instrumens militaires , les matériaux , les ouvriers & les artisans qui y servent.

1°. ELLE comprend les feux d'artifices , ou la pyrobolie , tant les matieres dont ils se font , que les feux mêmes tous faits. On les voit décrits fort au long en plusieurs livres de toutes sortes de langues ; mais comme il y a

des gens aſſez téméraires pour oſer écrire d'une matiere qu'ils n'entendent point, ou pour tranſcrire ce que d'autres en ont écrit, il ne s'en faut rapporter qu'à l'expérience.

II°. ELLE comprend les Officiers, & les charges de l'artillerie.

III°. LES chariots & les chevaux pour conduire tout ce qu'il faut. Un cheval peut tirer environ 500 peſant; mais pour continuer à la longue, & ſouvent dans des pays rudes & difficiles, on compte 300 peſant pour chaque cheval ſans le poids du chariot.

ARTICLE TROISIE'ME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

PAR munitions de Guerre on entend principalement la poudre, les bales, les boulets & la méche. XLI.

I°. ON en prend plus ou moins avec ſoi, ſuivant le pays où l'on va, les deſſeins que l'on a, & la facilité ou la difficulté d'en tirer d'autres des lieux voiſins ou éloignés.

II°. ON en prend ordinairement pour cent coups pour chaque canon, mortier ou pierrier, & pour ſeize coups par jour pour le Mouſquetaire qui eſt en faction. Pour ſeize coups, il

faut une livre de plomb, parce qu'on compte que chaque bale pese une once. C'est pourquoi, quand le calibre
XLII. des mousquets seroit tel que quatorze bales de ce calibre peseroient une livre, on ne laisse pas d'en faire seize, parce qu'en n'en faisant que quatorze, elles entreroient trop à force dans le canon, au lieu que seize entrent aisément, & ont le vent qu'il faut. Quand la poudre est bonne, il n'en faut que la moitié du poids de la bale, si elle n'est pas si bonne, il en faut les deux tiers; ainsi à une livre de plomb, une demie-livre de bonne poudre.

La bale de pistolet pese une demie-once; la méche se consume continuellement, & on suppute qu'il s'en consume par heure neuf pouces, & par conséquent une verge & demie en vingt-quatre heures; un cent pesant de méche fait à peu près 450 brasses.

Celui qui a le secret de vivre sans manger, peut aller à la guerre sans provisions. La famine est plus cruelle que le fer, & la disette ruine plus d'armées que les batailles: on peut trouver du remede pour tous les autres accidens; mais il n'y en a point pour le manque de vivres. S'ils n'ont pas été

préparés de bonne heure, on est défait sans combattre.

I°. LES especes de vivres absolument nécessaires sont le pain, le sel, le biscuit, le vinaigre, & quelque boisson pour les hommes; de l'orge, de l'avoine, du foin, de la paille, de l'herbe pour les chevaux; de plus, de la chair fraîche & salée, du beurre, du fromage, du lard, du poisson salé & des légumes.

II°. ON compte communément pour un Soldat deux livres de pain, une livre de viande, une mesure de vin, ou deux de bierre, une demie livre de sel par semaine; pour un cheval, six livres d'avoine, ou quatre livres d'orge ou de bled, dix livres de foin par jour, & trois fagots de paille par semaine. Dans une famille particuliere, on compte ordinairement quatre septiers ou sacs de bled par an pour chaque personne, & deux tonnes de bierre.

III°. LES magasins doivent être en plusieurs lieux qui soient forts, voisins de l'armée, & commodes pour y voiturer les provisions par eau, par charois, par bêtes de somme; il seroit bon que celles-ci fussent doubles, afin

que les unes arrivant au camp, les autres en repartiſſent pour aller recharger. A l'égard des magaſins qu'on bâtit, il faut les tourner aux vents les plus ſains : en général il faut les rafraîchir ſouvent de nouvelles proviſions, les pourvoir de moulins à vent, à eau, à bêtes & à bras, & de fours pour cuire le pain.

IV°. LES principaux reglemens ſur le fait des vivres regardent les Boulangers, les Vivandiers, les Marchands, les viandes & les boiſſons.

1°. Que chaque choſe ſoit taxée à un prix raiſonnable par les Prevôts & par les Commiſſaires, en comparant le prix que le vendeur exige avec celui qu'il a payé, & avec les incommodités & les périls de la voiture.

2°. Que les meſures, les poids & les denrées ſoient bonnes, & non falſifiées.

3°. Q'on ait grand ſoin dans l'armée de conſerver les vivres, qu'on empêche les larcins, les trahiſons, la corruption, les incendies; qu'ils ſoient diſtribués avec ordre & avec épargne, conformément aux liſtes autentiques des Soldats effectifs, parce qu'il n'eſt pas tems de les ménager, quand on eſt à la fin.

4°.

4°. On tire encore des vivres de la campagne, soit en coupant les grains, soit en obligeant les lieux voisins à en fournir. On a coutume de creuser des fours sous terre, & de faire des moulins à bras avec les pierres des maisons qu'on abbat, ou avec d'autres, qu'on trouve par hazard.

ARTICLE QUATRIE'ME.
Du Bagage.

IL n'y a point de mot qui exprime si proprement la nature du bagage que le mot latin *impedimenta*, qui signifie embarras, empêchement. XLIII.

On pourroit aisément exécuter ce qu'on entreprend sans l'embarras du bagage; mais toutes les invectives qu'on fait contre, ne servent de rien; c'est vouloir illuminer un corps sans qu'il fasse d'ombre. Comme nous sommes indispensablement obligés de boire, de manger, de nous garder des injures de l'air, & de nous reposer quelquefois, il est nécessaire de cuire, de prendre de la nourriture, de nous habiller, de dormir, d'avoir des tentes, d'aller au fourage, de porter des meubles & des harnois, & avec tout cela de ne pas négliger le service. Il

faut donc qu'il y ait des gens qui se chargent de ces soins, tandis que le Soldat est en faction, & ce sont les gens d'équipage.

I°. DANS les reglemens militaires de Maximilien II. on permet un cheval pour douze Cavaliers, & dans un autre reglement on passe à chaque Officier une certaine quantité de bagages & de chevaux pour lui, comme on accorde encore aujourd'hui des bagages & des valets à toutes les garnisons de Hongrie.

Dans l'armée de l'Empereur en campagne, on passe quatre chariots & un Vivandier à chaque compagnie, & un bidet à chaque Cavalier, outre son cheval de service; & pour les fantassins on leur passe en campagne des femmes & des bêtes de charge. Il faut compter séparément les chariots qui servent pour les vivres, pour les malades, & pour les instrumens de différentes sortes d'artisans qui travaillent pour l'armée.

II°. ON doit réduire le bagage au moindre pied qu'il est possible pour le bon ordre & pour la discipline. Il y a là-dessus plusieurs aricles remarquables dans les statuts militaires & surtout dans ceux des Suedois.

IIIº. Dans les quartiers Impériaux le ſervice eſt le lit, le bois, la chandelle & le ſel : dans le ſervice d'Eſpagne il y a de plus les utenciles de cuiſine & de blanchiſſage.

Article Cinquie'me.

De l'Argent.

L'Argent eſt cet eſprit univerſel qui ſe répandant par-tout, anime & remue tout ; il eſt virtuellement toutes choſes : c'eſt l'inſtrument des inſtrumens, il ſçait enchanter l'eſprit des plus ſages, & calmer la fureur des plus feroces. XLIV.

L'argent produiſant tant d'effets merveilleux, dont les Hiſtoires ſont remplies, faut il s'étonner ſi un certain homme étant enquis combien de choſes étoient néceſſaires à la guerre, il répondit trois ; l'argent, l'argent, l'argent.

Iº. Mais, comme il eſt auſſi l'ame & le ſang des hommes, & qu'à cauſe de cela on a bien de la peine à perſuader aux peuples de le donner pour l'entretien des troupes, il faut leur repréſenter l'utilité & la néceſſité indiſpenſable de ces contributions, & leur

promettre de les soulager en tems & lieu.

1°. Aucun Etat ne peut être en repos, ni repousser les injures, ni défendre les Loix, la Religion & la liberté sans armes. Dieu les a honorés en se donnant le nom *du Dieu des Armées.* Sans elles la majesté du Prince ne peut être respectée, ni par les Sujets, ce qui cause des soulevemens, ni par les Etrangers, ce qui est la source des guerres. Les richesses même, & les commodités ne peuvent se conserver sans les armes. Les Egyptiens divisoient tous les revenus du Royaume en trois parties; la premiere pour les Sacrificateurs & pour le Clergé; la seconde pour le Roi & pour les Ministres, & la troisiéme pour la Milice. Qu'on regarde la perte que cause une simple course de pillards, & qu'on examine si le dommage qu'on souffre dans une heure par la destruction, les incendies & les outrages qu'ils font dans les campagnes, dans les maisons, dans les fruits, dans les meubles, dans les personnes, dans les troupeaux, n'est pas beaucoup plus considérable que ce qu'il auroit fallu donner pour entretenir par an un petit nombre de troupes,

II°. C'EST un ſoulagement dans les contributions, quand elles ſont impoſées avec juſtice, avec égalité, & avec une exacte proportion, & qu'elles ſont levées ſans inſolence, ſans dureté, & ſans les faire tourner au profit des particuliers, ou qu'au défaut d'argent on prend d'autres denrées, comme des draps, des vivres; mais ſur-tout lorſqu'on ſort bientôt de ſon propre pays pour porter la guerre ſur celui de l'ennemi, ou ſur celui d'autrui, quel qu'il ſoit. On y fait autant de conquêtes qu'il eſt néceſſaire pour entretenir l'armée toute entiere, ou en partie, ou pour maintenir les garniſons des Places, qui ſont les boulevards des Frontieres, & qui procurent à l'Etat les moyens de reſpirer en repos.

CHAPITRE III.

De la Diſpoſition.

LA diſpoſition eſt le rang qu'on donne aux choſes, ſuivant leur quantité & leur qualité. L'ordre eſt né avec le monde, lequel au ſortir du cahos reçut la diſpoſition que nous y voyons, & qui eſt proportionnée à ſa fin, XLV.

XLVI. On dispose avec un sage conseil la matiere pour la forme, les moyens pour la fin, & les parties pour le tout.

I°. LE Conseil est la base des actions : voici des avis sur cela.

1°. Consulter lentement, exécuter promptement.

2°. Se faire une loi suprême du sálut de l'armée.

3°. Donner quelque chose au hazard.

4°. Profiter des conjonctures.

5°. Donner de la réputation à ses armes.

6°. Celui qui pense à tout, ne fait rien; celui qui pense à trop peu de choses, est souvent trompé. Comme dans chaque sujet il se trouve beaucoup de proprietés, de qualités particulieres, & de circonstances, en connoître peu, ce n'est pas les connoître suffisamment: en connoître beaucoup, & comparer ensemble tous les différens incidens, & faire dessus ses réflexions, est un point difficile à atteindre. Dix mots combinés ensemble en autant de manieres qu'ils le peuvent être par des transpositions simples, doubles & triples, monteroient à des millions de combinaisons. Or, quelle force d'es-

prit, & quel tems faudroit-il pour les parcourir ? Il faut tenir le milieu entre le trop & le trop peu, & choiſir quelques termes eſſentiels les plus propres & les plus intimes à l'objet dont on délibere, en appliquant les regles de l'art aux cas particuliers, par rapport à la fin qu'on ſe propoſe, aux moyens d'y arriver, aux obſtacles qu'il faut lever, & à la liaiſon du paſſé avec l'avenir par le préſent.

II°. LA diſpoſition eſt univerſelle ou particuliere.

ARTICLE PREMIER.

De la Diſpoſition univerſelle.

LA diſpoſition univerſelle regarde la guerre en gros, elle preſcrit une regle générale pour la faire, & la dreſſe ſur un plan avantageux. XLVII.

Entabler bien aux échecs dès les premiers mouvemens qu'on donne à ſes pieces, influe ſur la ſuite une facilité de vaincre : quand vous avez mal débuté, & que vos pieces ſont en déſordre, il eſt difficile d'y remédier dans la ſuite. C'eſt un axiome de médecine, que le défaut de la premire coction ne ſe corrige point dans la ſeconde. Ainſi, les fautes que ſont les

Magiſtrats Souverains dans les ordres qu'ils donnent, peuvent difficilement être corrigés dans l'exécution par les inferieurs qui ſouvent portent la faute de ceux qui ont manqué dans le principe. Auſſi David prie-t-il Dieu de le délivrer des péchés d'autrui.

I°. FRONTIN traite de la diſpoſition univerſelle ſous ce titre *De conſtituendo ſtatu belli* ; ce que nous pourrions traduire ainſi : *De la maniere de bien établir l'état de la guerre*, c'eſt-à-dire, d'établir & de concerter la forme, de la bien conduire & de la bien gouverner par rapport à la victoire.

II°. GUSTAVE Adolphe, Roi de Suede, faiſant la guerre en Pologne avec une armée compoſée d'une bonne Infanterie, mais de peu de Cavalerie, ne la riſqua point dans ces vaſtes plaines de Pologne ; mais il s'arrêta dans la Pruſſe où ayant pris pluſieurs Places, & s'étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre. Charles Guſtave au contraire, y ayant rallumé la guerre en 1656, traverſa le Royaume d'un bout à l'autre, à la faveur des diviſions ; mais les diviſions étant aſſoupies, & ſon armée étant affoiblie, il reperdit tout. L'Armée peſante

ſante des Suedois n'étoit pas propre à courir, ni l'armée légere des Polonois à combattre de pied ferme. Ces derniers donnerent une bataille près de Warſovie, & ils furent défaits, & les premiers ſe ruinerent eux-mêmes par leurs courſes.

III°. Le grand Vizir ayant ſouvent expérimenté dans la guerre de Candie, que la flotte des Turcs étoit toujours battue au paſſage de la mer par celle des Venitiens, changea la maniere de faire paſſer des troupes & des proviſions : il ne mit plus ſa flotte en un corps ; mais l'ayant partagé en pluſieurs, il en faiſoit paſſer quelques parties à diverſes fois, en différens tems, par différens lieux, à la dérobée, à la faveur de quelque vent favorable, & par ce moyen il y avoit toujours quelques vaiſſeaux qui arrivoient heureuſement.

Article Second.

De la Diſpoſition par rapport aux forces. XLVIII.

Il faut meſurer ſes forces, & les comparer à celles de l'ennemi, comme un Juge déſintéreſſé compare les raiſons des Parties dans une affaire civile.

I°. Si la meilleure partie de vos forces consiste en cavalerie, il faut chercher les plaines larges & découvertes; si vous comptez plus sur votre infanterie, il faut chercher les montagnes & les lieux étroits & embarrassés.

L'infanterie est bonne pour les siéges, la cavalerie pour les batailles.

II°. SI votre armée est forte & aguerrie, & celle de l'ennemi foible, de nouvelles levées, sans expérience, ou amollie par l'oisiveté, il faut chercher les batailles, comme firent Alexandre & Cesar avec leurs armées de troupes vieilles & victorieuses: si l'ennemi a l'avantage en cela, il faut les éviter, se camper avantageusement, se fortifier dans des passages, se contenter d'empêcher ses progrès, & imiter Fabius Maximus, dont les campemens contre Annibal sont les plus célébres de l'antiquité, & c'est par cette voie qu'il s'est acquis le nom de très-grand parmi les Capitaines: car on doit considérer cet homme dans un tems où grand nombre de batailles perdues, de déroutes d'armées, & d'autres disgraces avoient jetté l'épouvante dans le cœur des soldats, & du peuple Romain. Qu'on

considere, dis-je, la conduite de ce Dictateur, & on trouvera qu'il faut dans ces occasions :

1°. Changer la forme de la guerre, temporiser, donner de l'intervalle après une disgrace arrivée, ne pas risquer le salut de la République : parce que le moindre échec dans une armée foible est considérable, comme une légere attaque est plus sensible à un corps cassé & infirme, qu'une grande à un corps robuste, non par la force du mal, mais par la foiblesse du malade.

2°. Ne pas éviter le combat : mais chercher à le donner à son avantage.

3°. Compter plus sur le conseil que sur le hazard.

4°. Ne se pas soucier des murmures du peuple.

5°. Faire des Sacrifices, des Prieres, & des Vœux à Dieu.

6°. Se camper en face de l'ennemi, le cotoyer en marche par des hauteurs & par des lieux avantageux, se saisir des châteaux & des passages autour de son camp, & des lieux par où il doit marcher, se tenir dans ses lignes, & ne se laisser pas engager à combattre avec désavantage. C'est toujours beaucoup que de l'empêcher

de rien faire, de lui faire perdre le tems, de le tromper, de rompre ses desseins, d'arrêter, ou d'en retarder les progrès & l'exécution.

7°. Garnir les places, rompre les ponts, abandonner les lieux sans défense, en retirer les troupes & les mettre en sûreté, ravager le pays où l'ennemi doit passer en brûlant les maisons, & gâtant les vivres.

8°. Avoir derriere soi des provisions assurées, conduire l'ennemi dans des lieux où il n'en trouve point, inquietter ses fourageurs par des partis continuels, l'empêcher de faire des courses, observer ses marches, le cotoyer, lui dresser des embuscades.

9°. En agissant de cette maniere, on peut vaincre l'ennemi sans se remuer, Vous êtes dans votre pays, vous avez tous les secours nécessaires, l'armée que vous avez en tête n'a rien de tout cela, elle est en pays ennemi, éloignée du sien, sans places, sans magasins, sans lieu où elle puisse prendre pied, sans moyen de continuer la guerre : elle voit continuellement diminuer son monde, ses forces, son courage ; ensorte que, comme j'ai dit, on peut la ruiner sans se remuer.

III°. Si l'on est fort inférieur à l'ennemi, tant pour le nombre que pour la qualité des troupes, ensorte qu'on ne puisse pas camper contre lui, il faut abandonner la campagne, & se retirer dans les places fortes, comme firent ceux de Bysance contre Philippe, & Annibal contre Scipion, afin que l'ennemi courant la campagne soit harcelé & affoibli par les garnisons des places voisines, sans qu'il puisse rien faire de considérable ; ou qu'il s'ennuie d'assiéger, & qu'il y renonce, ou bien qu'il fasse plusieurs siéges l'un après l'autre, & qu'il y consume son tems & ses forces.

Article Troisie'me.

De la Disposition par rapport au Pays.

Lès Athéniens ne pouvant se défendre ni en rase campagne, ni dans les places, abandonnerent la terre, & transporterent l'état de la guerre dans une bataille navale. XLIX.

I°. La France voyant aujourd'hui que la puissance maritime de ses voisins pourroit l'incommoder, & faire diversion, elle donne tous ses soins pour armer une puissante flotte.

II°. DOMITIEN ayant affaire aux Germains, qui le fatiguoient toujours par leurs forêts, où ils avoient leur retraite assurée, fit couper ces bois. Il ne changea pas l'état de la guerre : mais il la finit en subjuguant l'ennemi.

III°. Si le pays envahi par l'ennemi est disposé de maniere qu'avec peu de troupes on puisse faire tête à un grand nombre, on peut faire diversion, suivant la regle des Médecins, qui ont accoutumé de détourner les humeurs des parties où elles se jettent en trop grande abondance. C'est ainsi que la France fortifie aujourd'hui dans la derniere perfection ses places frontieres des Pays-Bas, pour y pouvoir soutenir, quand elle le jugera à propos, une guerre défensive, & pouvoir entreprendre des conquêtes d'un autre côté.

IV°. MAIS pour tirer de la diversion tout l'avantage possible, voici les maximes qu'il faut observer.

1°. Que votre Etat soit plus fort que celui de l'ennemi : car il est naturel de défendre le sien, avant que d'attaquer celui d'autrui.

2°. Que le pays qu'on attaque par diversion soit facile à envahir, que la

diverſion ſoit vigoureuſe, & qu'elle ſe faſſe dans une partie très-ſenſible.

3°. Qu'elle ſoit accompagnée de bonne fortune, ce qui eſt une faveur du ciel.

I°. LA plus célébre diverſion, qu'on liſe dans l'hiſtoire, eſt celle que Scipion fit en Afrique, tandis qu'Annibal faiſoit la guerre en Italie. Mais dans ce projet de Scipion on voit comme dans un miroir les maximes ſuivantes.

1°. La défenſe de l'Italie aſſurée 1°. par quelques déſavantages qu'avoit eu Annibal, particulierement à Nole par la victoire que remporta ſur lui Cl. Marcellus; 2°. par la peſte & par la famine, qui avoient affoibli l'armée Carthaginoiſe; 3°. par l'armée du Conſul P. Licinius, qui pouvoit tenir tête à Annibal.

2°. La grande facilité que Scipion s'aſſuroit de trouver à faire la guerre en Afrique, & la commodité que lui donnoit la Sicile, dont les Romains étoient maîtres, pour faire paſſer en Afrique ſon armée, qui étoit de plus de trente-cinq mille hommes.

3°. La réputation des armes des Romains qui déſormais ne ſe tien-

droient plus ſur la défenſive dans leur pays, mais qui alloient porter la guerre au dehors, & voir le ſiége de la guerre, la déſolation des campagnes, les carnages, la terreur, la fuite, les incendies, les trahiſons paſſer de leur pays dans celui des ennemis.

4°. La bonne fortune, qui accompagna toujours Scipion, & ſans laquelle il ne ſeroit jamais venu à bout d'une entrepriſe auſſi difficile qu'il ſe l'étoit imaginée facile : car, 1°. Syphax, ſur lequel il comptoit beaucoup, lui manqua d'abord, & lui fit dire qu'il ne devoit pas entrer en Afrique. 2°. Utique, dont il comptoit de s'emparer, & de faire ſa place d'armes pour l'exécution de ſes deſſeins, après avoir ſoutenu contre lui un ſiége de quarante jours, fut ſecourue par l'armée d'Aſdrubal & de Syphax, forte de quatre-vngt mille hommes de pied & de treize mille chevaux. Il eut enſuite à combattre cette même armée, dont il brûla d'abord le camp, après quoi il la défit. Syphax ſe remit, & rétablit une nouvelle armée auſſi forte que la premiere, mais de nouvelles levées, & il fallut encore la combattre.

Enfin Annibal fut rappellé en Afrique, & ſon armée victorieuſe & entiere y donna plus à craindre aux Romains que dans l'Italie même, parce qu'il leur ſembloit que c'étoit moins le péril, que le lieu qui eût changé. Scipion fut encore obligé d'en venir avec cette armée à cette journée déciſive qui termina la guerre, vingt mille des ennemis ayant été taillés en pieces, vingt mille faits priſonniers, & le reſte mis en fuite. Mais cela ne ſe fit pas ſans beaucoup de riſque, & cette victoire acquit à Scipion avec beaucoup de gloire, le beau ſurnom d'*Africain* : ainſi il fallut pour le ſuccès d'un ſi grand deſſein une faveur extraordinaire du Ciel, & un Général dont la valeur fût au-deſſus du commun.

La diverſion que l'armée de l'Empereur & celle des Alliés fit aux Suedois l'an 1659. n'eſt pas moins digne de remarque. Les Imperiaux étoient dans la Jutland (*a*), & faiſoient tous leurs efforts pour paſſer dans l'Iſle de LI.

(*a*) *La Jutland* eſt une preſqu'Iſle ſur la côte de la mer Baltique : c'eſt ce qu'on appelloit anciennement la Querſonéſe Cimbrique. Elle appartient au Roi de Dannemarck.

Fionie, ou de Fune (*a*), pour combattre l'armée que le Roi de Suede y avoit sous la conduite de Charles Vrangel, Grand Amiral, dessein important, & d'une conséquence extrême, mais aussi difficile que magnanime. On avoit à passer la mer, qui servoit de fossé, & à surmonter au lieu de parapets une plage toute couverte de forts & de batteries, & défendue par un ennemi rangé en bataille : il falloit dépendre du souffle des vents, & ce qui étoit encore pis, se servir de vaisseaux dont les Pilotes & les Capitaines ne cingloient pas à pleines voiles, c'est-à-dire, ne concouroient pas de bon cœur à cette entreprise : on ne laissa pourtant pas de la tenter à diverses reprises avec beaucoup de valeur : mais nous fûmes repoussés de même, non sans rougir les flots de beaucoup de sang. Je dis alors que le moyen de s'approcher de la Fionie étoit de s'en éloigner, que la voie la plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer

(*a*) *Fuhnen* ou *Fionie*, est une Isle de la mer Baltique ; elle appartient aux Danois : la Ville capitale est Othensée.

n'étoit pas Middelfarth (*a*), mais la Pomeranie. Cette pensée fut approuvée : on marcha aussi-tôt en Pomeranie (*b*), on passa la Péne (*c*) en plusieurs endroits, on emporta d'abord les forts de Damgart (*d*), Trubsée (*e*), Loetz, Treptow (*f*), & ensuite plusieurs places fortes, & on courut le long de la mer Baltique jusque sous

---

(*a*) *Middelfarth*, petite ville située sur le petit Belt entre la Jutland & l'Isle de Fuhnen; c'étoit le passage pour entrer dans cette Isle.

(*b*) *Pomeranie*, grand Duché dans le cercle de la haute Saxe. La Pomeranie est en partie située sur la mer Baltique qu'elle a au Nord; elle a la Marche de Brandebourg au Midi, le Duché de Mecklembourg au Couchant, & la Pologne au Levant.

(*c*) *Péne*. C'est une grosse riviere qui a sa source dans le Duché de Mecklembourg, traverse la Pomeranie, & va tomber dans la mer Baltique à Pénemunde.

(*d*) *Damgart* ou *Damgarten*, place forte de Pomeranie sur les frontieres du Duché de Mecklembourg.

(*e*) *Trubsée*, petite ville de Pomeranie du côté du Mecklembourg, & à six ou sept lieues de Stralsund.

(*f*) *Treptow*. Il y a le vieux & le neuf Treptow. Le vieux Treptow est dans le territoire de Stettin sur la riviere de Tollensée, il appartient au Roi de Prusse; le neuf Treptow est sur la Rega à six ou sept lieues de Colberg.

Stralſund (*a*), Wolgaſt (*b*), Anclam, (*c*) &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Vrangel de la Fionie, il vint en hâte avec quelques troupes au ſecours de la Poméranie : mais ſes forces ainſi diviſées ne ſuffirent ni pour défendre la Pomeranie, ni pour garder la Fionie qui ſe trouva tellement affoiblie par ce détachement, que les troupes des Alliés, reſtées derriere, trouverent moyen d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & de l'obliger à ſe rendre à diſcrétion, & celles qui étoient entrées en Poméranie la réduiſirent en tel état que ſi la paix ne fût ſurvenue, on l'auroit bientôt toute reconquiſe, & tout cela fut l'effet d'une diverſion.

LII. Ce n'eſt pas ſans raiſonnement, & ſans avoir fait bien des réflexions ſur la nature du pays & ſur ſa ſituation, que le Turc a tant prodigué de ſang,

---

(*a*) *Stalſund*. C'eſt une des plus fortes places de la Pomeranie ; elle a un très-beau Port ſur la mer Baltique, elle appartient à la Suede.

(*b*) *Wolgaſt*, place forte du Duché de Pomeranie, ſituée ſur la Péne ; elle appartient aux Suedois.

(*c*) *Anclam*, grande ville ſur la Péne ; elle eſt entre Stettin & Wolgaſt, elle a été cedée au Roi de Pruſſe en 1720.

d'or & de tems pour conquerir Candie : par cette conquête il s'est assuré l'Empire de la Grece & de l'Asie ; il a mis une pierre fondamentale à celui de la mer & des isles, & il s'est mis pour ainsi dire à cheval sur la Sicile, chose que les anciens maîtres de Candie ne négligerent aucunement au rapport d'Aristote.

Il y en a qui laissent prendre terre à l'ennemi, & s'avancer plusieurs jours dans le pays, afin que son armée étant affoiblie par les garnisons qu'il est obligé de mettre de côté & d'autre, ils puissent ensuite le combattre avec plus d'avantage. Ainsi l'an 1657 les Polonois laisserent courir tout le Royaume à Charles Gustave Roi de Suede, afin qu'il ruinât (comme il fit, son armée qui étoit florissante. C'est pourquoi dans le calcul qu'on fit alors par maniere de discours, des forces Suedoises qui campoient en Dannemarck, quelqu'un dit en raillant, qu'on devoit mettre en ligne de compte une armée de quarante mille Suedois qui étoit restée derriere en Pologne : mais qui étoit d'une maniere à ne se remettre jamais sur pied, sinon au jour de la résurrection générale. LIII.

LIV. D'autres feignent de craindre pour rendre l'ennemi plus aſſuré & plus négligent, & en ſe retirant ils le conduiſent vers des lieux déſavantageux, & vers leurs ſecours qui s'avancent, puis ils tournent tête tout d'un coup, & combattent.

LV. Les autres marchent continuellement, ou pour tirer l'ennemi de ſes poſtes, & l'aſſaillir : ou pour le ruiner par des marches auſquelles il n'eſt pas accoutumé, ou pour avoir toujours abondance de vivres.

ARTICLE QUATRIE'ME.

De la Diſpoſition par rapport au deſſein.

LVI. LE but de nos deſſeins doit être d'attaquer l'ennemi, ou de nous défendre, ou de ſecourir quelqu'un.

ARTICLE CINQUIE'ME.

De la Guerre offenſive.

LVII. POUR attaquer un pays par une guerre offenſive, il faut obſerver ces maximes.

1°. IL faut être maître de la campagne, & être plus fort que l'ennemi, ou par le nombre, ou par la qualité

des troupes, Cesar disoit que deux choses servent à conquerir, conserver & aggrandir les Etats, les Soldats & l'argent : c'est ce que fait aujourd'hui la France : avec son argent elle achete des places, avec ses armes elle en force d'autres.

II°. VEILLER aux conjonctures : par exemple, qu'il y ait une guerre intestine ou des factions dans le pays qu'on veut attaquer, & qu'on soit appellé par l'un des partis.

III°. DONNER des batailles, jetter la terreur dans le pays, publier ses forces plus grandes qu'elles ne sont, partager son armée en autant de corps qu'on le peut faire sans risque, afin d'entreprendre plusieurs choses à la fois.

IV°. TRAITER bien ceux qui se rendent, maltraiter ceux qui résistent.

V°. ASSURER ses derrieres, laisser les choses tranquilles & bien affermies dans son propre pays, & sur ses frontieres.

VI°. S'ETABLIR & s'affermir dans quelque poste, qui soit comme un centre fixe, & capable de soutenir tous les mouvemens qu'on fait ensuite; se rendre maître des grandes rivie-

res & des passages; former bien sa ligne de communication & de correspondance.

VII°. CHASSER l'ennemi de ses forts en les prenant, & de la campagne en le combattant. S'imaginer de faire de grandes conquêtes sans combattre, c'est un projet chimérique.

VIII°. LUI couper les vivres, enlever ses magasins, ou par surprise, ou par force, lui faire tête de près & le resserrer, se mettre entre lui & ses places de communication, mettre garnison dans les lieux d'alentour, l'entourer avec des fortifications, le détruire peu à peu en battant ses partis, ses fourageurs, ses convois, brûler son camp & ses munitions, & y jetter des fumées empestées, ruiner les campagnes autour des villes, abbattre les moulins, corrompre les eaux, mettre parmi ses troupes des maladies contagieuses, semer des divisions entre ses gens.

IX°. S'EMPARER de l'Etat.

1°. En y bâtissant des Forteresses & des Citadelles nouvelles, & en mettant de bonnes garnisons dans les anciennes.

2°. En

2°. En gagnant les cœurs des habitans.

3°. En y mettant des Garnisons & des Colonies.

4°. En y faisant des alliances, des ligues, des factions.

5°. En l'incommodant par des courses continuelles, des pillages, des menaces, des incendies, & l'obligeant par-là à contribuer à payer tribut, & à se soumettre.

6°. En y établissant sa demeure.

7°. En protégeant les voisins foibles, & abbaissant les puissans, en ne souffrant pas que des étrangers puissans viennent s'y établir.

8°. En emmenant avec soi les principaux comme ôtages, sous prétexte de leur faire honneur.

9°. En leur ôtant la volonté & le pouvoir de remuer.

ARTICLE SIXIE'ME.

De la Guerre défensive.

MAximes à observer pour la défense. LVIII.

I°. AVOIR une ou plusieurs forteresses bien situées, pour arrêter l'aggresseur jusqu'à ce qu'on ait assemblé

ſes forces, ou qu'on ait reçu du ſecours de quelqu'autre puiſſance jalouſe de celle qui attaque.

II°. APPUYER & encourager les places avec un camp volant, qui ſoit auſſi de ſon côté appuyé & encouragé par les places.

III°. POUR empêcher les ſéditions & les diviſions inteſtines, entretenir la guerre au dehors, où les humeurs mauvaiſes & inquietes vont s'évaporer, & ſe réſoudre.

IV°. QUAND on eſt ſans armée, ou qu'elle eſt foible, ou qu'on n'a que de la cavalerie, il faut,

1°. Sauver tout ce qu'on peut dans les places fortes, ruiner le reſte, & particulierement les lieux où l'ennemi pourroit ſe poſter.

2°. S'étendre avec des retranchemens, quand on s'apperçoit que l'ennemi veut vous enfermer; changer de poſte; ne demeurer pas dans des lieux, où on puiſſe être enveloppé, ſans pouvoir ni combattre ni ſe retirer, & pour cela avoir un pied en terre, & l'autre en mer, ou ſur quelque grande riviere.

3°. Empêcher les deſſeins de ſon ennemi en jettant de main en main du

ſecours dans les Places dont il s'approche, diſtribuant la cavalerie dans des lieux ſéparés pour l'incommoder ſans ceſſe, ſe ſaiſir des paſſages, rompre les ponts & les moulins, faire enfler les eaux, couper les forêts, & s'en faire des barricades.

ARTICLE SEPTIE'ME.

Du Secours.

ON ſecourt,

I°. En aſſemblant ſes forces. LIX.

II°. En faiſant diverſion.

III°. En fourniſſant de l'argent, des munitions, & autres beſoins militaires.

IV°. Il faut ſe ſouvenir de ſe faire mettre en main des places de ſûreté, pour avoir un gage de fidelité, & un paſſage pour ſe retirer.

ARTICLE HUITIE'ME.

De la Diſpoſition particuliere.

CEtte diſpoſition regarde chaque membre de troupes en particulier : elle renferme trois parties principales, une revûe exacte, une conduite bien ordonnée, & une exécution vigoureuſe. LX.

CHAPITRE IV.

Des Opérations.

ARTICLE PREMIER.

De la Résolution.

LXI. I°. CONSULTER lentement, exécuter promptement & avec vigueur ; c'est l'avis des sages.

II°. APRE'S la résolution une fois prise, ne plus écouter ni doutes, ni scrupules, & supposer que tout le mal qui peut arriver n'arrive pas toujours, soit que la miséricorde Divine le détourne, ou que notre adresse l'évite, ou que l'imprudence de nos ennemis ne profite pas de l'occasion.

III°. CONFIER les exécutions en chef à un seul, parce que, lorsque l'autorité est égale, les sentimens sont souvent différens : d'ailleurs l'entreprise étant regardée comme commune, & non comme chose qui nous est propre, nous ne la poussons pas avec tant de vigueur.

IV°. APRE'S avoir employé tout son

courage, suivi en tout les regles de l'art, & s'être convaincu soi-même qu'on n'a rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à l'heureux succès d'une entreprise, il en faut recommander l'issue à la Providence : car ce seroit la tenter, que de s'y fier de telle sorte qu'on négligeât les regles de la prudence humaine, qui n'est autre chose qu'un rayon de cette Providence suprême, qui se communique à notre entendement. David mettoit sa confiance en Dieu ; mais il ne laissoit pas de faire avec beaucoup de valeur tout ce qui pouvoit servir à l'affermissement de son regne.

V°. Il faut donc avoir l'esprit en repos sur ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, & quoiqu'il arrive, il faut être ferme & constant, garder toujours une grande égalité d'ame, éviter également de s'enfler dans la prospérité & de s'abbattre dans l'adversité : parce que dans le monde les bons & les mauvais succès se suivent de fort près, & font un flux & reflux continuel : c'est pourquoi l'on ne doit pas se repentir, ni s'affliger d'une entreprise qui a mal réussi, lorsqu'après avoir bien examiné & pesé toutes

choſes, il étoit vraiſemblable qu'elle devoit avoir un ſuccès heureux ; quand il eſt vrai ſurtout, que ſi elle étoit encore à faire, & que toutes les circonſtances ſe trouvaſſent de même, on agiroit comme on a agi.

ARTICLE SECOND.

Du Secret.

LXII. I°. DELIBERER avec pluſieurs, réſoudre avec peu ou ſeul.

II°. CACHER ſon deſſein à l'ennemi ; s'il le découvre, le changer.

III°. SE donner de garde des eſpions de l'ennemi, garder bien les priſonniers, ne ſouffrir ni les vagabonds, ni les inconnus dans l'armée, ne ſe pas fier aux déſerteurs, punir rigoureuſement ceux qui ont des correſpondances avec l'ennemi, ou qui révelent le ſecret.

IV°. FEINDRE, endormir l'ennemi ; quand on a un deſſein, tâcher de faire croire par des marques apparentes qu'on en a un autre ; ſi l'on eſt fort, feindre d'être foible ; & au contraire : faire mine d'attaquer un lieu, & fondre ſur un autre.

ARTICLE TROISIE'ME.

De la Vîteſſe.

I°. LA vîteſſe eſt bonne pour le ſecret, parce qu'elle ne laiſſe pas le tems de divulguer les choſes. LXIII.

II°. COURIR à l'improviſte ſur l'ennemi qui n'eſt pas ſur ſes gardes, le ſurprendre, & lui faire ſentir la foudre avant qu'il ait vu l'éclair.

1°. L'interpoſition de la mer, d'un fleuve, d'une montagne, d'un paſſage difficile, en un mot l'éloignement ſert à cela, toutes ces choſes rendent l'attaqué négligent, ſur la fauſſe confiance qu'il n'a rien à craindre.

2°. Il faut laiſſer derriere en un lieu ſûr, tout ce qui peut apporter du retardement, comme les bagages, la groſſe artillerie, & quelquefois même l'infanterie, ou bien on la met ſur des charettes, ſur des chevaux, ou en troupe de cavalerie.

3°. Marcher en diligence, la nuit, par des chemins ſecrets & peu battus.

III°. La vîteſſe fut la vertu particuliere d'Alexandre & de Céſar, & dans la vérité elle produit des effets merveilleux : l'ennemi ne ſe croit en ſureté nulle part, & l'on ſaiſit le moment

favorable de chaque conjoncture.

IV°. SI le retardement vous enleve l'occasion, & que trop de diligence vous affoiblisse, il faut peser le bien & le mal de chaque côté, & opter.

ARTICLE QUATRIE'ME.

De la Marche.

LXIV. I°. LA fin de l'ordonnance de la marche est de pouvoir se changer tout d'un coup, & par des mouvemens simples, en un ordre de bataille.

II°. L'ORDRE de bataille qu'on a dans l'idée, ou dessiné sur le papier, sert de regle à l'ordre de la marche: on fait du flanc de la bataille la tête de la marche: les Escadrons & les Bataillons doivent marcher l'un derriere l'autre, dans le même ordre qu'ils avoient étant à côté l'un de l'autre, & l'on en fait autant de corps & de colonnes que l'on veut.

LXV. III°. IL faut considérer dans la marche, le lieu, le tems, le soupçon, le dessein.

Les lieux sont serrés ou découverts, escarpés, ou propres aux embuscades, unis & pleins de montagnes, avec un ou plusieurs chemins, de terrein mol ou

ou ferme pour l'artillerie, traversés de hayes, de bois, de rivieres, de marais, ou sans passages.

I°. LA marche est bien ordonnée quand elle est reglée sur le chemin qu'on a à faire, sur le tems qu'on a pour le faire, que les troupes sont bien distinguées par Bataillons, par Escadrons, Artillerie & bagages, & qu'on a exactement calculé combien d'hommes, de chevaux, & de charettes pouvoient passer de front.

Un Cavalier occupe cinq pieds de front & huit de hauteur, un fantassin trois de front, & cinq de hauteur.

II°. ON étend le front de la marche plus ou moins, par colonnes, par brigades, par Régimens, ou par Escadrons, conformément à la longueur & à la largeur des chemins.

III°. EN pays serré on fait différens corps pour marcher l'un derriere l'autre, & loger séparément: ou bien on applanit les campagnes pour la marche des troupes, tandis que l'artillerie est sur les grands chemins avec des gardes d'infanterie à côté, & de la cavalerie en dehors sur les aîles.

1°. On envoie devant pour découvrir, pour se saisir des défilés, des

bois, des passages, pour se planter devant un poste des ennemis, auprès duquel on doit passer, afin de le tenir comme bloqué, jusqu'à ce que toute l'armée soit passée.

2°. On fait un bon front d'hommes d'élite, & on met à la tête les armes les plus fermes par elles-mêmes, & les plus difficiles à renverser.

3°. On fortifie l'avant-garde & l'arriere-garde avec de l'infanterie, & des pieces de campagne, & on distribue la bataille de maniere que le canon, le bagage, & la plus grande partie de la cavalerie, qui ne peut servir de rien aux extrémités, soit toute ramassée dans le milieu.

IV°. Quand on a une riviere à passer, il faut,

1°. Planter l'artillerie au bord, vis-à-vis du poste qu'on veut prendre, ce sera un grand avantage si la riviere y fait un angle rentrant, & s'il y a un gué près de-là.

2°. A mesure que le pont se construit, y faire avancer de la mousqueterie pour tirer au-delà de l'eau.

3°. Le pont achevé, faire passer un corps d'infanterie, de la cavalerie, quelques pieces de campagne, & des

pionniers pour en fortifier la tête, qui eſt au-delà,& l'on fortifie même celle d'en deçà, ſi l'on craint pour l'arriere-garde.

4°. Il faut bien prendre garde qu'on n'ait pas poſté des barques armées, des feux, ou d'autres machines pour rompre le pont, quand la moitié de l'armée eſt paſſée.

5°. Si l'on veut le conſerver, il faut en fortifier les deux bouts, & y mettre des gardes ſuffiſantes.

VI°. CHAQUE corps qui marche ſéparément, comme l'avant-garde, le corps de bataille, l'arriere-garde, chaque colonne doit avoir des pelles, des hoyaux, des pionniers & des guides, pour accommoder les paſſages, & ne ſe pas égarer.

V°. IL faut que tout le monde obſerve les regles ſuivantes.

1°. Que perſonne ne ſorte de ſes rangs.

2°. Que les Bataillons ne ſe mêlent point aux troupes de cavalerie.

3°. Que ces troupes laiſſent entr'elles une diſtance d'environ cent pas, afin qu'elles ne ſoient point ſi éloignées qu'elles ne puiſſent ſe prêter la main, ni ſi près, que l'une pouſſée ſe renverſe

LXVI. ſur l'autre, & la mette en déſordre.

En Eté il faut marcher de bonne heure, au frais & hors des grains, afin qu'on puiſſe aiſément reconnoître les avenues, poſer les gardes, envoyer des partis en campagne, dreſſer des baraques & des tentes, & aller au fourage. En Hyver il faut marcher à petites journées, & ſonger à avoir du feu.

I°. LES coureurs & les partis s'avancent moins la nuit que le jour.

1°. On laiſſe des ſoldats aux chemins qui ſe croiſent, afin que les derniers ne s'égarent pas.

2°. Les premieres troupes doivent charger tête baiſſée tout ce qu'elles rencontrent.

LXVII. Ou l'on ne craint point du tout l'ennemi, où on le craint peu, ou on le craint beaucoup.

I°. QUAND on ne craint rien.

1°. Chaque corps marche ſéparément avec ſon bagage particulier.

2°. Les convois ſont commandés avec l'artillerie.

3°. Les groſſes pieces ſe menent ſur des charettes.

4°. Dès le ſoir d'auparavant on donne à chaque corps la marche & les ordres par écrit.

5°. A l'heure marquée pour la marche, les Généraux de bataille, le Quartier maître, ou Maréchal des logis de l'armée, & le Capitaine des guides se présentent à l'avant-garde.

6° On applanit les retranchemens du camp pour marcher en grand front.

7°. Les Gardes du camp ne partent point que tout ne soit en marche.

8°. On envoye devant des Pionniers pour réparer les chemins; des partis, des corps choisis, des coureurs & des vedettes pour découvrir devant, derriere & sur les aîles; des gardes pour l'artillerie, pour le Général, & pour le bagage, pour se saisir des hauteurs, découvrir les embuscades, & donner avis de ce qu'elles rencontrent.

9°. On fait marcher à l'avant-garde la moitié de la cavalerie, l'infanterie au corps de bataille, les Pionniers & l'artillerie légere précédée d'un certain instrument fait comme le soc d'une charrue, pour frayer & marquer le chemin que les charois doivent tenir; ensuite la grosse artillerie, son train, le bagage général. A l'arriere-garde on met l'autre moitié de la cavalerie, & le bagage de l'armée avec un Régiment de cavalerie.

I°. Si l'armée n'eſt pas enſemble, il faut donner par écrit le rendez-vous ou la place d'armes, dans un lieu commode ſur la route qu'on doit tenir : que ce lieu ſoit ſûr, de crainte que l'ennemi ne s'en ſaiſiſſe ; qu'on le tienne ſecret, de crainte qu'il n'en ſoit averti. Il faut ſpécifier l'heure & les autres circonſtances, avoir des eſpions, & des partis en campagne.

II°. QUAND on a quelque choſe à craindre, on doit redoubler ſes ſoins à proportion que la crainte eſt plus ou moins grande.

1°. Il faut marcher dans le même ordre qu'on doit combattre, c'eſt-à-dire, qu'il faut ranger l'armée en bataille, le viſage tourné vers l'ennemi, & la faire marcher par le flanc, comme on a dit.

2°. Il faut renforcer la partie où l'on craint avec des pieces de campagne, des munitions, des hoyaux, des pelles, des bêches, de l'infanterie & de la Cavalerie commandée exprès, & que le bagage ſoit à l'endroit le plus ſûr & le plus à couvert.

3°. L'artillerie qui eſt ſur les affuts étant placée à la tête, & les Eſcadrons poſtés entre les Bataillons for-

meront les deux premieres lignes, ensuite sera le train d'artillerie en autant de files que le chemin le permettra, ensuite les chariots des vivres, les bagages, & enfin la réserve.

4°. Que les troupes fassent alte au-delà des passages, jusqu'à ce que celles qui suivent ayent joint, & lorsqu'on entre de-là dans une plaine, il y faut mettre l'armée en bataille, & lorsqu'on trouvera des défilés, on défilera de nouveau l'avant-garde la premiere, puis la bataille, & enfin la réserve.

5°. Il faut couvrir un flanc de la marche de quelque riviere, de levées, de montagnes, de chariots, de chaînes, de chevaux de frise, ou de quelqu'autre avantage, suivant la situation du pays, & le nombre des troupes & des rangs.

On observe des maximes différentes suivant les différens desseins que l'on a. LXVIII.

I°. Quand on veut cacher sa marche.

1°. Marcher la nuit par les bois, les vallées, les endroits couverts, & éviter les lieux habités.

2°. Ne battre que la sourdine, ne

faire point de feux, si ce n'est au sortir du camp, auquel cas on les laisse allumés, pour faire croire qu'on y est, cacher les méches, ou prendre des arquebuses à rouet, ou des fusils.

3°. Envoyer de la cavalerie devant pour arrêter tous ceux que l'on rencontre, ou pour gagner les passages.

4°. Se mettre dans un autre chemin que celui qu'on veut tenir, si l'on peut être vû, & puis reprendre en tournant celui qu'on veut suivre, faire fermer les portes des villes ou des lieux dont on sort, & prendre garde qu'il ne sorte quelqu'espion en même-tems que les troupes.

5°. Porter avec soi des vivres pour le tems que doit durer l'expédition.

II°. ON n'envoye point de coureurs devant soi, quand on marche pour enlever un quartier, pour secourir une place, pour surprendre l'ennemi dans un pays couvert, dans un tems obscur, où l'on ne peut découvrir de loin, & enfin toutes les fois qu'on est déterminé de recevoir avec résolution tout ce qu'on pourra rencontrer.

III°. QUAND on marche pour forcer un passage gardé par l'ennemi, il faut.

1°. Feindre de le vouloir forcer dans un endroit, & passer dans un autre, faire semblant de retourner sur ses pas, ou de se jetter autre part, puis y retourner tout d'un coup avant que l'ennemi y puisse arriver.

2°. Cacher quelques troupes auprès du passage, puis marcher avec toute l'armée plus avant, & tandis que l'ennemi vous cotoye, & suit votre marche, les troupes que vous avez cachées courent surprendre le passage & s'y postent, c'est ainsi que le Lieutenant Général Galas passa la Péne dans la Poméranie malgré l'armée des Suédois l'an 1644, ayant laissé dans une embuscade le Sergent Général Breda, qui en surprit le passage.

IV. QUAND on veut faire diligence il faut,

1°. Laisser les bagages derriere.

2°. Envoyer devant la cavalerie.

3°. Mettre l'infanterie à cheval, ou sur des chariots, ou en croupe.

4°. Mener en main des chevaux pour en changer à la maniere des Tartares.

5°. Marcher à grandes traites jour & nuit.

V°. QUAND on se retire devant son

ennemi, le faire de maniere que cela ne ressemble pas à une fuite.

ARTICLE CINQUIE'ME.

Du Campement.

LXIX. ON campe diversement suivant les conjonctures, & l'on proportionne ses précautions aux craintes que l'on a. Quand on est en pays ami, on campe séparément en un, deux ou trois villages, ou bien tous ensemble dans un camp fermé; si l'ennemi est en présence, on campe en bataille.

I°. PAR rapport au tems, on campe ou pour une nuit seulement, ou pour quelques jours, ou pour hyverner.

1°. On met ordinairement la place d'armes au quartier général, qui a coutume d'être au centre : c'est où se tiennent les soldats de l'ordre.

2°. L'infanterie ferme les avenues avec des barricades, des chariots, des arbres, des trains & autres choses semblables : la cavalerie en fait autant, & s'ouvre de nouveaux passages, & on lui donne par écrit les lieux où elle doit battre l'estrade, & envoyer des partis.

3°. On donne l'allarme avec le ca-

non, le feu, la fumée, ou avec le son de certains tambours, qui sont plus grands que les autres.

4°. La place d'armes des quartiers particuliers doit être la nuit derriere le village, & le jour à la tête : mais si la cavalerie craint quelque surprise, elle tient les chevaux tout sellés, & se met en campagne à côté du quartier.

5°. Pour les gardes du camp on pose des sentinelles, on envoye des rondes, des batteurs d'estrades, des partis & des espions conformément aux regles de la guerre.

6°. Quelquefois l'infanterie & le canon campent au quartier général, & la cavalerie dans un bois, ou dans un ou deux villages des plus près d'alentour, & on la couvre avec de l'infanterie, à laquelle il faut moins de tems pour s'armer.

7°. Si l'on craint que l'ennemi ne donne sur le quartier, il faut le prévenir, l'attaquer lui-même, lui donner l'allarme, ou se mettre secrettement en bataille dans quelqu'endroit, par où il soit obligé de passer, parce que tombant sans y penser dans des troupes qui l'attendent en bon ordre, il peut facilement s'étonner, se con-

fondre, & même être mis en déroute.

8°. Les troupes destinées à faire l'avant-garde le lendemain doivent camper dans des lieux du camp les plus proches du côté où l'on marche.

II°. QUAND on campe tous ensemble, & pour une nuit seulement.

1°. Que la situation ait été reconnue par le Quartier-maître Général*, & par quelqu'autre personne des plus considérables de l'armée, qui aura marché devant avec un parti de cavalerie.

* Maréchal des Logis de l'armée.

2°. Qu'il y ait de l'eau, du bois, du fourage, de l'ombre dans les grandes chaleurs, du couvert dans le grand froid.

3°. Que le poste soit avantageux par quelque riviere, par quelque chaîne de rochers, ou par quelqu'autre chose que ce soit, qui puisse couvrir un côté du camp, & le mettre hors d'insulte, qu'il ne puisse être commandé du canon, qu'il ne s'y trouve point d'obstacle qui rompe la communication des différens quartiers de troupes, qui doivent toujours être à portée de s'entre-secourir.

4°. Que le camp soit bien gardé, tant par les espions qu'on a en campa-

gne, que par les gardes diſpoſées en pluſieurs corps, par les ſentinelles, les rondes, & les patrouilles, les coureurs & les partis.

5°. Qu'il ſoit fortifié d'une enceinte de charettes & de paliſſades qu'on mene avec ſoi pour cela, ou d'un petit retranchement haut de ſix pieds, & large de trois.

6°. Il faut mettre le train d'artillerie au milieu du camp, & poſter quelques pieces de campagne ſur les avenues par où l'ennemi peut approcher.

7°. Avant que de ſe loger, il faut mettre l'armée en bataille, poſer les gardes, & envoyer les partis dehors.

8°. Il faut ſe loger de bonne heure pour avoir le tems de reconnoître les poſtes, de diſtribuer les gardes, de ſe retrancher, de dreſſer les tentes, d'aller au fourage, & de découvrir les mouvemens de l'ennemi.

III°. LORSQU'ON s'arrête dans un camp, il faut avoir des proviſions de guerre & de bouche, & qu'il ſoit aiſé de les y conduire ſûrement; & pour cela il faut toujours avoir un chemin ouvert aux vivres, au ſecours, à la retraite; établir bien la ligne de com-

munication, & ne pas laiſſer facilement derriere ſoi quelque grande place ennemie.

1°. Que les chemins ſoient aſſurés pour les marchands & pour les vivandiers, & que les articles militaires pour leurs immunités ſoient bien obſervés : qu'on ne vende point hors du camp les beſtiaux que l'on prend.

2°. Que l'eau ſoit ou de fontaine, ou de riviere, ou de puits creuſés en terre : qu'on en faſſe eſſai, & qu'on prenne garde que l'ennemi ne la puiſſe ôter.

3°. Il faut tirer le fourage de la campagne, & des lieux circonvoiſins, envoyer les fourageurs avec eſcorte pour les mettre à couvert des partis ennemis, & pour empêcher les déſordres & les vols : il faut les faire marcher en divers tems, & à l'improviſte, afin que l'ennemi n'en ſoit pas averti ; il faut fourager d'abord dans les lieux les plus éloignés, & venir enſuite peu à peu aux plus proches.

4°. Qu'il y ait du bois pour les baraques, & pour faire du feu aux corps de garde, & aux cuiſines.

5°. Que la ſituation ſoit commode, dans une plaine ou ſur une coline ai-

ſée ; qu'elle ne ſoit ni commandée, ni ſujette aux inondations, ni aux incendies, qu'elle ſoit dans un bon air, & dès qu'il commence à ſe corrompre, il faut décamper.

6°. S'il y a un bois, le couper, l'enfermer, le brûler, ou s'en éloigner. S'il y a quelqu'inondation à craindre, faire des chauſſées, ou faire écouler les eaux.

7°. Tenir le camp net, enterrer les immondices, prendre garde au feu.

8°. Se ſaiſir des environs & les bien garnir de troupes, & ſurtout les paſſages vers les magaſins un peu éloignés.

9°. Avoir s'il ſe peut une riviere à côté qui aſſure un flanc de l'armée, fourniſſe de l'eau, ſerve de receptacle aux immondices, & facilite la conduite des choſes neceſſaires. Avoir un pont pour paſſer ſur l'autre bord, & qu'il ſoit fait de maniere qu'il ne puiſſe être ni brûlé par l'ennemi, ni ruiné par des machines, & qu'il ſoit fortifié aux deux bouts.

10°. La forme & la grandeur des quartiers doit être proportionnée à la ſituation & à la quantité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie & de ba-

gage, que l'on a. Si le camp est trop étroit, il est incommode pour les logemens, dangereux pour le feu qui s'y met par accident, ou qu'on y jette de dehors ; il est méprisable à l'ennemi, parce qu'il fait juger que les forces sont petites ; s'il est trop grand, il est incommode pour les gardes, & difficile à défendre.

110. Les quartiers particuliers doivent être quarrés à angles droits, mais sans trop d'exactitude. La longueur ne doit jamais changer : on donne douze ou quinze pas de front pour une compagnie de cavalerie, & huit pour une d'infanterie.

120. On retranche son camp sur un terrein plus élevé que les environs, avec des retranchemens à redents, ou angles flanqués avec des redoutes, des fortins, des tenailles, des ouvrages à cornes, des ouvrages couronnés à la distance de trois ou quatre cent toises des logemens, & cet espace qu'on laisse entre deux, sert pour la place d'armes. Quelquefois on fait double camp pour s'étendre, & pour gagner du terrein : quelquefois dans le premier camp on en fait un plus petit, pour le défendre avec peu de monde,

en

en cas qu'une partie de l'armée dût faire quelque mouvement.

13°. Les gardes se changent à la pointe du jour, ou sur le soir ; il faut les poster de maniere qu'on ne puisse ni les surprendre, ni couper celles qui seront les plus avancées. Leur nombre doit être conforme au besoin. Quant au lieu, sur les avenues du camp, on en met aux endroits les moins forts ; dans le camp, on en met à l'artillerie, aux munitions, aux drapeaux, aux vivres, aux prisonniers, aux quartiers généraux, aux places, aux marchés.

L'exactitude consiste dans le mot, les rondes, les patrouilles, les coureurs, les partis, les espions.

14°. Lorsqu'on campe en bataille, les bataillons & les escadrons demeurent comme ils doivent être, excepté qu'on double les distances à deux pas par rangs de front, & à huit pas pour la hauteur, afin que les Soldats reposent plus à l'aise, & on laisse de plus un espace vuide devant eux, afin qu'ils puissent au besoin sortir de leur place.

IV°. Dans les quartiers d'hyver on doit avoir soin d'assurer les troupes.

1°. En fortifiant un camp, & les y

tenant assemblées auprès de quelque grande ville marchande, ou de quelque riviere, afin de couvrir le pays.

2°. En les distribuant par grosses garnisons dans des lieux serrés & voisins, afin qu'elles puissent réciproquement se secourir.

3°. En couvrant le voisinage des quartiers par des forts, des rivieres, des montagnes, des passages où l'on met des gardes & de la cavalerie, tant pour avertir quand l'ennemi vient, que pour empêcher qu'il ne puisse faire des courses avec de petits partis, ou pour lui couper les vivres derriere, & harceler son arriere-garde, s'il entreprenoit de passer en grand corps. Et pour cet effet on fera serrer les vivres des environs dans les lieux fermés.

4°. En rafraîchissant le soldat des fatigues de la campagne, & prenant des quartiers de gré ou de force.

ARTICLE SIXIE'ME.

Du Combat.

LXX. I°. ON combat autour des forteresses, ou en campagne.

1°. A l'égard des forteresses, on en considere la construction, l'attaque, ou la défense.

2°. En campagne il y a des chocs particuliers, ou des batailles.

CHAPITRE V.

Des Forteresses.

I°. Les hommes s'assemblerent au commencement dans des enceintes, pour ne pas vivre avec les bêtes : Et pour se défendre de la férocité des autres hommes, ils inventerent l'art de fortifier, afin qu'un petit nombre pût se défendre contre un grand. LXXI.

II°. Les lieux sont forts, ou par la nature ou par l'art.

1°. Les premiers sont ceux qui sont situés sur des montagnes, sur des précipices, dans des marais, sur la mer, sur un lac, ou sur quelque grande riviere.

2°. Les derniers sont ceux qui sont fortifiés de main d'homme avec des fossés & des remparts qui imitent les fleuves & les montagnes.

III°. C'etoit autrefois un problême dans la politique, si les forteresses sont avantageuses ou non. Quelques-uns ont dit que les lieux forts portoient

les Princes à la tyrannie, les peuples à la révolte, les ennemis aux siéges, & les Bourgeois à la lâcheté ; mais ceux qui parloient ainsi ne distinguoient pas l'usage légitime des choses, de l'abus qu'on en fait, & l'innocence des moyens, du crime de celui qui les employe. Car si ce raisonnement est reçu, on peut tirer une conclusion contre toutes les autres especes de biens, tels que sont l'éloquence, la force, la santé, les richesses, l'art de commander, &c.

L'usage moderne a décidé la question & l'exemple de quelques peuples, je ne dirai pas libres, (puisque les Hollandois & les Vénitiens ont des forteresses, & leur doivent l'état florissant où ils sont,) mais licentieux *, ne doit pas tirer à conséquence : la condamnation qu'ils en font est une preuve de leur utilité, parce qu'elle fait voir que les forteresses sont le soutien des couronnes, le frein & le lien des peuples séditieux, ou nouvellement soumis, le rempart, & le caractere de l'autorité souveraine, & le moyen le plus efficace pour procurer la tranquillité publique, soit en affermissant la puissance du Souverain, soit

* C'est aux Anglois qu'il en veut.

en mettant les sujets dans l'impuissance de se révolter. C'est par-là qu'on assure le bon ordre au dedans, & qu'on se met en état de repousser les ennemis du dehors; & c'est pour cela que les Souverains en défendent la construction à leurs Vassaux, & que le Turc a garnison dans toutes les places fortes de Tartarie, afin de pouvoir déposer le Kan quand il lui plaît, comme il fit en 1668. Si les forteresses ont jamais été préjudiciables à quelque Republique, ce n'est pas aux forteresses qu'il s'en faut prendre, mais au gouvernement, qui ne sçait pas se maintenir dans la possession des places, ni tenir les garnisons dans le devoir.

Le Royaume d'Angleterre étant sans forteresses, a été trois fois conquis en six mois, & Fréderic Palatin qui avoit été proclamé Roi de Bohême perdit tout ce Royaume, par la perte de la seule bataille de Prague (*a*). Si quelque Prince barbare se fiant à ses

(*a*) *Prague*, Capitale de Bohême sur la riviere de Muldau, qui tombe dans l'Elbe à Melnik. Ce fut Maximilien Duc de Baviere, qui étoit à la tête des troupes de l'Empereur Ferdinand II, qui gagna cette bataille à Weissemberg, près de Prague, le 18 Novembre 1620.

armées nombreuses, s'imagine qu'il n'en a pas besoin, il se trompe, il faut ou qu'il ait continuellement une armée sur pied, ce qui est insupportable, ou qu'il soit exposé aux courses de ses voisins.

IV°. QUE les Forteresses soient bonnes & en petit nombre, situées sur les frontieres, aux passages, aux ports de mer, & dans des lieux où le Prince reside.

1°. Qu'elles soient capables de tenir une garnison assez forte pour soutenir un siége Royal, afin que l'ennemi soit obligé de les respecter, quand il faudra qu'il les laisse derriere lui, pour entrer plus avant dans le pays.

2°. Qu'elles soient commodes pour le commerce & pour recevoir du secours, qu'elles ayent un bon air, de bonne eau, & des campagnes fertiles.

3°. Qu'elles soient proportionnées à leur situation, à leur fin, aux forces des ennemis qui peuvent les assiéger, & à celles de leur Prince, qui doit les garnir de monde, de munitions, & de tout ce qui est nécessaire pour les défendre.

V°. ON fait des citadelles aux places conquises ou rebelles pour les tenir en

bride, & mettre la garnison en sureté ; aux places frontieres, pour en redoubler la force, aux villes dont le circuit est si vaste qu'il n'est pas aisé de les fortifier.

On les bâtit dans le terrein le plus élevé, & au-dessus de la riviere, s'il y en a, ou on les construit de maniere que deux de leurs bastions sont enfermés dans la ville, & que tous les autres en sont dehors, afin qu'elles commandent en même-tems la riviere, la campagne & la ville.

ARTICLE PREMIER.

De la Construction.

Iº. IL est bon qu'il y ait plusieurs obstacles qui rendent l'accès de la place difficile, que la garnison ait beaucoup de terrein pour se défendre, & qu'elle en donne peu à l'ennemi pour attaquer, en un mot que la place soit propre à gagner du tems, & à tirer un siege en longueur. LXXII.

IIº. LA construction est réguliere, ou irréguliere ; la premiere est composée de figures dont les angles & les côtés sont égaux : elle est toujours égale à elle-même, & invariable ; elle est la

regle de la seconde, qui tire son nom de l'irrégularité de ses figures.

III°. Voici les regles du plan.

1°. Qu'il n'y ait aucun point dans la forteresse, qui ne soit vû, découvert & défendu de plusieurs autres.

2°. Que la ligne qui défend soit plus grande, & capable de contenir plus d'hommes que celle qui est défendue.

3°. Plus la place a de bastions, plus elle est forte.

4°. Elle doit commander tous les lieux d'alentour.

5°. Que les ouvrages soient plus élevés à mesure qu'ils approchent du centre.

6°. La ligne de défense fichante ne doit pas avoir plus de 60 verges ou 120 toises, parce que le coup du mousquet ne peut aller que jusques-là; s'il va plus loin, il n'a plus de force, & d'ailleurs il n'est pas possible de tirer juste dans une si grande distance.

7°. Plus la gorge & les flancs, tant le droit que l'oblique, sont grands, meilleurs ils sont.

8°. Que tous les dehors soient ouverts du côté de la place.

9°. Que l'angle du bastion n'ait pas moins de 60 dégrés, ni plus de 90, & par

par conſéquent que l'angle de la figure ou du poligone n'ait pas moins que 90 dégrés.

10°. Que l'angle que forment le flanc & la courtine, ſoit droit.

11°. Les angles de tenailles doivent être exclus de la fortification.

IV°. *Regles* pour le profil.

1°. Que les remparts ſoient d'une épaiſſeur & d'une hauteur raiſonnable; quand ils ſont trop hauts, ils multiplient la dépenſe, & couvrent l'ennemi; quand ils ſont trop bas, ils ſont aiſés à eſcalader, & commandés par les hauteurs de dehors qui découvrent le cœur des Places. Quand ils ſont trop épais, ils coutent beaucoup ſans néceſſité; quand ils ne le ſont pas aſſez, ils ne réſiſtent pas aux batteries des ennemis, & ils n'ont pas d'eſpace pour tenir celle de la Place.

2°. On doit creuſer le foſſé à proportion du rempart, pour en tirer la terre néceſſaire; qu'il ſoit plus creux que la hauteur d'un grand homme, & plus large que la longueur d'un grand arbre; quand il eſt plein d'eau, il montre mieux l'endroit par où l'ennemi veut le paſſer; quand il eſt ſec, il eſt plus propre pour les ſorties & pour

les retraites de la garnison, pour les contremines, & pour suppléer aux défauts des dehors. La faulle braye sert uniquement pour la défense du fossé, elle n'est faite que pour cela.

V°. Les dehors sont des ouvrages faits au-delà du fossé pour fortifier les endroits les plus foibles, pour animer les sorties, pour contreminer, & pour tenir l'ennemi éloigné.

1°. On les divise en ravelins, demi-lunes, ouvrages à cornes, & ouvrages à couronne.

VI°. Enfin, l'angle du bastion, la ligne de défense, le flanc droit & oblique, la face & la gorge doivent avoir entr'eux une telle proportion, qu'on n'affoiblisse pas l'un pour rendre l'autre plus avantageux.

1°. Mais combien de combinaisons différentes peut-on faire des proportions réciproques de ces parties? Combien d'Auteurs en ont écrit? Combien de différences dans leurs découvertes? Elles sont infinies & ennuyantes par rapport aux Ecrivains qui ne font que compiler ou se copier les uns les autres, ou qui n'ont que des idées chimériques sans avoir de pratique. C'est un Prothée qui change en mille formes différentes.

2°. A l'égard de la matiere, les uns la veulent de pierre vive, les autres de brique cuite & non cuite, d'autres de terre, d'autres d'arbres. Gustave Adolphe, Roi de Suede, avoit projetté d'y employer des pieces de fer en forme de pierres de taille, parce qu'il y a quantité de mines de fer en Suede.

3°. A l'égard de la forme, il n'y a pas moins d'opinions différentes, & l'on dispute encore si la ligne de défense doit se proportionner à la portée du canon ou à celle du mousquet.

Si les bastions doivent être pleins ou vuides, aigus, obtus ou droits, avec des orillons & des casemates, ou sans avoir ni l'un ni l'autre.

Si le fossé doit être sec ou plein d'eau, la courtine longue ou courte, droite ou courbe, avec un angle rentrant ou saillant.

Si le flanc doit être perpendiculaire à la courtine, c'est à-dire, à angle droit, ou à angle obtus, ou à angle aigu.

Si le flanc oblique, qu'on nomme ordinairement second flanc, est utile, ou nuisible.

Si la fausse braye & les dehors sont avantageux ou préjudiciables.

4°. Chacune de ces opinions a pour soi des Auteurs célèbres, & des raisons fortes, & celui qui est dans une Place de quelque maniere qu'elle soit, a sujet de prendre courage & de se réjouir, puisqu'il ne peut manquer de maniere ou d'autre d'avoir de quoi se bien défendre, pourvu qu'il sache donner à la matiere les formes les plus propres, & conformer son jeu au coup que les dez lui amenent.

VII°. En un mot, toutes les Places sont bonnes, quand avec les maximes fondamentales qu'on vient de dire, elles ont assez d'étendue pour y faire combattre beaucoup de monde ensemble, pour tenir beaucoup d'artillerie, pour élever plusieurs flancs, & pour y faire plusieurs retranchemens.

VIII°. Entre toutes les proportions confirmées par l'usage, sans lequel la théorie est sujette à erreur, je m'en tiens ordinairement à celle de Morpsaudsen, que j'ai vue souvent pratiquer avec applaudissement, & avec succès. La voici.

1°. On fait l'angle du bastion des deux tiers de l'angle de la circonférence, jusqu'à ce qu'il arrive à 90 degrés, lesquels il ne doit jamais passer,

La courtine eſt de 36 verges ou 72 toiſes.

La face eſt de 48 toiſes.

Le flanc dans le quarré eſt de 16 toiſes, & dans les figures ſuivantes il croît de 2 toiſes de figure en figure ; ainſi le pentagone eſt de 18 toiſes, l'exagone de 20, l'eptagone de 22, & l'octogone de 24, & cela ne paſſe jamais 24 toiſes, quelque nombre de côtés qu'ait la figure.

2°. Pour faire des baſtions plats ſur une ligne droite.

La demi-gorge eſt de 32 toiſes.

Le flanc de 28.

La capitale de 62.

La courtine de 72.

3°. Ces choſes ſuppoſées menent aiſément à la connoiſſance des autres lignes & des autres angles par la trigonometrie, ou par l'échelle, ou en faiſant des tables qui, montant de dégrés en dégrés depuis 90. qui eſt l'angle du quarré, juſqu'à 180. qui fait la ligne droite, ſervent extrêmement à fortifier les figures irrégulieres.

4°. Une proportion aiſée & invariable pour toutes ſortes de figures, ſans conſiderer les angles, c'eſt celle de Melder, où le polygone intérieur eſt

toujours de cent vingt-six toises.

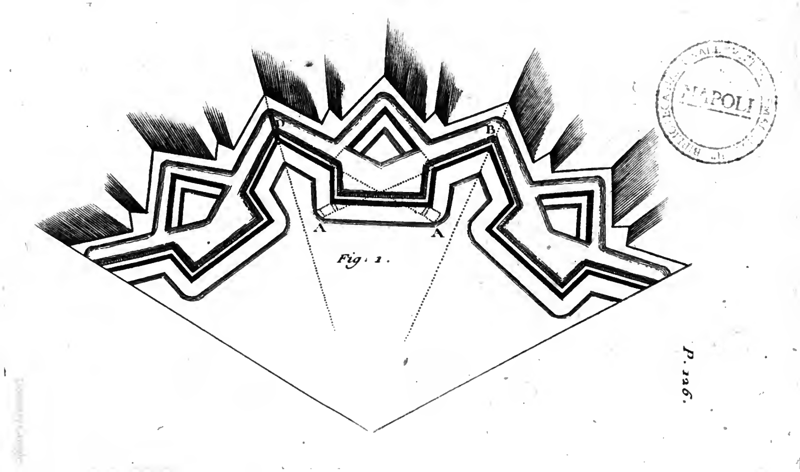
La capitale de 46.

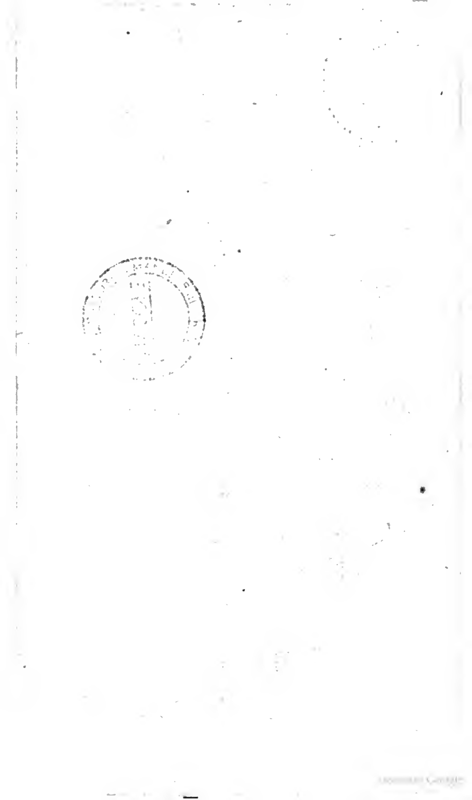
La gorge de 24.

Le flanc dans le quarré de 18. & de 20. dans les autres figures.

Il mesure en détail toutes les parties de sa fortification, & la comparant avec celle de Marolois, de Freytag & de Rusé, il démontre que la sienne est meilleure, parce qu'elle a la ligne de défense plus courte, & les flancs plus longs.

IX°. DANS ces deux manieres, qui ont un grand second flanc, si outre le flanc perpendiculaire à la courtine, on en veut un perpendiculaire à la ligne de défense, pour ajouter ces flancs dans l'une & dans l'autre méthode, on le peut faire sans changer leur construction, & en faisant seulement la troisiéme place plus haute, comme on le voit dans les lignes ponctuées A. A. Et parce que la fausse braye, qui est la meilleure défense du fossé, est rejettée, à cause qu'elle est enfilée par l'ennemi, dès qu'il est maître de la contrescarpe, & qu'elle devient alors inutile, pour remédier à cet inconvénient, on avance l'angle du bastion sur la pointe de la fausse braye, ainsi elle


D
B
A
A
Fig. 1.
P. 126.



se trouve couverte avec une augmentation d'espace & de flancs, comme on voit en B.

1°. L'invention nouvelle de certains Ingénieurs de tirer une ligne au travers du fossé depuis la pointe du bastion jusqu'à celle de la contrescarpe, comme on voit dans la figure D. paroît d'abord choquer les regles générales, parce qu'il semble que c'est faire une galerie à l'ennemi pour lui faciliter le passage tout le long du fossé; mais d'un autre côté elle empêche la fausse braye d'être enfilée, & le flanc d'être battu de l'endroit opposé de la contrescarpe, où l'on a coutume de pointer le canon pour ruiner les flancs des bastions.

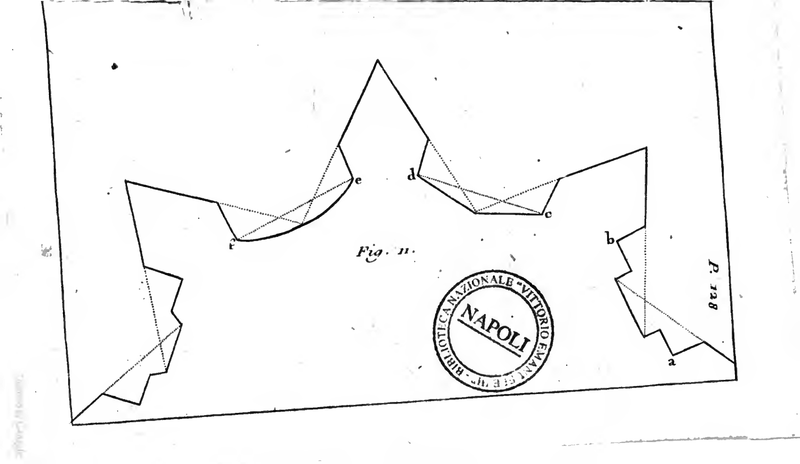
On peut répondre à l'objection que cette traverse se défend facilement par elle-même, tant à cause du peu de prise qu'elle donne à sa tête, que par la quantité de mines & de tira es, qu'on fait au dedans si l'on veut, à mesure qu'on recule; outre que dans cette traverse, la galerie que fait l'ennemi vis-à-vis d'une des faces du bastion, ne peut jamais être vue que par un seul côté. L'expérience de quelqu'attaque

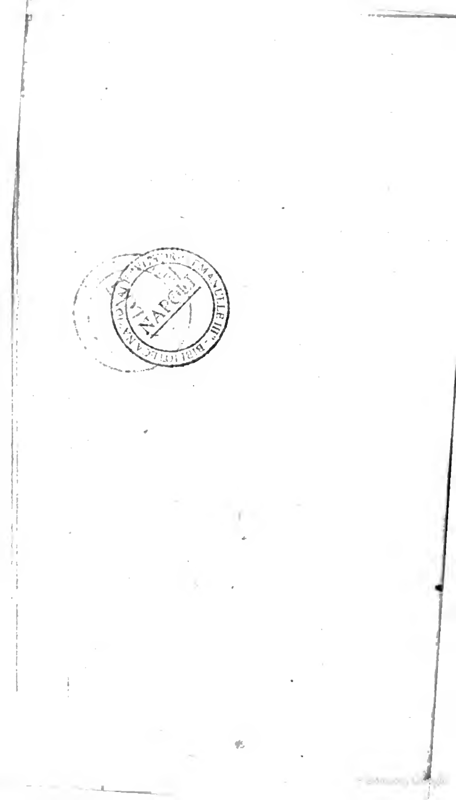
ſera recevoir ou rejetter cette propoſition auſſi-bien que la ſuivante.

2°. De la Fortification où l'on veut les angles des baſtions aigus & la courtine rentrante ſelon la figure a, b, c, d, e, f.

Le monde, curieux de nouveauté, fait dans les arts, comme dans les habits : il ſe divertit des modes, & quand l'invention des nouvelles eſt épuiſée, il reproduit les vieilles. C'eſt ainſi que certains Philoſophes de ce tems ont fait ſortir du tombeau les opinions oubliées des atomes & du mouvement de la terre, & que quelques Ingénieurs modernes réveillent tous les jours des queſtions qui ont été ſouvent examinées dans les Ecoles de Mathématiques, & que l'expérience univerſelle, ſoutenue de la raiſon & de l'autorité, a rejettées.

Galazzo Alghiſi de Carpi imprima en 1570. un grand Volume de Fortifications dédié à l'Empereur Maximilien II. dans lequel il s'applique uniquement à établir la bonté des courtines rentrantes, & il prétend que l'angle qu'elles forment eſt d'autant meilleur, qu'il eſt plus aigu ; mais cette maniere eſt combattue par pluſieurs


P. 128
a
b
c
d
e
f
Fig. 11.



raisons, par beaucoup d'autorités, & par l'expérience.

I°. LES RAISONS.

1°. Le bastion aigu étant étroit, a très-peu d'espace pour l'artillerie, pour les soldats, pour les places basses, pour les retranchemens, & pour le vuide du milieu qui est nécessaire, afin que l'ennemi n'y trouve pas de terrein, pour se loger, ni pour le faire sauter par les mines.

2°. La pointe en peut être ruinée aisément, & donner moyen à l'ennemi de s'y loger à couvert.

3°. La courtine à redans ou à tenailles, ou courbée en quelqu'autre maniere que ce soit, comme on voit dans la figure a, b, c, d, diminue la place, & enferme un petit espace dans une grande enceinte, au lieu que la courtine droite embrasse plus de terrein, est de moindre dépense, se fait plus vîte, & se garde plus aisément.

4°. Si ces angles rentrans sont obtus, les côtés ne peuvent se regarder l'un l'autre, ni se défendre commodément à cause de l'épaisseur des parapets, & dès que l'ennemi est proche de l'angle, on ne peut plus lui faire de mal.

5°. Lorsque les situations ont natu-

rellement quelqu'angle rentrant, on les corrige comme défectueux en tirant une ligne droite plus en dehors. Voyez la figure e, f.

II°. LES AUTORITE'S.

1°. Carlo Theti, l. 1. c. 7.

2°. Daniel Speckle, c. XI.

3°. Sardi, Traité 2. fol. 47. 48. 49.

4°. De Ville, l. 1. p. 3. ch. 46. 47.

5°. Callajus, l. 2. c. 7. l. 3. c. 5.

III°. L'EXPERIENCE.

1°. L'usage des courtines droites & des angles de bastions de 90 dégrés, est le plus ordinaire, & l'on s'en sert par-tout où on peut l'observer sans diminuer la bonté des autres parties. Dans une chose, d'où dépend le salut des peuples, & la conservation ou la ruine des Etats, on ne doit rien faire qui ne soit fondé sur la plus grande probabilité, & confirmé par plusieurs expériences.

2°. Enfin les flancs de mon invention élevés en forme de Cavalier, & perpendiculaires à la ligne de défense, comme on a dit, ont tous les avantages des bastions aigus, & des courtines rentrantes, sans rien changer à la forme ordinaire. Je ne prétends pas nier pourtant que cette disposition d'angles ai-

gus & rentrans n'ait des avantages considérables, comme l'ont remarqué Bonaguito, Lorini, Adam Freytag, & plusieurs autres.

Dans la fortification irréguliere il faut observer ces maximes. LXXIII.

I°. PLUS l'irréguliere approche de la réguliere, meilleure elle est.

II°. LA distance des bastions ne doit pas être moindre de 120 toises, ni de plus de 160.

III°. LE Polygone intérieur doit avoir au moins 72 ou 80 toises.

IV°. QUE les angles & les lignes soient toujours d'une juste grandeur, c'est-à-dire, que les angles de la circonférence n'ayent pas moins de 90 dégrés, ni les lignes moins de 72 toises. Ainsi lorsqu'elles sont de longueur inégale, on a coutume de les égaler en les tirant plus en dedans ou plus en dehors, par le moyen de quelques perpendiculaires dans le milieu qui les coupent en parties égales, & alors le bastion qui devient par-là régulier & uniforme en lui-même, se proportionne à l'angle de la figure, à quoi les tables dont nous avons parlé peuvent beaucoup servir.

V°. Si les angles & les lignes n'ont

pas une juste grandeur, il faut rajuster les uns & les autres en tirant les lignes plus en dedans ou plus en dehors, ou si cela ne se peut, voici ce qu'on peut faire.

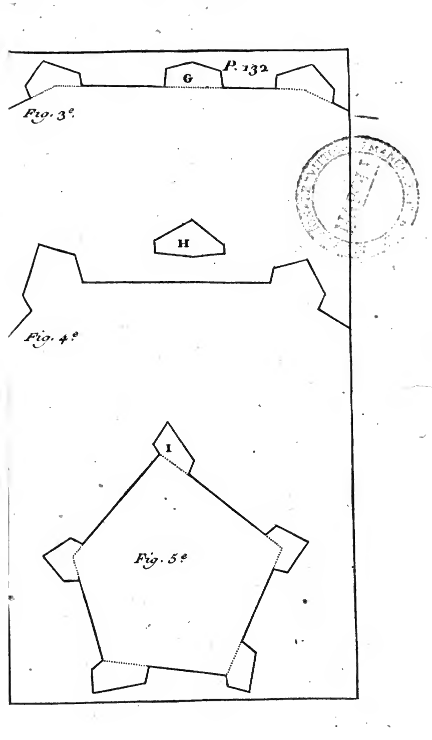
1°. Il faut fortifier les lignes trop longues avec les bastions plats, comme G. ou avec des ravelins, comme H. & celles qui sont trop courtes avec des demi-bastions, en faisant servir celles-ci de courtines, & portant la gorge sur les lignes prochaines, comme I.

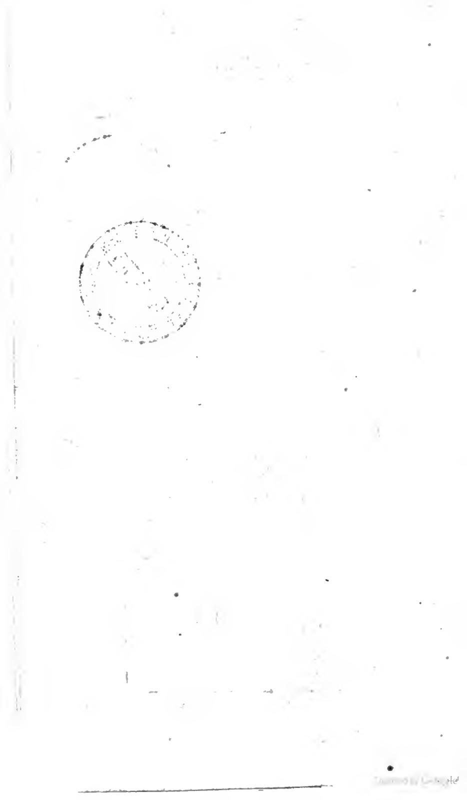
2°. Les angles trop aigus se changent en angles de bastions, ou en demi-bastions, ou en demi-lunes, ou bien on les émousse par une ligne droite ou rentrante, pour en faire une tenaille, ou enfin on les fortifie avec un ouvrage à cornes, ou comme un triangle équilatéral.

3°. Les angles rentrans se coupent tirant une ligne droite plus en dehors, ou bien on les fortifie de quelque maniere que ce soit, ou avec un ravelin, ou avec un bastion suivant l'ouverture de l'angle.

VI. Les places bâties à l'antique.

1°. Doivent être fortifiées en dehors, en laissant un espace convenable


P. 132
G
Fig. 3e.
H
Fig. 4e.
I
Fig. 5e.



entre le vieux foſſé & le nouveau rempart.

2o. Avec des baſtions ou des ravelins, ou quelques autres dehors.

3o. Il faut que la fortification ſoit réguliere ou tout-à-fait, ou en partie ; ce qui ſe fait aiſément, en appliquant au plan de la Place divers deſſeins faits avec une même échelle ſur un papier tranſparant pour voir lequel y convient le mieux.

4o. On fait une banquette autour de la vieille muraille avec des cages de bois par dehors qui ſervent de flancs.

VIIo. A L'EGARD de la ſituation.

1o. Il faut ou raſer les hauteurs voiſines qui commandent la place, ou les eſcarper à plomb, ou les enfermer, ou les fortifier avec des ouvrages particuliers, & en mettre même pluſieurs l'un devant l'autre, ou bâtir des baſtions pleins avec des cavaliers par deſſus, d'où l'on puiſſe battre les éminences, ou enfin faire des traverſes pour ſe couvrir.

2o. Il faut ruiner les faubourgs, s'ils ne ſont pas fortifiés.

3o. Eſcarper les rochers ſur leſquels les places ſont bâties, ou remplir les cavités pour avoir la liberté de voir & de tirer tout à l'entour.

4°. Les lieux situés sus des rivieres doivent encore avoir des fortifications sur le rivage opposé, & lorsque la riviere est trop large, il faut avancer deux demi-bastions jusques dans l'eau.

5°. Si la riviere passe dans la place, il faut qu'elle entre par le milieu de la courtine, quand la courtine en devroit être plus longue qu'à l'ordinaire, pourvu qu'à l'entrée & à la sortie de l'eau il y ait des ravelins avec des flancs, ou des ouvrages à cornes.

LXXIV. Pour le profil.

I°. Il faut observer la proportion ordinaire, & y ajouter ce qui suit.

II°. Les grosses murailles coûtent beaucoup, sont longues à bâtir, & incommodes pour voir l'ennemi.

III°. Le meilleur rempart est celui de terre soutenu par le bas d'un mur de six pieds d'épaisseur, & de sept dans le fondement, avec des meurtrieres, & un petit chemin large de six pieds pour les rondes, pour voir l'ennemi d'en-bas, & nettoyer le fossé à coups de mousquet; la hauteur de ce mur doit être égale à celle de la contrescarpe, & par conséquent de douze pieds.

Contrescarpe signifie ici le mur du fossé du côté du chemin couvert.

IV°. Le rempart & le parapet doivent avoir beaucoup de talus, afin

qu'ils se soutiennent mieux, & que le canon ait moins de prise.

V°. A la pointe des bastions on renforce le mur jusqu'à la longueur de 24 pieds, pour couvrir le chemin des rondes, & empêcher qu'il ne soit enfilé de la campagne : il y a un détour en dedans pour passer d'une face à l'autre, & tout le long du mur on fait des niches ou casemates de deux verges, ou 24 pieds par dedans avec des arcades hautes de 7. où les Soldats puissent se mettre à couvert des pierres & des grenades.

VI°. Il y a trois sortes de défenses, la haute, la basse & la moyenne.

VII°. Cette sorte de profil proposée par le Colonel N. & approuvée par le conseil de guerre, se pratique aujourd'hui dans la fortification de Prague.

Article Second.

De l'Attaque.

Il y a plusieurs sortes d'attaques, l'une cachée, dans laquelle on n'employe que l'intelligence ou le stratagême, l'autre manifeste & vive, qui se fait d'emblée ou par assaut ; une troisiéme lente, par blocus ou par un long LXXV.

ſiége; une quatriéme enfin qui tient comme le milieu entre la lente & la vive; c'eſt ce qu'on appelle un ſiege en forme où tout s'exécute par la force.

Il n'y a point de places fortes dont on ne puiſſe venir à bout, ou par le fer, ou par le feu, ou par la famine, ou par ſurpriſe.

I°. On a intelligence ou avec les habitans, ou avec les ſoldats, on les gagne par préſens, par promeſſes & par perſuaſion.

1°. Les Soldats exécutent le projet en ouvrant les portes, en corrompant leurs camarades, ou les gardes, en faiſant entrer des ſoldats traveſtis, en vuidant les priſons & armant les priſonniers, en gâtant les munitions, en enclouant le canon, en ſemant des diſſenſions & des terreurs paniques, en perſuadant aux aſſiégés de ſe rendre, en répondant à des ſignaux.

2°. Il faut avoir entre ſes mains des ſûretés qui répondent de la fidelité des correſpondances que l'on a, pour ne pas tomber dans le piege qu'on prépare aux autres.

II°. On exécute les ſtratagêmes avec les pétards, par l'eſcalade, par le

défaut

défaut des murailles, par la négligence des gardes.

1°. On envoye les soldats ou par troupes, ou un à un pour se rassembler ensuite secretement, ou bien on les mene tous ensemble.

L'ordre de l'exécution doit être écrit en détail; il faut choisir un tems sombre avec un grand vent, pour n'être ni vu ni entendu. Quand les soldats sont entrés, une partie combat, l'autre soutient, & la troisiéme garde la campagne au dehors; on se rend maître des places & des rues, on désarme les habitans, & on partage les maisons pour le butin.

2°. Avec les pétards, & les autres instrumens de moindre force, comme les haches, les scies, les marteaux sourds; les feux d'artifice, &c. on rompt les grilles, les palissades, les barrieres, & les murailles foibles.

3°. On escalade en plusieurs endroits, en donnant en même tems de fausses alarmes. Lorsque le fossé est plein d'eau, il faut prendre le tems de la gêlée, ou avoir des batteaux pour y appuyer les échelles. Elles doivent être d'une juste mesure, fortes, aisées à porter & à appliquer sans bruit, &

M

pendant l'escalade, qu'il y ait des mousquetaires commandés pour tirer continuellement aux flancs & aux défenses.

4°. La muraille a des défauts, lorsqu'elle est basse, ou rompue, ou foible, ou qu'on peut passer par les embrasures des places basses, ou par les égoûts, ou par les entrées & les sorties des rivieres.

5°. Par la négligence des gardes on embarrasse une porte, on surprend le corps de garde par le moyen des Soldats entrés secretement un à un, ou cachés dans des charrettes, dans des batteaux, dans des tonneaux, ou introduits comme des transfuges, ou déguisés en paysans, en femmes, en marchands, en Prêtres, en Religieux, en malades, en soldats sortis de la garnison, ou en prisonniers relâchés; on met le feu aux fauxbourgs, & tandis que ceux de la Ville courent pour l'éteindre, on surprend la porte, on entre pêle-mêle avec les habitans qui étoient sortis, feignant de leur parler & d'être de leurs gens. On falsifie les écritures & les ordres pour faire sortir la garnison, on l'épouvente par une montre

vraie ou fausse de trophées, d'enseignes, de prisonniers, ou par l'assurance d'une victoire : on donne l'alarme d'un côté, tandis qu'on fait de l'autre une véritable attaque.

III°. L'attaque d'emblée se fait avec vigueur de tous les côtés, avec toutes sortes d'instrumens, lorsqu'une garnison est affoiblie, ou qu'il y a de la division, de l'épouvante, ou quelqu'autre défaut.

IV°. Les Villes fortes, peuplées, qui ont une grande circonférence, & par conséquent de grosses garnisons, se prennent plus aisément par un blocus, ou par un long siege, que par force.

1°. Le tems le plus propre pour bloquer une place, est celui où elle manque de vivres, comme il arrive d'ordinaire un peu devant la recolte, ou bien lorsqu'elle est pleine de monde par la conjoncture d'une solemnité ou d'une foire.

2°. Il faut fortifier les lieux par où l'on vient pour assurer ses convois.

3°. Loger les troupes dans les Villages voisins, ou faire des lignes de circonvallation.

4°. Oter à la Ville l'usage des por-

tes, des ponts, des moulins, par des forts, par le feu & par des batteries.

5°. S'il passe une riviere dedans, bâtir des forts des deux côtés, y faire des ponts pour la communication des quartiers; devant ces ponts, tendre des chaînes, des palissades, des arbres flottans sur l'eau, armés de pointes de fer, & attachés ensemble avec des crampons de fer.

6°. Oter l'eau à la place, ou s'en servir pour l'inonder; mais si le blocus ne réussit pas, il faut vaincre par la force l'opiniâtreté des assiégés.

LXXVI. Dans un siége reglé il faut,
Se camper.
Investir la Place.
Ouvrir la tranchée.
Faire les approches.
Dresser les batteries.
Forcer les dehors.
Ouvrir la contrescarpe.
Passer le fossé avec des galeries.
Attacher le mineur.
Faire brêche & donner l'assaut.

I°. QUAND on va assiéger une place, il faut,

1°. Tâcher de l'investir lorsqu'elle est dépourvue, & qu'elle ne s'y attend pas, faisant semblant d'en vouloir à

une autre autour de laquelle on envoye de la cavalerie se poster.

2°. Estre maître de la campagne, & beaucoup plus fort que l'ennemi, ou bien avoir deux ou trois armées, dont l'une lui fasse tête & le tienne en échec, tandis que les autres forment le siége, & assurent les derrieres & les convois, ou enfin gagner assez de tems pour s'être fortifié avant l'arrivée de l'ennemi.

3°. Estre résolu en cas qu'il vienne, ou à l'attendre de pied ferme, ou à marcher au-devant de lui, en se postant avantageusement, ou à faire tous les deux, laissant du monde à la garde de la tranchée, & sortant avec l'armée sans pourtant s'éloigner beaucoup, de crainte qu'il n'entrât de l'autre côté quelque secours, lequel faisant avec la garnison de vigoureuses sorties, batteroit ceux qui gardent la tranchée : mais s'il y a trop à craindre, il faut se retirer de bonne heure.

4°. Camper l'armée le plus près qu'on peut de la Ville, mais hors la portée du canon, & prendre ses principaux postes dans l'endroit par où l'on juge que le secours peut venir.

5°. Qu'on y puisse avoir commodé-

ment de l'eau, des grains, du fourrage, du bois, des matériaux pour les travaux, ou qu'il y en ait une si grande provision dans le camp, qu'elle suffise pour tout le tems du siége.

6°. Pourvoir aux maladies qui se mettent dans l'armée, empêcher qu'elle ne se ruine par le mauvais air, par l'excès du froid & du chaud, par les mauvaises eaux, & par les inondations.

7°. Assurer la ligne de communication par une riviere, ou par la mer, ou par une suite de forts peu distans l'un de l'autre.

8°. Avoir le plan de la place & des environs.

9°. Que le camp ne soit ni trop serré à cause de la puanteur, des incommodités, de la contagion & du feu, ni trop étendu à cause de la difficulté de le défendre; qu'il y ait une riviere à côté si cela se peut, & qu'on fasse autant de quartiers qu'il doit y avoir d'attaques.

11° On environne la place d'une double ligne, l'une du côté de la ville pour enfermer les assiégés, & qu'on appelle ligne de contrevallation; l'autre vers la campagne pour s'opposer

au secours, & pour la communication des quartiers, qu'on nomme ligne de circonvallation.

III°. On ouvre la tranchée, & on commence les approches.

1°. Hors la portée du mousquet & la nuit, si on ne le peut faire de jour, on l'ouvre en se couvrant de mantelets, ou à la faveur de quelques chemins creux, de rideaux, ou de fonds, &c. ou bien on bâtit un bon fort à la queue.

2°. Qu'elle ne soit point enfilée, ou qu'elle soit fort profonde, ou avec un double parapet, & blindée de fascines, de planches & d'autres choses semblables.

3°. Qu'on la conduise par la ligne la plus courte, & s'il est nécessaire, par des traverses, & qu'elles soient doubles afin qu'elles puissent s'entre-secourir. Qu'on pousse la tranchée vers les endroits les plus foibles de la place, qui sont ordinairement les faces des bastions, & quelquefois les courtines, quand elles sont trop longues, ou dans des endroits qui, par la qualité du terrein & d'autres circonstances, rendent les approches plus faciles.

4°. Si elle n'est pas assez profonde & assez large, & même d'autant plus profonde qu'elle est plus avancée, on peut y faire une ou deux banquettes, & y ajouter des sacs à terre ou des corbeilles remplies de matiere, qui étant frappée, n'éclate point.

5°. Il faut conduire de distance en distance, comme de 60 ou 80 toises, des redoutes & des fortins, & y placer des corps de garde pour empêcher les sorties, pour défendre les lignes, & pour donner retraite aux travailleurs.

IV°. ON dresse des batteries pour ruiner les défenses de l'ennemi, pour empêcher les travaux, & pour favoriser les approches; on les avance à proportion que la tranchée avance: on les fait de différentes manieres, enterrées, lorsque le terrein est bon & un peu élevée; doubles, c'est-à-dire, avec un double parapet, au niveau de la campagne, & hautes avec des parapets faits de terre, de fascines, de sacs pleins de laine ou de sable, de gabions, de saucissons, de coffres élevés, cela se fait quand il faut qu'elles commandent quelqu'endroit.

Saucissons sont de grosses fascines liées en 3 endroits.

1°. Le dessein des batteries est de faire

faire brêche quand on eſt aſſez proche : il faut creuſer autour un foſſé profond, ou un puits en dedans pour ſe garantir des contremines. On les dreſſe ſur la contreſcarpe oppoſée au flanc que l'on veut battre, & on y met plus de canon que n'en a l'ennemi.

2°. On diſpoſe les pieces en trois batteries, mais de telle ſorte que celle du milieu batte en ligne droite pour ébranler la terre, & que les deux des côtés ſe croiſent pour la faire tomber, la trouvant ébranlée.

Douze pieds de bonne terre bien battue réſiſtent à un boulet de canon, & un pied au mouſquet. Le nombre des pieces néceſſaires pour faire bréche ſe régle ſur le tems, le profil de l'ouvrage, & la qualité du terrein. Il faut au moins deux lignes d'approches, trois batteries à chacune, & quatre pieces à chaque batterie, ce qui fait en tout 24 piéces. Si le canon bat le rempart trop obliquement, le boulet n'entre pas, mais il gliſſe & rejaillit.

3°. Il faut battre les cîternes & les eſcaliers des tours, afin qu'elles deviennent inutiles.

4°. Boucher les embraſures avec des madriers, ou quelqu'autre choſe après

avoir tiré, afin de recharger en sûreté, & de remettre la piece en batterie.

5°. La hauteur des batteries doit être proportionnée à la hauteur & à la distance du lieu que l'on veut battre : & leur longueur à la quantité de pieces que l'on a. On donne à chaque piece douze pieds d'espace, & six pieds de plus à celles qui sont aux extrêmités, afin qu'on puisse marcher à l'entour, de sorte qu'une batterie de six piéces aura quatorze toises de longueur. Pour sa largeur, elle se mesure sur la longueur de la piéce & de l'affut, en y ajoutant douze pieds pour le recul, & cinq pieds pour tourner autour. La partie de derriere est plus élevée d'un pied & demi que celle de devant pour remettre plus aisément la piéce en sa place.

6°. L'Archiduc consuma pour un million d'or de poudre au siége d'Ostende.

V°. ON force les dehors par les batteries, les sappes, les mines, les grenades, les feux d'artifices, les ponts volans ; lorsqu'ils sont pris, on s'y loge en se couvrant, & en s'y fortifiant. Quand les Espagnols secoururent Valenciennes en 1656, ils jetterent à la main trente mille grenades.

VI°. On ouvre la contrescarpe avec des grenades enterrées, des pétards, & à la sappe : la sappe se fait sous terre au travers du chemin couvert, après avoir ruiné le flanc qui défend la contrescarpe, & elle va aboutir au fond de la contrescarpe à l'endroit du fossé, où l'on a résolu de mettre la galerie : on l'emporte quelquefois d'emblée, ou en la commandant & l'enfilant par des batteries faites exprès. On peut faire double sappe.

1°. Il faut se précautionner contre les coups de mousquet, les feux d'artifice, les grenades, les fumées puantes, les mines, les fougades, les bascules, &c. en faisant le long de la contrescarpe des tranchées qui flanquent le dedans du fossé, & le nettoyent entierement d'ennemis.

VII°. A l'égard du fossé.

1°. S'il est sans eau, on y fait des logemens, & on s'y poste, ou bien on le comble, & on le passe avec des galeries, & des amas de fascines, des traverses faites au niveau du fossé, & au-dessus.

2°. S'il est plein d'eau, on le comble avec des fascines, des sacs, de grands & de petits saucissons, des gabions,

de la terre, &c. ou bien on le vuide; ce qui se fait en diverses manieres, en le saignant par les endroits où la campagne est plus basse, en faisant dans la contrescarpe des puits plus profonds que l'eau du fossé, des canaux pour la conduire dans des puits, & des pompes ou des moulins pour l'en tirer ensuite, ou en la détournant dans un nouveau lit, & élevant ensuite des chaussées. On peut encore faire des traverses, en y laissant diverses ouvertures, pour laisser passer l'eau courante, & l'on jette sur ses traces des ponts volans faits de bois, de cuir, de toile, de liége, de joncs & de futailles, ou mis sur des roues & des rouleaux.

VIII°. On commence à faire la galerie quand le fossé est comblé, & le chemin fait, en entassant beaucoup de terre devant soi, & mettant à droite & à gauche des chandeliers garnis de madriers à l'épreuve du mousquet, & jettant même de la terre à l'épreuve du canon du côté qui est vu du bastion opposé; on couvre encore le dessus de la galerie de terre ou de peaux de bœuf bien fraîches, pour se mettre à couvert du feu de l'ennemi, & l'on fait au côté de petits soupiraux pour avoir du jour, & pour respirer.

1°. Comme on fait plusieurs bréches, on fait aussi plusieurs galeries en plusieurs endroits.

2°. Quelquefois on n'en fait point, & l'on se contente de jetter des ponts.

3°. On convient avec les Travailleurs qui entreprennent la galerie, du tems & du prix ; on leur donne quatre ou cinq mille écus plus ou moins selon la largeur & la profondeur du fossé, & suivant le péril auquel ils sont exposés en travaillant.

Le Prince d'Orange, au siege de *Bolduc* (*a*), paya une galerie trente mille florins ; & dans un autre siége il en paya une autre cinquante mille.

IX°. ON commence les mines au pied du rempart dans quelqu'ouverture que le canon y a faite, ou à couvert sous des mantelets, ou sous des madriers, un pied au-dessus de la surface de l'eau, ou dans le chemin couvert en passant sous le fossé, ou on le déchausse, & on le soutient ensuite avec des étais.

---

[a] *Bolduc*, Place forte du Brabant Hollandois, située à l'endroit où les rivieres d'Aa & de Dommel s'unissent.

1°. Il faut travailler ſecretement, afin que l'ennemi ne contremine point; & lorſque le Mineur rompt la muraille & fait du bruit, tirer continuellement le canon & le mouſquet pour empêcher qu'il ne ſoit entendu : il faut encore avoir ſoin que la terre qu'il tire de la mine ne ſoit point vue, & l'enlever en cachette.

2°. On fait les mines en deſcendant à plomb, ou en pente, ou par degrés, ou avec des traverſes & des puits : on en conduit les galeries en ligne droite & de niveau, où le terrein eſt uni, & en angles droits dans les détours; quand on eſt arrivé au lieu qu'on veut faire ſauter, on fait à la tête des galeries la chambre de la mine; cette chambre eſt un cube capable de tenir autant de barils de poudre, qu'il en faut pour la faire ſauter. La poudre ſe fait toujours paſſage pour la partie la plus foible. On compte qu'un quintal de poudre peut faire ſauter douze pieds cubes de terre. Lorſqu'il s'agit de faire ſauter un baſtion, ou quelqu'ouvrage de pierre, on charge ordinairement la mine de 30 ou 40 barils de poudre; on n'en met que ſix, huit ou dix aux petites mines, qu'on appelle fourneaux,

& qui font des ouvertures commodes pour s'y loger avec la pele & le hoyau: & pour en refaire de nouveaux, & rompre les retirades des ennemis, on en fait quelquefois qui ont plusieurs branches, & plusieurs cubes ou chambres.

3°. Toute l'industrie consiste à bien boucher l'entrée de la chambre, & les environs, n'y laissant que l'espace nécessaire pour passer la mêche ou la saucisse, qui doit être disposée de sorte que tous les barils prennent feu également, & en même tems; de-là dépend le bon effet de la mine; car la poudre éclate toujours, & s'évapore par l'endroit le plus foible.

4°. Quand on rencontre de l'eau, ou quelque source, il faut la boucher ou la vuider, ou la détourner, ou passer par dessous la veine. On arme la terre sablonneuse, & on la soutient en forme de galerie, ou bien on creuse jusqu'à ce qu'on ait trouvé le solide; on côtoye la pierre vive, & on tourne à l'entour, ce qu'on fait autour des contremines; on amollit les murailles avec le vinaigre & l'eau-de-vie: on fait marché avec les Mineurs à tant par pied, afin qu'ils travaillent avec plus d'ardeur.

5°. Si on tarde à faire jouer la mine ; il faut prendre garde que l'ennemi ne l'évente, ou que l'humidité ne la gâte. Tandis que l'on y met le feu, on tient à l'écart dans les tranchées les plus proches des Soldats tous prêts à courir à l'assaut par la galerie.

X°. LA bréche se fait ou avec la mine, ou avec les batteries, ou à la sappe, tantôt à l'angle du bastion, pour avoir un lieu propre pour se mettre à couvert, quelquefois proche le flanc, afin de faire sauter le retranchement en cas qu'il y en ait, & souvent au milieu de sa face.

1°. Il faut qu'elle soit grande, aisée à monter & dégarnie de défenses dans les flancs : on la fait reconnoître par des gens armés de rondaches & de pots à l'épreuve.

2°. On convient pour y courir, d'un signal de coups de canon, ou d'autre chose.

3°. On ne fait quelquefois la bréche que pour donner entrée à un ou deux hommes qui s'y cachent pour conduire la mine.

XI°. DE's qu'elle a joué, on donne l'assaut avec vigueur, en sorte que ceux qui y vont soient soutenus par d'autres & rafraîchis souvent.

1°. Quand on ne peut entrer dans la place, on ſe loge au pied de la bréche, ou au milieu, ou à la tête, on bat les retranchemens à coups de canon, on pénetre plus avant par des fourneaux, & on paſſe quelquefois ſous le foſſé de la retirade; on fait des logemens en applaniſſant la terre, & mettant pluſieurs rangs de gabions couverts de planches & de terre, à la faveur deſquels les Mineurs pouſſent leur travail au milieu de quelques ſoldats armés & aſſurés par les flancs.

2°. On donne des aſſauts en pluſieurs endroits, & les faux aſſauts ſervent pour favoriſer les véritables.

XII°. LA place étant priſe, on répare les bréches, & on comble les approches.

1°. On fait ſortir les gens ſuſpects, & on la fournit des choſes néceſſaires pour ſa défenſe, ou bien on la démantele.

2°. L'Artillerie & les munitions de guerre & de bouche appartiennent au Prince, & le butin aux ſoldats.

ARTICLE TROISIE'ME.

De la Défense.

LXXLVII. I°. L'ATTAQUE enseigne la défense.

1°. Il faut faire sortir de la place, ou de force, ou sous quelque prétexte spécieux, les gens suspects. Si on a du soupçon contre la garnison, il faut la changer, & ne point mettre en faction aux postes importans ceux dont on se défie, leur donner des espions, & faire monter les gardes au fort.

2°. Séparer les prisonniers, les visiter souvent, barrer les portes des prisons, y tenir des gardes, & en donner les clefs à des personnes sûres.

3°. Promettre impunité ou récompense à quiconque découvrira une trahison.

4°. Ne point donner de gouvernemens perpétuels à des gens dont la fidelité soit douteuse, ou qui soient capables d'être corrompus par ambition ou par intérêt.

5°. Rendre les Commandans des Citadelles indépendans du Gouverneur de la Ville.

LXXVIII. I°. CONTRE les stratagêmes.

1°. Les précautions générales sont

de battre la campagne, & les environs de la place, de tenir des partis au dehors, d'avoir des espions & des gardes avancés dans les villages d'alentour. On découvre encore les stratagêmes en particulier par des alarmes feintes; mais c'est un moyen qu'il faut employer rarement.

II°. CONTRE le petard.

1°. fortifier les lieux foibles avec de la terre & des palissades.

2°. Couvrir les portes de quelques dehors, les faire à plusieurs faces en angles, y pratiquer des canonieres dedans, terrasser celles qui sont superflues, & avoir des caisses remplies de terre pour mettre derriere les autres, quand on les ferme le soir.

3°. Multiplier les obstacles par des barrieres, des palissades, des orgues, des chevaux de frise, des ponts-levis, des bascules, des sarasines ou herses, & des chaines plombées.

4°. Ne faire pas les entrées en droite ligne, mettre des corps de garde dans le milieu, y pointer des pierriers chargés de ferrailles.

III°. CONTRE l'escalade.

1°. De hautes murailles avec des poutres, des pierres, & des feux préparés sur le parapet.

2°. De l'eau jettée ſur le talus, quand il gele.

Cunette eſt un petit foſſé fait dans le grand.

3°. Les fauſſes brayes, les foſſés à eau ou à cunette ou quelqu'autre petit foſſé aux endroits où on doit mettre le pied des échelles.

4°. Les contreſcarpes coupées à plomb ou revêtues.

5°. Les dehors bien gardés.

6°. Des paliſſades au pied de la muraille, & au milieu du foſſé.

7°. De l'artillerie pointée dans les flancs chargée de chaînes ou de ferrailles.

8°. En hyver, rompre la glace du foſſé avec des haches, des ſcies, & des batteaux ferrés.

VI°. Si le mur eſt foible,

1°. Le réparer.

2°. Eloigner les maiſons des portes & du rempart.

3°. Avancer des caponieres dans le foſſé, & dans les lieux qui ne ſont pas flanqués.

4°. Planter pluſieurs rangs d'eſtacades & de paliſſades, à l'entrée & à la ſortie des rivieres. On laiſſe un paſſage au milieu pour les batteaux, & on le ferme avec des chaînes, ou des mâts de navires armés de pointes de fer.

5°. Y mettre une barque en garde, si la riviere est large, ou un petit fort, si c'est un Port de mer.

V°. POUR les Gardes

1°. Mettre des corps de garde à chaque porte, à la place d'armes, à la maison du Gouverneur, aux entrées des rivieres, aux endroits foibles, & à chaque deux bastions.

2°. Assurer les corps de garde en les entourant de bonnes palissades.

3°. Placer les habitans dans les lieux les moins dangereux, & les moins importans s'ils sont fideles, & s'ils ne le sont pas, les désarmer; faire publier des défenses sous peine de la vie d'avoir commerce ou correspondance avec les ennemis, de s'assembler, d'aller en troupes, de marcher la nuit sans lumiere, de loger des Etrangers sans les dénoncer, de sortir de la maison en tems d'alarme, & de mettre de la lumiere aux fenêtres, enfin les menacer qu'en cas de soulevement & de tumulte, on brûlera la ville sans considération de sexe ni d'âge.

4°. Loger les Soldats en un ou deux quartiers près des portes, ou le long du rempart.

5°. Envoyer des gardes de cavalerie

hors la place, en leur donnant un mot ou un ſigne différent de celui qu'on donne au dedans.

6°. Changer les gardes, quand les portes ſont fermées, afin qu'aucun ne puiſſe faire ſçavoir en quel poſte il eſt entré.

7°. Les doubler en tems de ſoupçon, d'aſſemblées, de marches, de fêtes, de vendanges, de recoltes.

8°. Faire tenir les aſſemblées hors de la Ville.

VI°. LES portes.

1°. Les fermer quand le ſoleil ſe couche; & les ouvrir quand il eſt levé, jamais la nuit, ſi ce n'eſt pour un ſujet de très-grande conſéquence, & en ce cas, il faut que le Gouverneur s'y trouve en perſonne avec le Sergent-Major, que le corps-de-garde ſoit en armes, qu'on ouvre un guichet après l'autre, & qu'on ferme celui de derriere, juſqu'à ce qu'on ait envoyé des gens dehors pour reconnoître, & faire la découverte.

2°. Viſiter tout ce qui entre & tout ce qui ſort, fouillant avec des perches ou autrement, juſqu'au fond des charrettes, & dans tous les endroits, où l'on pourroit avoir caché quelques perſonnes ou des choſes défendues.

3°. Ne les laiſſer jamais embarraſſées.

4°. Arrêter tous ceux qui viennent. Il faut que la ſentinelle avertiſſe par quelque ſignal, quand elle les découvre de loin.

5°. Prendre par écrit leur nom, l'hôtellerie où ils vont loger, & les autres circonſtances, & leur faire quitter leurs armes, confronter enſuite ces liſtes avec celles des hôtes qui portent tous les ſoirs au Gouverneur les noms des gens qu'ils logent.

VII°. LE mot.

1°. Le donner les portes fermées, le changer toutes les fois qu'elles ont été ouvertes, pendant la nuit, ou qu'on donne l'alarme, ou que quelque ſoldat a déſerté, le donner aux gardes de dehors différent de celui de dedans.

VIII°. LES rondes.

1°. Les envoyer aux heures reglées, en leur donnnant le mot.

2°. Leur faire faire le tour du rempart une ou pluſieurs fois, avec ordre de viſiter les ſentinelles, de regarder, & d'écouter de tems en tems ce qui ſe paſſe au de là de la muraille.

3°. Envoyer la ronde extraordinaire qui se fait par les hauts Officiers, qui doivent visiter les corps-de garde même, pour voir si une partie veille, si leurs armes sont prêtes, & en bon état, s'il y a du feu, de la lumiere, ou des méches allumées, & si le nombre des Soldats & des Officiers est complet.

IX°. LES Patrouilles.

1°. Les tirer des corps de garde.

2°. Les faire marcher par les rues ; avec ordre d'arrêter tous ceux qu'elles rencontrent, & de prendre garde que chacun aille dans le tems, dans le lieu, & de la maniere qu'il doit.

X°. LES sentinelles.

1°. Les poser armées de mousquets sur les murailles, & de piques auprès des poudres.

2°. Avoir sur les remparts des pertuisannes, des piques, & autres armes semblables toutes prêtes, afin qu'en tems de pluie, où les armes à feu demeurent souvent inutiles, on ait de quoi se défendre.

XI°. EN tems d'alarme.

1°. Si elle se donne en plein jour par quelque parti ennemi, il faut faire sortir secretement la cavalerie, & jetter-

ter de l'infanterie dans les dehors pour la foutenir.

2°. Si c'eft par quelque foulevement arrivé dans la Ville, fermer les portes, & mettre en armes ceux qui n'y ont point de part.

3°. Si c'eft par un incendie, n'y laiffer accourir que ceux qui y font envoyés, & faire prendre les armes aux autres. Y envoyer des ouvriers avec leurs outils, pour abbattre les maifons voifines, y faire porter par les hommes & les femmes de l'eau, des échelles, des feringues, des crampons, renforcer les gardes, faire marcher la patrouille.

4°. Si c'eft à l'occafion de quelque affaut, & pendant la nuit, on envoye du renfort dans le lieu où l'affaut fe donne, on jette du feu dans le foffé, & on avance des fanaux hors du rempart pour éclairer la campagne. Il faut que les foldats fortis de garde ce jour-là retournent à leur pofte, que ceux qui y doivent entrer fe rendent à la place d'armes, que le Gouverneur aille au corps de garde principal, & que les hôtes ne laiffent point fortir les Etrangers de chez eux.

I°. CONTRE l'attaque de vive force. LXXIX.

Une bonne fortification, des dehors, des palissades, des fraises, beaucoup d'obstacles, grand nombre de soldats, de munitions & d'instrumens.

II°. POUR le nombre des soldats.

1°. On mesure la circonférence de la ligne extérieure du rempart, & l'on compte un soldat pour chaque pas, ou 200 soldats pour chaque bastion.

2°. On peut encore faire ce calcul par le moyen des corps de garde, de chacun desquels on doit tirer les sentinelles, les patrouilles, les rondes & les Officiers; mais ils doivent avoir deux jours francs de garde.

III°. LA munition est nécessaire pour l'artillerie & la mousqueterie : il y a outre cela les feux d'artifice, les mines, les grenades, les bombes, les mortiers qui consomment beaucoup de poudre. On fait provision de boulets suivant le nombre des coups qu'on a à tirer; il faut bien plus de bales que de boulets. La méche brûle sans discontinuer.

1°. Que les greniers soient fournis pour un an, qu'on ait soin de visiter souvent les provisions, de les rafraîchir, & de les conserver : quil y ait

de toutes sortes de grains & de légumes, du vin, du vinaigre & de l'huile; qu'on ait des puits, des cîternes, l'eau qui vient par les aqueducs pouvant être gâtée.

IV°. LES principaux instrumens sont les canons, les armes défensives, les feux d'artifice, la poudre, les boulets, les bales, la méche, & de quoi en faire, des matériaux de toutes sortes, des métiers avec leurs outils, du bois pour bâtir, pour cuire, pour se chauffer.

1°. Il faut à chaque bastion quatre ou cinq pieces de canon de divers calibres pour divers usages, de grosses piéces pour ruiner les travaux de l'ennemi; des coulevrines pour tirer loin, & empêcher les travailleurs; des piéces courtes de grand calibre pour les dehors, dont les défenses sont courtes; des pierriers pour les bréches; des arquebuses à rouet pour les sorties, des arquebuses rayées contre les armes à l'épreuve, & que ces armes soient pour la plupart sur les flancs des postes attaqués.

V°. CONTRE le feu.

1°. Abbattre le haut des maisons;

& y mettre des poutres couvertes de ſable, de fumier & de terre.

2°. Oter le foin & la paille, ou les bien couvrir.

3°. Etouffer les grenades avec des peaux de bœuf mouillées, ou en éteindre le feu dès qu'elles ont éclaté.

4°. Faire des traverſes & des puits afin qu'elles y tombent, ou à plomb, ou en roulant, ou en perçant, & creuſer des voûtes auprès pour ſe mettre à couvert deſſous.

LXXX. Lorſqu'on craint d'être aſſiégé.

I°. SE pourvoir pour un an de vivres, de médicamens, d'armes, d'inſtrumens, & d'hommes pour s'en ſervir; en un mot, de toutes les autres choſes néceſſaires pour ſe défendre.

1°. Viſiter les magaſins, les monaſteres & les maiſons particulieres.

2°. Chaſſer les bouches inutiles, & diſtribuer les vivres avec épargne.

3°. Brûler aux environs de la Ville toutes les proviſions qu'on n'y peut faire entrer, & qui pourroient ſervir à l'ennemi.

LXXXI. Contre l'attaque dans les formes.

I°. TOUTES les défenſes ſe font ou ſous terre, ou au-deſſus, ou au niveau.

1°. On fait ſous terre les foſſés, les cunettes, les mines, les fourneaux,

les fougades, les caponieres & semblables travaux : ils coûtent plus de peine & de tems que les autres, on ne peut pas s'en servir par-tout, & ils ne se rencontrent pas toujours justement sous les ouvrages de l'ennemi qu'on veut faire sauter.

2°. On éleve au-dessus de la terre des remparts, des platteformes & des cavaliers qui servent à voir & à tirer jusque dans les travaux des ennemis, mais seulement de haut en bas, & en fichant.

3°. Au niveau de la terre sont les fausses brayes, les coffres, les caponieres, les chemins couverts, les places basses, & les parapets enterrés : ces sortes de défenses servent à nettoyer la ligne horisontale de la campagne, & sont mieux par conséquent que les défenses hautes ; mais pour peu que les travaux des ennemis s'élevent, elles ne voyent plus, ou elles sont enfilées.

Coffre & caponiere sont à peu près la même chose, & se mettent au fond du fossé sec.

4°. Il faut se servir des trois défenses ensemble, afin que l'une supplée au défaut de l'autre.

II°. Faire jurer & signer à tout le monde de vouloir vivre & mourir ensemble, avec peine de mort au premier qui parlera de se rendre.

1°. Donner espérance de secours, en feignant d'avoir reçu des lettres ou des couriers.

2°. Ouvrir les écluses, & inonder la campagne.

III°. Contre les approches.

1°. Les empêcher en tirant aux travailleurs, en donnant de fréquentes alarmes, en allant aux ennemis par des contre-tranchées, en faisant des sorties vigoureuses, secretes, prudentes pour ne pas donner dans des piéges; car dix hommes tués pour les assiégeans sont moins qu'un pour les assiégés; les sorties se font pour ruiner les travaux, pour faire des prisonniers, pour enclouer le canon, ou en rompre les roues & les affuts, pour faire sortir ou entrer des gens toutes les fois qu'on le peut avec avantage.

2°. Que ceux qui sortent ayent un signal pour se reconnoître entr'eux, qu'ils portent des armes & des instrumens propres pour l'exécution de leurs desseins, & que la cavalerie aille prendre en queue les gardes des ennemis.

3°. que les endroits de la retirade, qui sont en dehors, que la contrescarpe, le fossé sec & la fausse braye soient

garnies de mousqueterie & de canon pour soutenir les sorties.

4°. Qu'on ne fasse point de sortie, quand la garnison est foible, ou qu'on se défie de la bourgeoisie.

IV°. LES batteries.

1°. Y résister avec des contre-batteries, en élevant des cavaliers qui leur commandent.

2°. Faire des planchers & des échaffauts de bois où la terre manque, s'enterrer quand l'ennemi est proche pour battre à rez de chaussée, mettre les piéces sur des roues basses, comme on fait dans les vaisseaux pour empêcher qu'elles ne soient démontées ou offensées, quand il n'y a point d'embrasures.

V°. LES dehors.

Les miner, ou y faire une fougade, quand on ne peut plus les garder, & y faire une sortie dès que la mine a joué.

VI°. LA contrescarpe.

1°. La défendre en ruinant le bord du fossé dans l'endroit où l'ennemi doit dresser sa batterie pour rompre les flancs.

2°. Loger dans la fausse braye de petites pieces vis-à-vis de l'ouverture qui se doit faire à la contrescarpe.

3°. faire des coffres où il n'y a point de fausse braye.

4°. Bâtir des éperons dans la contrescarpe, qui servent de dehors, & qui donnent retraite dans les sorties.

VII°. LE fossé.

1°. Le défendre en ôtant ou ruinant ce que l'ennemi jette dedans.

2°. Faire des traverses, des taillades, des contremines, & des retirades, s'il est sec.

3°. Miner la contrescarpe.

4°. Creuser la cunette au milieu du fossé jusqu'à l'eau, & s'assurer par-là des travaux que l'ennemi fait sous terre.

VIII°. LA galerie.

1°. La rompre avec le canon, le feu d'artifice, les bombes, les grenades, les pierres, les pétards, les pots à feu, & les barils foudroyans.

2°. Avoir des barques où il y ait de petites piéces courtes, pour la battre à revers.

3°. La battre par devant, par les flancs & par derriere.

IX°. LES Mines.

1°. Y remédier en les contreminant par-dessous, les rencontrant, les

éventant,

éventant, les bouchant, les pétardant, en ôtant la poudre, y conduisant de l'eau, les brûlant, ôtant les étais, tuant les mineurs, les chassant avec des grenades, des fumées puantes, des trompes, & autres instrumens de cette sorte.

2°. On les rencontre aisément quand les bastions sont creux, & quand ils sont pleins, on creuse un puits au milieu, d'où l'on peut aller vers les mines.

3°. On les découvre en voyant de la lumiere, ou entendant du bruit par des trous qu'on fait en terre dessus, dessous, & aux côtés avec des tarières & de longs forêts d'acier. On y passe ensuite une canne creuse : on met encore aux endroits suspects une aiguille frotée d'aimant, des tambours avec des dez dessus, ou des poids, ou de petites boules de liége enfilées dans des crins de cheval.

X°. LA breche.

1°. La défendre sans la laisser reconnoître.

2°. La réparer la nuit avec de la terre & des palissades, l'escarper, y faire quelque fougade, la contreminer.

3°. Y mettre des chaussetrapes, des

chevaux de frise, des planches remplies de pointes de clous & de matiere combustible, pour les allumer quand il sera tems.

4°. Faire des retirades & des retranchemens généraux ou particuliers. Ils doivent être assez éloignés de la mine de l'ennemi pour n'en être pas emportés, qu'ils ne soient pas si hauts qu'ils puissent être ruinés par le canon, qui bat les premieres défenses, ou mettre l'ennemi à couvert, quand il en est proche, ni si bas aussi qu'ils soient commandés par la premiere breche : qu'ils soient bien flanqués, & qu'ils battent le lieu qu'on abandonne.

5°. En faire deux ou trois l'un derriere l'autre.

XI°. LES ASSAUTS.

1°. Les soutenir & les repousser avec des gens qui ayent des armes à l'épreuve, & qui soient couverts de rondaches & de mantelets.

2°. Garnir bien les flancs, charger l'artillerie à cartouche, tirer continuellement : mais ensorte que les canons tirent l'un après l'autre, & non pas tous ensemble.

3°. Distribuer les Soldats à la Place

d'armes, aux lieux qui ne sont point attaqués, à la breche, en mettre un nombre pour la défendre de front, avec d'autres derriere pour les soutenir, & les rafraîchir; en placer d'autres pour tirer sur les flancs, afin qu'elle soit défendue de tous les côtés avec des armes, des feux, des huiles bouillantes, des pierres, du souffre, du sable brûlant, des essains de mouches à miel.

4°. Que les gens desarmés portent les munitions & les rafraîchissemens; & si le feu prend par hazard aux maisons, qu'ils l'éteignent.

XII°. QUAND ON EST A L'EXTREMITE'.

1°. En donner avis aux Superieurs, avec lesquels on doit être convenu de quelque marque secrette pour reconnoître les lettres véritables d'avec les fausses.

2°. Assembler le Conseil, y remontrer la nécessité & l'état de la Place

3°. Dresser un mémoire des défenses qu'on a faites, des soldats morts, tués, blessés, malades, perdus, & tout ce qui manque, & faire signer cet acte à tous les Officiers, & aux principaux habitans.

LXXXII. La dernière ressource des assiegés est le secours.

I°. Celui qui le conduit doit se presser, afin d'arriver avant que l'ennemi se fortifie, & envoyer devant des lettres & des couriers qui annoncent qu'il marche, pour donner cœur aux assiegés.

II°. LE SECOURS SE DONNE,

1°. En prévenant l'ennemi, & se campant à côté de la place, avant qu'il l'investisse.

2°. En lui coupant les vivres,

3°. En ravageant son pays.

4°. En attaquant ses places.

5°. On peut secourir effectivement la place de ce qui lui est nécessaire, comme de vivres, de munitions, d'hommes, &c. les introduisant ou avec peu de gens & par surprise, ou avec toutes ses forces,

6°. En attaquant le camp ennemi, ou feignant d'en vouloir venir à une bataille, l'assaillir d'un côté tandis qu'on fait entrer le secours par l'autre,

III°. POUR FAIRE ENTRER LE SECOURS.

1°. Marcher secrettement,

2°. Se glisser par les endroits les moins gardés, & les moins fortifiés,

3°. Si on est découvert, passer résolument au travers des ennemis pendant que les assiégés font des sorties, au lieu, au tems, à la maniere & au signal dont on est convenu, & donner en d'autres endroits de fausses allarmes.

4°. Porter en croupe de la farine & de la poudre dans des sacs de cuir, pour les donner quand on est près du camp aux piquiers, qui vont les jetter dans la contrescarpe, où dans le fossé.

5°. Faire mine de vouloir combattre, pour amuser l'ennemi, & l'empêcher de diviser ses troupes, puis détacher secrettement ou pendant la nuit deux ou trois partis, qui en tournant se jettent dans la place.

IV°. POUR ATTAQUER LE CAMP.

1°. Tirer chaque nuit quelque coup de canon, à mesure qu'on approche, pour faire connoître aux assiégés que le secours n'est pas loin.

2°. Attaquer le camp ou un quartier par surprise, à la faveur de la nuit, ou de grand matin, en donnant des allarmes en divers lieux, & appliquant les ponts & les machines aux lignes; ou bien l'assaillir ouvertement, & de

vive force avec de l'artillerie, qui le commande & qui le batte. Rompre les défenses, aller à l'assaut, feindre d'un côté, & gagner avec des ponts volans d'autres postes moins forts ou moins gardés.

3°. Attaquer un Fortin avec des tranchées, des batteries, des feux; s'il est petit & détaché du camp, se poster entre deux pour ôter la communication.

4°. Assiéger les assiégeans dans les formes.

CHAPITRE VI.

Des combats en Campagne.

LXXXIII. ILs sont particuliers avec une partie des forces, ou généraux avec toute l'armée. Les avantages qu'on y remporte viennent de quatre sources principales.

Premiere source dans l'avantage du nombre.

I°. De ce que plusieurs combattent contre peu, à quoi se rapporte;

1°. Battre un quartier, une garde, un convoi, un fourage.

2°. Envelopper une embuſcade qu'on a découverte.

3°. Tomber avec l'armée ſur un corps foible & ſéparé.

Seconde ſource dans la ſcience du Chef.

II°. De faire combattre des gens préparés contre des gens qui ne le ſont pas, des troupes fraîches contre des fatiguées, des troupes armées contre d'autres ſans-armes, des gens braves contre des lâches, des gens déterminés contre d'irréſolus, ſous quoi l'on comprend :

1°. Les ſurpriſes, qui conſiſtent, ſuivant l'étimologie du mot, à prendre ſon ennemi au dépourvu, lorſqu'il dort, qu'il mange, qu'il célébre quelque fête, qu'il fourage, qu'il eſt près de camper, ou de décamper, qu'il n'a pas encore poſé ſes gardes, ou qu'il les a déja levées, qu'il a deſſellé & débridé ſes chevaux.

2°. Les embuſcades.

3°. L'attaque de l'ennemi quand il n'a point de Chef, ou qu'il marche.

Troiſiéme ſource, dans la maniere de combattre.

III°. DE ce qu'on choque de front

l'ennemi, en flanc, ou en queue, ce qui comprend.

1°. Suivre la piste de l'ennemi, & le charger dans les défilés avant qu'il puisse faire volte-face, & se mettre en bataille.

2°. S'ouvrir en deux, & s'aller jetter sur les flancs de l'ennemi, ou envoyer secrettement des troupes, qui l'attaquent par derriere.

Quatriéme source dans l'avantage du lieu.

IV°. DE ce que le poste est avantageux, & que chaque espece d'armes est placée au lieu où elle peut faire son devoir sans qu'aucune demeure inutile, à quoi se réduit.

1°. S'emparer d'un passage où l'ennemi doit passer.

2°. Gagner une hauteur, ou un bois, d'où l'on voye sans être vu, & d'où le choc venant de haut en bas ait plus de force.

3°. Combattre dans les plaines & dans les lieux découverts, si on est plus fort en cavalerie que l'ennemi, & dans les lieux couverts & difficiles, si on a plus d'infanterie que lui; dans les lieux étroits si on a moins de troupes, & dans des endroits spacieux, si l'on est supérieur en nombre.

ARTICLE PREMIER.

Des Combats particuliers.

ILs consistent en escarmouches, en surprises, à forcer ou à défendre des retranchemens, des passages, des rivieres, en rencontres imprévues & en retraites. LXXXIV.

La plus grande de toutes les maximes est que les premiers avantages qu'on remporte d'abord, sont un présage des suivans, & que le bruit de la renommée inspire de la hardiesse au parti vainqueur, & de la terreur au vaincu.

Les Escarmouches se font. LXXXV.

I°. POUR reconnoître un poste.

II°. POUR encourager les Soldats, pour les éprouver, pour leur faire voir l'ennemi.

III°. POUR faire des prisonniers, & prendre langue.

IV°. POUR gagner, ou pour garder un poste.

V°. POUR empêcher la marche de l'ennemi.

VI°. Il faut avoir soin de ne se pas laisser attirer dans un piége, de rafraîchir souvent les combattans, & de ne

charger jamais plus fortement l'ennemi, que quand on se veut retirer.

LXXXVI. Les surprises.

I°. ELLES sont fondées sur le besoin indispensable de manger, de boire, de reposer, & de sçavoir les mouvemens de son ennemi : car de tout cela naît la nécessité d'aller au fourage, & au bois, de dormir, de mener du bagage, de desseller & de débrider ses chevaux, & de prendre langue, qui sont des actions sujettes aux surprises, d'où vient que :

1°. On surprend par des Embuscades & par des attaques imprévues des quartiers de l'ennemi, ses fourageurs, ses coureurs, ses partis, ses gardes, ses bagages, son armée même tandis qu'elle marche, mais il faut,

2°. Avoir des espions dans l'armée ennemie, pour sçavoir s'il n'est point instruit du dessein qu'on a, ou s'il n'est point arrivé quelque changement dans les affaires, & concerter avec eux un lieu où l'on puisse déposer le secret.

3°. Conduire avec soi les choses dont on a besoin pour le dessein que l'on a.

4°. Dresser des embûches dans les

bois, dans les jardins, dans les maisons, dans les villages, dans les buissons, dans les vallées, dans les fossés, sur les rivages, dans les chemins creux & dans tous les endroits où il faut que l'ennemi défile & sépare ses forces, & où une partie ne peut secourir l'autre, comme il arrive au passage de lieux difficiles, des rivieres, & des bois. En ce cas il faut le charger en tête & en queue, & donner sur les premiers passés avant qu'ils puissent se réunir, & se mettre en bataille.

IIo. DANS les embuscades.

1o. Reconnoître si le lieu n'a point été pris.

2o. N'y pas arriver long-tems devant l'exécution, & ne s'y pas arrêter trop long-tems, de peur que l'ennemi n'en soit averti.

3o. Se mettre en un endroit d'où l'on puisse sortir par plusieurs côtés en cas que l'ennemi y vînt trop fort.

4o. Changer le lieu de l'embuscade, quand on craint d'avoir été découvert.

5o. Avoir des sentinelles qui puissent voir de loin, & se tenir alertes, pour n'être pas surpris.

6o. Faire des embuscades doubles & triples.

7°. Que ceux qui ſont commandés pour attirer l'ennemi dans l'embuſcade aillent par un autre chemin que ceux qui vont s'embuſquer, & qu'il n'y ait que le Commandant des premiers qui le ſache.

8°. Faire l'embuſcade avec beaucoup de troupes, quand l'ennemi n'y peut venir avec des forces égales, & la faire avec peu de gens quand il peut venir avec des forces plus grandes.

9°. Laiſſer paſſer bien des gens ſans ſe découvrir, quand on attend une meilleure capture.

III°. ON force un quartier, une garde, un convoi.

1°. Au commencement de la nuit, ou à la pointe du jour, lorſque l'ennemi eſt las de veiller; ou ſur le ſoir quand il ſe loge, avant que ſes gardes ſoient poſées, & que tout ſoit en état; ou ſur le midi, quand il eſt au fourrage.

2°. Il faut marcher ſecrettement, tourner aux flancs & à la queue du quartier, couper les patrouilles, les ſentinelles & les corps de garde, empêcher l'ennemi de ſe joindre. Faire en même-tems pluſieurs attaques en pluſieurs endroits.

3°. Se jetter brusquement dessus, y entrer pêle-mêle avec l'ennemi. Lorsqu'on se voit découvert, forcer le corps de garde, se rendre maître de la place, mettre en desordre tout ce qui se rallie, courir par les rues où l'on entend du bruit, & aux logemens des Officiers, les faire prisonniers, mettre le feu au village : l'entourer par dehors, avoir un corps qui garde la campagne, & un autre à quelque passage pour soutenir la retraite : executer tout cela vivement.

4°. Se retirer de bonne heure, rallier ses gens, envoyer les prisonniers devant sans armes, sans éperons & sur de méchans chevaux. Prendre un chemin où l'on ne doive pas rencontrer l'ennemi, & en effacer la piste, laisser des gardes aux passages, les fermer avec des charrettes & des arbres, mettre trois ou quatre cavaliers des mieux montés avec un trompette à la pointe d'un bois, d'une vallée ou d'une hauteur, afin que se montrant à propos ils arrêtent l'ennemi, & le fassent aller bride en main de peur de quelque embuscade, assigner le lieu du ralliement loin du quartier qu'on a attaqué; marcher toujours sans s'ar-

rêter, commander des troupes derriere pour soutenir l'ennemi, s'arrêter & se tenir caché, puis se mettre en bonne posture, & le recevoir avec résolution ; car il se peut faire qu'il sera foible, & qu'il arrivera à vous desuni, & en desordre.

LXXXVII Pour attaquer un retranchement.

I°. S'APPROCHER le plus qu'on peut hors de portée, & sans être découvert.

II°. DONNER de fausses allarmes de plusieurs côtés à la faveur de la nuit, qui empêche de distinguer les fausses attaques des véritables, & faire de grands efforts en un ou deux endroits seulement.

III°. NE se pas tellement diviser, qu'on ne puisse s'entre-secourir, si l'ennemi sort de ses retranchemens.

IV°. FAIRE l'attaque une demi-heure avant le jour, lorsque les coups que l'ennemi tire sont perdus & incertains, afin que le jour augmentant peu à peu, on puisse voir l'état des choses, & se prévaloir des avantages qu'on a remportés.

V°. SE rendre maître de quelque redoute, ou de quelque hauteur qui commande les lignes, ou d'un che-

min qui ne soit point enfilé, & qui conduise à couvert jusques sous le retranchement, l'attaquer par l'endroit le moins fort, & où ceux qui le défendent ne peuvent se mettre en bataille derriere.

VI°. Si c'est une ligne de circonvallation d'un siége, concerter avec ceux de la place le tems & le lieu de l'attaque, afin qu'ils fassent une sortie.

VII°. DISPOSER l'attaque en mettant à la tête des pelotons de mousquetaires suivis de deux ou trois cens hommes avec des fascines & des armes, lorsqu'ils auront rempli le fossé qu'ils montent sur le retranchement, & qu'ils tirent de dessus continuellement pour en assurer le pied, & pour donner moyen à leurs gens d'y descendre, & de s'y poster : faire suivre d'autres soldats avec des pelles & des hoyaux pour ouvrir le fossé, & pour en applanir l'entrée à la cavalerie, avoir soin qu'ils soient soutenus d'un bon nombre de cavaliers & de fantassins, qui tirent sans cesse pendant que les autres travaillent, & qu'ils soient encore assurés par une grosse réserve.

VIII°. EMPLOYER deux ou trois mille hommes à chaque attaque, afin

qu'ils puissent se relever, & assaillir les uns après les autres.

IX°. Si par hazard l'ennemi prend l'épouvante, & abandonne quelque endroit qui n'est point attaqué, profiter de la conjoncture, en y envoyant des hommes & des instrumens pour l'applanir.

X°. A un passage.

1°. S'en saisir avant que l'ennemi y arrive.

2°. Surprendre ceux qui le gardent, les forcer avec des pétards, des échelles, des grenades, des feux, des mines, &c. les battre de quelque hauteur, les prendre par derriere, les couper en passant par un autre endroit.

XI. Au passage d'une riviere.

1°. La passer à gué, sur la glace, à la nâge, ou dans des batteaux, soit en menant les chevaux en main, soit en les laissant nâger & en les tenant par la queue.

2°. Donner jalousie à l'ennemi en plusieurs endroits, & tandis qu'on l'amuse d'un côté, passer de l'autre.

3°. Choisir quelque hauteur, ou quelque endroit élevé de la rive, ou recourbé en angle rentrant, d'où l'on puisse

puisse battre en flanc un assez grand espace de la rive opposée, s'y mettre à couvert, & passer ensuite à la faveur de la fumée, ou avec des troncs d'arbres mis en travers.

4°. Faire descendre des barques dans l'eau, en sorte qu'elles soient couvertes du feu de votre canon, & de votre mousqueterie; faire passer de l'autre côté des soldats & des pionniers pour s'y poster, & s'y fortifier avec des ravelins, & des ouvrages à corne qui se flanquent l'un l'autre, qui soient défendus de l'autre rive, & qui embrassent un terrein capable de contenir beaucoup de monde.

5°. Travailler au pont sans relâche, passer dès qu'il est fait, se mettre en bataille, & gagner des postes commodes & avantageux.

6°. On passe les rivieres sur des ponts de diverses matieres, & de construction différente; sur des digues & des levées, qui laissent des vuides aux endroits où passe le courant; avec des barques, à la nâge, à gué, en détournant la riviere, en remontant à la source.

7°. Quand on est fort inférieur à l'ennemi, il est bien difficile de lui

empêcher le passage. Les Impériaux commandés par Galas passerent le Rhin à Spire l'an 1636. à la vue du Duc de *Weimar* (a) qui étoit de l'autre côté avec l'armée Suedoise.

8°. Il faut connoître la nature du fleuve qu'on passe, de crainte que s'il venoit à s'enfler tout d'un coup, on ne pût plus le repasser.

XII°. POUR défendre un retranchement.

1°. Mettre les mousquetaires le long de la ligne, les piquiers par petits corps aux pointes, & dans les redoutes, les pionniers sous la main, l'artillerie aux flancs, & aux endroits les plus élevés.

2°. Disposer en deux fronts les escadrons & les bataillons entre-mêlés à une distance raisonnable tant à l'égard du retranchement, qu'entre eux : qu'ils ne soient pas tous ensemble pour n'être pas trop exposés aux coups ; avoir de petites troupes détachées pour charger les premiers qui passe-

---

(a) *Weimar*, Ville de Thuringe entre la Principauté d'Altembourg & le Comté de Schvartzbourg, c'est la résidence des Ducs de Saxe-Weimar.

ront ; & si ceux-ci viennent à grossir, il faut alors que les escadrons & les bataillons entiers les chargent, sans leur donner le tems de prendre poste, de se former, & de se fortifier.

3°. Jetter de la cavalerie au-delà de la ligne, pour prendre en flanc ceux qui attaquent.

4°. Réparer la ligne, si l'ennemi l'a rompue, l'ouvrir quand on veut faire une sortie, éclairer la campagne avec des feux, si c'est la nuit, pour distinguer les vrayes attaques des fausses.

XIII°. POUR défendre un passage.

1°. Y être le premier, en reconnoître les avantages, y mettre des gardes, y élever des fortins, l'enfiler avec l'artillerie, charger l'ennemi quand il passe, & se mêler avec lui afin de rendre inutile le feu de l'autre rive.

Dans les rencontres imprévues. LXXXVIII

I°. FAIRE la guerre à l'œil, charger vivement & résolument, imposer à l'ennemi, en lui faisant paroître beaucoup de troupes, si l'on en a peu, & peu si l'on en a beaucoup ; donner pour cela à son armée peu ou beaucoup de hauteur, de grands ou de petits intervalles, montrer ou cacher ses bagages, faire un grand bruit de trom-

pettes & de tymbales, quand on eſt foible, ne point ſonner quand on eſt fort.

ARTICLE SECOND.

Des Batailles.

LXXXIX. I°. LEs Batailles donnent & ôtent les Couronnes, décident entre les Souverains ſans appel, finiſſent la guerre, & immortaliſent le vainqueur.

1°. On les cherche, ou on les fuit. Si on les donne, il faut :

2°. Joindre dans une ſi grande affaire beaucoup de prudence à beaucoup de valeur, ne pas ſacrifier l'armée inconſiderément ſans utilité & ſans beſoin, ni ſe précipiter mal-à-propos. Galas diſoit que c'étoit une ſotte ambition de vouloir s'acquérir aux dépens du ſang d'autrui, la réputation d'être brave.

3°. Avoir des ſoldats frais, nourris, diſciplinés, courageux.

4°. Combattre à ſon choix, & non à la volonté d'autrui.

II°. ON cherche les batailles, quand on a lieu d'eſpérer la victoire, quand on craint de voir ruiner ſon armée ſans

combattre, pour prévenir un renfort qui vient à l'ennemi, pour profiter de quelque avantage qui se présente, comme d'un passage, ou de la désunion de l'ennemi, ou de quelque faute qu'il a faite.

III°. Voici les moyens d'y engager l'ennemi.

1°. Lui assiéger une place d'importance.

2°. Faire le dégât dans son pays.

3°. Le charger à l'improviste dans un passage étroit, quand il est désuni dans sa marche, ou négligent dans ses quartiers.

4°. L'enfermer entre deux armées.

5°. L'attirer en feignant de se retirer, ou de marcher ailleurs, & puis par une prompte contre-marche, le charger sur le champ, & le réduire à combattre.

IV°. LES raisons d'éviter les batailles sont :

1°. Quand il y a plus de mal à la perdre, que de profit à la gagner.

2°. Quand on est inférieur à son ennemi.

3°. Quand on attend des secours.

4°. Quand l'ennemi est posté avantageusement.

5°. Quand on voit qu'il se défait lui-même par la faute, ou la division des Chefs, ou par la désunion des ligués.

XC. Dans les batailles il faut considerer ce qui précede l'action, ce qui l'accompagne, & ce qui la suit.

I°. POUR ce qui précede.

1°. Invoquer le Dieu des armées.

2°. Réunir le plus de forces qu'on peut.

3°. Examiner les avantages du terrein, du vent, du Soleil, choisir un champ de bataille proportionné au nombre & à l'état de son armée.

4°. Prévenir l'ennemi.

5°. Animer les soldats, ausquels le visage, les mouvemens, l'habit & la parole du Chef doivent inspirer de la hardiesse; qu'il leur propose la victoire, le devoir, la nécessité, la gloire, le butin, les récompenses, & la fin des fatigues; qu'il les réveille même quelquefois en les faisant boire, médiocrement, en feignant un présage heureux d'un songe, d'une révélation, ou d'autre chose semblable.

6°. Distribuer les munitions, donner le mot.

7°. Former la bataille en plaçant

chaque arme à son avantage, & en lieu où elle ne soit pas inutile, en se mettant en état de combattre de front & en flanc; avoir sous sa main toutes sortes d'armes, pour s'en servir au besoin sans rompre ni démembrer les escadrons, parce que la situation change, que l'ennemi peut changer son ordonnance, & qu'il arrive des accidens imprévûs : donner une marque ou une enseigne pour reconnoître le Chef, joindre ensemble, ou entre-mêler l'infanterie, la cavalerie, & l'artillerie, afin qu'elles puissent s'entre-secourir réciproquement, & que l'ennemi ne puisse investir l'infanterie sans avoir à soutenir le choc de la cavalerie.

Dans les armées anciennes chaque régiment d'infanterie contenoit une certaine quantité de cavalerie & d'artillerie : de ces cavaliers, les uns avoient des cuirasses entieres, les autres des demi-cuirasses; quelques-uns étoient plus légerement armés. Pourquoi mêler ensemble plusieurs sortes d'armes dans un même corps, sinon pour faire voir l'extrême besoin qu'elles ont l'une de l'autre, & le secours qu'elles peuvent s'entre-don-

ner ? Dans les ordonnances modernes, où toute l'infanterie se met ordinairement au milieu de la bataille, & la cavalerie sur les aîles qui s'étendent à plusieurs milliers de pas ; en bonne foi, quel secours ces deux corps peuvent ils recevoir l'un de l'autre ? Il est clair que les aîles étant battues, l'infanterie qui demeure abandonnée & découverte par les flancs, ne peut manquer d'être défaite, si ce n'est autrement, au moins à coups de canon, comme il arriva aux bataillons Suedois à *Nordlingue* (*a*) l'an 1634. Les Suedois s'apperçurent de la faute, quand leur cavalerie eut été chassée du champ de bataille, & pour y remédier ils mirent des pelotons de mousquetaires, & quelques petites pieces d'artillerie entre les escadrons : mais le remede n'étoit pas suffisant, parce que les escadrons étant rompus, il falloit que les pelotons fussent passés au fil de l'épée, ce qu'ils éprouve-

(*a*) *Nordlingue*, ville libre de Souabe dans le Comté d'Oettingen sur la petite riviere d'Eger, environ huit lieues d'Ulm. Cette bataille fut remportée le 17 Août 1634. par Ferdinand Roi de Hongrie, qui commandoit l'armée de l'Empereur Ferdinand II. son pere.

rent

rent encore à la bataille de - - - - - - - l'an - - - - - - - - parce qu'ils n'avoient point auprès d'eux de corps où se retirer, ni piques qui les soutinssent ; & comment auroient-ils pû recourir à leur infanterie si éloignée d'eux ? Mais en faisant dans l'ordonnance l'union que nous venons de dire, il est évident qu'on n'en peut investir aucune partie, que celui qui attaque, n'ait premierement à essuyer les salves de l'artillerie, puis celles de la mousqueterie, & ensuite celles du pistolet. Enfin il a à soutenir tout ensemble le choc de la pique & celui des chevaux. On n'a point cet avantage quand on sépare & qu'on éloigne ces sortes d'armes les unes des autres.

8°. Disposer ses troupes de maniere qu'elles puissent combattre plusieurs fois ; car, comme aux échecs, celui qui a le plus de pieces à la fin gagne la partie, de même celui qui conserve jusqu'au bout le plus de troupes entieres gagne la victoire. Cela étant, il faut ranger l'armée sur trois lignes, dont la premiere soit la plus forte, parce qu'elle a les plus grands efforts à faire & à soutenir ; la seconde un peu moins forte, & la troisiéme composée

seulement de quelque réserve, ou bien sur deux lignes, dont chacune ait sa réserve derriere elle.

9°. Assurer les flancs de la bataille par la situation, par une colline, un bois, une riviere, un précipice, un village, qui flanquent & rasent le front de la bataille en guise de bastion, ou se servir de l'art pour se couvrir avec des tranchées, des chariots, des chaînes, des cordes, des palissades, des chaussetrapes, des arbres branchus, ou avec des bataillons.

10°. Avoir soin que toutes les troupes puissent s'entre-secourir sans confusion, & que celles qui sont rompues ne se renversent pas sur les autres, & pour cela mettre les réserves derriere l'infanterie, dans le milieu, ou bien sur les côtés, ou derriere une colline ou un bois, ou vis-à-vis des intervalles, afin de secourir les premiers, de courir sur l'ennemi, & de retourner à leur poste pour s'y remettre en ordre sans heurter les autres.

11°. Que la cavalerie légere soit en petit nombre, & en lieu d'où étant poussée elle ne puisse en se retirant causer de désordre ni d'épouvante.

12°. Que les intervalles soient pro-

portionnés aux escadrons & aux bataillons de réserve, n'étant ni si larges ni si fréquens que l'ennemi y puisse venir avec un grand front, & s'y faire une ouverture, ou obliger les réserves à s'y jetter avec précipitation pour remplir les vuides, parce qu'il arriveroit alors que la bataille n'auroit qu'un front.

13°. On compte qu'un fantassin, qui est bien serré pour combattre, occupe tant de flanc que par derriere un pas & demi, & qu'un cavalier en occupe deux de flanc & trois de hauteur : que la distance entre la premiere & la seconde ligne est de 150 à 200 pas ou environ, & celle de la seconde à la troisiéme ligne de 300 pas. La même distance de 300 pas doit s'observer entre la premiere & la seconde ligne, lorsqu'on ne range l'armée que sur deux lignes avec leurs réserves, afin d'être en état de faire face de tous les côtés opposés.

14°. Etendre le front de la bataille autant qu'il faut pour n'être pas enveloppé par l'ennemi, & pour l'envelopper s'il est trop serré. Mais il ne faut pas tant diminuer sa hauteur, qu'on n'en puisse tirer les secours nécessaires,

& qu'on risque le tout en un seul front au cas que les réserves ne fissent pas leur devoir. Quand une aîle est suffisamment assurée par la disposition du terrein, on peut mettre toute sa cavalerie à l'autre.

15°. Distribuer les Officiers Généraux aux aîles, au corps de bataille, au corps de réserve, à tous les fronts & à la queue de l'armée.

16°. Avoir des gens commandés sur les flancs de chaque escadron avec des pelotons de mousquetaires, mais qu'ils ayent une retraite proche, ou bien que ce soit des dragons qui puissent se sauver si la cavalerie plie.

17°. Aposter des gens pour tuer le Général ennemi, ou qui, faisant semblant de déserter, attaquent les ennemis par derriere au fort de la mêlée.

18°. Faire naître quelque nouveauté dans la chaleur du combat.

19°. Oter quelquefois au Soldat tout espoir de retraite, & le mener où il soit réduit à vaincre ou mourir.

20°. Tenir à la queue des bataillons des Religieux, des Chirurgiens & des Ecrivains, pour consoler, panser & écrire les blessés.

21°. Composer les Escadrons de

150 à 200 hommes chacun à trois de hauteur, & les bataillons de 500, de 1000 & de 1500 fantaſſins à 6 de hauteur chacun.

22°. Mettre la groſſe artillerie parmi l'infanterie, au milieu & aux côtés, & la petite avec la Cavalerie, preſque toute à la tête; il en faut mettre auſſi ſur les hauteurs qui commandent la tête, les côtés & le derriere de la bataille, pour tirer par-deſſus l'armée; que le canon ſoit placé de ſorte qu'il n'empêche ni la marche, ni les décharges de la mouſqueterie; & lorſque la campagne eſt pleine de pierres, que les coups ſoient plutôt courts que longs, afin que le boulet portant ſur les pierres, les faſſe ſauter contre l'ennemi.

23°. Que les Eſcadrons réſervés pour ſecourir & pour ſoutenir, ſoient de Cuiraſſiers & de Dragons poſtés avantageuſement.

24°. Deſſiner la forme de la bataille, & en donner à chaque Officier la partie qui le regarde.

25°. Que les charettes des munitions ſe mettent derriere quelque hauteur, ou dans quelqu'autre lieu ſûr & couvert; qu'on les diſtribue en pluſieurs

endroits, afin de ne pas tout perdre par un seul malheur ; qu'elles soient couvertes de peaux de bœufs, & bien gardées auprès de l'infanterie ; que la munition soit sur des charettes à deux roues, qui tournent sur leur centre, & qu'on creuse quelquefois des fosses en terre pour la garder.

26°. Renfermer le bagage dans une enceinte de chariots avec une garde à la queue de l'armée à la distance de la portée du mousquet, ou le mettre à l'écart sur quelque éminence, après avoir fait faire par des pionniers un fossé à l'entour, & y avoir posé des gardes, ou bien le laisser derriere dans les places fortes les plus proches, afin d'ôter à ses propres soldats le moyen de le piller, & de s'enfuir.

II°. DANS l'action.

1°. Prévenir l'ennemi, & le charger avant qu'il soit en bataille.

2°. Faire d'abord des prisonniers qu'on interroge séparément ; on peut employer les menaces & les tourmens même pour apprendre d'eux au vrai l'état des ennemis, & toutes les circonstances de ce qui les regarde.

3°. Occuper les lieux les plus commodes, comme les hauteurs, les paf-

ſages, les chauſſées pour empêcher les avenues aux ennemis, & pour aſſurer ſes flancs & ſes derrieres.

4°. Tirer de l'artillerie, dès qu'on eſt à portée, pointer ſur un lieu élevé des pieces en plusieurs rangs les unes derriere les autres; mais ne ſe pas arrêter ſous celles de l'ennemi, attaquer au contraire, dès qu'elles commencent à tirer.

5°. Commencer la bataille par le côté où on a ſes meilleures troupes, & où l'on ſe ſent le plus fort, & amuſer l'ennemi avec le plus foible, ou en n'engageant pas le combat de ce côté-là ſi-tôt que de l'autre, ou en s'aidant des avantages du terrein.

6°. Combattre avec réſolution, aller à l'ennemi ſi le terrein eſt égal pour donner courage aux ſiens; mais ſi l'on eſt bien poſté, & que le canon faſſe un bon effet, il faut attendre l'ennemi de pied ferme.

7°. Maintenir exactement les diſtances ordonnées, qu'elles ne ſoient ni ſi ſerrées qu'elles empêchent la liberté des mouvemens, ni ſi grandes qu'elles donnent une entrée facile à l'ennemi, ou qu'elles éloignent trop les ſecours.

8°. Secourir à propos, & rafraîchir ceux qui sont las.

9°. Ne point faire de caracoles, & ne point engager les réserves que dans la derniere nécessité, laissant toujours quelque appui, où les troupes rompues puissent se rallier. Ne laisser pas pourtant de mener les corps de réserve au secours des autres lorsqu'il est nécessaire. Faire des sorties imprévues pour envelopper l'ennemi, ou pour le presser, quand il branle, ou pour quelque autre dessein; soutenir les troupes qui plient, & les ramener à la charge, ne pas outrer néanmoins celles qui sont trop fatiguées, & en désordre, mais leur donner le tems de respirer & de reprendre courage.

10°. Tirer continuellement non pas tous ensemble, mais les uns après les autres selon les intervalles, afin que les premiers ayent rechargé, quand les derniers ont tiré, & qu'il y ait toujours du feu en l'air. Viser particulierement aux Officiers.

11°, Ne se pas trop éloigner du gros pour suivre l'ennemi, ne se pas débander, ne point s'arrêter au butin, jusqu'à ce qu'on soit absolument maître du champ de bataille.

12°. Investir le flanc des Escadrons ennemis avec des gens commandés pour cela, qui entrent dans leurs intervalles ; les poursuivre dès qu'ils sont rompus, ou prendre en queue ceux qu'on ne peut rompre.

13°. Ne se servir jamais d'une chose pour un autre usage que celui auquel elle est destinée, cela est nécessaire pour éviter la confusion.

14°. Fatiguer avec son foible le fort de l'ennemi, puis venir avec son fort tout frais, charger celui de l'ennemi qui est fatigué.

15°. Commencer le combat la nuit ou sur le soir, si l'on doit combattre avec peu contre beaucoup, ou s'il s'agit d'attaquer un camp ; car la nuit donne lieu aux feintes & aux embûches : il est vrai qu'elle couvre aussi par son obscurité les belles & les lâches actions indifféremment ; ainsi la valeur n'y est point excitée par le desir de la gloire, ni la lâcheté retenue par la crainte de l'infamie ou du châtiment.

16°. Faire peu de prisonniers pour ne pas s'embarrasser, mettre à l'écart ceux qu'on a faits.

17°. Couvrir avec des troupes un marais ou un fossé, & lorsque l'ennemi

s'avance, feindre de se retirer par de certains passages faits exprès, & l'attirer ainsi dans le piege; quand on prévoit que l'ennemi viendra charger avec furie en quelque endroit, lui dresser des embûches avec des chariots chargés de feux d'artifice, avec des fougades, & autres semblables stratagêmes.

18°. Avertir sans cesse le Général de tout ce qui se passe par-tout. Le Général de son côté doit être en lieu d'où il puisse tout voir, pour envoyer du secours où il en faut, pour pousser son avantage dans l'endroit où il en a, pour balancer le bien & le mal, en cas qu'un côté pousse l'ennemi, & que l'autre plie, & si le bien prévault, pousser sa pointe; si c'est le mal, secourir ceux qui plient.

19°. Quand l'ennemi est défait, le poursuivre avec de la cavalerie legere, & des gens commandés pour lui donner la chasse, sans lui donner le tems de se rallier. Quand au contraire on a perdu l'espérance de vaincre, il faut se retirer le mieux qu'on peut.

III°. POUR ce qui suit la bataille, on la gagne ou on la perd.

1°. Dans la victoire, rendre graces à Dieu, ensevelir les morts, publier la

victoire, l'exagerer & la poursuivre, pousser vivement les restes de l'armée battue; ne lui pas donner le tems de se reconnoître, jetter la terreur dans le pays par le feu, le fer, le saccagement, employer les menaces, la force, les flatteries, soulever les peuples, gagner les alliés, corrompre les amis, attirer les esprits avides de nouveauté, tandis que le respect pour l'autorité est perdu, & que le Magistrat est méprisé. Les Carthaginois ne furent pas sitôt vaincus qu'ils furent abandonnés des Numides. Apriès, Roi d'Egypte, ayant été défait par les *Cyrenéens* [a] fut chassé par ses propres sujets. Il faut prendre des places, s'y fortifier, s'y établir, diviser son armée pour faire en même tems plusieurs entreprises, ne ruiner point les Provinces qu'on veut se conserver en proprieté, ou pour y prendre des quartiers.

2°. Dans la défaite ne point perdre courage, parce que les armes sont journalieres, retirer les restes de l'ar-

---

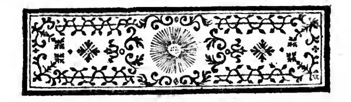
[a] *Cyrenéens*, Peuples d'Afrique, leur Capitale s'appelloit anciennement Cyrene, aujourd'hui Cairoan, c'est la Capitale du Royaume de Barca du côté de l'Egypte.

mée, ramaſſer ce qui s'eſt débandé, armer les habitans du pays, faire de nouvelles levées, ſe jetter dans les lieux forts; pourvoir aux paſſages, garnir les frontieres & les places, couper les forêts, rompre les ponts, inonder les campagnes, avoir recours aux forces auxiliaires, mais avoir ſoin que les ſiennes prévalent, parceque les auxiliaires ne ſont guerres moins incommodes que les ennemies, & qu'elles ſont inconſtantes & déſobéiſſantes.

3°. Pour la retraite, rallier ſes troupes, ou dans le champ même, ou dans le lieu le plus proche qu'on pourra, afin qu'elles puiſſent réſiſter à quelque petit corps de l'ennemi qui les ſuivroit; ſe jetter dans la place la plus conſidérable & la plus expoſée; emmener avec ſoi le meilleur des bagages, brûler le reſte, envoyer devant des gens pour raccommoder & pour occuper les paſſages par où l'on doit marcher; dès qu'on a paſſé un défilé, le garnir, le défendre & le retrancher, & s'il y a un bois, le couper; ſacrifier à l'arriere-garde une partie des troupes pour ſauver l'autre, ſe ſéparer en quatre ou cinq corps qui ſe retirent par divers chemins; charger tête baiſſée

les partis ennemis qui s'avancent loin de leurs gros, les couper, leur dresser des embuscades, marcher vîte en colonnes avec un petit corps d'arriere-garde pour soutenir l'ennemi, & ne point mettre ses troupes en bataille, qu'on n'y soit forcé par la nécessité de combattre.





MEMOIRES DE *MONTECUCULI*,

LIVRE SECOND.

MAXIMES APPLIQUE'ES à la Guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie.

CHAPITRE I.

De la Guerre.

LEs Peuples barbares mettent leur principal avantage dans le grand nombre & dans la fureur ; les milices bien disciplinées le mettent dans la valeur & dans le bon ordre,

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

11. LE Turc, dont le Gouvernement est cruel, & tout militaire, tient ses préparatifs de guerre toujours prêts, & si par hazard ils ne se trouvent pas sur les lieux où ils doivent servir, il les y fait transporter avant que son dessein éclate. Dans les années qui précéderent l'an mil six cens soixante-trois, un nombre incroyable de vaisseaux & de barques remonterent le *Danube*, [a] tirés par des buffles, & conduisirent en Hongrie, à *Belgrade* [b], à *Essek* [c],

[a] *Danube*, grand Fleuve qui a sa source dans la Souabe, & va se jetter dans la mer noire après avoir traversé toute l'Allemagne, la Hongrie & la Bulgarie; son cours est de plus de 900 lieues.

[b] *Belgrade*, Ville considérable dans la Servie sur le Danube, près de l'endroit où la Save se jette dans ce fleuve: le Prince Eugène l'assiegea en 1717, & ayant défait les Turcs qui venoient pour la secourir, il s'en rendit maître; on y a érigé un Evêché en 1728.

[c] *Essek*, Ville d'Esclavonie sur la Drave, près de l'endroit où cette Riviere se jette dans le Danube; il y a aux environs un pont de

&

& à *Bude* [a], une prodigieuse quantité de vivres, de grosse artillerie, de munitions, & de choses semblables.

Mais comme les préparatifs ne se peuvent faire sans éclat, le Turc cherche des prétextes spécieux pour les colorer. C'est dans cette vue qu'il fit alors courir le bruit, tantôt qu'il alloit en *Dalmatie* [b] contre les Venitiens, & & tantôt en *Transylvanie* [c] contre III.

bois fameux; ce fut Soliman qui le construisit en 1529. Montecuculi n'en faisoit pas grand cas.

[a] *Bude*, grande ville de la basse Hongrie. C'étoit la résidence des anciens Rois de Hongrie: les Turcs la prirent en 1541. les Chrétiens la reprirent en 1686. Elle est sur la rive droite du Danube, & vis-à-vis, sur la rive gauche, est la petite ville de Pest.

[b] *Dalmatie*, grande Province sur le Golfe Adriatique du côté de la Gréce. Elle a l'Albanie au levant, l'Isle du Golfe de Carnero au couchant, le Golfe de Venise au midi; la Croatie, la Bosnie & la Servie au nord.

[c] *Transylvanie*, grande Province entourée de bois & de montagnes; c'étoit anciennement une dépendance du Royaume de Hongrie, ensuite elle a eue ses Princes: depuis 1699 elle a été cedée à l'Empereur qui y a un Gouverneur Général & un Conseil Souverain: elle a la Hongrie du côté du couchant, la Valaquie & le Danube au midi,

Ragotzki. Il en usa de même en 1644, quand, pour surprendre Candie, il feignit d'en vouloir à Malte.

IV. Le remede à ces feintes est de n'être pas crédule, de ne laisser jamais ses Places frontieres dégarnies, d'avoir, outre les Garnisons, un camp volant qui puisse dans le besoin camper aux environs, & les fournir abondamment, & tout cela de bonne heure, parce que,

1°. Les choses nécessaires ne s'achettent, ne se conduisent & ne se font qu'avec du tems, & il n'y a que Dieu à qui cette parole convienne : *il dit, & il fut fait.* Dans les troubles le tems & les moyens manquent, l'application est distraite çà & là, le prix des choses augmente, les pays par où l'on passe, & qui devroient fournir des chariots, s'en acquittent mal, la confusion, l'inquiétude de sauver leurs propres effets, l'aigreur des esprits, & la crainte de s'engager dans les troubles, vous rendent quelquefois vos amis même plus contraires que favorables; l'ennemi d'ailleurs peut empêcher les passages, & conjecturer ce qui vous manque, & quels desseins vous avez. Lorsque Philippe de Macedoine voulut faire la

guerre aux Perses, il s'y prépara deux ans auparavant, & Henry IV. Roi de France, s'étant mis dans la tête un vaste dessein, avant que de l'exécuter il s'y disposa pendant plusieurs années. Louis XIV. aussi Roi de France, ayant résolu d'entrer en Italie avec une armée l'an 1663, y envoya des Commissaires l'année précédente pour s'y pourvoir de grains, de fourages, d'artillerie, de quartiers, pour y faire des liaisons, & autres choses semblables. Et l'an 1667. avant que de se mettre en campagne pour la conquête du Pays-Bas, il mit ordre aux affaires de son Royaume & de ses Finances, remplit ses coffres, augmenta son armée, acheta Dunkerque des Anglois, & par ces précautions & plusieurs autres assura le succès de son entreprise.

II°. En un mot, un long appareil produit une prompte victoire; c'étoit une maxime parmi les Romains, qui est encore aujourd'hui suivie chez les Turcs, de faire de grosses & courtes guerres, & c'est un proverbe commun qu'un homme sage ne doit pas s'embarquer sans biscuit.

ARTICLE PREMIER.

Des Hommes.

V. LE Turc a sur pied une milice perpétuelle qui, par des recrues continuelles demeure toujours complette, elle consiste en troupes de l'Etat, & en troupes auxiliaires : les troupes de l'Etat sont entretenues en partie de la solde qu'on leur donne, & en partie des *Timares* [a]; les auxiliaires vivent du butin qu'on fait sur l'ennemi.

I°. LE Timare est un revenu assigné sur certaines terres pour la plupart conquises par les armes, & qui ont quelque rapport aux Colonies Romaines, ou aux Fiefs & Commandes. C'est pourquoi dès qu'il est mort un Soldat, plusieurs personnes se présentent aussitôt pour remplir sa place, de la même maniere que l'on court parmi nous

[a] *Timares*, on appelle en Turquie *Timares* certaines terres que le Grand-Seigneur donne à une sorte de soldatesque qui n'a point d'autre paye que ces Timares. Il y en a de deux sortes, les Zaims & les Timariotes; les premiers ont 5000 âpres de revenu par cavalier; les Timariotes n'en ont que 3000; celui qui les commande s'appelle Alaï-Begler.

après les charges & les benéfices vacans.

II°. LES auxiliaires, quoiqu'on leur donne ce nom, ſont pourtant de véritables ſujets, comme il parut l'an 1665 & 1666. à l'égard de George Giska, Prince de *Walaquie* [a] & du Kan des Tartares; car ayant été accuſés l'un de colluſion avec les Chrétiens dans le combat de *Lovvenz* [b], & l'autre de déſobéiſſance, ils furent tous deux dépouillés, & chaſſés de leurs Etats.

Les recrues, qui ſe font pour remplir les places vacantes, ſont compoſées de Soldats engagés ou volontaires. VI.

1°. Les engagés ſe prennent à la Porte, ou parmi les *Janiſſaires* [c], ou

[a] La *Valaquie* eſt une grande Province ſituée à l'Orient de la Hongrie, de la Tranſylvanie & de la Ruſſie noire; elle eſt tributaire du Turc, qui y met & dépoſe les Princes à ſon gré. Ce Prince s'appelle Hoſpodar. L'Empereur eſt maître de la partie occidentale, & y a établi un Conſeil qui gouverne.

[b] *Lovvenz* ou leuvenz petite ville de la haute Hongrie près de Leopolſtat à 10 lieües de Gran.

[c] Les *Janiſſaires*, ſont les Gardes du Grand-Seigneur, & ſont ſes meilleures troupes. Ils ſont tous fantaſſins.

parmi les jeunes gens élevés dans le Sérail. Ceux-ci fils de Chrétiens Européens, ayant été enlevés à leurs peres depuis l'âge de huit ou dix ans jusqu'à vingt ans, par voie de tribut & de décime, sont conduits à Constantinople, & distribués selon leur génie & leurs talens, dans les emplois de la Cour, ou des Jardins, ou dans les exercices militaires.

II°. On leve les volontaires en faisant publier que la Porte s'ouvrira pour enrôler des Soldats : tous y courent en foule pour se faire écrire sur le rôle, quoiqu'on n'y reçoive que les enfans des Janissaires, les Renegats & les Valets des Officiers de guerre.

III°. Ces recrues se font à Constantinople, ou dans l'armée même.

Le Grand Visir précedent fit venir du Sérail quatre mille jeunes hommes, & les enrôla parmi les Janissaires & les *Spahis* [a] l'an 1658. après

---

[a] *Spahis*, Cavaliers Turcs, leur nombre est de 12000 payés par la Chambre du Sultan; mais leur paye n'est pas fixe : car il y en a qui n'ont que 12 âpres par jour, & d'autres qui en ont cent.

qu'il fut parti d'*Andrinople* [a] pour aller en Transilvanie s'emparer de *Jeno* [b].

L'an 1663, aussi-tôt après la prise de *Neuhausel* [c], le Visir Mahomet fit ses recrues dans l'armée même, & prit pour remplacer les morts, des valets des Officiers, choisissant les plus robustes & les plus aguéris; il fit Timari-Saphis tous ceux qui voulurent demeurer en garnison dans la Place, & leur donna à chacun six *âpres* [d] par jour, jusqu'à ce que les Villages d'alentour fussent remis, & en état qu'on en pût tirer quelque chose de reglé pour la subsistance de ces trou-

---

[a] *Andrinople*, grande Ville de Romanie. Andrinople est la seconde Ville de l'Empire Othoman dont Constantinople est la Capitale, en 1701. sur la fin de l'année il sortit une fontaine de feu qui réduisit en cendre plus de la moitié d'Andrinople.

[b] *Jeno*, Ville de la haute Hongrie du côté de la Transylvanie ; elle est forte & a un bon Château ; elle est située sur la rive droite du fleuve Kerès, entre Gyula & Themiswar.

[c] *Neuhausel*, petite Ville de la haute Hongrie sur la Neutra. Ses fortifications furent démolies en 1725. par ordre de l'Empereur.

[d] *Apres*, Monnoye Turque qui vaut neuf deniers.

pes. Après la Bataille de *S. Gothard* [a] il en enrôla encore plusieurs milliers.

IV°. Ces sortes de recrues sont fort bonnes, parce que le même nombre de gens vigoureux déja disciplinés & accoutumés aux exercices, qui s'offrent pour être Soldats, subsiste toujours, & qu'on peut choisir les meilleurs parmi les bons; mais la raison de ce grand concours est que le seul métier de la guerre est en estime, & qu'il n'y a point d'autre voie pour parvenir aux dignités, aux richesses, & aux charges, de sorte que tous ceux qui ont du génie & de l'inclination pour les armes, ne manquent jamais d'emplois, ainsi l'éloge que *Vegece* [b] donne aux Lacedemoniens, se peut aujourd'hui donner aux Turcs avec beaucoup de justice.

VII. Les armées toujours entretenues ont de grands avantages.

---

[a] *S. Gothard*, Ville de la basse Hongrie, sur la frontiere de Stirie : elle est située au confluent du Laubnitz & du Raab. C'est auprès de cette ville que M. de Montecuculi remporta en 1664. une grande victoire sur les Turcs.

[b] *Vegece*, Auteur Latin qui a écrit sur l'art militaire dans le tems qu'il commençoit à tomber parmi les Romains.

I°. On eſt reſpecté des amis & des ennemis, & par conſéquent maître de maintenir la paix, ou de faire ſur le champ la guerre, ſoit pour prévenir l'ennemi, ſoit pour l'empêcher de devenir trop puiſſant. Ainſi les Romains ſecoururent les *Mamertins* [a] contre les Carthaginois, & les Corinthiens reprocherent à ceux de Sparte d'avoir trop laiſſé croître la puiſſance d'Athènes. On eſt en état de profiter d'une heureuſe conjoncture, comme fait le Turc des diviſions des Chrétiens; de donner du ſecours à celui qui en demande, & de faire des entrepriſes, lorſqu'on voit les affaires de ſon ennemi en déſordre.

II°. On a toujours ſous ſa main de vieux Soldats qui font une armée véritable & immortelle; véritable, parce qu'ils ſont aguerris; immortelle, comme les dix mille Perſes, parce qu'on ne la licencie jamais, & qu'on la renouvelle ſans ceſſe. C'eſt le rempart de l'Etat, la ſûreté de la Patrie, & le tréſor ineſtimable des Princes:

[a] Les *Mamertins* étoient des peuples de Sicile, dont le petit Etat étoit auprès du détroit de Meſſine au Nord-Eſt de la Sicile.

car, lorſqu'ils attendent la néceſſité pour lever des troupes, ils ne trouvent que de la canaille nouvelle, inconnue, ſans expérience, ſans diſcipline, ſans ordre, & qui n'a que le nom d'armée. C'eſt ce qui faiſoit dire à l'Empereur *Leon* [a] avec beaucoup de raiſon, qu'il y avoit deux choſes néceſſaires pour le ſoutien des Etats, l'agriculture & la milice; la premiere pour nourrir tout le monde, & la ſeconde pour défendre la premiere.

III°. ON eſt en état d'exécuter les délibérations auſſi-tôt qu'elles ſont priſes, & loin de laiſſer perdre les occaſions, on peut au contraire prévenir la renommée par ſa marche, & faire ſentir la foudre avant qu'on voye l'éclair. Car il eſt naturel & juſte que le fort commande au foible, & celui qui eſt armé à celui qui ne l'eſt pas.

Il eſt donc aiſé au Turc de faire la guerre, & plus commode même que de demeurer en paix, parce qu'ayant toujours des armées ſur pied, il fait des conquêtes, il vit ſur l'ennemi, il diminue ſa dépenſe, & retire ſes Sol-

[a] *Leon.* Ce Prince commença à regner l'an 457 de J. C.

dats de l'oisiveté, source des séditions.

Contre ce péril, dont on est mena- VIII.
cé à toute heure, il n'y a qu'une précaution à prendre, qui est d'avoir toujours sur pied un corps de vieux Régimens d'une longue expérience, acquise par un grand nombre d'occasions où ils se soient signalés, parce que,

I°. Le but de celui qui entreprend la guerre est de combattre l'ennemi en campagne, & de gagner une bataille: bien loin de la gagner, on ne peut pas même la hazarder prudemment avec de nouvelles troupes qui ne sont ni disciplinées ni aguerries, & qui seroit assez fou pour le faire? Ce ne sera ni Scipion, ni Sempronius, ni Vegece. Ainsi sans vieux corps on ne peut prétendre à la fin qu'on se propose en faisant la guerre.

II°. Il faut du tems pour discipliner une armée, encore plus pour l'aguerrir, & beaucoup plus pour faire de vieilles troupes. L'art qui imite la nature n'agit point par saut, mais par degré. Le premier choix doit être bon, parce qu'on ne peut introduire une bonne forme dans une méchante matiere. Les levées qu'on fait en ce tems-ci sont pitoyables, & cette premiere

faute a des suites dans toutes les autres parties de la guerre. Il faut que le soldat ait de bons maîtres pour lui apprendre l'exercice; qu'il soit souvent en faction, & qu'il se trouve en plusieurs combats; car l'habitude ne s'acquiert que par des actes réiterés; qu'il survive enfin, & qu'il soit revenu d'un grand nombre d'occasions dangereuses, ce qui est très-long & très-difficile à faire.

Les Romains même, qui étoient auparavant de si grands maîtres dans l'art militaire, & qui avoient soumis tant de peuples, ayant interrompu quelque tems l'usage des armes, ne purent faire tête à Annibal, & ce ne fut qu'après beaucoup de pertes & de malheurs qu'ils se rétablirent dans le métier de la guerre, & dans leur premiere fortune. Que n'eût point fait Annibal contre une nation moins brave que la Romaine? Toutes ces choses bien considerées montrent la néceffité de cette maxime.

IX. Qu'on doit faire grand cas de troupes aguerries, qu'il faut les conserver & en avoir toujours bon nombre sur pied.

I°. QUAND les armes sont florissantes, les arts, le commerce, & tout

l'Etat fleuriffent fous leur ombre ; mais dès qu'elles viennent à languir, il n'y a plus ni fûreté, ni force, ni gloire, ni valeur, & l'on ne peut pas fe flatter qu'en demeurant dans ce repos on puiffe jouir d'une vie commode & tranquille, car on ne laiffera pas d'être inquieté, quoiqu'on n'inquiete perfonne.

La République Romaine fe foutint tant qu'elle fut en guerre avec les Carthaginois. Un grand Empire ne peut fe maintenir fans armes. S'il n'attaque, il eft attaqué, & s'il n'a des affaires au dehors, il en a au dedans. C'eft une loi univerfelle qu'aucune chofe fous le foleil ne demeure au meme état, il faut qu'elle monte, ou qu'elle defcende, qu'elle croiffe, ou qu'elle diminue. Quoique le foleil femble s'arrêter quand il eft arrivé au folftice, il ne s'arrête pas, & l'Etat, qui paroît calme au dehors, ne l'eft pas toujours. C'eft une queftion parmi les Philofophes, fi, entre le mouvement direct & réflexe d'une pierre qu'on jette en l'air, & qui retombe en bas, il y a quelque intervalle de repos, ou s'il n'y en a point : mais il eft hors de doute parmi les Politiques que dans le voifinage de peuples ambitieux, puiffans & jaloux,

& particulierement du Turc, dont nous parlons, on ne peut avoir de véritable paix ; il faut l'accabler, ou en être accablé ; tuer ou perir. Le lustre des armes se ternit, quand on ne songe qu'à conserver ce qu'on a, sans se soucier de faire des conquêtes, la réputation se perd premierement, & ensuite la puissance.

IIo. LES premiers Monarques du monde ont autorisé par leur conduite la maxime qu'il faut toujours être armé. La Suede a dans chaque Province un certain nombre de maisons & de terres destinées, comme les Timares des Turcs, à l'entretien des soldats, avec un si bel ordre, qu'elle peut d'une heure à l'autre assembler des forces considérables par mer & par terre, & on y fait tant d'état de la milice, que les principales charges du Royaume ne se donnent qu'à ceux qui se sont distingués par le mérite de la guerre selon la coutume des anciens Romains. La Hollande est aussi toujours armée; l'Angleterre entretient sur mer une puissante flotte ; la Pologne a de très-bons réglemens pour lever dans le besoin cent mille chevaux, & même davantage ; mais la liberté licencieuse de

ce Royaume corrompt ces avantages, & trouble ces réglemens. La France oblige non-seulement les Vassaux de la Couronne qui relevent directement du Roi, mais aussi les arrieres-Vassaux de servir en guerre équipés d'armes & de chevaux, & cela toutes les fois qu'ils en sont sommés en vertu de leurs fiefs : l'ordre qui s'en publie pour les premiers s'appelle *Ban*, & celui qui se publie pour les derniers, s'appelle *Arriere-Ban*. On y joint des Régimens toujours entretenus, qui portent le nom des Provinces de Picardie, de Normandie, de Champagne, de Navarre & de Piedmont ; puis les Régimens des Gardes Françoises & Suisses qui tous ensemble font une puissante armée, tant par le nombre, que par la valeur de la Noblesse Françoise portée à la guerre par sa propre inclination, & peut être aussi par la nécessité de faire ou de chercher fortune ; car les aînés étant seuls héritiers des biens paternels, il faut que les cadets travaillent à en avoir d'ailleurs. L'Espagne étoit autrefois formidable par ses armées qui avoient beaucoup augmenté sa grandeur ; mais l'estime des armes, s'étant affoiblie par la suite du

tems, & les graces établies pour récompenser le mérite du soldat ayant passé à d'autres professions; on a vu tomber peu à peu la Monarchie qui ne se rétablira jamais, qu'en remettant les armes en crédit.

X. Je sçais qu'il y a dans les pays héréditaires de l'Empereur beaucoup de Noblesse chargée par l'ancienne institution de la défense de la Patrie, & qu'il y a encore quelque milice des Provinces commandée par le Colonel du pays; mais comme ces troupes n'ont ni le génie, ni les dispositions qu'il faut pour la guerre, & qu'elles sont sansexercice & sans discipline, on ne peut faire sur elles que très-peu ou point du tout de fond: outre qu'une infinité de fiefs, qui appartenoient autrefois à des Vassaux obligés d'aller à la guerre en personne, ont passé depuis quelques années, par vente, par legs, ou par dévolution au pouvoir des Ecclésiastiques & du Fisc, qui au lieu de ces braves Gentils-hommes, ne fournissent présentement que des Paysans. Pour ce qui regarde la Noblesse, on vit l'an 1647. l'Empereur Ferdinand III. marcher en personne

au secours d'*Egra* [a] en Bohême, suivi d'un très-petit nombre de Gentilshommes. Pour la milice provinciale, qui ne sçait qu'elle se débande à la premiere occasion, qu'il ne faut qu'une maison brûlée par hazard à quelqu'un d'eux, ou un village pillé, pour les mettre tous en fuite, ou qu'ils s'adonnent tous au larcin & à la licence : Il en faut donc revenir à la milice mercenaire, peu utile, parce qu'elle est assemblée tumultuairement. On ne l'éprouva que trop dans celle qu'on leva dans les Etats de l'Empereur dans la derniere guerre avec beaucoup de dépense, & peu de fruit. Et cependant on en a continuellement besoin, parce qu'on a continuellement à craindre de la part du Turc. Que ne fait on donc un établissement durable de troupes choisies, braves, vieilles & expérimentées.

Mais on peut opposer à l'entretien d'une armée toujours sur pied. XI.

[a] *Egra.* Cette Ville est située sur la riviere d'Egre, & c'est de-là qu'elle a pris son nom, elle est forte & bien peuplée. Cette Place étoit assiégée par les Suedois sous la conduite de Wrangel qui la prit avant l'arrivée de l'Empereur.

I°. QUE c'eſt une charge inſupportable pour le pays, & pour les finances; à quoi on répond :

1°. Que les Royaumes de la très-auguſte Maiſon d'Autriche ne cédent ni en bonté, ni en fertilité, ni en grandeur à d'autres qui portent une pareille charge.

2°. Que c'eſt le nom d'armée perpétuelle qui révolte les eſprits, & non pas la choſe : c'eſt un phantôme qui n'a de terrible que l'apparence, puiſque de tous tems il y a eu de groſſes armées entretenues continuellement, & lorſqu'on les a diminuées par la réforme ou par le licenciement, on a été obligé de les remplir de tems en tems avec beaucoup plus de dépenſe & moins d'utilité. Quels tems ont jamais été paiſibles ? On a eu le ſiécle paſſé la guerre avec le Turc juſqu'à l'an 1606. que ſe fit la treve ; les diſcordes civiles ſuccéderent ; puis les deſſeins d'Henri IV. Roi de France, qui devoient éclater l'an 1610. Les guerres de Bohême commencerent en 1618, & durerent juſqu'à l'an 1648, & l'on ne goûta les fruits de la paix qu'en 1650. Peu de tems après, c'eſt-à-dire, l'an 1655, il fallut reprendre les armes pour l'Etat

de Milan, ce qui fut ſuivi des troubles de Pologne & de Dannemark depuis 1657. juſqu'en 1660. puis la guerre avec le Turc depuis 1661. juſqu'en 1664. puis l'invaſion de la Flandre par les François en 1667. enfin les révoltes de Hongrie en 1670. Combien en tout ce tems-là peut-on compter d'années de repos? On licencia une partie de l'Armée Impériale l'an 1650. & on fit en 1655. de nouvelles levées; on licencia en 1660. on fit de nouvelles levées en 1661. on licencia en 1662. on fit des recrues en 1663. on licencia en 1665. on fit des levées en 1667. on licencia en 1668. on fit des levées en 1670. Quelle épargne y a-t-il là? Si l'on ſuppute la dépenſe des licenciemens, des nouvelles levées, des recrues, des marches & des paſſages, on trouvera qu'elle ſurpaſſe de beaucoup celle de l'entretien reglé & perpétuel d'une armée toujours ſur pied.

3°. L'inquiétude de ſe voir toujours en danger d'être ſurpris, ruiné honteuſement ſans combattre, eſt un grand mal, & le repos d'eſprit là-deſſus mérite bien d'être acheté par quelque dépenſe conſidérable. Seroit-il ſi difficile d'établir par tous les Royau-

mes de l'Empereur, une fois pour toujours dans chaque village une maison, un jardin ou quelques champs destinés à l'entretien d'un certain nombre de soldats, lesquels étant nourris dans l'exercice & dans la discipline, composeroient une armée perpétuelle, sans qu'on fût obligé de les distribuer en des quartiers toujours nouveaux, & si à chaque dix maisons on imposoit la subsistance d'un soldat, à qui elles fourniroient le vivre & l'habit, quand il seroit présent, & l'équivalent en argent pendant son absence, le fardeau seroit-il insupportable? Auguste remontra au Senat qu'il étoit nécessaire d'établir un revenu perpétuel pour la solde de la milice, & ordonna que le vingtiéme des successions, des héritages & des legs fût mis dans le trésor militaire. On pourroit encore augmenter ce fond des parties casuelles de l'Etat, comme sont les amendes ou peines pecuniaires, les confiscations, les fiefs dévolus, les biens des familles éteintes, & semblables extraordinaires; modérer les dépenses ordinaires, & préferer aux dépenses superflues celles de la guerre, qui sont nécessaires; faire manier les finances par

des mains pures & innocentes : punir de mort le crime de péculat, effrayer par la rigueur des supplices & par les confiscations ceux qui se trouvent coupables, & ne point confondre le trésor militaire avec les autres.

4°. Le dégât & le butin que peut faire un ennemi, auquel on n'est pas en état de résister, cause un dommage plus grand sans comparaison que cette dépense. On gémit alors, quand on sent l'effet d'un mal qu'on pouvoit prévenir, & d'un embrasement, qu'il étoit aisé d'éteindre dans son origine ; mais les personnes sages se mocquent de ces gémissemens.

II°. ON pourroit objecter contre une armée perpétuelle le préjudice qu'en recevroient la liberté & les priviléges des Etats, qui ne consentent à l'entretien des troupes que d'une année à l'autre. On répond :

1°. Que les priviléges ne souffrent aucune atteinte, lorsque les Etats accordent par les mêmes suffrages en une seule fois, ce qu'ils ont coutume d'accorder en plusieurs.

2°. Les priviléges se demandent & s'accordent pour le bien du privilegié, & non pour son mal. Or le pouvoir

d'empêcher l'établissement d'une armée toujours subsistante est un privilege préjudiciable aux privilegiés, & par conséquent ils ont intérêt qu'il soit aboli; de même que la loi cesse quand la fin de la loi ne subsiste plus. Qu'on me dise, de grace, s'il y a un autre moyen de maintenir l'Etat; si aucun endroit de l'Europe est plus exposé à la guerre que celui-ci, & plus proche du Turc, & si de mémoire d'homme, on n'a jamais eu de paix qui n'ait été, ou dangereuse, ou suspecte?

III°. ON peut encore objecter que les séditions des soldats sont à craindre. Je réponds,

1°. Qu'il y a plusieurs remédes à ces inconvéniens. Les Politiques en prescrivent les régles, & les Puissances voisines, qui sont toujours armées, en donnent l'exemple.

2°. Après tout on doit de deux maux choisir le moindre, parce qu'on ne trouve rien dans ce monde, non pas même dans les élemens, qui soit pur, net, assuré; mais la prudence consiste à sçavoir connoître la qualité des inconvéniens, & à prendre pour bon ce qui est le moins mauvais.

XII. I°. QUE les recrues se fassent donc

continuellement, ou des valets de soldats, ou des volontaires de l'Empire, & d'ailleurs, ou des prisonniers de l'ennemi, qui sont Chrétiens comme les *Albanois* [a], les *Bosniens* [b], les *Rasciens* [c], & autres semblables, ou de gens qu'on demande aux Provinces conquises, comme fit la Suede en Dannemark l'an 1658. ou qu'on en tire de quelque Académie militaire.

10. L'armée diminue continuellement, comme la neige au Soleil. Le soldat meurt de mort naturelle, ou violente; l'ennemi, les paysans, les maladies, la famine, le chaud, le froid, les fatigues le font périr. Il de-

---

[a] Les *Albanois*, Peuples de la Grece, qui ont la Macédoine à l'Orient, le Golfe de Venise au Couchant.

[b] Les *Bosniens*. Cette Province étoit autrefois une dépendance du Royaume de Hongrie, elle appartient aujourd'hui au Turc, elle est gouvernée par un Bacha qui réside à Bagnaluc. La Bosnie a au couchant la Croatie, la Dalmatie la confine au midi, la Servie au levant, & la Save au nord : cette riviere la sépare de l'Esclavonie particuliere.

[c] Les *Rasciens*; ces Peuples sont répandus dans toutes les Villes de Hongrie, leur pays est la partie septentrionale de la Servie.

vient incapable de servir par l'infirmité & par la vieillesse. On en tire des armées pour la garde des places & des Provinces conquises. Ainsi les armées, quoique victorieuses, ont toujours besoin de recrues, comme on sçait par sa propre expérience, & par la pratique d'Alexandre, d'Annibal, & de Cesar dans leurs armées.

2°. On devroit en chaque Province établir une Académie de guerre à l'imitation des Janissaires du Serail, où l'on instruiroit aux exercices militaires les orphelins, les bâtards, les mendians & les pauvres, qu'on nourrit dans les hôpitaux. Et cette fondation seroit peut-être d'un plus grand mérite pour les Fondateurs, & d'un plus grand bien pour la Religion Chrétienne que l'établissement de nouveaux monasteres, ou de colleges superflus.

3°. Pour maintenir les Compagnies toujours complettes, il faut les faire passer en revue tous les deux ou trois mois, & châtier avec la derniere rigueur les Capitaines qui, par de faux rôles, fraudent le tresor, & mettent le succès de la guerre en danger; car le Général comptant sur les soldats qu'il croit avoir, & qu'il n'a point, prend de

de fausses mesures, & se trompe dans la disposition qu'il en fait. Gustave Adolphe, Roi de Suede, accordoit ordinairement aux Capitaines quelques passe-volans en cette maniere : à chaque dix hommes qui passoient en revue il leur en donnoit un, c'est-à-dire, qu'il en payoit onze, avec obligation de tenir toujours à leurs propres dépens les compagnies entieres, & en bon état. Dans l'armée Impériale, durant la guerre, les Capitaines & les Colonels touchoient dans les quartiers la paye des compagnies entieres, à condition de les représenter complettes au commencement de la campagne. Cela se pratique aussi en France.

IIo. POUR la remonte des Cavaliers.

1o. On donne en Espagne aux Cavaliers des chevaux qu'on marque en leur coupant une oreille, & chaque Cavalier, pour justifier la mort de son cheval, doit en rapporter l'oreille, & la peau de la tête avec un certificat de son Capitaine, & les présenter au Bureau des Commissaires.

2o. Dans le service de l'Empereur on a distribué quelquefois des chevaux aux Cavaliers pour les remonter ; mais

comme cela ne regarde point l'Officier, il n'y prend pas garde de fort près, & c'est sur le Prince que roule cette dépense, qui devient très-considérable par la friponnerie des Cavaliers qui vendent leurs chevaux, ou qui les laissent mourir de faim exprès par le peu de soin qu'ils en ont, afin d'être à pied & de ne point servir.

3°. Cela fit juger qu'il valoit mieux pour le service donner une certaine somme d'argent aux Colonels, & les obliger de faire eux-mêmes les remontes, parce qu'ils peuvent trouver des chevaux à meilleur marché que les Commissaires, & qu'ils s'appliquent beaucoup plus à les conserver, que s'ils n'y avoient point d'intérêt.

XIII. Les Turcs ont pour armes défensives des cottes de mailles, des jupons piqués, des gantelets de fer qui couvrent le bras jusqu'au coude, des pots ou petits casques, des targues ou boucliers.

Ils n'ont point de cuirasses qui les couvrent par devant ou par derriere, ni à pied, ni à cheval, de sorte que n'étant point chargés d'armes, ils sont d'une merveilleuse agilité, tant par eux-mêmes, que par la vitesse de leurs

chevaux, par la légereté des harnois, des selles & des fers dont ils sont ferrés, qui sont fort minces & fort unis : c'est ce qui les rend si prompts à courir devant & derriere, à caracoler aux flancs & à la queue, à harceler, à investir, à se retirer & à faire tomber l'ennemi dans des embuscades; mais ils ne peuvent soutenir de pied ferme & sans s'ouvrir, le choc d'un escadron bien proportionné, bien serré & armé pesamment. La maniere de combattre des Tartares, des Moldaves & des Valaques, est très-bien décrite par Tite Live dans les Numides, par Cesar dans les Soldats d'*Ambiorix* [a], & par Tacite dans ceux de *Tiridate* [b]. Ils ne portent point d'armes défensives, ils ont des selles sans étriers & sans arçons, le sabre, l'arc, & quelque bale de feu au bout de la fléche : ils combattent en fuyant, ils courent toujours, & menent deux ou trois chevaux en main pour monter sur celui qui est frais, quand le premier est las.

---

[a] *Ambiorix*, Roi des Eburons, Peuples qui habitoient le Pays où est Liége.
[b] *Tiridate*, c'étoit un Roi d'Armenie.

XIV. Pour armes offenſives de près, les Turcs ſe ſervent de lances avec de petites banderoles ſur le fer, du ſabre ou cimeterre, de longues épées pointues, de maſſues de fer, de marteaux, de haches d'armes, qu'ils portent à la ceinture; de loin ils ſe ſervent de fléches, de dards, d'arquebuſes à rouet, de mouſquets & de quelques piſtolets.

1°. Mais la pique leur manque, qui eſt la reine des armes à pied, & ſans laquelle un corps d'infanterie attaqué par un eſcadron ou par un bataillon avec des piques, ne peut demeurer entier, ni faire une longue réſiſtance.

2°. Les mouſquets des Turcs ſont plus longs que les nôtres, & plus petits de calibre; leurs Mouſquetaires n'ont point de bandoulieres, ni de fournimens, & c'eſt pour cela qu'ils mettent plus de tems à recharger: comme la trempe de leur fer eſt excellente, les mouſquets ſe chargent d'autant de poudre que péſe la bale; ils portent plus loin, & font plus d'effet que les nôtres. Le Soldat ne ſe ſert point de fourchette, & par conſéquent il tire moins juſte: leur méche eſt de coton retors.

Au contraire il faut mettre dans notre Infanterie un tiers de Piquiers armés de corſelets, de pots en tête, & de demi-braſſarts, & deux tiers de Mouſquetaires avec des fourchettes; & il faut avoir bon nombre de boucliers, pour en armer les premiers rangs des bataillons; on pourra les conduire avec l'artillerie ainſi que les autres armes défenſives, pour les diſtribuer enſuite où il ſera beſoin. XV.

Les Armes de la Cavalerie. XVI.

I°. Pour la défenſe on a les cuiraſſes, compoſées du devant & du derriere; mais il faut qu'elles couvrent ſans embarraſſer, & qu'elles ne rendent pas le ſoldat inutile: les caſques avec des lames pendantes pour défendre le col, les oreilles & le nez, des gantelets de fer qui aillent au coude, & dont les doigts ne ſoient pas ſerrés. Ces armes ſont néceſſaires, parce que l'attaque unie & ſerrée eſt celle qui rompt l'ennemi; & quand quelqu'un du premier rang vient à tomber, il fait perdre toute la force du choc, juſques-là que les chevaux

qui sont derriere, s'épouvantent, & que toute la troupe se déconcerte.

IIo. LES armes offensives sont de longues épées avec de bonnes gardes, qui ne plient point, des pistolets, & quelques mousquetons.

1o. Tout l'avantage consiste à former un corps solide, si ferme & si impénetrable, qu'en quelqu'endroit qu'il soit, ou qu'il aille, il y arrête l'ennemi comme un bastion mobile, & se défende par lui même; mais on ne peut avoir cette fermeté sans la pique à pied, & la cuirasse à cheval.

2o. La Cavalerie légere sert à faire des courses, à escorter, à prendre langue, à ruiner le pays de l'ennemi, à harceler son armée, à la tenir toujours sous les armes, & à le charger dès qu'il plie : elle doit avoir pour armes offensives le cimeterre ou l'épée, & la carabine; mais il ne faut pas qu'elle soit en trop grand nombre, parce qu'elle a beaucoup moins d'agilité en toute maniere que celle du Turc, & que ne pouvant tenir ferme quand on l'attaque vigoureusement, elle cause du desordre dans une bataille, comme on l'éprouva à celle de Lutzen; ce qui obligea Walstein, alors Général

de l'Empereur, à la bannir entierement de l'armée, & il ne se servit plus depuis d'autre Cavalerie légere, que de quelques Régimens de *Cravates* [a] ou de Hongrois à qui on donna le même ordre qu'aux Soldats d'Ambiorix, dont nous avons parlé, c'est-à-dire, de charger l'ennemi quand il fuit, & de fuir quand il tourne le visage.

III°. De toutes les armes dont on se sert à cheval, la lance est la meilleure; mais il faut qu'elle soit bien garnie, & que les Lanciers soient vigoureux, armés de pied en cap, qu'ils ayent de bons chevaux, un terrein uni, ferme, point embarrassé; les choses étant ainsi ils se partagent en petits escadrons, vont à la charge au galop, & ouvrent un chemin où les Cuirassiers, qui suivent au trot, entrant après eux, font un grand carnage.

1°. Si la lance n'a pas ces qualités,

[a] Les *Cravates* sont les Peuples de la Croatie, Province située entre le golfe de Carnero au midi & la Save au nord: on la divise en Morlaquie qui appartient aux Venitiens, & Corbavie dont la partie occidentale est sous la domination du Turc, & la partie orientale appartient à la Maison d'Autriche, qui y tient un Gouverneur sous le nom de Ban de Croatie.

ou que l'homme, le cheval, le terrein ne ſoient pas tels qu'il faut, & ne concourent pas à l'impétuoſité de la courſe & du choc, ou qu'elle ne ſoit pas ſoutenue de près par les Cuiraſſiers, elle eſt inutile; car l'ennemi s'ouvre lorſqu'il la voit venir, céde à ſon ardeur, puis enveloppe les Lanciers, & les taille en piéces, comme fit Charles Guſtave, Roi de Suede, dans les dernieres guerres contre les Polonois. La grande dépenſe, & le peu d'uſage de la lance, qui ne ſert qu'en un jour de bataille, l'ont fait abandonner dans nos armées. Les Polonois s'en ſervent encore, mais ils les diſtribuent pour le combat en petites troupes de 25 ou 30 chevaux chacune. Qui en auroit environ 1000, en formeroit 30 ou 40 petits eſcadrons, leſquels étant menés vivement, & ſecondés par les Cuiraſſiers, pourroient faire un grand effet.

XVII. L'armée du Turc eſt diſtinguée en Infanterie & Cavalerie.

I°. LA Cavalerie eſt compoſée:

1°. Des Spahis, qui ſont de deux ſortes; ſçavoir, des Timari-Spahis, ou Timariots, qui vivent des Timares, & les Baluki-Spahis, autrement Spahoglans,

Spahoglans, qui sortent du Serail, & sont payés par la Porte.

2°. Des Bechlis ou Cavalerie des garnisons, comme sont les Houssars en Hongrie.

3°. Des Volontaires.

4°. Des Alcangis commandés des Provinces.

5°. Des Agalars, ou gardes des Bachas.

II°. L'INFANTERIE consiste;

1°. En Janissaires divisés en plusieurs ordres ou chambrées, ou compagnies de 300. de 400. & de 1000 hommes chacune.

2°. En Asapes, qui sont l'infanterie des garnisons, comme les Heyduques en Hongrie.

3°. En Albanois & Bosniens, qui composent ordinairement la garde des Bachas.

4°. En commandés & volontaires attirés, les uns par leur propre courage, les autres par quelques privileges qu'on leur accorde, & d'autres par l'espérance du butin.

III°. IL y en a qui combattent à pied & à cheval, comme nos Dragons, & qui servent pour l'ordinaire les Bachas.

XVIII. L'armée Chrétienne eſt auſſi diviſée en infanterie & cavalerie.

1°. Il faut avoir pluſieurs ſortes d'hommes & d'armes pour les différens uſages, & pour les divers beſoins de l'armée. Il faut frapper l'ennemi de loin & de près, le ſoutenir, le rompre & le pourſuivre quand il eſt rompu. On a des lieux fortifiés à prendre & à défendre, des rivieres à paſſer, des forêts & des montagnes à traverſer, des découvertes, des courſes & du butin à faire, & autres choſes ſemblables.

2°. L'infanterie eſt comme la baſe & le ſoutien de l'armée, ſoit pour les batailles, ſoit pour les ſiéges, & c'eſt avec elle que les Romains & les Suiſſes ont fait des choſes ſi admirables. Les Dragons ſont encore de l'infanterie, à qui on donne des chevaux pour aller plus vîte; l'infanterie doit donc faire la principale force, & la plus grande partie de l'armée.

3°. Il faut que la cavalerie peſante faſſe au moins la moitié de l'infanterie, & que la légere ne faſſe au plus que le quart de la peſante, quoique la légere ait été autrefois en grande con-

sidération parmi les *Sarmates* [a] & les *Parthes* [b].

4°. Avec cette proportion, la cavalerie qui doit être mêlée parmi l'infanterie, n'est point trop nombreuse, & il ne faut pas en avoir moins par rapport à celle de l'ennemi dont le nombre est très-grand, par rapport à la Hongrie qui, en plusieurs endroits, a de vastes campagnes, & enfin par rapport au service qu'on en tire, qui consiste en partis, courses, surprises, convois, à poursuivre l'ennemi, à prendre langue, à donner des avis, à défendre le pays du pillage, & à choses semblables.

5° Les Cuirassiers ne sont pas moins utiles dans un combat que l'infanterie,

---

[a] Les *Sarmates* habitoient le pays nommé Sarmatie, qui étoit divisée en Européenne & Asiatique, les Polonois, les Moscovites, & les Tartares habitent aujourd'hui les Pays connus autrefois sous le nom de Sarmatie.

[b] Les *Parthes* habitoient le pays situé entre la Medie & l'Hircanie: ils ont formé sous les successeurs d'Alexandre, un Empire qui comprenoit une grande partie des Provinces dont l'Empire des Perses avoit été composé, leurs Rois s'appelloient Arsacides, parce qu'ils descendoient d'Arsaces, Fondateur de cet Empire.

sur-tout contre la cavalerie des Turcs, qui étant légerement armée ne peut ébranler celle-ci toujours ferme, serrée & impénetrable comme une tour.

6°. La cavalerie légere doit être en beaucoup plus petit nombre pour ne point causer de desordre dans une occasion, & pour pouvoir, sans prendre la fuite, se tenir à couvert derriere l'autre. Si cette proportion n'est observée, ces deux sortes de cavalerie ne s'accommodent pas bien ensemble, parce que la cavalerie légere veut courir, & que la pesante exécute ses ordres au petit pas; la premiere ne peut ni tenir ferme dans la bataille, ni se renfermer dans des retranchemens, & l'autre ne peut ni courir en combattant, ni camper sans retranchemens. Toutes les fois que ces milices de différente nature se sont trouvées ensemble, leur diversité, & le défaut de la proportion dont je parle, ont fait naître tant de disputes, de désordres & de dissensions entre leurs Chefs, qu'ils n'ont jamais pu être de même sentiment dans les expéditions, ni rien faire d'avantageux.

XIX. La valeur de l'armée suit le mérite du Général. Le Turc a des Chefs, &

des soldats d'expérience, de valeur & d'exécution.

I°. LEUR expérience vient de ce qu'ils sont dès leur enfance nourris parmi les armes, de ce qu'ils montent aux charges par degrés, & de ce que leur Empire étant très-vaste, ils courent diverses Provinces, & sont toujours en guerre. Il y a pourtant présentement des abus & de la corruption parmi eux; car on en voit quelques-uns élevés tout d'un coup des emplois de la Porte au commandement des armées, comme le Grand Visir d'aujourd'hui, lequel étant fils du défunt, & ayant passé sa jeunesse dans les études, pour être Moufty, a succedé à son pere d'une maniere qui est sans exemple. La source de cet abus est que le Sultan, plongé dans les délices, & peu soigneux de l'observation des Loix Mahometanes, ne va jamais à la guerre en personne.

II°. LEUR valeur naît premierement d'une complexion robuste, point corrompue par les débauches, animée d'un sang pur & plein d'esprits, puis de la connoissance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent les victoires passées, des

deux grands poles du monde politique, qui sont la récompense & la punition, dont l'une est très-grande, & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs, enfin de la Religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui leur persuade d'ailleurs que chacun porte écrit sur son front son heure fatale & le genre de sa mort, & que c'est une chose inévitable.

III°. L'EXÉCUTION vient de leur commandement, qui est absolu & point partagé.

1°. Il a droit d'être absolu, parce que chez eux le pouvoir absolu, d'où vient le délegué, étant acquis par le droit des armes, & par conséquent établi & appuyé sur les Loix fondamentales de l'Etat, demande qu'il n'y ait qu'un seul Prince, & que tous les autres soient esclaves. Ils en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils mettent dans l'esclavage & dans l'obéissance aveugle la béatitude même de leurs ames après la mort. Ainsi les commissions sont indépendantes, absolues, & avec une pleine autorité ; on les donne au Général en deux mots, qui sont d'*avancer le service du Prince*,

ſuivant l'uſage de la République Romaine, laquelle dans les conjonctures extraordinaires créoit un Dictateur avec un pouvoir ſans bornes; mais depuis elle mit ſes Conſuls à ſa place [a].

2°. Le commandement n'eſt point partagé, & le Chef n'a ni égaux dans ſa charge, ni aides, ni collegues qu'il ſoit obligé de conſulter dans ſes entrepriſes, ou d'accorder, quand ils ſont d'avis différent. Mais l'armée, tout le pays obéit aveuglément à ſes ordres; de ſa main ſeule partent les récompenſes & les peines; on retranche par-là tout d'un coup ce qui ſuit naturellement les délibérations, comme ſont les conférences, les objections, les diſputes, les diſſenſions & les jalouſies; & pour ce qui regarde l'exécution, le ſecret en eſt beaucoup mieux gardé; on évite les irréſolutions, les contrarietés d'avis, les retardemens & les lenteurs, qui rompent ſouvent les plus juſtes meſures.

---

[a] M. de Montecuculi ſe trompe. La Dictature eſt moins ancienne que le Conſulat, & hormis Sylla & Ceſar, les Dictateurs n'ont jamais été faits que pour une certaine affaire, & pour un certain tems limité.

XX. Le Général qu'on oppose au Turc, doit avoir, comme on l'a déja dit, toutes les qualités naturelles & acquises, que demande cette charge.

I°. C'EST un emploi glorieux que de commander une armée, du salut, ou de la perte de laquelle dépendent les Rois, leurs Royaumes & leurs Couronnes. Ainsi, pour en remplir les devoirs, il faut,

1°. Une santé vigoureuse capable de soutenir toutes les fatigues de la guerre, & le mauvais air de la Hongrie où les jours sont fort chauds, & les nuits fort froides: il faut s'accoutumer aux méchantes eaux, camper sous des tentes, être dans une agitation continuelle, pour pouvoir comme *Corbulon* [a] animer le soldat à souffrir par son exemple; visiter soi-même les gardes & les fortifications, reconnoître le terrein, marcher à pied, tantôt aux côtés de l'armée pour la secourir, tantôt devant pour la conduire; avoir l'esprit vif, prompt & présent, ce qui dépend beaucoup du tempérament & des organes; la vivacité est nécessaire,

---

[a] *Corbulon*, fameux Général des Romains sous Neron.

parce qu'à la guerre les heures, les momens, les instans sont prétieux & irréparables.

2°. Une mine majestueuse. Les Ethiopiens y avoient beaucoup d'égard dans la distribution des charges, persuadés que le caractere d'esprit est marqué sur le front.

3°. Une grande connoissance de la guerre; c'est la principale qualité d'un Chef: elle est acquise par l'expérience, & non infuse; car on ne naît pas Capitaine, on le devient, non par les livres; mais en campagne; non dans les plaisirs d'une vie douce, mais sous les armes & sur la neige, en souffrant le froid & le chaud. Ce ne fut pas à l'ombre, ni dans une chambre, mais en s'exposant aux ardeurs du soleil, que *Drusus* [a] apprit le métier de la guerre, qui est celui des Rois & des Grands, & qui ne s'apprend pas tout d'un coup, ni en une ou deux campagnes; car, le moyen de voir en si peu de tems, ou même de se figurer cette grande variété de circonstances & d'occasions qui s'y rencontrent, & le nombre infini de choses qu'elles renfer-

[a] *Drusus*, frere de l'Empereur Tibere.

ment? Comment peut-on connoître un tout dont on ignore les parties? Juger de la capacité des Artisans & des Officiers, & suppléer à leur défaut, quand ils sont absens, ou qu'ils ne sont pas bien? *Trajan* [a] ne se contenta pas de voir les armées en passant, il voulut être disciple avant que d'être maître, & cependant il y a des esprits assez téméraires pour se croire de grands Capitaines, dès qu'ils sçavent manier un cheval, & mettre une lance en arrêt dans un tournoi, ou dès qu'ils ont lu les préceptes de Vegece, ou l'histoire de Tite-Live. Il est étrange que personne ne puisse être reçu maître dans les moindres métiers, à moins qu'il n'en soit jugé capable par l'examen de son ouvrage, & que dans le métier de la guerre, qui est d'une si grande importance, on reçoive souvent des Officiers sans qu'on ait aucune preuve de leur capacité.

4°. La vertu morale; elle est nécessaire à tout homme, mais particulierement au Général. On la nomme encore prudence : c'est une même chose

[a] *Trajan*, Empereur Romain adopté par Nerva, & son Successeur.

ſous deux noms. Elle ſuit en chaque action, qui doit toujours avoir une bonne fin, ce qui eſt juſte, moderé, à propos. Lorſqu'elle ſe regle ſur le paſſé pour ſe conduire à l'avenir, on l'appelle *prudence*; quand elle rend à chacun ce qui lui appartient, on l'appelle *juſtice*; quand elle modere les emportemens de l'appétit *concupiſcible*, on la nomme *tempérance*; & quand elle réprime ceux de l'*iraſcible*, on la nomme *force*.

5°. La force eſt la vertu propre du ſoldat, & beaucoup plus encore du Capitaine, qui doit l'enſeigner par ſes actions plus que par ſes paroles. Comme les larmes de l'Orateur font couler celles de l'Auditeur, ainſi le Général, par ſon exemple, fait couler pour ainſi dire ſa propre hardieſſe dans le cœur de ſes ſoldats. Encourager les timides, groſſir le petit nombre, ranimer le combat languiſſant, rallier les troupes rompues, ramener à la charge celles qui ont été repouſſées, remettre la bataille, & ſe perdre au beſoin pour ſauver l'Etat, ſont des actions dignes d'un Général; mais ſur-tout ne ſe point troubler, avoir toujours l'eſprit préſent, ne rien confondre dans le

commandement, observer tout, ne faire paroître aucune altération, donner ses ordres avec autant de tranquillité que si l'on étoit en plein repos, c'est le caractere propre de la valeur. Et parce que le cœur alteré par les passions envoye au cerveau des esprits qui le troublent & qui le confondent, il s'ensuit que la tranquillité & la netteté de l'esprit est une marque infaillible de l'intrépidité du cœur dans lequel, pour cette raison, les Anciens ont mis le siege de la sagesse.

6o. La force du Général ne doit pas paroître seulement à attaquer, mais encore à soutenir. A combien de calomnies, de censures, de jugemens de gens ignorans, de la populace, des envieux & de ses concurrens n'est-il point exposé ? Ils changent les noms véritables des choses : ils appellent le brave, téméraire; & l'avisé, irrésolu : ils accusent le prudent d'aimer à prolonger la guerre, ils traitent le vainqueur d'orgueilleux ; chacun veut faire le guerrier & le juge, & s'imagine qu'il n'y a de bien fait que ce qui est conforme à son caprice.

Scipion dompte l'Afrique, bat quatre armées, rend le Roi Antiochus tri-

ibutaire de Rome, termine glorieusement la plus grande & la plus dangereuse guerre qu'eussent jamais eu les Romains, & entre triomphant dans Rome. Que lui arrive-t-il ensuite? Il est calomnié, appellé en jugement & persécuté jusques dans le tombeau. Un Général, en ces rencontres, doit être comme un rocher inébranlable à la satyre & à la médisance; faire le bien & souffrir le mal qu'on dit de lui, se mocquer des fous, mépriser les méchans, & se contenter de l'approbation des gens de bien & de mérite.

Fabius Maximus ne s'étonne point des discours du peuple, ni Cesar de l'opinion de ses ennemis, ni le grand Capitaine du murmure de ses soldats, ni les Apôtres des persécutions des impies. Jupiter rit de la sottise des Poëtes qui le peignent tantôt avec des aîles & des griffes, tantôt avec des cornes, tantôt adultere, & tantôt parricide. On sçait que l'éclat d'une fortune illustre attire naturellement les murmures qui, comme des vapeurs, s'élevent pour l'obscurcir. Le Général ne doit pas s'en mettre en peine; mais c'est au Prince à le soutenir, il est seul Juge compétent de sa conduite, & il

ne doit pas souffrir qu'un autre s'attribue l'autorité d'en juger. Il doit cette reconnoissance à un homme qui sacrifie pour lui ses biens & sa vie. Qu'il ne permette donc pas que la réputation que le Général acquiert par tant de sueurs & de sang soit impunément déchirée par ses ennemis ; c'est une protection qu'il ne peut refuser à ses bons services, parce qu'il est important que celui qui commande les armées ait l'esprit libre de tout autre soin : les affaires de la guerre étant d'elles-mêmes difficiles & périlleuses, demandent toute son application, de sorte que si elle vient à être troublée & distraite par d'autres dangers & par d'autres embarras, il sera impossible qu'il s'acquitte parfaitement de son devoir. Tous les Chefs, comme disoit *Paul Emile* [a], n'ont pas la grandeur d'ame, l'égalité & l'indifférence de Fabius Maximus, ils ne sont pas disposés comme lui à se laisser déchirer

[a] *Paul Emile* : Il y a eu plusieurs Romains appellés de ce nom ; je crois que celui dont parle ici Montecuculi est celui qui commandoit les Romains avec Terentius Varron à la bataille de Cannes.

dans toutes les compagnies, & à toutes les tables, sans se précipiter à tout risquer, & à entraîner dans leur ruine, comme *Samson* [a], la perte entiere de la République. Je me souviens d'un Général d'une nation d'ailleurs grave & circonspecte, lequel, pour se disculper du mauvais succès d'une bataille, publia un manifeste où il rejettoit toute la faute sur le ministere de la Cour. Un Capitaine est donc réduit, pour se justifier, ou pour prévenir les accusations, à publier à son de trompe les ordres qu'il a eus, les secrets du Conseil, les défauts de l'armée, le manquement de moyens, la foiblesse & la négligence des Ministres. Il est vrai qu'il ne le devroit pas, & qu'il ne lui convient pas d'avoir avec le ministere, de ces sortes de différends où il est fâcheux de succomber, & pis encore de vaincre; mais tous n'ont pas le don des béatitudes de S. Matthieu, & le Prince ne doit point permettre qu'on les réduise à une pareille extrêmité.

Souffrir persécution pour la justice

IIº. LE Capitaine qui aura toutes les qualités que nous venons de mar-

[a] *Samson* n'a point entrainé dans sa ruine la perte entiere de la République des Israélites.

quer, ne manquera ni de bonheur, ni d'autorité.

1°. Le bonheur naît de l'union & du bon ordre ; l'union & le bon ordre viennent de la ſcience & de la bonne diſpoſition, leſquelles ôtent pour ainſi dire le domaine de la guerre à la fortune pour le donner à la raiſon.

2°. L'autorité conſiderée en elle-même eſt une opinion reſpectueuſe de la valeur du Capitaine imprimée dans l'eſprit du ſoldat, & ſi on la regarde par ce qu'elle a d'exterieur, c'eſt la communication de la puiſſance ſuprême avec caractere de commandement: le commandement doit être abſolu & ſans partage.

Comme une armée a pluſieurs parties, pluſieurs fronts & pluſieurs fonctions différentes, & qu'elle doit agir en même tems en pluſieurs endroits, il lui faut pluſieurs Chefs, & cela eſt néceſſaire ſur tout contre le Turc qui, ayant de grandes forces, attaque en même tems le front, la queue & les flancs. Ainſi plus il y a de hauts Officiers, plus les choſes vont bien, & plus l'action eſt vigoureuſe en chaque lieu : mais il eſt néceſſaire que tous les Chefs ſoient expérimentés, unis, ſubordonnés,

ordonnés & bien disposés à l'égard du premier, parce que les résolutions & les exécutions de la guerre demandent de la diligence & de l'exactitude : la premiere ne permet pas qu'on perde le tems à consulter, lorsque les actions dépendent d'un moment; & l'autre ne veut pas qu'on dispute, mais qu'on obéisse. Par-tout, où plusieurs Chefs s'entendent mal, & ne conspirent pas tous au même dessein, la ruine des affaires est infaillible; ce que l'un fait, l'autre le défait : ils s'entre-embarrassent, & font naître mille difficultés & mille retardemens; & l'application qu'on doit toute entiere au bien commun se trouve partagée par les inquiétudes & par les divisions particulieres. C'est pour cela qu'Aristide ayant été élu Chef avec Miltiade pour commander alternativement, céda son droit à son Collegue qui remporta sur les Perses cette grande victoire de *Marathon* [a].

XXI. La milice des Turcs a soin de s'instruire au maniement des armes, aux

[a] *Marathon*, lieu près d'Athènes sur le golfe de Negrepont, où Miltiade remporta une grande victoire sur les Perses.

mouvemens militaires, & à bien garder ses rangs. Ils s'y appliquent dès leurs plus tendres années, en quelque endroit qu'ils soient, au Serail, à l'armée, chez leurs Peres même, & lorsqu'ils veulent se récréer, ou donner du plaisir à une personne qu'ils honorent, tous leurs divertissemens & leurs spectacles se réduisent à l'exercice des armes, & ils ont soin de s'y perfectionner en campagne. Leurs mouvemens ne sont pourtant pas si exactement distingués que les nôtres, & l'usage des Janissaires, après avoir tiré leurs mousquets, est de mettre le sabre à la main, & de courir à l'ennemi.

XXII. On a déja dit quels devoient être nos exercices, & comment il les falloit faire. Il est certain que les armes sont inutiles pour un homme qui ne sçait pas s'en servir : il en est plus embarrassé dans une action qu'il n'en est défendu. Un homme, qui n'est pas discipliné est inutile, & le Capitaine ne peut prudemment le mener contre l'ennemi. Combien d'Officiers ont été blessés & tués par leurs propres soldats, qui ne sçavoient pas manier des armes à feu.

I°. IL y a dans les Régimens des

maîtres d'armes appellés autrefois *Tactiques* par les Grecs, & aujourd'hui *Triller* par les Allemands. Les Officiers eux-mêmes devroient ſçavoir montrer l'exercice à leurs propres ſoldats, & par theorie & par pratique.

II°. Une choſe très utile ſeroit d'établir des Ecoles militaires, comme j'ai remarqué ci-deſſus, pour inſtruire les Gentils-hommes, les volontaires, les pauvres & les orphelins aux exercices de la guerre.

III°. En retranchant des exercices ce qui eſt ſuperflu, on en apprend mieux le néceſſaire : il n'eſt pas beſoin qu'un ſoldat ſçache toute la pratique d'*Arrien* [a], tous les coups de maîtres d'armes, ni tous les tours de la pique & du mouſquet, ni tous les maneges du cheval, ni toutes les figures de l'Ordonnance des Grecs, les rhombes, les coins, & les autres ſemblables ; il ſuffit de ſçavoir celles qui ſont aiſées, & en uſage ; plus elles ſont ſimples & faciles à pratiquer, plus elles ſont utiles.

[a] *Arrien*, Auteur Grec, qui dédia à l'Empereur Adrien les livres qu'il a écrits ſur l'art militaire, intitulés *Tactique* ; il a fait beaucoup d'autres ouvrages, v. Voſſius.

Il faut accoutumer les chevaux à la vue & à l'odeur des chameaux; car naturellement ils en ont peur la premiere fois qu'ils en voyent, & le Turc en a grand nombre.

XXXIII. La discipline est bonne parmi les Turcs; ils sont braves, obéissans, sobres; il y a parmi eux de grandes récompenses à esperer, & de grands châtimens à craindre.

I°. LEUR bravoure vient de la vigueur de l'âge, d'un corps sain & robuste, bien nourri & bien vêtu, de la sçience des armes, de la créance d'une fatalité inévitable, qui leur ôte même la crainte des maladies contagieuses: elle vient encore de certaines boissons mêlées d'opium, qu'ils appellent *Maslach*, par le moyen desquelles ils se mettent dans une espece de fureur.

J'ai vu des Turcs défaits en campagne par des Chrétiens, ou forcés dans des palanques, se laisser tuer & brûler plutôt que de se rendre. Je les ai vu à Zrincovvart prendre un poste en plein midi, n'étant couverts que de leurs boucliers, sans que le carnage de ceux qui tomboient morts l'un sur l'autre par les coups que nous leur tirions, les arrêtât un moment, ou rallentît

leur travail. Je les ai vu se jetter dans le *Muer* [a] par deux fois, le sabre entre les dents, & une fois dans le *Raab* [b] pour le passer à la nâge en notre présence ; ce qui rend moins surprenante l'action de ces braves Espagnols qui, du tems de Charles V. tenterent de même de passer l'*Elbe* [c] à la nâge, leurs épées dans la bouche.

II°. Ils sont très-obéissans dans l'observation de leurs loix, dans leurs reglemens d'habiter par chambrées, très-exacts au silence, à la priere, au respect pour les Officiers, & à l'exécution prompte de leurs ordres.

III°. Ils sont sobres dans leurs vivres, se contentant de boire de l'eau

---

[a] Le *Muer* est un fleuve qui a sa source dans l'Archevêché de Saltzbourg, & qui se jette dans la Drave sur la frontiere de Hongrie.

[a] *Raab*, riviere qui vient de la Stirie dans la Hongrie, où elle se divise en deux bras qui forment l'Isle de Raab ; & un peu au-delà elle tombe dans le Danube.

[c] L'*Elbe*, grosse riviere d'Allemagne qui a sa source en Silésie, traverse la Bohême & la haute & basse Saxe, passe à Hambourg, & va se jetter à vingt lieues de cette Ville dans la Mer du Nord.

& de manger du ris & du mouron une fois le jour. Ainsi ils ne se chargent point l'estomac ni par la quantité, ni par la varieté des viandes. D'ailleurs ils fatiguent beaucoup, ne contractent point de mauvaises humeurs, & ne corrompent point leur complexion par des excès : voilà ce qui les rend sains & robustes.

IV°. Les récompenses sont excessives parmi eux, & les châtimens atroces; ils sont persuadés que ces deux choses sont comme les rênes de l'Etat, qu'il faut de la rigueur pour faire observer des choses rudes & difficiles, & qu'il faut quelque chose de plus que des louanges pour payer des actions de valeur.

XXIV. Les vertus propres du soldat sont toutes marquées & reglées dans les Loix militaires de l'Empereur, des Suedois & des Hollandois.

I°. Il faut les observer ponctuellement en ce qui regarde la piété, la valeur, l'obéissance & la tempérance: car de prétendre obtenir de bons succès & éviter les mauvais, en offensant celui qui est le dispensateur des uns & des autres, c'est avoir perdu l'esprit.

L'oisiveté est la mere du vice, &

le travail nourrit la vertu, ainsi il faut être continuellement appliqué ou à nuire à son ennemi, ou à prendre ses avantages, ou à s'exercer à ses devoirs & à la fatigue.

II°. MAIS puisque le soldat a tant à souffrir, & qu'il est sujet à des peines si rigoureuses, il est juste qu'il ait de grandes récompenses à esperer.

Par tout où l'on n'a point de considération pour le soldat, la milice tombe : elle étoit bien dans une autre estime, lorsque les Monarques faisoient gloire de Chevalerie, qu'un Roi de France * en 1515. voulut se faire armer Chevalier à la tête de son armée; quand les Rois ambitionnoient la réputation de Capitaine, & que les Césars entreprenoient de faire refleurir la science militaire.

* François I. par Bayard.

3°. LA volonté déterminée du Prince connue de ses sujets, d'honorer & de favoriser la milice; de ne recevoir personne aux charges, qu'il n'ait servi dans les armées; de ne distribuer les honneurs, les récompenses & les privileges militaires, qu'aux gens de guerre, par mérite & non par faveur, seroit un moyen sûr pour rétablir la milice dans son premier lustre.

Il y a des récompenses militaires dans le service d'Espagne, des places fondées à perpétuité pour ceux qui sont réformés, des Ordres de Chevalerie, des Commanderies, des Hôpitaux, des Pensions pour les enfans des peres qui ont bien servi, des secours pour les estropiés & pour les veuves des soldats morts, & autres personnes semblables, générosité qui devroit être imitée de tous les Souverains.

XXV. Le premier & le principal avantage du Turc est le nombre exorbitant de ses troupes*; car, supposé que chaque partie agisse & ne demeure pas inutile, il ne se peut faire qu'en multipliant les agens, on ne multiplie les efforts, & par conséquent les effets.

I°. SOLIMAN entra en Hongrie l'an 1526. avec trois cent mille hommes & trois cens pieces de canon, comme on l'apprit par un transfuge qui le sçavoit en détail. Le même Soliman s'avança jusqu'à *Vienne* [a] l'an 1529 avec

---

[a] *Vienne* en Autriche, résidence des Empereurs de la maison d'Autriche, elle est située sur un bras du Danube auprès de l'endroit où la petite riviere de Vienne se jette dans ce fleuve.

cent

cent cinquante mille combattans, & cent soixante vaisseaux sur le Danube, sans compter les petites barques. L'an 1594. Sinan Bacha, avec cent vingt-cinq mille combattans & quatre-vingt piéces de canon, mit en desordre le camp de l'Archiduc Matthias, & prit Javarin, & deux ans aprés, Mahomet III. avec une armée de 20000 hommes, attaqua *Agria* [a] à la vue du camp des Chrétiens, & la prit.

II°. Cette multitude est justement ce que nous appellons puissance, parce que le plus grand nombre enferme le moindre & le surpasse, de sorte que si une épée a quelque force d'elle-même, plusieurs épées jointes ensemble en auront davantage, & de deux poids, le fort emporte le foible.

Ces inondations de peuples sortis de la *Scandinavie* [b], qui étoit une

[a] *Agria*, les Allemands l'appellent Erla: c'est une Ville considérable de la haute Hongrie avec un bon Château; elle est située sur la riviere d'Agria ou d'Erlas, qui se jette à cinq lieues au-dessous dans la Theysse. Agria est Evêché suffragant de Gran.

[b] On comprend sous ce nom cette grande Presqu'Isle qui comprend la Suede & la Norvege.

pépiniere d'hommes, & qui envahirent autrefois tant de Provinces, tiroient toute leur force de leur nombre & de leur union; & ce n'est pas sans raison que les Princes Chrétiens ont, par rapport au Turc, une maxime passée en proverbe, de ne point réveiller le chien qui dort; car chacun d'eux n'a pas de chaînes pour l'attacher, ni d'exorcismes pour le chasser.

La premiere maxime dans les délibérations de guerre, est de balancer les forces des deux partis; & quand il y en a un fort inferieur à l'autre, comme d'un contre deux, il faut suivre le conseil de l'Evangile, & demander la paix; mais la tyrannie du Turc est plus rude que la mort même; il met dans les Provinces conquises des Gouverneurs qui détruisent les familles nobles, & qui transportent celles qui sont riches; les exemples de ceux qui ont été subjugués tirent continuellement les larmes des yeux. Se laisser gagner par de belles promesses, & se persuader qu'on en sera quitte pour un léger tribut, c'est dormir les yeux ouverts. Il faut ici ou vaincre, ou subir le joug, il n'y a point de milieu; & par conséquent il vaut mieux résister que

de se rendre. Or, pour faire une juste résistance, & opposer au Turc des forces équivalentes, il faut se proposer une armée qui ne soit ni si grosse qu'il soit impossible de la mettre sur pied & de l'entretenir, ni si foible qu'elle ôte l'apparence raisonnable d'obtenir ce qu'on prétend, qui est la victoire.

XXVI.

Demander pour cela 200000 hommes, ce seroit vouloir l'égalité & non la proportion, & témoigner peu de courage, d'esprit & d'habileté. En demander vingt ou vingt-cinq mille, la disproportion est trop grande; c'est un défaut d'expérience, & un excès de témérité. Le trop grand nombre produit la confusion, & ne trouve ni à camper ni de quoi subsister; le trop petit nombre est incapable d'exécuter, méprisable à l'ennemi, & sans confiance en soi-même.

V.Q.Curt. l. 4. in pugnâ Arbelicâ.
Alexandre à Arbelle.

Ce grand, cet intrépide, qui eut la témérité pour compagne, & la fortune pour esclave, se troubla quand il vit la multitude des ennemis opposée au petit nombre des siens. C'est aussi de quoi se plaignirent dans une autre occasion les Soldats de *Valens* [a]

[a] *Valens*, Empereur Chrétien; mais Arrien; il succéda à Valentinien I. & eut pour Successeur Gratien.

Io. LES plus grands Capitaines ont toujours eu de grandes armées quand ils ont voulu faire de grandes choses, parce que les moyens doivent être proportionnés à la fin. Alexandre se mit en campagne avec 120000 combattans pour la guerre des Indes, les Consuls Romains en avoient 87000 à Cannes. Godefroi de Bouillon mena contre les Sarrazins 300000 hommes de pied, & 100000 chevaux. L'an 1532. l'Empereur Charles V eut une armée de quatre-vingt-dix milleFantassins & 30000 chevaux, & l'an 1566. l'EmpereurMaximilien II. se mit en campagne avec 25000 chevaux & 80000 hommes de pied, & il avoit outre cela un grand nombre de barques sur le Danube. Charles V. assiégea Metz avec 80000 hommes. *La Noüe* [a] demande pour la guerre du Turc 40000 chevaux, 50000 Fantassins & 10000 pionniers, & dans un autre endroit, il veut 120000 combattans. Quelles puissantes Armées nous avons vues de notre

[a] *La Noue*, fameux Capitaine François, Huguenot, surnommé bras de fer; il a servi sous les Rois Charles IX. Henri III. & Henri VI. il a été généralement estimé pour sa probité & pour sa valeur.

tems sous les enseignes de l'Empereur, dans le *Holstein* [a] l'an 1638. & en Bourgogne l'an 1637. & contre des ennemis bien moins puissans & moins fiers que le Turc ? Seroit-il impossible de faire ce qui s'est fait autrefois ? De l'acte à la puissance la conséquence est infaillible.

II°. Le mépris qu'on a fait du Turc, a été la principale source de nos pertes, & la témérité ou l'imprudence de combattre sans proportion, peu contre beaucoup, a mis la victoire entre les mains des Barbares. On ne sçauroit assez déplorer les exemples funestes des siécles passés. L'an 1444. Vladislas, Roi de Hongrie, attaqua sur la *Varna* [b], avec une armée de 16000 hommes, celle d'Amurat, forte de 60000 hommes, & y périt avec toute son armée qui fut taillée en piéces, ou sur

---

[a] Le *Holstein* est une grande Province de la basse Allemagne, dont une partie appartient au Roi de Dannemarck, & l'autre au Duc de Holstein-Gottorp ; elle est au nord de l'Elbe.

[b] La *Varna*, riviere qui se jette dans la mer noire du côté de la Bulgarie; il y a à l'embouchure de cette riviere une Ville appellée Varna avec titre d'Archevêché.

le champ de bataille, ou dans la fuite. L'an 1448. Jean Corvin combattit avec 22000 hommes sur la riviere de Schidnitz le même Sultan qui en avoit 80000. & il fut défait. Le Roi Louis n'avoit que 25000 hommes à *Mohatz* [a], & il donna bataille à Solyman qui en avoit 360000. aussi tous ses gens furent entierement défaits, & lui tué [c]. Sur ces exemples *Busbecq* [c] condamne de folie quiconque, avec des troupes foibles & ramassées tumultuairement, ose s'opposer aux puissantes forces des Turcs. C'est sur ce principe que, l'an 1594. l'Archiduc Matthias leva le siége de *Gran* [d], & passa de l'autre

[a] *Mohatz* : ce lieu est dans la basse-Hongrie près de la Ville de cinq-Eglises.

[b] Cela arriva en 1526. & l'année suivante 1527. Ferdinand I. frere de l'Empereur Charles V. fut élu Roi de Hongrie, & en 1687. la Couronne de Hongrie a été déclarée héréditaire dans la Maison d'Autriche.

[c] *Busbecq*, Auteur Allemand, qui ayant été Ambassadeur de l'Empereur à Constantinople, a fort bien écrit sur les affaires des Turcs; il florissoit du tems de Charles IX. & d'Henry III.

[d] *Gran*, Ville Archiépiscopale : elle est sur le Danube à l'endroit où se jette la riviere de Gran.

côté du Danube, à l'arrivée de Sinan Bacha, & que l'an 1598, Schwarzemberg demeura retranché près de Gran, sans quitter ce poste, quoiqu'Ibrahim, Général des Turcs posté vis-à-vis de lui, fit des courses bien avant dans le pays, qu'il portât le feu & la désolation par-tout, qu'il emmenât jusqu'à 13000 esclaves. On eut beau solliciter Schvvarzemberg d'attaquer ou quelques postes des Turcs, ou leurs partis qui pilloient de côté & d'autre; il demeura inébranlable, & il ne voulut ni sortir de ses retranchemens, ni risquer son armée. En 1605. George Basta, dont l'armée n'étoit que de 10000 hommes, demeura tantôt campé à Presbourg, & tantôt entre Commorre & Javarin; il s'entendit faire mille reproches sans s'émouvoir, & il vit prendre à ses yeux *Nitrie* [a], *Tirnau*, [b], l'Isle de *Schutt* [c], Gran, Neuhausel,

---

[a] *Nitrie* ou *Neutra*, Ville Episcopale de la haute Hongrie, sur la riviere de Neutra ou de Neytra.

[b] *Tirnau*, petite ville de la haute Hongrie à six lieues de Presbourg; elle est située sur la riviere de Tyrna, & assez bien fortifiée.

[c] *L'Isle de Schutt*; Isle de la haute Hongrie, elle est formée par le Danube, sa longueur

l'Autriche [a] & la *Stirie* [b], non-seulement sans rien entreprendre de considérable, mais sans faire aucun mouvement pour défendre tant de Villes & tant de Provinces.

XXVII. Afin donc d'agir avec vigueur, & avec quelque apparence de succès, & n'être pas réduit dans la suite à cette sotte excuse : *Je n'y avois pas pensé :* que la principale armée qu'on oppose aux Turcs soit de 50000 combattans, c'est-à-dire 28000 hommes de pied, 2000 dragons, 17000 chevaux pesamment armés, & 3000 chevaux legers.

I°. CELLE des Romains étoit à peu près de ce nombre, quand les deux armées Consulaires étoient jointes ; cela faisoit 40000 hommes de pied & 8000 chevaux, & avec ces forces ils ont vaincu de très-puissantes nations. L'Empereur *Maximilien* [c] demanda

est d'environ dix-huit lieues, & la largeur de douze.

[a] L'*Autriche*. Archiduché situé entre la Boheme, la Moravie, la Hongrie, la Stirie & la Baviere.

[b] La *Stirie* ; Duché appartenant à la Maison d'Autriche : elle a la Hongrie au levant, & l'Autriche au nord.

[c] *Maximilien*. Il y a eu Maximilien I. & Maximilien II.

aux Etats de l'Empire ce même nombre de troupes pour faire la guerre au Turc, c'eſt-à dire 40000 hommes de pied & 8000 chevaux.

II°. AVEC une telle armée on pourra tenir la campagne contre le Turc, & combattre dans l'occaſion, ce qui doit être le but de celui qui fait la guerre, & ſans ce nombre on ne peut ni demeurer en préſence de l'ennemi, ni en venir à une bataille, ni former un ſiége, ni ſecourir une place, ni ſoutenir la réputation de tes armes; mais on eſt réduit à ſe cacher tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre, à demeurer ſans rien faire, & à voir ſes propres pertes ſans y pouvoir remédier; on augmente le courage aux ennemis, on l'ôte aux ſiens, on met le pays au deſeſpoir, on fait mépriſer ſes armes, on laiſſe tout ruiner, parce que le Turc ayant en tête une armée trop inégale, ou il la force dans ſes logemens, ou il lui brûle les fourages aux environs, ou il lui coupe les vivres, & l'affame, ou il lui empêche la retraite, ou il l'oblige à décamper pour la défaire dans la marche, ou il l'enferme & la contraint de ſe rendre à diſcrétion & de ſubir le joug, comme il arriva aux Tranſylvains en Po-

logne l'an 1657. au Comte de la Tour, Général des Suedois, en 1633, en *Siléfie* [a], autrefois à *Craſſus* [b] chez les Parthes. Et parce que ces forces ſeules ne ſuffiroient pas pour balancer celles des Turcs beaucoup plus nombreuſes, ſi elles n'étoient ſoutenues de quelques autres avantages, il faut qu'elles ſoient toutes compoſées de troupes de l'Etat, & non d'auxiliaires; car 10000 hommes de celles-là, ſous le commandement d'un ſeul Chef abſolu, valent mieux que 40000 des autres commandées par différens Chefs. Comme elles ſont ſans diſcipline, ſans expérience, ramaſſées à la hâte, elles ne peuvent rien exécuter d'utile; les ſecrets ſe publient, les mouvemens ſont lents, la diligence eſt retardée, & la facilité d'agir eſt traverſée & rendue difficile par les conſeils, les délibérations & les diſſenſions, parce que chacun a des deſſeins, des opinions, des

[a] La *Siléſie* eſt un Duché dépendant du Royaume de Bohême, Breſlaw eſt la Ville Capitale; elle eſt ſituée entre la Bohême, la Pologne, les Etats de Brandebourg & la haute Hongrie.

[b] C'eſt ce Craſſus qui fut Triumvir avec Ceſar & Pompée.

instructions, des régles & des principes différens, d'où il arrive que la discipline se relâche, que les commandemens ne sont point exécutés, que l'obéissance est contestée, que les actions sont calomniées, & les ordres confondus; de sorte que si l'on prend la balance de Laurent de *Medicis* [a] à mesurer la puissance des Grands, & qu'on mette d'un côté ce que les troupes auxiliaires causent d'embarras dans la guerre, de soupçon dans la politique, & de dépenses dans les finances, & qu'on mette de l'autre le petit nombre de services effectifs qu'elles rendent, on peut conclure sûrement que les troupes auxiliaires qui dépendent de plusieurs, qui viennent peu à peu, & non pas en même tems, augmentent le nombre & diminuent les forces. Et si l'on recherche avec soin pourquoi, dans les années 1542. 1552. & 1566. on ne fit rien de considérable contre le Turc avec des armées de plus de cent mille hommes, on en trouvera la cause

[a] *Laurent de Medicis* fut un des plus sages Princes de son siécle; il étoit Chef de la République de Florence, & sa Maison en est devenue depuis Souveraine : il vivoit sur la fin du quinziéme siécle.

dans cette diversité de troupes mal unies. Quoiqu'on dise qu'elles vivent à leurs dépens, & de leur paye, dès qu'on suppute ce qu'elles coutent en fourages, en ustensiles, en quartiers de rafraîchissement, en passages, en vivres, en présens, en régals, en désordres & en extorsions, on connoîtra dans le détail, que, si l'on eût employé ces dépenses à lever des troupes, on eût pu avec elles seules faire la guerre au Turc, réservant les assistances qui viennent d'ailleurs pour faire diversion, ou pour en tirer de l'argent, des vivres & des munitions.

VIII. I°. LE Turc a une grande quantité d'artisans & de pionniers; il ne manque ni de guides, ni d'espions: quelques-uns y sont attirés par l'argent qu'on leur donne libéralement, & les autres par la crainte de voir leurs maisons brûlées, ou d'être empalés. Les artisans & les ouvriers marchent avec le train d'artillerie comme parmi nous, & on les appelle tous d'un nom commun *Toppi*. Les Turcs en menent beaucoup dans leur armée, & en font encore venir un grand nombre des endroits où ils vont; ils ont à leur service des Renegats Moscovites, Polo-

nois, François, Italiens, Hongrois, & de plusieurs autres Nations, & nous en avons vu beaucoup qui étoient Ingénieurs & Canoniers.

II°. OUTRE les pionniers, qu'ils tirent en grand nombre des villages voisins, ils font servir à cet usage les rendus, les *Asapes* [a], les Armeniens, les volontaires, & leur infanterie la moins estimée; on leur paye à tous le travail qu'ils font. Les Timari-Spahis même sont obligés dans les siéges de faire des fascines, de combler les fossés, de travailler aux tranchées & à d'autres ouvrages semblables, avec l'aide des valets qu'ils menent avec eux.

III°. POUR espions & pour guides le Turc se sert des soldats des places qu'il a dans son voisinage, ce qui lui est d'autant plus aisé, que, plusieurs étant nés sur les frontieres, ou y étant venus dès l'enfance, parlent Hongrois, sont vêtus à la Hongroise, & sçavent les chemins; il employe encore à cela des Renegats du pays qui feignent de s'être sauvés des prisons, ou il prend des paysans tributaires, des Juifs ou

---

[a] Les Turcs donnent le nom d'Asapes à infanterie qui est dans les garnisons.

des prisonniers qu'il corrompt : il a aussi grand nombre de vivandiers & de marchands.

XXIX. Il faut entretenir continuellement dans l'armée Chrétienne toutes sortes de métiers. Pour les pionniers il suffit de les avoir dans le tems & dans les lieux où l'on en a besoin.

1°. Que les artisans & les ouvriers soient habiles, sages, fidéles. On les fait d'ordinaire marcher avec le train de l'artillerie.

2°. Pour les services ordinaires des pionniers, comme de réparer les chemins, faire des fascines, & autres semblables, on se sert de l'infanterie, & des coupeurs de bois dont il y a un certain nombre entretenu dans chaque régiment ; on y employe aussi les valets des soldats : mais, dans les ouvrages extraordinaires, comme de fortifier un camp, de faire des lignes de circonvallation en cas de siége, il faut contraindre les paysans des environs d'y venir, ou payer le travail des soldats.

3°. Pour avoir des guides, des espions, des vivandiers & des marchands, on peut se servir de la maniere des Turcs.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie.

LE Turc mene avec lui de l'artillerie en quantité, & de grand calibre: il en a ses arsenaux pleins à Constantinople, à *Pera* [a], à Temisvvar [b], à Esseck, à Belgrade, à Bude, à *Bagnaluca* [c], & ailleurs; il en fait fondre continuellement du cuivre qu'il tire des mines d'Asie, & il en achette des Anglois, des Hollandois, des François & des Suedois. XXX.

I°. IL en conduit de petite & de grosse, & il en a d'une grosseur démesurée de quatre-vingt, de cent, de cent-vingt livres de balle, & même davantage; il la fait traîner par des busfles, quand il n'a pas la commodité de l'eau. L'an 1594, Sinan Bacha, à la

[a] *Pera* : c'est comme un des fauxbourgs de Constantinople.

[b] *Temisvvar*, Ville avec titre de Comté située sur le Temes dans la haute Hongrie, elle a été cedée à l'Empereur avec tout son territoire par la paix de Passarowitz en 1718.

[c] *Bagnaluca*; c'est la Capitale de la Bosnie qui appartient au Turc.

faveur de son artillerie, passa le Danube auprès de Javarin devant l'armée de l'Archiduc, & la contraignit de se retirer avec quelque desordre dans *Altembourg* [a] de Hongrie. L'an 1664. le Turc fit fondre à Belgrade 12 nouveaux canons dont il avoit dessein de se servir au siége de Vienne.

II°. IL est vrai que cette énorme artillerie fait un grand effet où elle frappe ; mais elle est difficile à conduire, à manier & à rajuster : elle consomme beaucoup de munitions, elle fracasse les affuts, les roues, les platteformes, & même les embrâsures & les épaulemens.

III°. QUOIQUE les Turcs n'arrivent pas à cette juste proportion où nous avons réduit l'artillerie, ils ont pourtant là-dessus quelques bonnes observations : ils enveloppent leurs boulets de peaux de mouton, comme nous faisons les bales des arquebuses rayées, afin de rendre plus justes les coups qui souvent ne le sont pas à cause du vent

[a] *Altembourg*, Ville de la basse Hongrie à quatre ou cinq lieues de Presbourg ; elle est située à l'endroit où le Leïshe se jette dans un bras du Danube.

qu'on donne au boulet. Leurs canons sont aussi gros par la bouche que par la culasse ; ce qui sert à couvrir le canonier lorsqu'il prend la mire, & à régler sans instrument le tir horizontal.

Il faut donner la proportion moderne à toute notre artillerie, aux canons, aux coulevrines, aux piéces de campagne, & à celles de batterie, par ce moyen elle a de grands avantages sur celle des Turcs ; elle est plus aisée à manier, & son effet est plus grand ; d'ailleurs l'uniformité des calibres empêche les canoniers de se méprendre dans le choix des boulets, qui se trouvent ainsi toujours justes aux calibres des piéces. XXXI.

I°. L'ARTILLERIE ordinaire doit être de,

Cent piéces d'environ 3 livres.
Six Fauconneaux de 6 livres.
Six quarts de canons de 12 livres.
Quatre demi-canons de 24 livres.
Deux mortiers de 100 livres.
Six pierriers.

Nous laisserons les canons entiers, parce que deux demis font autant d'effet qu'un entier, & embarrassent moins.

II°. QUAND on veut faire un siége, on y ajoute d'extraordinaire Aa

Quatre quarts de canon.
Six demi-canons.
Quatre mortiers.

III°. Il faut avoir une grande artillerie & proportionnée à celle de l'ennemi, pour couvrir & fortifier les flancs de l'armée quand on marche, quand on campe, quand on combat.

IV°. Les Turcs & leurs chevaux craignent le feu sur toutes choses : ainsi notre avantage consiste principalement à en faire beaucoup.

V°. Le canon sert extrêmement à la défense des lignes d'un camp fortifié, parce que, comme on n'en vient pas si vîte aux mains que dans une bataille qui se donne en raze campagne, l'artillerie a le loisir de tirer souvent. On charge les pierriers de grenades, de bales de feu, de boulets rouges, de cartouches & de ferrailles.

Article Troisie'me.

Des Munitions de Guerre & de bouche.

Le Turc a en abondance tout ce qui suit l'artillerie & son train, comme munitions, feux d'artifices, batteaux & instrumens. XXXII.

I°. Il fait continuellement travailler à la poudre dans tous les lieux de sa frontiere; il lui en vient du *Caire* [a], & d'Egypte, il en achette des Chrétiens, & il en a si abondamment, qu'il en consomme plus à tirer inutilement & par fantaisie, que nous n'en employons aux usages nécessaires. quand il est à un siége, ou en campagne; on crie tous les soirs, pendant la priere publique, *halla*, *halla*, c'est-à-dire, *Dieu*, *Dieu*, & après ce cri on fait une salve générale de tout ce qui se trouve de piéces dans la tranchée, dans les lignes d'approche, & dans les

[a] Le *Caire* est la Capitale de l'Egypte, & une des plus grandes Villes du monde; c'est la résidence du Bacha d'Egypte; les Grecs & les Coptes y ont chacun leur Patriarche.

autres parties du camp, ce qui se pratique tous les jours. De-là il est aisé de juger combien il se consume de munitions à plaisir. Au reste sa poudre est excellente, comme il paroît par le bruit, la force & la longueur des coups.

IIo. IL a aussi un nombre infini de grands batteaux sur le Danube & sur les autres grosses rivieres, & beaucoup de petits qu'on porte sur des charettes. Il en fit préparer un grand nombre de ces derniers l'an 1663. quand il eut dessein d'attaquer Javarin. Les instrumens propres à remuer la terre, comme pêles, hoyaux, bêches, & pour toutes sortes d'autres ouvrages, se trouvent en quantité dans son armée, & outre ce qu'il en mene avec lui, il fait encore enlever de force ce qui s'en trouve dans les lieux voisins.

XXXIII. Les choses nécessaires à notre artillerie & à ses dépendances, doivent être proportionnées au nombre des piéces, & à l'usage qu'on en veut faire.

Io. IL faut que la munition soit abondante dans les magasins, & qu'il y en ait avec l'armée au moins assez pour tirer 100 coups de chaque piéce, & 300 de chaque mousquet. On ne peut pour-

tant donner là-dessus de regle certaine, parce qu'elle change selon le dessein que l'on a, la facilité ou la difficulté du transport, l'éloignement ou le voisinage des magasins, le plus ou le moins de commodité de remplacer de proche en proche ce qui s'en dissipe tous les jours.

II°. Il s'en consume beaucoup dans les factions. Les Suedois, l'an 1648, consumerent sans fruit 4000 quintaux de poudre au siége de Prague. Leur Roi Charles Gustave en consuma 12000 devant *Coppenhague* [a], & le Visir 6000 devant Neuhausel, l'an 1663. Souvent les entreprises manquent faute de munitions. L'an 1645. les impériaux ayant achevé leurs mines devant *Glogau* [b] en Silesie, & n'ayant point de poudre pour les charger, furent si long-tems à en attendre

---

[a] *Coppenhague* : c'est la Capitale du Royaume de Dannemarck ; elle est bâtie dans l'Isle de Seeland, sur le Sund ; son port peut tenir 500 gros Vaisseaux.

[b] *Glogau*, Ville de Silesie avec titre de Principauté ; elle est bâtie près de l'Oder ; mais ce fleuve, depuis quelques années, s'en est un peu éloigné.

que l'armée de Suede commandée par Torstenson eut le loir de venir au secours, & de faire lever le siége.

Il faut pourvoir tantôt une place, & tantôt une autre, & fournir exactement celles qu'on a conquises nouvellement.

III°. La méche brûle jour & nuit.

IV°. Il faut avoir une grande quantité de grosses grenades, environ dix mille pour jetter à la main, & d'autres qui s'ajustent au bout de la baguette, & qui se tirent avec le mousquet : cette sorte de grenade est de l'invention du Roi de Suede, qui s'en servit à l'assaut de Coppenhague : il faut avoir des Compagnies de Grenadiers.

V°. Qu'on ait un pont de batteaux, d'autres petits batteaux sur des chariots, des ponts de jonc qu'on puisse jetter aisément, des barques, ou des pontons plats pour les grandes rivieres, des Galeres & des *Saïques* [a] pour le Danube, des affuts marins pour les demi-canons, & pour les quarts de canons.

---

[a] *Saïques* ; de petits Bâtimens marchands fort en usage dans le Levant.

VI°. QU'IL y ait dans l'armée des instrumens pour toutes sortes de métiers, des sacs à terre, des palissades, des échelles pour l'assaut, des chausse-trapes, des éperons à glace, des chariots pour fermer le camp, une compagnie de Mineurs, quelques compagnies de Pionniers, certaines petites charettes à deux roues tirées par un cheval, lesquelles conduisant les munitions sans embarras au travers de la foule, & par les intervalles les plus serrés, sont fort commodes dans les combats, parce qu'étant légeres, & tournant sur leur centre sans faire un grand tour, elles passent par-tout, & ne causent point de désordre.

VII°. ON doit observer soigneusement les parties suivantes, qui nous donnent un grand avantage sur le Turc : la fortification, dont il ignore la finesse ; le maniement aisé de l'artillerie, qu'il manie lentement ; les feux d'artifice, les mouvemens qui sont fort distincts dans notre armée, au lieu qu'ils sont très confus dans celle du Turc.

VIII°. POUR ce qui regarde la conduite de l'artillerie & de son train, c'est une des plus grandes dépenses du

Prince, & où il se peut faire le plus de friponneries, soit dans l'achat, la nourriture & l'entretien des chevaux, soit en les faisant servir à des usages particuliers, soit en détournant les fourages, ou par d'autres manœuvres de cette espéce. Ainsi ce seroit une grande épargne pour le Prince de traiter avec les Charretiers, à condition de fournir les chevaux, & de conduire les canons à leurs frais pendant toute la campagne. Par ce moyen on éviteroit les tromperies, & à la fin de la campagne on ne seroit pas chargé de l'entretien des chevaux. C'est ce qu'on a fait autrefois avec un profit considérable pour le tresor; & c'est ainsi qu'en usent les autres Princes.

XXXIV. Le Turc a beaucoup de vivres, de pain, de ris, de viandes.

I°. IL fait ses provisions & ses magasins à loisir; il seme quelquefois des bruits faux sur ses desseins, afin de surprendre l'ennemi qu'il veut attaquer; & quelquefois il publie ce qu'il veut faire, afin de tromper même par la vérité. Il mene avec lui des provisions en abondance à cause de la prodigieuse quantité de bagages qu'il a: les Paysans des environs lui en apportent encore,

core, ou par la crainte d'être châtiés, & de voir brûler leurs maisons, s'ils manquent d'obéir, ou par l'amour du gain : car dans le camp tout leur est payé argent comptant. On ne donne le pain de munition qu'aux Jannissaires, les autres sont obligés de l'acheter à leurs dépens : mais le Sultan est obligé de le faire voiturer à ses frais jusqu'au camp. On le distribue en petite quantité à cause de la sobrieté dans laquelle on vit. Les Jannissaires ne mangent qu'une fois le jour au coucher du Soleil, & ne boivent point de vin, & c'est un bien d'autant plus grand, que leurs estomacs n'en souffrent point, parce qu'ils y sont habitués.

Le Turc n'entre en campagne que quand les grains sont presque mûrs, & les herbes nourrissantes. Les Provinces de Moldavie, de Valaquie, de Transilvanie, de Macedoine, de *Servie* (a & d'Egypte sont naturelle-

(a) La *Servie* est un Royaume très-riche, elle a le Danube & la Save au nord, & la Bosnie au couchant : on l'appelle aussi Rascie. Belgrade est une des principales villes de ce Royaume ; ainsi l'Empereur en possede une

ment très-fertiles en orge & en froment. Il fait d'ordinaire des amas de biscuit, de farines & d'orge à Belgrade.

XXXV. IL est important sur toutes choses de se bien fournir de vivres, puisque le succès de la guerre en dépend : tant d'armées se sont ruinées, tant d'entreprises bien concertées d'ailleurs ont échoué, & on a tant souffert dans les dernieres guerres par le manque de vivres, qu'il y auroit une négligence insupportable à retomber à l'avenir dans les mêmes inconvéniens.

I°. UNE belle armée de 16000 fantassins & de 8000 chevaux, conduite par Corvin fut malheureusement défaite sans combattre l'an 1537. par un petit nombre de Turcs, faute de vivres. Par une semblable faute l'an 1600. l'armée que le Duc de Merçoeur menoit au secours de *Canise* (*a*)

---

partie les anciens Souverains du pays s'appelloient Despotes, c'est-à-dire, maîtres absolus.

(*a*) *Canise*, Ville de la basse Hongrie du côté de la Stirie : elle n'est pas loin de l'endroit où le Muer & la Drave se joignent; elle est mal fortifiée, mais elle est entourée d'un marais très-profond, & presque impraticable,

assiégée par les Turcs, ne put exécuter l'entreprise, & la place se perdit. Le soldat peut-il travailler quand il n'est pas nourri ; manier les armes quand il ne peut se soutenir lui-même ; avoir du feu & de la hardiesse, quand il n'a point de sang dans les veines ? quel moyen de souffrir les incommodités des chemins, des saisons, des veilles, des fatigues, quand on est nud & sans souliers ? les désertions, les maladies, le relâchement de la discipline, la haine & l'animosité du paysan, qui défend son bien, sont des suites du manquement de vivres. Quand le soldat manque du nécessaire, l'ardeur du combat se refroidit ou s'éteint tout-à-fait, le pays est saccagé, les enseignes sont abandonnées sans qu'on puisse en conscience punir le soldat, qui est forcé de chercher de quoi vivre, quand on ne lui en donne point.

II°. LE remede à ce mal est de remplir de bonne heure les magasins, tant pour les garnisons ordinaires, que pour les armées ; s'il n'y a pas de magasins, il en faut bâtir en des lieux propres pour cela, où la communication soit sûre, & où la conduite des

convois ne puisse être empêchée par l'ennemi ; il les faut établir dans des Places commodes & fortes, où les Marchands, les Vivandiers, les Fermiers, & autres gens de cette sorte, puissent aborder avec sûreté ; c'est ce que fit Scipion à *Carthagéne a)*, Pompée à *Durazzo* (*b*, Annibal à *Tarente*.(*c*)

10. Ces lieux pourroient être en Hongrie, *Presbourg* (*d*), *Raab* (*e*), *Comorre* (*f*, *Rackelsbourg* (*g*, *Casso-*

(*a*) *Carthagéne*, ville d'Espagne située sur la côte de Murcie ; elle a un très-bon port, & est très-marchande. Son Evêque est suffragant de Tolede.

(*b*) *Durazzo*, cette ville appartient au Turc ; elle est située sur la côte d'Albanie, elle a un très-bon port.

(*c*) *Tarente*, ville du Royaume de Naples, avec titre de Duché ; elle est située dans une presqu'isle du Golfe de Tarente ; elle a un port, mais les gros bâtimens n'y peuvent entrer.

(*d*) *Presbourg*, Capitale de la haute Hongrie : c'est là où les Rois de Hongrie prennent la Couronne.

(*e*) *Raab*, cette ville s'appelle autrement Javarin ; elle est située dans la basse Hongrie, à l'endroit où le fleuve Raab se jette dans le Danube.

(*f*) *Comorre*, ville de la basse Hongrie entre le Waag, & la Neytra à un coin de l'isle de Schutt.

(*g*) *Rackelsbourg*, cette ville est dans la Stirie sur le Muer.

vie (*a*), Zathmar (*b*).

20. Mais il ne faut pas aisément laisser derriere soi une Place ennemie qui soit forte, sur tout le long des grandes rivieres, ni se mettre en campagne sans fours & sans moulins, parce qu'il est impossible en Hongrie de défendre le plat pays contre le Turc, & que les paysans s'enfuient d'eux-mêmes, abandonnent leurs maisons & leurs terres, font la guerre au soldat, & ne veulent rien donner.

Les Hongrois même pillent les paysans, le Turc les détruit & les brûle, tant pour jetter l'épouvante dans le pays, que parce qu'il a ses magasins bien remplis de longue main, & que par consequent il peut subsister dans des campagnes désolées, que les autres sont contraints d'abandonner ; car on ne peut demeurer dans le désert avec une armée, sans qu'il y ait du

(*a*) *Cassovie :* les Allemands appellent cette ville Gaschaw; elle est située sur la riviere de Hornat, qui a sa source dans la Transylvanie, & tombe dans la Teysse. Cassovie est grande & bien bâtie, & a le plus bel arsenal du pays.

(*b*) *Zathmar :* ville de la haute Hongrie située dans une isle formée par la riviere de Samos, & qui est Capitale d'un Comté de ce nom.

murmure, quand même la manne y tomberoit. Or si les campagnes sont ravagées, & les paysans chassés, qui cultivera les terres pour les années suivantes ? Les armées & les garnisons périront, si leur subsistance dépend de la récolte. On n'en trouve pas davantage sur les terres du Turc, parce qu'elles sont incultes & désertes, & que tout le monde s'enfuit, & se retire aux lieux de sûreté. Quoique l'on soit même victorieux & maître de la campagne, il faut bien du tems pour apprivoiser les paysans, & les faire revenir dans leurs maisons, pour empêcher le soldat de les inquiéter, pour bâtir sur la frontiere des Places qui les couvrent & qui les défendent, & pour leur fournir ce qui est nécessaire pour cultiver la terre. Ainsi il faut faire état de continuer la guerre pendant quelques années à ses dépens ; & on ne doit pas se flater de tirer sa subsistance du pays ennemi. On ruineroit ses troupes, & on feroit obligé de dire à sa confusion : *Je n'y avois pas pensé*, *non putaram*.

Pour ce qui regarde les vivres, le mieux est d'avoir des gens qui se chargent de fournir le pain durant toute la

campagne, & en fixer la quantité, la qualité & le prix. C'est ainsi qu'en usent les Espagnols en Flandre & en Italie; les François & les Hollandois le font aussi, même pour l'entretien des places. Mais comme on ne peut pas toujours cuire le pain à tems, ni le distribuer quand il est cuit, ni le conserver sans qu'il se gâte, il est bon d'avoir du biscuit pour s'en servir au besoin : le ris pareillement épargne les moulins & les fours, & nourrit plus que le pain.

On a aussi quelquefois du vin & de la bierre pour la santé du soldat, qui n'a pas l'estomac fait à l'eau comme le Turc, & on mene un nombre suffisant de chariots pour les vivres.

Article Quatrième.

Du Bagage.

Le Turc a une prodigieuse quantité de bagage. XXXVII.

I°. L'Armée est comme une forteresse mobile, qui doit mener avec elle tout ce qui est nécessaire pour vivre, pour combattre, & pour les autres usages. On en charge les bateaux, les

charettes, les chameaux, les chevaux, les buffles & les hommes même, & l'on comprend sous le nom de bagage tout ce qui embarrasse, parce qu'en effet on ne peut le garder sans incommodité, le conduire sans embarras, ni l'entretenir sans dépense : mais le besoin en est si grand qu'une armée qui n'en a point, ou qui l'a perdu par quelque accident, est détruite sans combattre : c'est un mal nécessaire, dont on ne peut ni se passer, ni s'accommoder.

Ce qui fait que le Turc en a tant, c'est que le Grand-Seigneur & les grands Officiers en menent tant qu'ils veulent. On donne ordinairement à dix Janissaires un cheval, sur lequel ils mettent leurs manteaux & les autres choses legeres, les plus pesantes se chargent sur les charettes, que les paysans des pays conquis leur fournissent en partie : ce qui ne coûte rien au Prince ni au Soldat, & n'embarrasse point dans les quartiers d'hyver : quand le soldat les perd il ne perd rien du sien : d'ailleurs cela est très-commode pour une course ou pour quelque expédition qui demande de la diligence : car alors on met l'infanterie des-

ſus. Ils ont tous des tentes ; il n'y a pas un ſeul homme dans l'armée du Turc qui dorme à découvert : ils ont des chevaux, des outres de cuir, des valets qui leur portent de l'eau, qui dreſſent leurs tentes, & qui leur apprêtent à manger, de ſorte qu'ils n'ont point d'autres ſoins que de combattre. Ils font encore venir par extraordinaire les charettes des villages tributaires, & ils en donnent une pour trois ſoldats.

1°. Les Spahis ſe mettent par chambrées de cinq ou de ſix, & achetent un ou pluſieurs chameaux ou chevaux, pour porter tout ce qui leur eſt néceſſaires.

2°. Les *Tartares* (a) menent chacun quatre ou cinq chevaux, & quand il y en a un de las, ils ſe jettent ſur un autre.

(a) Sous le nom de *Tartares* ſont compris pluſieurs peuples différens, qui habitent aux environs de la Mer Noire & de la Mer Caſpienne, ces peuples ſont très-barbares, & ne vivent preſque que de pillages ; il y en a une partie qui ſont Mahometans, les autres ſont payens. Ceux de la petite Tartarie ſont ſoumis au Turc, ceux de la grande ſont ſoumis au Czar, ou indépendans, & l'Empire de la Chine eſt aujourd'hui gouverné par des Princes Tartares.

3°. Enfin le Turc a quantité de buffles, de chevaux, de chameaux, de pionniers, de paysans tributaires, & d'autres hommes de cette espece pour servir dans ses armées.

XXXVII. On ne peut pas se passer de bagage, mais il ne faut que le nécessaire, & rien de superflu.

I°. LE bagage excessif détruit le pays, les provisions & les fourages, & consume en peu de jours ce qui devroit durer long-tems, rend l'armée immobile, ou du moins lente à l'exécution, cause du désordre, occupe tant de terrein qu'on a de la peine à le renfermer dans les lignes du camp, & que dans les marches & dans les batailles on ne peut ni le tenir dans les rangs, ni le couvrir.

II°. AVEC trop peu de bagage on ne peut suppléer aux besoins des campemens, & sur tout dans les guerres qui se font dans des pays déserts, ou trop serrés, où l'on a peine à trouver les choses nécessaires, & où l'on est presque par tout à découvert : de sorte que si le soldat ne porte avec lui des tentes, des ustenciles & ses autres nécessités, les incommodités qu'il souffre lui causent des maladies, & la mort,

ou le font déserter ; celui qui est aujourd'hui écrit sur le rôle, en est effacé demain, & il faut deux fois plus d'argent pour en lever un nouveau que pour conserver l'ancien, outre que par ce moyen on ne peut jamais parvenir à avoir de vieilles troupes, & une milice disciplinée.

III°. Qu'on ait donc du bagage : mais qu'il soit réformé, & qu'on ne souffre point de bouches inutiles. On passe ordinairement quatre charettes à chaque compagnie.

ARTICLE CINQUIE'ME.

De l'Argent.

LE Turc a un grand trésor. XXXVIII.

I°. Ses revenus ordinaires, le commerce de Constantinople & du Caire, les tributs des Chrétiens, les présens, les successions des Vassaux, les confiscations, les amendes, les douanes, les recherches, les impôts, les tailles, les gabelles, les dixmes du butin, des grains, des bestiaux, les profits des lettres patentes qu'on expédie, les mines de Servie, de Bosnie, de Macedoine, d'Asie, remplissent

continuellement ses coffres. Ali Bacha, qui mourut à Bude l'an 1664, laissa plus d'un million au Grand-Seigneur.

Quand le Sultan va à la guerre en personne, il fait conduire son trésor avec lui, & quand le Visir commande l'armée, on lui apporte à lui-même les tributs des Provinces sans qu'ils passent par d'autres mains; ainsi il peut faire une guerre vigoureuse.

III°. De là vient que le soldat est payé ponctuellement : sa solde même croît toujours par dégrés, & devient meilleure encore à l'avenement des nouveaux Sultans, & à la premiere sortie qu'ils font en campagne : outre ce que leur valent les gratifications, & la longueur du service, ils ont l'habit & ce qui leur est nécessaire. Les Soldats Timariots s'entretiennent de leurs revenus; mais ils reçoivent tous des présens extraordinaires, & au Siége de *Varadin* (a) Ali-Bacha leur donna la

(a) *Varadin*, grande ville de la haute Hongrie du côté de la Transylvanie. Elle est située sur le fleuve Sebeskeres. Ali Bacha la prit en 1661, & les Chrétiens s'en sont rendus maitres en 1692.

valeur de plus de cinquante mille écus, & le Grand Visir en 1663. devant Neuhausel, outre les gratifications qu'il fit, paya comptant iusqu'au foin & à la paille que les paysans y apporterent, ce qui mit l'abondance dans le camp, & lui attira l'affection des peuples. Quand on traite ainsi le soldat, on est en droit de le punir ; mais on ne peut châtier celui qui vole, quand on ne le paye pas, & il ne peut s'empêcher de voler quand il veut vivre.

Il faut établir parmi nous un trésor militaire séparé des coffres de la chambre, & assigné sur des fonds effectifs : la guerre est un animal insatiable ; elle fait les Princes grands, mais non pas riches. XXXIX.

1o. Que le soldat soit donc payé régulierement, sans quoi il est impossible de maintenir la discipline, & d'observer la rigueur dans les revues ; d'où il arrive qu'il se trouve beaucoup de gens sur les rôles, & peu dans le service ; que les Officiers prennent des soldats pour domestiques, & les exemptent des gardes ; que le pays se ruine ; que le soldat est contraint ou de piller, ou de se laisser mourir de misere, ou de déserter, ou de se mu-

tiner. Celui qui eſt continuellement expoſé à la mort, ou à quelque choſe de pis, qui eſt l'eſclavage, ne gagne-t-il pas bien la ſolde qu'on lui donne? qu'on la lui paye donc exactement, mais non pas aux abſens, ni aux mortes-payes, ni aux valets, & qu'on puniſſe ſéverement les friponneries.

IIo. Outre ces ſortes de dépenſes ordinaires, il faut avoir de l'argent pour les extraordinaires, pour les eſpions, les couriers, les préſens, les travaux des retranchemens & des ſieges, & autres choſes ſemblables. Dans les autres pays on met à contribution les lieux d'alentour; le ſoldat en tire quelque profit, & ce qu'on achete ne ſe paye que ce qu'il vaut; mais en Hongrie il n'en eſt pas de même, on ne taxe point ce qui ſe vend dans le camp, & le prix en excede toujours la valeur.



CHAPITRE III.

De la Disposition.

PLusieurs lignes peuvent aller d'un point à un autre ; mais il n'y en a qu'une qui soit la droite & la plus courte ; toutes les autres sont courbes & longues. Il y a diverses manieres de faire la guerre : mais il y en a une qui est la plus sûre & la meilleure, qui mérite une grande application, & qui est comme la pierre fondamentale de tout l'édifice. Il ne faut pas ici compter, mais peser les opinions, parce que ce qu'il y a de meilleur est profond, & par conséquent caché aux yeux peu clairvoyans. XL.

Outre les forces & le dessein dont on a déja parlé, la disposition regarde encore la maniere, le tems & le lieu.



ARTICLE PREMIER.

De la disposition par rapport à la maniere.

XLI. LE Turc n'entreprend point deux guerres en même-tems, non plus que les Romains, & s'il a fait la guerre à l'Empereur avant que d'avoir fini celle qu'il avoit avec les Vénitiens, c'est qu'il étoit résolu de se tenir contr'eux sur la défensive.

XLII. Les guerres du Turc sont grosses & courtes, il cherche les batailles, & par conséquent les lieux découverts. C'est pour cela qu'il se met en campagne avec de grosses armées, & qu'il marche à l'ennemi pour le combattre. Il donne par là de la réputation à ses armées, & de la terreur à ses ennemis : il a de cette maniere une armée toujours aguerrie & composée de vieilles troupes, au lieu que l'ennemi avec lequel il fait la paix, après quelques conquêtes, licentie les siennes, & demeure desarmé, & quand il veut reprendre les armes il n'a que des gens sans expérience. La loi de *Licurgue* (a)

(a) Fameux Législateur des Lacedémoniens.

de ne jamais faire long-tems la guerre avec le même ennemi étoit pleine de sagesse.

I°. Il ne divise point ses forces en campagne, s'il le fait, c'est très-rarement. Les grands fleuves divisés en plusieurs bras sont guéables en beaucoup d'endroits, & les armées séparées en plusieurs corps s'affoiblissent, & ne peuvent rien faire de grand. Walstein observa toujours soigneusement cette maxime, excepté à Lutzen, d'où ayant envoyé Pappenheim avec quelques Régimens vers *Hall* (a) en Saxe, & Galas en Silésie, il fut surpris & attaqué par le Roi de Suede, & paya la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas suivi sa regle. XLIII.

II°. QUAND le Turc fait un siége, il envoye les Tartares, & semblable Cavalerie auxiliaire faire le dégât, brûler, saccager, & jetter l'épouvante dans le pays par le carnage, par les enlevemens & par les incendies : mais

(a) *Hall* : Cette ville est située sur la rive droite de la Saale, & est dépendante du Duché de Magdebourg : il y a une Université fameuse établie en 1694. par le Roi de Prusse dernier mort.

l'armée Turque demeure toujours unie.

XLIV. Avant que d'entreprendre la guerre contre le Turc, il faut renouveller la paix avec ses voisins, ou bien prolonger les treves pour un tems limité.

I°. LA premiere assistance qu'on demande aux Princes Chrétiens est de ne point nuire, & ce secours négatif, pourvu qu'il soit de bonne foi, est beaucoup plus efficace que des secours effectifs moins sinceres. La seconde assistance est l'argent, les vivres, les munitions. La troisiéme est la diversion.

II°. L'ARME'E que nous avons proposée ci-dessus pour faire la guerre au Turc en Hongrie est assez forte, & l'Empereur peut l'entretenir à ses frais. Ainsi ce qui viendroit d'ailleurs seroit superflu : on le comprendra aisément pour peu qu'on fasse réflexion sur ce qui s'est passé dans les dernieres guerres, où les troupes Impériales agirent seules dans les années 1661. 62. & 63. & si l'an 1664. on ne les eut pas séparées, & envoyées en diverses entreprises qui les ruinerent, & qu'elles fussent demeurées unies en un seul corps, elles eussent sans doute execu-

té seules, tout ce que firent les secours, dont il n'y eut qu'une très-petite partie qui combattit dans les occasions. Combien d'années les Venitiens ont-ils soutenu seuls la guerre contre le Turc, & avec honneur ?

Qu'on jette les fondemens d'une guerre longue, & qui continue pendant plusieurs années : qu'on ne fuye point les batailles, mais qu'on les donne avec avantage. XLVI.

I°. LA guerre longue est nécessaire, 1°. Parce qu'elle est d'ordinaire directement opposée au dessein du Turc. 2°. Parce que les dépenses qu'il faut faire, & les peines qu'on a d'abord à surmonter les premieres difficultés, ne serviroient de rien si la guerre ne duroit. 3°. Parce que sans cela une armée perpétuelle, dont on ne peut aucunement se passer, deviendroit à charge à l'Etat, au lieu de lui être utile.

II°. SE persuader de faire à la guerre des progrès & des conquêtes, sans combattre en campagne, & sans en venir à une journée, si ce n'est pas une contradiction dans les termes, c'est au moins un paradoxe, dont quelqu'un s'est à bon droit mocqué. Je sçai que Lazare Swendi, Capitaine de renom,

étoit d'avis de ne point combattre, & que pour des raisons assez fortes il vouloit demeurer sur la défensive, & dérober, pour ainsi dire, les avantages qu'il gagnoit. Mais est ce un avantage que de gagner en détail & de perdre en gros, de surprendre une bicoque, & dabandonner les Places & la campagne, ce qui ne manque jamais d'arriver à une armée qui ne peut se présenter devant l'ennemi; & quand même on feroit par-là quelque progrès, il seroit toujours lent, & l'on ne verroit jamais de fin à la guerre, dont le capital se décide dans les batailles, & dans les grands siéges: tout le reste, comme les partis, les courses, les surprises, les embrasemens des maisons & des granges sont des accidens qui importent peu ou point du tout au gros de l'affaire, & fonder là-dessus la conduite de la guerre, c'est laisser le corps & embrasser l'ombre: car comment peut-on se hasarder à défendre un passage, faire tête à l'ennemi, attaquer un endroit qu'il garde, si sentant sa propre foiblesse, & résolu de ne point combattre, on demeure toujours dans la crainte d'être surpris ou de s'engager de maniere

qu'on ne puisse se retirer quand on le voudra ? & si vos soldats & les ennemis s'apperçoivent de cette résolution, quelle sera la crainte des uns & la hardiesse des autres ? Il est donc absolument nécessaire d'être en état de combattre, & de tenir la campagne.

IIIo. Il ne faut pourtant pas en venir à une bataille légerement, avec témérité & sans avantage, ni se laisser réduire à la nécessité de combattre malgré soi : mais attendre les conjonctures favorables. Fabius ne fuyoit pas le combat : mais il vouloit le donner à son avantage, & tenir pour cela toujours ses troupes si bien préparées, qu'en donnant une bataille il pût raisonnablement espérer de la gagner.

ARTICLE SECOND.

De la disposition par rapport au temps.

LE Turc se met tard en campagne, & s'en retire bien-tôt. XLVI.

Io. Il ne peut sortir de bonne heure, tant à cause de la grande distance des lieux où sa milice est répandue, que parce qu'ayant beaucoup de Cavalerie & de bagage, il est obligé d'at-

tendre qu'il y ait des herbes & des fourages, outre qu'il ne marche qu'après avoir donné le verd à ses chevaux au moins pendant quinze jours dans le mois de Mai, & pour la même raison il se retire dès l'automne, c'est-à-dire vers la saint Martin, ce qui est chez lui une espece de loi établie par la coutume.

Quand même il voudroit demeurer plus long-tems, il ne le pourroit pas, soit parce que quelques unes de ses troupes ont leurs quartiers fort éloignés, soit à cause qu'étant la plûpart accoutumées au climat d'Orient, qui est fort chaud, comme les Arabes & plusieurs autres, & les chevaux mêmes étant délicats, ils ne peuvent souffrir la rigueur d'un pays froid; soit enfin parce qu'il ruine entierement des lieux qu'un autre plus sage conserveroit pour y passer l'hyver.

XLVII. L'avantage que nous avons sur le Turc est d'entrer en campagne plûtôt que lui, & d'en sortir plus tard.

I°. On a par-là le moyen de forcer une place, de ravager le pays, ou d'exécuter quelque autre entreprise avant qu'il puisse s'y opposer.

II°. Il y auroit un grand avantage

à faire la guerre en hyver, parce que,

1°. Le Turc ne sçait comment s'y prendre, & avant qu'il y fut accoutumé il auroit fait des pertes irréparables : il ne le peut pas même, à cause qu'il est chargé de trop de gens qui ne buvant que de l'eau sont moins capables de résister au froid; d'ailleurs il n'y a pas assez de fourage pour tant de cavalerie, & ses chameaux ne sont pas faits à marcher sur la glace, ni ses chevaux à être cramponnés. Mais soit loi, soit coutume, le Turc ne veut point faire la guerre en hyver. Et qu'on ne dise pas que le Turc a passé quelques hyvers au siege de Candie; car outre qu'il y avoit très-peu de cavalerie, les tranchées y étoient accommodées, & couvertes comme des maisons; on changeoit les troupes de tems en tems, & elles ne souffrirent aucune des fatigues d'une armée qui campe.

2°. Les glaces dans l'hyver facilitent beaucoup d'entreprises, donnent le moyen de passer les rivieres, d'attaquer les places situées dans les marais, & on épargne le passage des troupes pour aller en quartier d'hyver, & revenir au printems.

III°. MAIS pour faire cette guerre il faut avoir,

1°. Des gens frais, bien vêtus, bien nourris, bien payés, avec des quartiers & des postes sûrs, où l'on puisse laisser le bagage quand on va à quelque expédition.

2°. Des magasins fournis par avance de farine, de biscuit, d'avoine, de bois, de moulins & de fours.

3°. Des pelles, des hoyaux, des pics & des bêches, dont le fer soit aceré & trempé.

4°. Des tentes pour les soldats, qui n'ont pas toujours la commodité de faire des barraques.

5°. Des fers cramponnés pour les chevaux.

6°. Du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, du ris & du biscuit.

7°. Des traîneaux pour mener l'artillerie, quand il y a beaucoup de neiges.

8°. Il faut que la moitié de l'armée travaille pendant les premiers mois d'hyver, tandis que l'autre se repose, & que celle-ci relaye l'autre à son tour pour le reste de l'hyver.

9°. Que les recrues aillent sans cesse comme l'eau d'une source vive pour rafraîchir

rafraîchir les Régimens, qui diminuent beaucoup parmi de si grandes fatigues.

10°. Quand on va dans des lieux où il n'y a ni forêt ni village, il y faut mener du bois; & comme les rivieres sont commodes pour cela, il ne faut pas s'en éloigner. Les Venitiens en porterent jusqu'à Candie.

ARTICLE TROISIE'ME.

De la disposition par rapport au lieu.

LES conquêtes du Turc se tiennent toutes, il ne les fait point par saut, & il ne laisse jamais entre deux aucun pays qui ne soit à lui. XLVIII.

I°. C'est une chose très-importante pour maintenir une puissance établie; sans cela, quelque grande qu'elle soit, il est difficile qu'elle n'ait quelque endroit foible, au lieu qu'étant unie elle peut sans obstacle & en peu de tems porter toutes ses forces où le besoin l'appelle: car la ligne du centre à la circonférence est toujours courte.

II°. IL est dangereux & embarrassant d'avoir à passer par les Etats d'autrui, il n'est pas prudent de s'avancer bien

loin sans avoir des places pour assurer ses derrieres, & sa ligne de communication. Demander ces places, ou les prendre, c'est s'attirer la haine de celui à qui elles appartiennent, & se faire un nouvel ennemi, caché ou déclaré.

XLIX. Le Turc n'attend point la guerre chez lui, il la porte chez les autres.

1°. La continuité de ses Etats, & ses armées toujours sur pied, lui en donnent la commodité. *Othon* (*a*) avoit résolu d'aller jusques dans la Gaule au-devant de *Vitellius* (*b*: mais ayant appris que Cecina avoit déja passé les Alpes, il envoya saisir & défendre les rives du *Po* (*c*), qui étoient l'extrémité de l'Etat. Sulpicius Galba haranguant les Romains, les exhortoit à porter la

(*a*) *Othon*: il fut nommé Empereur après le meurtre de Galba.

(*b*) *Vitellius*: Celui-ci fut nommé Empereur par l'armée d'Allemagne qu'il commandoit.

(*c*) Le *Pô*: C'est la plus grande riviere d'Italie: elle prend sa source sur les frontieres du Dauphiné, traverse les Etats de Savoie, le Milanois, le Parmesan, le Mantouan, & va se décharger dans le Golfe de Venise par quatre embouchures, auprès de Comachio dans le Ferrarese.

guerre dans la Macedoine : les raisons en sont évidentes, parce qu'en gagnant dans son pays, on ne gagne rien ; & qu'en y perdant on perd l'Etat. Il paroît plus de courage à attaquer qu'à défendre, & l'on combat avec moins de vigueur chez soi, parce que l'espérance de se sauver dans les places voisines diminue l'opiniâtreté de la défense. Sur les terres d'autrui on souleve les mécontens, & on leur fournit des secours effectifs. La source des hommes, de l'argent, & des autres choses nécessaires ne se trouble & ne se tarit que dans le pays qui est le théâtre de la guerre.

Le lieu qui nous est le plus avantageux à faire la guerre, c'est le long du Danube. L.

I°. On y fait descendre aisément par eau les machines, les vivres & les munitions. La regle generale est de se rendre maître des rivieres, & sur-tout des grandes. On couvre par-là les pays héréditaires ; on exécute les entreprises sûrement, & avec une bonne ligne de communication de proche en proche & sans sauter, on est en état de se servir utilement des Galeres & des Saïques pour les expéditions que l'on mé-

dite : on peut se tenir à son choix sur l'un ou sur l'autre côté de la riviere par le moyen des ponts, des barques, des pontons & des radeaux : cela est bon pour la sûreté de l'armée, pour avoir plus de fourage, & pour être plus maître de choisir les entreprises. La guerre s'y fait avec moins de dépense qu'ailleurs, & les secours de l'Empire peuvent venir en dormant jusqu'à l'armée.

1°. LA *Save* & la *Drave* (a) coulent aussi vers l'orient : ainsi nous avons l'eau favorable pour la conduite des choses nécessaires, & le Turc l'a contraire.

LI. Qu'on établisse donc sur le Danube le siege de la guerre, & qu'on attaque les places de l'ennemi.

1°. ON y peut agir d'abord sans perdre le tems en de longues marches, on accourcit la ligne de communication avec la haute Hongrie ; on délivre une grande partie de ce Royaume

(a) La *Save* & la *Drave* : Ces deux rivieres tombent dans le Danube, la premiere à Belgrade, & l'autre auprès d'Esseck. La source de la Drave est dans la Carinthie, & celle de la Save dans la Carniole.

des contributions qu'il paye; on n'incommode point son propre pays par les passages des troupes, parce qu'on entre d'abord dans celui de l'ennemi; on se met entre lui & ses places un peu éloignées; on agit avec sûreté, & l'on est toujours maître de se présenter devant lui pour le combattre: il ne s'agit que de se conduire avec prudence, & de prendre bien ses mesures.

II°. Quand on assiege une place, & qu'on prend des postes aux environs, on n'a pas tant égard à l'endroit le plus foible qu'à la commodité de pouvoir étendre ses quartiers, & exécuter les desseins qu'on a formés. C'étoit la pratique des Romains, qui dans leurs campemens choisissoient plutôt un lieu désavantageux, où ils pussent observer la régularité de leurs campemens, qu'un autre plus avantageux, où ils fussent obligés de la rompre.

Que la ligne de communication soit sûre & bien établie. LII.

I°. Toute armée qui s'en éloigne, & qui n'a pas soin de tenir cette voie de correspondance ouverte & assurée, marche sur le bord du précipice, & cherche sa propre ruine, comme il paroît par une infinité d'exemples.

IIº. Si les esprits animaux qui du cerveau se communiquent par les nerfs à tout le reste du corps viennent à être arrêtés par quelque obstruction dans une des parties, elle perd aussitôt le sentiment & le mouvement. De même si le chemin pour la conduite des vivres, & des autres choses nécessaires, pour la jonction des secours & des recrues, & pour la retraite en cas de besoin, n'est pas bien assuré; si les magasins, les hôpitaux, les arsenaux, les fonderies, & les lieux pour établir des marchés ne sont pas fixes & situés commodément, l'armée ne dure gueres, & est exposée aux derniers malheurs.

Cette communication doit se trouver entre les différens pays du Prince qui fait la guerre, entre les différentes places qui lui appartiennent, & entre les différentes parties de son armée: & si la matiere n'y est auparavant bien disposée, il est impossible qu'elle reçoive une bonne forme: la nature ne fait rien passer d'un état à l'état opposé qu'avec beaucoup de tems & de peine.

IIIº. POUR faire heureusement la guerre en Transylvanie, il faut bien

établir les choses dans la haute Hongrie, ce qui ne se peut faire que par le bon ordre qu'on met dans la basse. Les places doivent être voisines, point interrompues par celles de l'ennemi, unies les unes aux autres afin de s'entresecourir, fournies de choses nécessaires pour la sûreté des vivres, des munitions, de l'artillerie & des malades, & pour décharger l'armée de tout ce qui l'embarrasse; capable de fortes garnisons, pour appuyer, renforcer & retirer les armées, & pour avoir des forces pour secourir, pour entreprendre, & en un mot pour profiter des occasions qui se présentent.

IV°. *Leopolstat* (*a*) sur le Vaag, Raab dans la basse Hongrie, Cassovie dans la haute, Zathmar au-delà de la Teysse, *Sarwar* (*b*) dans le *Rabau* (*c*), *New-*

(*a*) *Leopolstat* : Cette Ville est sur le Vaag, dans la haute Hongrie : elle fut bâtie en 1667 par l'Empereur Leopold.

(*b*) *Sarwar*, Ville de la basse Hongrie : elle est située sur le Raab à l'endroit où tombe la petite riviere de Guntz.

(*c*) Le *Rabau* : C'est une isle de la basse Hongrie : elle est formée par le Raab, qui se sépare en deux bras auprès de Sarwar, & après s'être réüni va se jetter dans le Danube à Javarin.

ſol (*a*) parmi les villes des montagnes, ſont comme le centre & le cœur, d'où les eſprits ſe diſtribuent à toutes les autres parties des environs, parce que ce ſont de grands lieux ſitués avantageuſement, propres à être bien fortifiés, & à avoir des édifices publics pour les marchands, pour le commerce & pour les artiſans, environnés de terroirs fertiles & abondans en pâturages, où l'on peut faire ſubſiſter un camp volant avec des moulins à eau, & d'autres commodités. Ces places d'ailleurs pourroient incommoder un ennemi qui voudroit paſſer au-delà, entrer dans le pays, & les laiſſer derriere. Ainſi il faut y faire de bonnes fortifications, des magaſins, des arſenaux, des moulins à poudre, des fonderies, des hôpitaux, des apotiquaireries, & tout ce qui eſt néceſſaire. *Patack* (*b*), *Tockai* (*c*), *Ec-*

(*a*) *Newſol* : C'eſt la principale des Villes qui ſont bâties dans les montagnes de la haute Hongrie ; elle eſt ſur la riviere de Gran, elle a un château bien fortifié.

(*b*) *Patack*, petite ville de la haute Hongrie à environ trois lieues de Tockai.

(*c*) *Tockai*, ville de la haute Hongrie, célebre par ſon excellent vin : elle eſt ſituée au confluent de la Teyſſe & du Bodrog.

ziet (*a*), *Trenſchin* (*b*), *Filleck* (*c*), *Eperies* (*d*), peuvent ſervir de liaiſon à celles qu'on vient de marquer.

V°. Qu'on établiſſe un paſſage au-delà de la *Teyſſe* (*e*) pour les Comtés d'*Ungwar* (*f*), & de *Zemlin* (*g*) plus

(*a*) *Ecziet*, petite ville de la haute Hongrie.

(*b*) *Trenſchin*, ville & Comté : elle eſt ſituée ſur le Vaag dans la haute Hongrie, vers les frontieres de Siléſie & de Moravie.

(*c*) *Filleck*, dans la haute Hongrie. C'eſt un Château bâti ſur une montagne à huit lieues de Caſſovie.

(*d*) *Eperies*, ville libre dans le Comté de Saros dans la haute Hongrie : elle eſt bâtie ſur la riviere de Torocza, & fortifiée de bonnes murailles & de bonnes tours. Cette ville a été rendue célébre en 1687. par le Jugement délégué qu'y avoit établi l'Empereur Leopold, pour juger les principaux Rebelles de Hongrie. Ce Tribunal avoit fait dreſſer au milieu de la ville un théâtre pour faire les exécutions, qui ne fut abbatu qu'au couronnement de l'Empereur Joſeph, qui ſe fit à la fin de la même année.

(*e*) La *Teyſſe* : Cette riviere a ſa ſource dans la Tranſylvanie, & tombe dans le Danube à Titul au-deſſus de Belgrade, dans le Comté de Marmorotz.

(*f*) *Unghwar*, Place forte ſur la riviere d'Ungh dans la haute Hongrie, & Capitale du Comté de ce nom.

(*g*) *Zemlin* ou *Zimplin*, Capitale d'un Comté de ce nom dans la haute Hongrie.

vers les montagnes, comme du côté d'Apati, parce que la ligne feroit plus courte, plus fûre, plus éloignée de Varadin, & couverte de la Crâne; & la traite qui eft trop longue de Tockai à Zatmar feroit accourcie par un Fort bâti à *Apati* (*a*), lieu plein de bois & de prairies au confluent de la Teyffe, de la *Crâne* (*b*) & du *Samos* (*c*): mais comme le terrein eft bas, & par conféquent fujet aux inondations, il faudra du tems & de la dépenfe pour conftruire ce Fort. Mais quand il fera une fois bâti, il fera d'autant plus affuré contre les attaques que l'ennemi aura plus à craindre des débordemens.

(*a*) *Apati*, lieu fitué dans la haute Hongrie fur la Crâne, un peu au-deffus de l'endroit où elle fe perd dans la Teyffe.

(*b*) La *Crâne*, petite riviere de la haute Hongrie.

(*c*) Le *Samos*: Il y a le grand & le petit Samos, qui prennent leur fource dans la Tranfylvanie, & tombent toutes deux dans la Teyffe.



ARTICLE QUATRIE'ME.

De la Guerre offensive.

QU'on entre d'abord dans le pays ennemi, & qu'on prenne Gran & Bude. LIII.

I°. Par ce moyen on ne laisse point l'ennemi derriere soi, on rend libre la navigation du Danube, l'armée est dans le centre de la Hongrie, & peut en secourir également toutes les parties suivant le besoin.

II°. La prise de ces deux Places ne sera pas trop difficile, parce qu'elles n'ont point de flanc royal d'où l'on puisse tirer de fortes contrebatteries, & qu'on a la commodité de conduire par la riviere tous les matériaux nécessaires pour le travail, & surtout pour les approches & pour les mantelets.

III°. Dans le tems de l'attaque il faut être maître de la campagne, ou en battant l'armée du Turc, ou en commençant le siége avant qu'il soit en marche, comme fit *Mansfeld* (a) en

(a) *Mansfeld* : Il mit le siége devant Gran ; mais il mourut peu de tems après à Comorre, où il avoit été transporté.

1595. ou attendre qu'il se soit retiré.

LIV. Tandis que la principale armée agira vers le Danube, les milices des frontieres composées de gens partie à la solde de l'Empereur, partie levés par les Etats, doivent camper dans la Croatie, & dans la haute Hongrie, comme on fit l'an 1566. dans le tems que l'Empereur Maximilien étoit sur le Danube. Il y avoit dans la haute Hongrie un corps de 22000 hommes, & un autre de 13000. entre la Drave & le Muer. Et en 1601. le Duc de Mercœur étoit avec un corps d'armée sous *Albe Royale* (a); Georges Basta, avec un autre en Transilvanie, & l'Archiduc Ferdinand assiégeoit Canise avec un troisiéme.

1° On couvre ainsi les extrémités du Royaume, les soldats y trouvent de quoi subsister, & servent là plus utilement qu'ailleurs, par la connoissance qu'ils ont des lieux, de leurs si-

(a) *Albe Royale* : Cette ville est dans la basse Hongrie située dans un marais, & bien fortifiée ; les Chrétiens la prirent par famine en 1688. On lui a donné le nom de Royale, parce qu'autrefois on y couronnoit, & on y enterroit les Rois de Hongrie.

tuations, & de l'ennemi. Si le Turc y veut entrer, ils s'y opposent, & s'il vient du côté du Danube, comme vers l'endroit qui lui est le plus sensible, ces milices des frontieres peuvent faire des courses dans son pays, ou se joindre même à notre armée en cas de nécessité.

IIo. On en tire peu de service en les incorporant dans l'armée, pour les raisons que nous avons dites, parce qu'elles consument beaucoup de fourages, qu'elles ne sont obligées de demeurer en campagne que peu de tems, après lequel elles se débandent, que leur maniere pour la discipline & pour le combat est différente de la nôtre, & que des choses si opposées ne peuvent se réunir sous la même forme. C'est ainsi que dans les médicamens composés de diverses drogues, il arrive souvent que l'une émoussant la vertu de l'autre au lieu de l'éguiser, le remede en est moins efficace : chacune en particulier seroit utile; mais elles se nuisent quand elles sont jointes.

Les Places écartées du Turc ne peuvent ni arrêter les progrès, ni empêcher la communication, comme New-hausel & quelques autres semblables, LV.

Il ne faut point assieger ces Places dans les formes, mais seulement les bloquer. En ravageant les environs au tems des récoltes & des pâturages; en leur ôtant toute correspondance avec les autres, on les fera tomber d'elles-mêmes.

I°. IL faut s'établir par tout où l'on met le pied en assurant ses derrieres : se rendre maître des rivieres & des passages, pousser ses garnisons vers l'ennemi, avancer peu à peu ses postes en les tenant toujours sûrs & unis, & se faire de nouvelles frontieres : dès qu'on a pris un lieu, le fortifier avec des bastions royaux de terre, s'il est possible, mais bien battue, & revêtue de gazon. Ils en coûteront moins, & seront bien plutôt achevés que s'ils étoient de maçonnerie : y mettre une forte garnison, & lui assigner une certaine quantité de terre aux environs, y envoyer des colonies, ou bien obliger les anciens habitans à payer la dixme de leurs revenus.

II°. Conduire avec l'armée beaucoup plus d'armes qu'il n'en faut pour les troupes, afin d'en donner à ceux qui étant las de souffrir la tyrannie du Turc, sont disposés à se révolter con-

tre lui, comme les Bosniens, les Grecs, &c.

III°. Après avoir passé la Save, & pris Belgrade, marcher par les hauts vers *Sophie* (*a*), *Philippopoli* (*b*), Andrinople, qui est le chemin ordinaire des couriers, ou par le bas vers l'Albanie & la Macedoine, ou sur la gauche du Danube par la Transylvanie & la Walaquie, passer le Danube à *Brahilow* (*c*) pour entrer dans la *Bulgarie* (*d*), fortifier les deux bords de ce fleuve comme firent les Romains, & s'emparer des passages & des défilés du mont *Emus* (*e*).

(*a*) *Sophie*, ville Capitale de Bulgarie, très-marchande, mais sans fortifications : elle est située sur le mont Argentaro auprès du fleuve Boyana.

(*b*) *Philippopoli*, ville de Romanie sans fortifications, sur le fleuve Mariza ; elle a titre d'Archevêché.

(*c*) *Brahillow* ou *Brail*, petite ville de Walaquie, située sur la rive gauche du Danube, à l'endroit où la riviere de Seret se jette dans ce fleuve.

(*d*) La *Bulgarie*, Province Turque, qui s'étend jusqu'à la mer noire, qu'elle a au levant ; elle a le Danube au nord, la Thrace ou Romanie au midi, & la Servie au couchant.

(*e*) *Emus*, en latin *Hæmus* : c'est une montagne de la Thrace, ou plutôt une chaine de montagnes, qui regne depuis le Golfe Adriatique jusqu'à l'Archipel.

appellé la chaîne du monde, ou Derbent.

IV°. Et qu'on ne s'étonne pas si l'armée ne s'arrête point à prendre un grand nombre de places : car les plus proches des frontieres étant prises, il ne s'en trouve plus aucune qui soit importante, comme on voit dans toute la route de Vienne à Belgrade, à Mohatz, Esseck & Temiswar, qui sont les plus considerables. Ainsi tout consiste à gagner une bataille, & c'est à quoi il faut s'attacher uniquement, parce que l'infanterie du Turc étant une fois ruinée, il est aisé à tout homme d'expérience de juger quelle peine il aura à remettre une armée sur pied, à ranimer le courage des troupes, & combien de tems il faudra pour aguerrir des gens qui n'auront jamais été en campagne, sur tout quand on ne leur donnera pas le loisir de reprendre haleine, & que n'y ayant plus de places qui arrêtent, on sera continuellement sur eux sans leur donner un moment de relâche

V°. Ce qu'on vient de dire ne regarde que ce qui se peut faire du côté de la Hongrie, laquelle seroit accablée d'un plus grand nombre

de

de troupes, & entierement ruinée par les désordres que font les auxiliaires.

Mais pour défaire le Turc en peu de tems & à coup sûr, il faudroit que les Puissances alliées agissent par diversion; qu'elles l'attaquassent en même-tems de différens côtés par terre & par mer, afin de diviser ses forces selon la pratique de Charlemagne. Ce que chacun prendroit seroit à lui, on agiroit plus vigoureusement, & on éviteroit les disputes & les divisions, qui ne manquent jamais d'arriver par tout où il y a des peuples & des interêts differens. LVI.

I°. Le Polonois, le Moscovite & le Persan peuvent agir efficacement: le Moldave, le Walaque & le Transylvain sont aisés à attirer dans notre parti. Pour les Tartares il faut, ou leur opposer les Transylvains, ou les porter encore à se révolter contre le Turc.

II°. Voici le projet qui fut fait sous le Pontificat de Leon X. Plusieurs Princes Chrétiens devoient tous se rendre à Constantinople, l'Empereur par la Bosnie, la Servie & la Thrace; le Roi de France par la Gréce après avoir

passé du port de *Brindes* (a) en Albanie. Le Roi d'Espagne devoit s'embarquer à Carthagene, passer le détroit de *Gallipoli* (b), & prendre les *Dardanelles* (c), & le Pape seroit parti d'*Ancone* (d).

On trouve deux autres projets dans Lanoue & *Perefixe* (e).

IV°. Les Venitiens en firent un nouveau sur la fin de l'an 1658. Comme on sçait que les combats de mer sont la partie foible du Turc, il devoit y avoir dans la Méditerranée une flotte de Vaisseaux Corsaires frettés par

---

(a) *Brindes* : Cette ville est dans la terre d'Otrante au Royaume de Naples ; elle a un très-bon port & très-bien fortifié.

(b) *Gallipoli*, Ville & Château que les Turcs ont sur le détroit de Gallipoli ou de l'Hellespont, qui passe de l'Archipel dans la Propontide ou mer de Marmora.

(c) Les *Dardanelles* sont les deux Châteaux que les Turcs ont sur le détroit de Gallipoli ; l'un du côté d'Europe qui est l'ancienne Sestos, l'autre du côté d'Asie, qui est l'ancienne ville d'Abydos. C'est Mahomet IV. qui les fit bâtir en 1658. La mer n'a pas plus d'une demi-lieue de large entre ces deux Châteaux.

(d) *Ancone*, ville forte de l'Etat Ecclésiastique sur le Golfe Adriatique ; elle a un port, mais ruiné.

(e) *Perefixe*, Archevêque de Paris, Précepteur de Louis XIV.

mois, & fournis gratuitement par les Princes qui en ont dans leurs ports. Dès que la flotte des Turcs auroit fait voile vers Candie, celle-ci soutenue de l'armée navale des Venitiens devoit passer entre les Dardanelles, aller droit à Constantinople, fermer l'entrée du Canal, & empêcher qu'on ne portât ni secours, ni vivres à la Ville, la battre avec du canon, des bombes, & des feux d'artifices, pour brûler les maisons qui ne sont que de bois : les *Cosaques* (a) étoiens convenus d'en faire autant du côté de la mer noire; de se fortifier sur certains rochers qui ne sont pas éloignés de la Ville, & de tâcher d'y exciter quelque soulevement, par la famine, par les embrâsemens, & par la terreur. Dans le même tems

(a) Tous les *Cosaques* dépendoient autrefois de la Pologne; aujourd'hui il y en a une partie soumise à la Pologne, qu'on appelle Cosaques Polonois, ou de Zaporuwisch, & ceux-là habitent dans la haute Volhinie, & dans l'Ukraine. Il y en a qui sont soumis aux Moscovites, & ils habitent dans le Palatinat de Kiovie, & les autres sont soumis aux Turcs, & leur payent tribut, & ces derniers habitent sur le Nieper, ou dans le pays des Tartares d'Oczakow : ils sont de la Religion Greque, bons Soldats, & grands Voleurs.

Ragotzi avec les Transylvains, Constantin & Etienne avec les Walaques & les Moldaves devoient attaquer par terre le Turc, qui étoit alors en Asie fort embarrassé par la révolte d'Hassan Bacha : mais la mort du Bacha & de Ragotzi étant arrivée sur ces entrefaites, tout le projet s'en alla en fumée.

V°. Comme les moyens les plus simples sont les plus aisés, les plus praticables & les moins confus, l'Empereur seul aidé de la Pologne par terre, & de l'Italie par mer, est assez fort pour entreprendre une guerre offensive contre le Turc, sans que l'Empire fasse autre chose qu'assurer les Etats de l'Empereur par-derriere. Dans l'Italie on comprend le Pape, l'Espagne, les Venitiens, les Genois & Malthe.

ARTICLE CINQUIE'ME.

De la Guerre défensive.

LVII. DAns l'assurance où nous sommes que le Turc viendra à nous, & dans l'incertitude de l'endroit qu'il attaquera, supposé qu'on ne puisse avoir

aſſez tôt une armée qui puiſſe riſquer une bataille en raſe campagne, un camp volant de Chrétiens ne ſçauroit ſe mieux poſter pour lui tenir tête qu'entre Altembourg de Hongrie & Javarin, avec des ponts pour paſſer à travers l'Iſle de Schutt, & d'autres ponts ſur chacun des bras du Danube pour en joindre les deux rives; parce que de-là comme d'un centre également éloigné des extrémités, on peut veiller à tout, & couvrir les Provinces.

I°. Ou l'ennemi attaquera Javarin, & en ce cas l'armée ſera auprès pour l'encourager à ſe bien défendre, & pour s'y jetter en cas de beſoin.

II°. Ou il cherchera à battre notre armée: mais ce ſera inutilement, parce qu'elle ſera campée avantageuſement entre le Raab, le Danube & la *Rabniſch* (a), où l'on ne ſçauroit lui couper les munitions de guerre & de bouche. Elle n'auroit pas cet avantage dans un camp fortifié à la hâte, où l'on manque tantôt de temps, tantôt d'infanterie, & tantôt de materiaux pour le mettre en état, outre qu'un petit foſ-

(a) La *Rabniſch* eſt un des bras du Raab qui forme l'Iſle de Rabau.

se, & un foible rempart ne peut soutenir l'effort d'une grosse attaque qui force les lignes, investit, assiege & affame un camp.

III°. Ou il voudra pénétrer dans le pays, mais il ne le pourra de front; parce que le camp volant défendra le Raab & le Rabnisch, & en sera défendu : il n'aura pas moins de peine à entrer par le flanc, à cause du détour qu'il lui faudra prendre le long du Raab, & du Rabau, & que marchant par l'arc, & par la circonférence, il arrivera toujours tard aux lieux, où le camp volant arrivera de bonne heure, en marchant droit par la corde ou le diametre, c'est-à-dire par le Rabau, & derriere la riviere, & ainsi on sera en état de s'opposer par-tout à ses desseins, & l'on sera à couvert jusques dans la Stirie.

IV°. Si l'ennemi passe le Danube pour attaquer quelque Place sur la gauche, ou pour ravager le pays, le camp volant le préviendra en traversant l'Isle de Schutt par le plus court chemin, en jettant du renfort dans les lieux exposés, & en s'opposant sur le *Vaag* (a) à ses desseins.

(a) *Vaag*, grosse riviere qui prend sa source

V°. Au delà du Vaag, & du côté de la Transylvanie on peut faire la guerre à la faveur des rivieres de *Neytra* (a), d'*Ypola* (b), de *Tarosch* (c), de *Bodrog* (d), & de la Teysse, & des places de Zathmar, d'Ecziet, de Tockai, de Cassovie, de Patach, de Filleck : du côté des montagnes à la faveur des Châteaux *Arwa* (e), de *Muran* (f), de Lowenz, & de Nitrie.

Le véritable dessein du Turc étant déclaré, on a le loisir de se saisir des postes avantageux, & de renforcer les défenses. LVI.

I°. L'endroit qui est entre Javarin

---

dans le mont Krapak, frontiere de Pologne, & vient tomber dans le Danube près de Comorre.

(a) *Neytra*, riviere de la haute Hongrie.

(b) *Ypola*, fleuve de la haute Hongrie qui se jette dans le Gran auprès de Baracan.

(c) *Tarosch* ou *Taritza*, riviere de la haute Hongrie, qui se joint à la riviere d'Hernat auprès de Cassovie.

(d) *Bodrog*, Fleuve de la haute Hongrie : il prend sa source au mont Krapak, frontiere de Pologne, & tombe dans la Teysse à Tockai.

(e) *Arwa*, Château avec titre de Comté : il est dans la haute Hongrie sur la frontiere de Pologne.

(f) *Muran*, Château fort, bâti sur une éminence ; il est dans la haute Hongrie.

& le Lac appellé *Sidlerzée* (a), est défendu par le Raab, la Rabnisch, & Altembourg, dont un côté est situé sur le Danube, & l'autre est arrosé de la *Leute* (b), qui en fait une Isle, & qui coulant fort lentement, forme dans la plaine un marais, lequel s'étendant jusqu'à la Rabnisch, & avec elle jusqu'au lac, ne laisse aucun passage ouvert que sous la vûe & le long du château, à la réserve d'un qui traverse les étangs, & qui n'est connu que des gens du pays, de sorte qu'en rompant le fond de ce chemin marécageux, ou en fermant l'embouchure de la Leute à l'endroit où elle se jette dans le Danube, elle s'enfleroit de telle maniere qu'avec peu de gens, & de petites tranchées on rendroit toute cette contrée impraticable & facile à défendre.

II°. LE Rabau est déja fort par un grand nombre d'étangs, & par les places de *Capowar* (c), & de Sarwar; le

(a) *Siedlerzée*, Lac dans la basse Hongrie, près de l'Isle de Schutt.

(b) La *Leute* ou *Leyte* : cette riviere prend sa source en Stirie, & vient tomber dans le Danube auprès d'Altembourg.

(c) *Capowar*, Forteresse sur la riviere de Capos.

reste

reste de la riviere de Raab jusques dans la Stirie, est défendu par les Châteaux de Kerment (*a*) & de Saint Gotard.

III°. L'Isle de Schutt, qui est formée par le Danube, outre l'avantage de la situation est encore fortifiée par Comorre.

IV°. Le côté gauche du Danube est couvert par le Vaag, le long duquel sont les Forts de Gutta, Scheilz, *Schinta b)*, Leopolstat & Trenschin.

CHAPITRE IV.

De l'Action.

ARTICLE PREMIER.

De la résolution, du secret & de la diligence.

LE commandement du Turc est accompagné de résolution, de secret & de diligence, parce qu'il est despotique, & qu'il réside dans le IIX.

(*a*) *Kerment* est une petite ville sur le Raab.

(*b*) *Schinta*, Château sur le Waag, mais important, parce qu'il y avoit un pont pour passer cette riviere.

chef de l'armée avec un pouvoir absolu, sans bornes & sans dépendance. Il retranche par-là les consultations, les conférences, les objections, les disputes, les dissensions & les jalousies, & par conséquent la publication du secret, les irrésolutions, les oppositions des sentimens, & tout ce qui retarde l'exécution des entreprises.

LX. Notre maniere ne peut être ni vigoureuse, ni secrette, ni prompte, parce que,

I°. Une armée composée d'Allemands, de Hongrois, de François, d'Italiens & de Suédois, de troupes propres & auxiliaires, dont chaque partie est encore divisée en plusieurs membres avec des privileges, des desseins & des ordres differens, ne peut être que fort lente, soit pour déliberer, soit pour exécuter. Son mouvement dépend de l'union de plusieurs volontés, qui ne s'accordent pas aisément à cause de la contrarieté de naturel, d'exercice & d'intentions, qui se trouve en tant de sortes de gens; & il est comme impossible que le secret soit gardé quand le nombre de ceux qui entrent dans le Conseil est si grand.

II°. LE remede à ce mal seroit de confier à un seul l'autorité absolue, & de lui donner un conseil composé de peu de personnes, mais habiles, secrettes & fidelles : c'est ainsi que les Romains dans la nécessité pressante avoient recours à l'autorité d'un Dictateur, & que la République de Venise si jalouse de sa liberté, ou réserve l'autorité à un petit nombre de Citoyens, qui peuvent décider seuls sur les besoins pressans, ou la donne toute entiere au Général.

ARTICLE SECOND.

Des Marches.

LE Turc marche en plusieurs corps à sa commodité, & même de nuit, lorsqu'il est loin de l'ennemi : mais il marche uni & serré, quand il en est proche ; son avant-garde est très-grosse, & s'il a des Tartares, il les fait encore marcher devant l'avant-garde. LXI.

I°. AINSI l'an 1661. Ali Bacha à l'arrivée de l'armée Chrétienne se retira depuis la Teysse jusqu'en Transylvanie, à dix lieues au-delà de *Clausem-*

bourg (*a*), mais toujours uni & ferré, & sans faire jamais aucun détachement que de Tartares.

II°. L'an 1663. le Grand Visir s'étant approché de Gran, envoya à l'avant-garde l'armée d'Ali Bacha pour marquer le camp, & prendre des postes en marchant vers Newhausel, & il laissa à l'arriere-garde les Tartares, les Moldaves & les Valaques avec le Bacha d'*Alep*. (*b*)

LXII. L'armée Chrétienne doit se tenir ensemble dans les marches, reconnoître les devans & les environs, couvrir les côtés de la bataille par l'avantage du lieu, ou par l'art, c'est-à-dire avec des chaînes, des chariots, des palissades, & choses semblables ; qu'elle marche dans le même ordre, où elle a dessein de combattre : qu'elle mesure si bien le tems qu'il lui faut pour partir d'un camp & arriver à l'autre, qu'elle ne puisse être attaquée

(*a*) *Clausembourg*, ou *Colosvar*, ville de Transylvanie, située sur le petit Samos, sur les frontieres de Hongrie ; elle est démantelée.

(*b*) *Alep*, ville tellement située qu'une de ses parties est en Syrie, & l'autre en Cilicie. C'est une ville d'un très-grand commerce, & une des plus riches de l'Empire Ottoman.

en chemin, à moins qu'elle ne fût dans la résolution de donner bataille.

Article Troisie'me.

Des Logemens.

Le Turc loge en campagne : mais il ne fortifie point son camp. LXIII.

I°. Parce qu'il ne peut enfermer tant de monde dans des lignes.

II°. Parce qu'il se fie en ses forces.

III°. Parce qu'il n'auroit pas assez d'infanterie pour garder des lignes d'une si grande étendue.

IV°. Il cherche les rivieres parce qu'il lui faut beaucoup d'eau pour tant de gens, ou il envoye devant creuser des puits.

V°. Il a ses corps de garde de cinq à six mille chevaux avec des patrouilles, qui font la ronde, & d'autres corps toujours prêts à courir au moindre bruit, & qui ne s'éloignent jamais du camp. Ainsi ils peuvent rassembler en très-peu de tems quinze à dix-huit mille chevaux.

Pour nous, nous devons dans nos logemens, LXIV.

I°. Choisir des postes avantageux,

& impraticables à la cavalerie, dont le Turc a une prodigieuse quantité; nous fortifier, & nous couvrir de charettes, de palissades, & d'autres choses semblables.

II°. Nous poster en lieu où l'ennemi ne puisse nous envelopper, nous ôter l'eau, le pâturage, le bois, les vivres & les munitions, & par conséquent,

III°. Avoir toujours un passage ouvert derriere ou à côté, pour la conduite des choses nécessaires, quand même il faudroit l'assurer par une ligne de plusieurs petits Forts à la portée du mousquet l'un de l'autre.

ARTICLE QUATRIE'ME.

Des Combats.

LXV. ON combat autour des lieux fortifiés, ou bien en campagne.



CHAPITRE V.

Des Forteresses.

LEs Places du Turc ne ſont pas ſi bonnes que les nôtres. LXVI.

I°. ELLES ne ſont pas fortifiées à la moderne, & n'ont point de flancs royaux : elles ſont étroites, les fauxbourgs ſont tout ouverts, la plûpart des maiſons ſont de bois, & joignent les murs de la ville, ou en ſont peu éloignées.

II°. Il met toute ſa confiance dans ſes groſſes garniſons, compoſées de gens de pied & de cheval, & dans la force de ſon armée toujours ſur pied pour ſe rendre d'abord maître de la campagne.

Voici la maniere dont le Turc procede dans les ſieges. LXVII.

I°. IL ne prend point de Places éloignées les unes des autres ; mais il attaque de proche en proche, & Soliman n'attaqua Vienne l'an 1529. qu'après avoir aſſuré ſes derrieres par la priſe de Javarin & d'Altembourg.

II°. Il ne s'amuse point à des entreprises de peu de conséquence.

III°. Il ne fait point de lignes de circonvallation à son camp : mais il l'assure, & le couvre par le grand nombre de sa cavalerie.

IV°. Il ne conduit point ses tranchées par la ligne la plus courte en les flanquant avec des redoutes de distance en distance ; mais il les fait en lignes courbes transversales, paralleles à l'endroit d'où il s'approche, & les multiplie l'une derriere l'autre : ainsi elles ne peuvent être enfilées de la place, ni endommagées par le canon.

V°. Elles sont plus profondes & plus larges que les nôtres, & ils s'y logent commodément & sûrement, jusqu'à creuser dans le parapet des niches pour être plus à couvert dans la pluye : la communication d'une tranchée à l'autre en est plus facile & plus assurée.

VI°. Il ne change point les gardes, ni les travailleurs : quand ils sont une fois entrés dans un poste, ils y demeurent jusqu'à la fin du siege ; ils sont à chaque endroit en plus grand nombre que n'est toute la garnison ennemie ensemble, également forts à la

tête, à la queue & aux côtés. On leur apporte là leur nourriture, de l'eau, du bois, & leurs autres néceſſités.

VIIᵒ. Comme il a beaucoup d'artillerie, & de grand calibre, il rompt les murailles & les remparts avec des batteries qui tirent ſans relâche; il ſaigne les foſſés, & en détourne les eaux; il les remplit avec des ſacs pleins de ſable ou de laine, avec des faſcines, des ſauciſſons, & d'autres matieres; il fait des galeries, il pouſſe devant lui des montagnes de terre capables de tenir pluſieurs canons, & égales à la hauteur des murailles & des remparts de la Place aſſiégée, ou même plus hautes; il creuſe des mines ſimples, doubles & triples l'une ſur l'autre, & qui ſont très-profondes; il les charge de 120. de 150. barils de poudre & davantage; ou bien il ſappe à la façon des Romains les murs par le fondement, les étaye avec du bois, puis y met le feu; il fait ainſi tomber de grands pans de muraille tout d'un coup; il fatigue les aſſiégés par des aſſauts continuels & opiniâtres.

VIIIᵒ. Ces ouvrages, qui ſeroient pour les autres d'un travail inſupportable, ſont faciles pour le Turc, à

cause du nombre infini de ses Pionniers, dont une partie suit l'armée, une autre est tirée par force des pays circonvoisins, & la troisiéme est composée des Volontaires du camp & des Paysans qui viennent s'offrir, & qui outre le présent qu'on leur fait ordinairement pour ces sortes d'ouvrages, sont encore régulierement payés. Ali-Bacha, au siége du grand Varadin, donna pour les lignes d'approche, & autres travaux de cette sorte plus de 30000 écus : ainsi les ouvrages sont bien tôt achevés, & les Jannissaires n'ont point d'autres soins que de bien combattre ; & excepté la premiere ouverture de la tranchée & la prise des postes, où ils suivent leur Aga, qui marche enseignes déployés, le reste du travail, comme de creuser, d'élargir, & de couvrir les tranchées se fait par les Pionniers.

LXVII. Pour la défense contre les siéges du Turc.

I°. Que les places soient fournies des choses nécessaires au moins pour six mois, qu'elles soient grandes & capables d'une grosse garnison, défendues par de bons dehors, & par des batteries, pour tenir l'ennemi éloi-

gné, & couvrir les flancs capitaux : qu'elles ayent des chemins couverts pour se retirer avec sûreté dans l'extrême besoin, & qu'on les fasse sauter avec des mines quand on les abandonne ; qu'on les fortifie avec un travail continuel & sans interruption jusqu'à leur entiere perfection, afin qu'on ne détruise pas demain ce qu'on a bâti aujourd'hui, & que ce ne soit pas toujours à recommencer ; qu'on ne change pas selon le caprice de chaque Ingénieur, ou de chaque nouveau Commandant le dessein qu'on a une fois résolu de suivre, mais qu'on s'y tienne constamment pour ne point ourdir la toile de *Penelope*. (*a*)

IIo. QUE tous les travaux soient contreminés, afin que l'ennemi les respecte, & ne s'approche que lentement, qu'il modere son impétuosité, & qu'il consume du tems à s'avancer : que les mines aillent au-delà de la contrescarpe de côté & d'autre par la campagne, se distribuant en plusieurs

(*a*) *Penelope* ayant promis d'épouser un de ses amans, lorsqu'une toile à laquelle elle travailloit seroit finie, défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour.

branches comme on fit à Javarin, & depuis en Candie : parce que ne pouvant égaler le Turc sur terre, on l'égale dessous, où il ne peut pas mettre plus de gens que nous, outre qu'on lui fait perdre tout l'avantage de son artillerie : remarquez encore que ses approches étant transversales, doubles & triples, on ne manque gueres de rencontrer les unes ou les autres avec les mines.

IIIo. Qu'il y ait dans la place de grands flancs, afin qu'on y puisse mettre beaucoup d'artillerie pour opposer à celle des Turcs, qui est toujours très-nombreuse : qu'il y ait aussi des cavaliers pour commander aux batteries fort hautes, & aux montagnes de terre, qu'il a coutume d'élever, & qu'on fasse des fourneaux & des flancs enterrés.

IVo. Qu'on jette beaucoup de feux d'artifices dans ses tranchées, parce qu'étant contigues & entrelassées l'une dans l'autre, & pleines de monde, il est difficile que le feu tombe à faux. C'est ce qui se pratiqua au Fort de Serin, lequel quoique très-méchant ne laissa pas de tenir plus de trois semaines.

Vo. Qu'on lui ôte tant qu'on peut

la terre, & toute autre matiere, puisque dans le grand nombre de Pionniers qu'il a, il tire avantage de tout, qu'on aille à ses mines par-dessous, qu'on les évente, & qu'on enleve la poudre.

VI°. Qu'on renforce les parapets & les remparts de trois ou quatre pieds de plus que le profil ordinaire, afin qu'ils résistent à son artillerie qui est beaucoup plus grosse & plus chargée que la nôtre.

VII°. Que les sorties se fassent avec beaucoup de précaution, ou ne se fassent point du tout, parce que le Turc est extrêmement fort dans ses approches, & qu'elles se soutiennent les unes les autres, outre que les troupes qui les gardent s'entretouchent, & que quand on y est une fois entré, il n'est pas aisé d'en sortir; & si l'on veut aller au-delà des dernieres lignes, on tombe dans sa Cavalerie, & l'on ne peut reculer; & s'il paroît au commencement abandonner la tête de la tranchée, c'est une ruse pour nous y engager tout-à-fait, & alors il vient sur nous le sabre à la main, & le canon & la mousqueterie de la place nous sont inutiles; & comme il est fort, &

en grand nombre, nous sommes poussés avec une perte toujours considérable, eu égard à notre petit nombre, en comparaison du sien.

VIII°. On ne tire pas grande utilité des retranchemens, ni des retirades qu'on fait derriere les remparts, parce qu'en Hongrie le rempart étant bâti à l'antique & fort élevé au dessus de l'horison de la place, les retirades se trouvent toutes entieres au-dessous, & quand on a perdu le rempart, on est commandé dans la retirade.

LXIX. Pour l'attaque des places du Turc.

I°. Ne laisser jamais derriere soi aucun lieu sur des rivieres navigables, afin que l'ennemi ne puisse empêcher les convois, & qu'on ne soit point en danger d'être enveloppé.

II°. Avoir dans le camp autant de munitions de guerre & de bouche qu'il en faut pour tout le tems du siége, sans être obligé d'en faire venir d'autres. C'est une bonne précaution en cas que l'ennemi nous coupât les vivres.

III°. Employer le tems, les dépenses & les fatigues à prendre des lieux qui soient utiles, de réputation, unis & soutenus les uns par les autres.

IVo. FAIRE de grandes batteries pour ruiner les flancs, lesquels n'étant pas royaux peuvent étre aisément renversés.

Vo. SE servir sur-tout de mines, & de beaucoup de mantelets, parce que quand on vient au pied de la muraille, où il n'y a point de flancs royaux, les défenses sont de front, de haut en bas, & à coups de main.

VIo. Jetter beaucoup de feux & de bombes, qui ne tombent presque jamais à faux, parce que les lieux sont étroits, les maisons de bois, & la soldatesque nombreuse & entassée.

VIIo. QUE les lignes d'approche soient doubles, bien croisées & assurées contre les grosses sorties avec des redans & des batteries.

VIIIo. QU'ON fasse une bonne circonvallation, parce que l'ennemi est ordinairement maître de la campagne, sur-tout en Cavalerie.

IXo. QU'IL y ait une flotte sur le Danube pour favoriser le siége.

Xo. FORTIFIER à la moderne les places prises, en y faisant travailler promptement les habitans des environs, leur fournissant en diligence les choses nécessaires, & obligeant tous

les peuples d'alentour à payer la dixiéme partie de leur revenu pour l'entretien des garnisons.

CHAPITRE VI.

Des combats en campagne.

ARTICLE PREMIER.

Des combats particuliers.

LXX. LE Turc envoye peu de partis, & fait peu de courses par lui-même, parce que,

I°. IL ne s'éloigne jamais beaucoup du camp.

II°. IL abandonne aux Tartares, aux Moldaves & aux Walaques cette partie de la guerre, comme il parut par les courses qu'ils firent l'an 1529. jusques dans la haute - utriche, & depuis peu en l'an 1663. par celles des Tartares dans la *Moravie* (*a*), où les Turcs

(*a*) *Moravie*, Province située entre la Bohême, la Silesie, la Hongrie & l'Autriche : c'est un Marquisat dépendant de la Couronne de Bohême. Brinn en est la Capitale.

Turcs se contenterent de les accompagner jusqu'au Waag, & de les aider à forcer le passage, puis ils resterent là pour assurer leurs derrieres & leur retraite.

IIIo. C'EST pour cela qu'en se retirant ils font quelquefois le dégât dans tout le pays qu'ils laissent derriere eux, pour empêcher par la famine l'ennemi d'y entrer, ou de les poursuivre, ou d'y demeurer s'il y étoit entré. C'étoit l'usage des anciens Allemands de ravager une certaine étendue de pays entre eux & l'ennemi : les Perses le font encore aujourd'hui, & cela se pratique entre la Suede & la Livonie. (a)

Pour nous nous ne tirons aucune utilité des courses, ni des dégâts, si ce n'est en quelques occasions particulieres, parce que, LXXI.

Io. Tous ceux du pays étant Chrétiens, le mal qu'on y fait tourne directement au désavantage du Christianisme, & ne tourne qu'indirectement à celui du Turc.

(a) *Livonie*, riche Province située entre la Pologne, la Moscovie & les Etats de Suede, & déchirée par ces trois puissances. Les Moscovites en possedent aujourd'hui la plus grande partie.

II°. IL est vrai que si on faisoit le ravage au tems de la récolte, on ôteroit à l'ennemi une partie de sa subsistance: mais comme on ne peut le faire alors, parce qu'il tient la campagne, & qu'il l'empêche, on le fait dans l'hyver, quand il est entierement inutile.

III°. Si par hazard on est obligé de piller & de courir, il faut se servir de la cavalerie legere & Hongroise, qui y est plus propre que l'Allemande, armée pésamment.

IV°. ON ne doit pas se laisser engager dans de grosses escarmouches, le Turc y a trop d'avantage, parce que c'est sa maniere propre & unique de combattre, qu'il a des chevaux plus vîtes, plus agiles & moins chargés de harnois, de brides, de selles, & d'armures que les nôtres.

Des Batailles.

LXXII. DAns les batailles le Turc,

I°. MET comme nous l'infanterie au milieu, & la cavalerie sur les aîles.

II°. IL fait ses bataillons & ses escadrons fort gros, comme étoient les Phalanges Grecques.

III°. Il cherche les plaines pour faire agir sa nombreuse cavalerie.

IV°. Il s'étend sur un grand front, & en plusieurs lignes courbées vers le milieu en forme de demi-lune pour occuper beaucoup de terrein, & faire combattre plus de gens à la fois, afin que pendant le combat les aîles puissent enveloper l'ennemi, & l'attaquer en flanc & par derriere.

V°. Il a des corps considérables commandés pour courir aux flancs & aux derrieres de l'ennemi pendant la mêlée, qui tâchent de pénétrer jusqu'aux bagages, & de causer du désordre.

VI°. Il vient à la charge avec des cris & des hurlemens effroyables pour donner de la crainte à l'ennemi, & de l'ardeur aux siens.

VII°. Il attaque, & puis se retire, ou s'enfuit. Il va & vient pour exciter l'ennemi à le suivre, & le conduire par-là dans des embuscades doubles & triples où il a beaucoup de monde; & quand il voit nos gens ouverts & débandés, il prend son tems, fait volte-face, & en jettant de grands cris il revient à la charge, & les enveloppe.

VIII°. IL se présente avec des escadrons de grand front; mais lorsqu'il trouve un intervalle, il fait en un moment de son flanc un nouveau front avec une agilité qui lui est naturelle, & il pénétre par-là.

IX°. IL tient continuellement l'ennemi en allarmes, tantôt vrayes, & tantôt fausses, pour ne lui point donner de relâche, & pour le vaincre à force de le fatiguer; car il peut à cause de son grand nombre, faire succeder sans cesse des gens frais à ceux qui sont las, ce qui nous est impossible.

X°. S'IL ne peut forcer le camp des Chrétiens, il va se mettre entre leur armée & leurs magasins, afin de leur ôter les vivres & les fourages, & de les affamer.

LXXIII. Pour ce qui regarde les batailles, c'est une question parmi nous s'il nous est avantageux d'en donner, ou non. Voici les raisons contre.

I°. ON risque de tout perdre en un moment.

II°. UNE mauvaise fortune pourroit causer la révolte de toute la Hongrie, & attirer dans les pays héréditaires le poids & le siége de la guerre.

III°. On sçait par toutes les histoires,

que de toutes les batailles données contre le Turc, on en a peu gagné, & perdu beaucoup ; & l'avantage d'une victoire n'égale pas le malheur d'une défaite.

IV. Le Palatin perdit à Prague le Royaume de Bohême, & ses propres Etats dans une seule bataille. Le Roi Louis perdit à Mohatz la couronne & la vie : les Imperiaux à *Leipsick* (*a*) tout ce qu'ils possédoient dans l'Empire ; & les Suedois à Nordlingue beaucoup de Places & de Provinces.

Voici les raisons pour donner bataille. LXXIV.

C'est un paradoxe que d'esperer vaincre sans combattre ; le but de celui qui fait la guerre, est de pouvoir combattre en campagne pour gagner une victoire ; & quiconque n'a pas dessein d'en venir là, est éloigné de la fin naturelle de la guerre ; on a bien vû des armées foibles en défaire de fortes en campagne ; mais on n'a jamais vû une armée qui se renferme

(*a*) *Leipsick*, grande ville de Saxe ; il y passe quatre rivieres, la Pleisse, la Bare, l'Elster, & la Loupe : elle est fameuse par son commerce, ses Foires & son Université.

dans un camp fortifié pour éviter le combat, défaire celle qui l'attaque. C'est assez à l'agresseur que de plusieurs attaques une seule lui réussisse, pour le rendre victorieux : mais celui qui est attaqué mettant toute sa confiance en ses retranchemens, quand il les voit forcé en un endroit, perd courage en tous les autres, & abandonne le reste ; au lieu que les assaillans étant repoussés, peuvent se rallier, & revenir à la charge. Enfin une armée qui combat dans ses lignes peut bien avoir le bonheur de n'être point battue ; mais non pas celui de battre, à moins de sortir de ses lignes pour combattre l'ennemi déja las & affoibli par les pertes qu'il a faites.

IIo. LES guerres des Romains qui étoient courtes & grosses, sont bonnes à imiter ; mais on ne les peut faire sans batailles.

IIIo. LE Turc ne peut se servir dans le combat de ce nombre infini de Pionniers, & de gens désarmés qui suivent l'armée, & qui lui sont alors inutiles, & aussi embarrassant qu'ils sont commodes dans les sieges, & dans d'autres expéditions militaires.

IVo. QUAND le Turc s'apperçoit

que nous n'osons hazarder une bataille, il en devient plus hardi : il environne notre armée, & il lui coupe les vivres, ensorte qu'elle se voit souvent ruinée sans pouvoir rien faire, & sans espérance de vaincre ; au lieu qu'en combattant elle peut esperer la victoire.

V°. PAR le gain d'une bataille on acquiert des Provinces entieres, comme il paroît par les exemples que nous avons rapportés ; car les lieux où le Turc a des garnisons ne sont pas forts, à la réserve de Canise, Neuhausel & *Siget* (*a*), ils sont tous peu considérables ; depuis Bude jusqu'à Constantinople, il n'y a pas une place bien fortifiée ; elles ont toutes de petits flancs, qui ne tiennent que très-peu d'artillerie ; ainsi on peut les ruiner aisément & se mettre à couvert dessous avec des mantelets, ou bien elles sont de bois, & par conséquent incapables

(*a*) *Siget*, ville forte située dans un marais formé par la petite riviere d'Alma ; elle est Capitale d'un Comté séparé de l'Esclavonie par la Drave ; elle est dans la basse Hongrie. Il y a un autre Siget dans la haute Hongrie sur la Teysse ; mais ce n'est pas celle dont il s'agit ici.

de résister au feu & aux bombes.

Outre cela les peuples qui lui obéissent, impatiens de sa domination, soupirent après l'occasion de se révolter, & de trouver quelqu'un qui les appuye ; car ils sont la plûpart Chrétiens en Grece, en Dalmatie, & ailleurs ; de sorte que l'ennemi étant une fois battu & chassé de la campagne, les conquêtes, quoique d'une grande étendue, seroient aisées; mais on ne peut devenir maître de la campagne sans bataille.

VI°. Voici ce qu'on répond aux objections de l'opinion contraire.

1°. Il est vrai que les maux qui suivent la perte d'une bataille sont très-grands : mais il faut être en état par le nombre & la disposition de ses forces de pouvoir raisonnablement espérer la victoire en combattant, & on aura lieu de l'espérer, pourvû qu'on ait soin d'éviter les cinq principaux écueils qui ont fait perdre les batailles passées, & qui sont,

2°. Donner le combat avec un nombre disproportionné, c'est-à-dire, avec peu contre beaucoup.

3°. Se laisser emporter de telle sorte à l'ardeur de combattre, qu'on le fasse sans avantage.

4°.

4°. S'arrêter au butin avant que l'ennemi soit entierement défait. Pour l'empêcher, il y faut mettre le feu.

5°. Rompre les rangs, & se débander en chargeant l'ennemi qui fuit ; on tombe par-là dans des embuscades, ou bien on ne peut le soutenir quand il tourne tête brusquement.

6°. Se laisser réduire à combattre par désespoir & non par choix.

VII°. La nécessité de combattre est absolue & évidente, parce qu'il est impossible de finir la guerre autrement ; & l'on ne peut demeurer sans guerre dans l'appréhension continuelle de l'avoir, ni par conséquent sans gémir sous le poids insupportable des armes qui ont épuisé le pays, & réduit les Hongrois à la derniere misere.

Outre les avantages qu'on peut prendre pour combattre contre l'armée du Turc, en voici encore quelques-uns. LXXV.

I°. Eviter les fautes qu'on vient de marquer.

II°. Obliger l'ennemi à nous venir trouver dans nos postes ; ce qui ne sera pas difficile ou par le chagrin qu'il aura de ne pouvoir plus demeurer devant nous faute de fourages, ou par

Hh

l'envie de faire lever le siége de quelque place que nous presserons, ou par la honte de se retirer sans avoir rien fait, car comme il vient déterminé à faire des progrès, ne point avancer pour lui, c'est reculer, la fureur qu'il a de courir à l'ennemi, le tient comme le sanglier contre l'épieu, & le pousse à se jetter dessus.

III°. L'attaquer lorsqu'il est attaché à un siége, ou dans un défilé, ou dans un passage : quand il est désuni, ou campé désavantageusement, ou qu'il marche en désordre, ou enfin dans toutes les occasions favorables qui se présentent.

IV°. Prendre garde de n'être pas enveloppé, & pour cela assurer bien ses flancs.

V°. Ne pas trop étendre sa bataille, afin qu'elle soit forte en dedans, & qu'elle puisse faire tête des quatre côtés. Le Général doit être au milieu pour voir ce qui se passe en tous les endroits.

VI°. Attaquer avec les Cuirassiers l'infanterie de l'ennemi qui n'a point de piques, soutenir & repousser sa Cavalerie avec nos piques & notre mousqueterie, & battre sans relâche

l'une & l'autre avec l'artillerie, & toutes sortes de bouches à feu, que les Turcs craignent sur toutes choses; parce que les Janniſſaires étant sans piques, ne peuvent résister au choc de la Cavalerie ou de l'infanterie avec des piques, ni les Spahis qui ne sont point armés, à nos cuirasses & à nos mousquets; ni les chevaux & les éléphans au feu & à l'éclat des grenades: à l'égard des petites pieces qu'on met dans les régimens, pourvû qu'on ait la précaution de faire la queue de leurs affûts plus élevée qu'à l'ordinaire, on les charge, & on les tire aussi vîte qu'on marche.

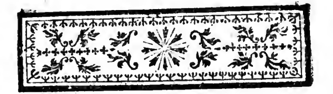
VII°. Avoir à la queue, & partout où besoin sera, des troupes de Cavalerie pour courir de tous côtés, & tuer tous ceux qui fuiront, & qui abandonneront le champ de bataille, & que les soldats sçachent qu'on a donné cet ordre.

VIII°. Ne dégarnir jamais trop les places, parce qu'en cas de mauvaise fortune les restes de l'armée battue, qui ont coutume en d'autres pays de s'y retirer, & de renforcer les garnisons, ne le peuvent faire ici, leur retraite se trouvant coupée par la Cava-

lerie legere du Turc : il eſt donc dangereux d'affoiblir les places : ce ſont des ancres ſacrées qui ſauvent les Etats.

IX°. Mais c'eſt en Dieu ſur tout qu'il faut mettre ſon eſpérance, ſans quoi elle eſt vaine & trompeuſe ; mais il faut y joindre des actions pleines de vigueur : autrement ce ſeroit tenter Dieu, qui demande expreſſément tout l'effort de notre coopération, & ce ſeroit vouloir ſe ſauver ſans mérite. Après cela nous ne devrons plus douter de la victoire, & nous l'attendrons de celui dont le bras n'eſt point raccourci, & qui pour faire éclater ſon pouvoir miraculeux, ſe ſert ſouvent des choſes les plus foibles pour confondre & renverſer les plus fortes,





MEMOIRES

DE

MONTECUCULI,

LIVRE TROISIEME.

REFLEXIONS SUR CE qui s'est fait dans les dernieres Guerres de Hongrie.

CHAPITRE I.

Année 1661.



EORGE RAGOTZI étoit alors I.
Prince de Transylvanie. En 1657.
Son entrée en Pologne malgré la défense de la Porte, donna occasion, ou du moins servit de prétexte au Turc pour atta-

quer la Tranſylvanie. Le Grand Vizir y entra donc en 1658. avec une puiſſante artillerie, & cent mille combattans, ſans compter les Tartares, les *Moldaves* (*a*), & les Valaques, & il fit dépoſer Ragotzi, & choiſir d'autres Princes, & dans l'eſpace de deux ans il y en eut cinq; ſçavoir, le même George Ragotzi, François Redei, Acace Berzai, Jean Kemini, & Michel Apaffi. Deux furent tués en bataille, & un troiſiéme mourut dans les fers; un autre eſt demeuré en priſon, & le cinquiéme eſt encore aujourd'hui revêtu des marques de la Principauté.

I. L'an 1658. le Turc prit Jeno, l'année ſuivante il défit l'armée de Ragotzi, & l'année d'après il prit Waradin: l'an 1661. il pourſuivit Kemini juſqu'à la Teyſſe, pénétrant juſques dans les dépendances du Royaume de Hon-

---

(*a*) *Moldaves*: leur pays a le Danube & la Bulgarie au midi, & le Nieſter & la Podolie au nord; la Beſſarabie au levant, & la Ruſſie noire au couchant; auſſi l'appelle-t-on Valaquie orientale. Les Moldaves ſont ou Chrétiens Grecs, ou Mahométans: leur Prince ou Vaivode eſt tributaire du Turc.

grie, & mettant tout à feu & à sang.

Pour le Turc qui est toujours armé, l'occasion n'est jamais chauve, & il peut, quand bon lui semble, la saisir tout d'un coup par les cheveux : c'est être dans l'erreur que de parler avec mépris de ses forces : tant de Royaumes qu'il a conquis, & que les Chrétiens n'ont pu reprendre ; tant de places fortes qu'il a prises, tant de batailles qu'il a gagné font assez voir la témérité, & le peu de capacité de ceux qui le méprisent, & qui combattant de la langue au lieu de l'épée, défont aisément l'ennemi par de vains discours. III.

Le Turc a toujours des armées sur pied : il est toujours en guerre, la forme de son Gouvernement est toute militaire, il n'y a point d'autre ordre dans l'Etat. Celui des laboureurs lui est entierement subordonné, & destiné à le nourrir, & quelquefois même on l'oblige de suivre aussi les armées pour les convois, & pour d'autres usages. Il n'y a qu'une sorte d'Académie, qu'une discipline, & qu'une voye pour parvenir aux dignités, aux richesses & aux honneurs, ce sont les

armes. Son Empire s'étend dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe : la poligamie le rend fort peuplé : il n'y a point de Monasteres qui enlevent un grand nombre d'hommes aux besoins publics. Les seules provinces de Moldavie, de Walaquie & de Transylvanie, avec les frontieres de Hongrie, qui abondent en mines & en vivres, peuvent lui entretenir cinquante mille hommes accoutumés au climat, à la maniere de vivre, à la langue & aux armes du pays, toujours prêts à se mettre en campagne, sans attendre les troupes Asiatiques. Dira-t-on après cela qu'on ne doit tenir aucun compte de la puissance du Turc ? On pourra aussi se vanter, & avec plus de raison que le Soldat fanfaron de Plaute, qu'on porte dans sa main des *Beliers* (*a*), *des Catapultes* (*b*), & des *Balistes* (*b*) ?

IV. D'ailleurs les affaires de la Transylvanie toujours flotantes, changent

(*a*) *Beliers*, machines dont les anciens se servoient pour battre les murs des places qu'ils assiégeoient.

(*b*) Les *Catapultes* & les *Balistes* servoient à jetter des pierres & des dards.

ſouvent en un clin d'œil, tant par la conſtitution même de cet Etat, qui toujours plein de deſſeins qui ſe contrediſent, cherche la liberté de la tyrannie, que par le génie de la nation fort portée aux remuemens, & aux nouveautés. La haine pour les Grands venus de rien, l'envie pour les égaux, les injures réciproques, & la différence de religion ſervent à entretenir cette humeur inquiette, & font cauſe, ou qu'elle eſt toujours accablée de maux, ou qu'elle s'ennuye d'être bien.

C'eſt dans cette vûe que les Tranſylvains envoyerent Denis Banſi, & Martin Caſſoni demander à l'Empereur ſa protection & du ſecours; les Hongrois ſollicitoient la même choſe avec autant d'empreſſement que les Tranſylvains, & ils alleguoient même entr'autres raiſons pour l'obtenir, que la paix avec le Turc n'étoit qu'un vain nom; que perſonne ne pouvoit jouir de ſon bien en repos, qu'on le vendoit ſouvent à ceux à qui il appartenoit légitimement, & qu'il ne ſervoit de rien aux Hongrois de l'abandonner, puiſqu'on les forçoit de le racheter: que le Turc couroit & déſo-

loit toutes les campagnes, ce qui causoit une disette générale qui obligeroit bientôt les places à se rendre par famine. Que ce qui restoit au Roi de Hongrie consistoit en une langue de terre longue & étroite, & par conséquent difficile à secourir à tems, qu'il étoit donc à propos de rompre ouvertement & de porter d'abord la guerre dans les parties les plus proches.

L'Empereur s'étant rendu à ces raisons, & à des prieres si vives, si soumises, & si universelles, leur accorda le secours qu'ils demandoient, & ayant fait rassembler ses troupes des quartiers les plus éloignés de l'Autriche & de Bohême, elles entrerent en Hongrie par différens endroits, par *Radicz* (a), *Goding* (b), *Jablonka* (c), *Scalitz* (d), & Altembourg, & elles se

(a) *Radicz* est un Château bâti sur une montagne sur la frontiere de Bohême & de Moravie.

(b) *Goding*, Place de Moravie sur la riviere de Morau.

(c) *Jablonka*, Bourg de la haute Silésie où il y a un Château qui est fort; il est situé sur la riviere d'Elsa dans la Principauté de Teschen.

(d) *Scalitz* est dans la haute Hongrie sur la riviere de March aux frontieres de la Moravie.

trouverent au rendez-vous entre *Tyrnau* (a), & Sindonie, & de-là s'avançant dans le voisinage de Comorre elles camperent dans cette campagne.

Si la joie d'obtenir ce qu'on désire doit être d'autant plus grande, qu'on le reçoit plus à propos, & qu'on en avoit plus de besoin, celle du Palatin de Hongrie dut être fort grande, & il y avoit lieu d'esperer qu'étant allé au-devant de ces secours jusques sur les frontieres, il leur feroit le meilleur accueil qu'il pourroit, & leur donneroit des marques effectives du plaisir qu'il avoit de leur arrivée : mais il arriva tout le contraire, les premieres salutations furent des imprécations, & la réception qu'il leur fit fut tout-à-fait outrageante : car il s'emporta jusqu'à leur dire tout haut qu'ils entroient en Hongrie : mais qu'il ne sçavoit comment ils en sortiroient, que la guerre ne se fait pas sans argent, & que les Allemans n'en ayant point, ne manqueroient pas de piller le pays, & que les Hongrois irrités ne manque- VI.

(a) *Tyrnau*, Place de la haute Hongrie sur la riviere de Tyrna à quelque six lieues de Presbourg.

roient pas aussi de se joindre aux Turcs pour leur courir sus, & que ce qui échapperoit aux Turcs, aux maladies, aux fatigues & aux miseres, tomberoit entre les mains des gens du pays. Cet homme d'un esprit rude & changeant étoit agité de pensées toutes contraires : il souhaitoit & haïssoit le secours qu'on lui donnoit ; le premier par nécessité, le second par son inclination. La volonté pressée par le besoin n'est pas libre ; elle veut & ne veut pas, elle change à tout moment. Celui qu'on secourt craint ses ennemis, & se défie de ses amis : il s'imagine qu'il va devenir la proye des uns & des autres, des ennemis, si son parti est battu, des amis, s'il a l'avantage. Il n'a qu'une chose en vue : mais elle devient double dans l'exécution. Son premier dessein est de chasser l'ennemi hors de son pays par le moyen des troupes auxiliaires, & d'en chasser ensuite celles-ci de quelque maniere que ce soit, bonne ou mauvaise, comme on se sert d'un clou pour chasser l'autre. C'est pourquoi l'armée qui va au secours paroit pesante à celui qui la reçoit, & lente à agir, parce qu'elle ne peut pas égaler la vîtesse de

son imagination qui va d'abord à la fin sans penser aux moyens. D'un autre côté celui qui donne secours, quand il voit manquer les provisions, & les liaisons qu'on lui avoit promises, ses soldats diminués par les factions, les incommodités, les meurtres, & ses bienfaits payés de reproches & d'ingratitude, ne peut s'empêcher d'en avoir du ressentiment & de s'en plaindre. De là naissent les défiances, les dissensions, les querelles, & enfin les ruptures ouvertes. Et pour ne pas rapporter dans une chose odieuse des exemples modernes de secours mal donnés ou mal reçus, il n'y a qu'à se souvenir de ceux que donnerent les anciens Gaulois à Annibal avec tant d'empressement d'abord, dans l'espérance d'aller piller Rome. Dès que le froid excessif eut empêché ce Général de passer l'*Apennin* (a), & l'eut obligé de prendre des quartiers dans la Gaule, l'affection de ces peuples changea tout d'un coup, & ils tournerent contre lui la haine qu'ils avoient contre

(a) *Apennin*, Mont fameux qui s'étend depuis le Comté de Nice en Piedmont, jusqu'au détroit de Sicile, & traverse toute l'Italie,

les Romains, jusques-là qu'il fut contraint de se déguiser pour éviter les embuches qu'ils lui avoient dressées.

VII. Cet emportement insensé du Palatin fut d'autant plus déraisonnable que le soldat payé d'avance vivoit alors du sien, & payoit argent comptant les provisions qu'on amenoit de la haute Hongrie au camp par le Danube : l'armée n'étoit aucunement à charge aux Hongrois, il ne leur en coûtoit que quelques fourages pour la cavalerie, & l'on étoit prêt d'exécuter les projets qu'on avoit faits.

VIII. On avoit débatu pendant plusieurs mois la matiere & la maniere de cette guerre, & voici les résolutions qu'on avoit prises sur ce sujet dans les mois de Mai & de Juin. La Porte ne vouloit pas que Kemini Janos fût Prince de Transylvanie, ni que l'Empereur se mêlât en aucune maniere des affaires de cette Principauté. L'Empereur au contraire, sans parler de Kemini, à l'élevation duquel il ne prenoit point de part, ni de tout autre sujet, vouloit que l'élection se fît en toute liberté par les Etats, & qu'ils fussent à cette fin maintenus dans leurs droits. Dans cette vue les Transylvains de-

mandoient du secours avec empressement, offroient des places de sûreté pour des garnisons de l'Empereur, & des vivres pour l'armée qui seroit en campagne, & ils promettoient un attachement & une fidélité extrême, & de ne traiter en aucune maniere avec le Turc au préjudice & à l'insçu de S. M. Imperiale. Et non seulement ils promettoient en leur particulier de joindre leurs forces aux Imperiaux, mais ils faisoient encore espérer de faire entrer les Moldaves & les Walaques dans le même parti. Les Hongrois, comme nous venons de dire, joignoient leurs prieres à celle des Transylvains, & promettoient aussi quelques mille hommes par voye de levée de milices, l'Archevêque & le Palatin protestant cependant que les paysans ne fourniroient ni vivres ni chariots, tant parce qu'il n'y en avoit pas, que parce qu'il falloit, pour les y obliger, un consentement universel. Ce fut pour cela qu'on prit à la Cour de l'Empereur les résolutions suivantes. De prendre à cœur les affaires de Transylvanie par la voie de négociation, & par celle des armes; de mettre garnison dans les places qu'on of-

froit, & de les défendre; de donner mille fantaſſins à Kemini, dont il pourroit diſpoſer en campagne; de former deux corps d'armée, ſçavoir un camp volant, & une armée en forme; le premier pour camper ſur la Teyſſe à la faveur des places, pour donner retraite & aſſiſtance à Kemini, & l'autre pour agir ſur le Danube par diverſion, & attaquer Gran & Bude, auſſitôt que le Turc attaqueroit les places où l'on auroit mis garniſon, ou qu'il feroit des courſes ſur les Etats du Royaume de Hongrie. Qu'il n'y avoit aucune eſpérance de réuſſir par la voye des traités, ſi on ne les appuyoit par les armes: qu'on ne pouvoit non plus ſecourir directement la Tranſylvanie, parce qu'outre qu'elle ſeroit incapable de ſoutenir le faix de cette guerre, elle étoit trop éloignée: d'ailleurs la ſaiſon étoit avancée, & l'on n'avoit fait proviſion ni des choſes néceſſaires, ni d'un poſte pour s'y affermir. Que la loi ſuprême devoit être la conſervation de l'armée, & que le plus court chemin qu'on pût prendre pour la ruiner entierement, étoit de l'envoyer ſi loin, outre qu'on laiſſoit les Pays héréditaires ouverts; que cependant le Palatin, &
Homanaï

Homanaï, General de la haute Hongrie, devoit disposer la ville de Cassovie à recevoir garnison, en lui faisant voir la nécessité indispensable qu'il y avoit de l'accepter dans le péril évident auquel elle étoit exposée. Les choses étant ainsi réglées, les Députés de Transylvanie furent renvoyés avec une entiere satisfaction, & les ordres furent expédiés pour assembler l'armée. On ordonna à Godefroy Heisler, General de bataille & Gouverneur de Zathmar, de mettre garnison dans *Zekeleid* (*a*), *Kowar* (*b*), & *Samosviwar* (*c*), Places de Transylvanie, & au Comte Jean Richard de Staremberg, Lieutenant Maréchal de camp qui commandoit les troupes qui tenoient la campagne de ces côtés-là, de se poster sur la Teysse pour donner plus de vigueur aux entreprises, & on me

(*a*) *Zekeleid*, petite Place dans une isle du fleuve Berethon près Varadin au N. E.

(*b*) *Kowar*, petite Place située à l'entrée de la Transylvanie sur le Samos.

(*c*) *Samosviwar*, Place située vers l'embouchure du petit Samos dans le grand, au nord de Clausenbourg, & à sept ou huit lieues de cette ville.

donna en qualité de Maréchal de Camp, la conduite générale de cette affaire, & le commandement de l'armée principale, qui, comme j'ai dit, s'étoit assemblée dès le mois de Juillet à Mardosch auprès de Comorre, forte de 14 à 15000 combattans, toutes troupes d'élite, & encouragées par les heureuses campagnes qu'elles avoient faites les années précédentes en Pologne, en Dannemark, & en Pomeranie: on appliqua tous ses soins à faire de grands préparatifs de grosse artillerie, de mortiers, de munitions, de vivres, de feux d'artifice, de ponts, de matériaux, de toutes sortes d'instrumens à remuer la terre, de mantelets, de grenades à jetter à la main, de mineurs, & d'autres artisans & ouvriers: on disposa en même-tems les recrues de l'infanterie; & comme on les amenoit par le Danube, & qu'il n'y avoit aucun moyen de s'évader, elles arriverent toutes ensemble, & fort commodément pour être incorporées dans l'armée: on avoit aussi tout disposé, le camp étoit déja marqué sur la rive droite du Danube, sur laquelle sont situées Gran & Bude: on l'avoit reconnu, & on l'avoit choisi fort avan-

tageux entre Comorre & *Dotis* (*a*); les espaces, les logemens étoient marqués, le pont de barques jetté sur le Danube, & l'armée étoit toute prête pour passer dessus le lendemain matin, quand on vit arriver sur le midi un Courier de la Cour avec ordre de marcher dans la haute Hongrie, ou plus avant, suivant que les besoins de la guerre en ce pays-là le demanderoient. Alors, Dieu sçait si tout le monde fut surpris d'un tel ordre; dans le tems qu'on étoit déja, pour ainsi dire, enfoncé dans l'action, on voyoit tant de grands préparatifs devenir tout d'un coup inutiles, & on perdoit la conjoncture de la foiblesse des garnisons Turques sur la frontiere : les places étant presque dégarnies de troupes, parce qu'on les en avoit tirées pour renforcer l'armée d'Ali Bacha. D'un autre côté on considéroit dans quel abîme de misere on s'alloit plonger en marchant vers la Teysse, où l'on n'avoit fait aucunes provisions, & où l'on n'en pouvoit faire faute

(*a*) *Dotis* : les Allemands appellent cette ville Tata ; elle est dépendante du Comté de Comorre.

d'argent & de tems : car on étoit au commencement d'Août, & d'ailleurs il n'y avoit ni grains, ni le consentement des Etats de Hongrie ; le peu de troupes qui y étoient s'y ruinoient par le manquement de toutes choses, que seroit-ce donc d'une armée plus nombreuse ? Il avoit fallu travailler plusieurs mois à Comorre pour y assembler le pain nécessaire ; cependant cette ville est voisine, baignée de rivieres, fournie de moulins, & de quatre-vingt fours, qu'on y avoit fait exprès. Que faire donc maintenant, dans un pays où il n'y a rien de tout cela ? Durant tout l'hyver passé on n'avoit pu envoyer d'habits aux troupes de ces quartiers-là à cause des mauvais chemins, & on les avoit fait rester à Filleck, & l'on ne trouva pas même le moyen de leur faire tenir de l'argent, parce qu'il ne se trouva point de banquiers qui y eussent aucune correspondance ; & comment y entretenir une armée entiere ? Les paysans abandonnent leurs maisons & s'enfuyent : puis ils s'assemblent dans les bois, où ils se mettent en embuscade, & tuent sans pitié tous les soldats qui sont au fourage, & qui pas-

sent : cela ne suffit-il pas pour faire naître entr'eux une haine irréconciliable ? On arrivera tard, las, mal équippé parmi les pluyes & les boues : on employera à marcher le tems qu'on devoit employer à agir, tandis que le Turc agit effectivement, & met ses affaires en bon train. Combien auroit-il été plus à propos de demeurer ferme dans des résolutions qu'on avoit agitées pendant toute l'année avec beaucoup de subtilité, & qu'on avoit enfin arrêtées unanimement, après avoir mûrement examiné toutes les raisons pour & contre ? Combien auroit-il mieux valu prendre Gran & Bude, & compenser la perte de Waradin par quelque autre conquête ; se jetter d'abord sur le pays ennemi, & y vivre, & délivrer de contributions une grande étendue de pays ? On représenta de nouveau toutes ces raisons fort vivement ; mais sans y avoir égard, les ordres furent réiterés de marcher : on disoit pour toute raison, qu'il falloit appliquer le remede où étoit le mal, comme si on ne l'eût pas ou pu guerir par diversion, en le détournant, comme on fait une saignée au pied pour guérir une asthme, ou

un mal de côté, par la correſpondance que les parties ont entre elles, & avec tout le corps : mais ces cures ne ſe font que par d'excellens Médecins, & non par ces Médecins timides & ſans expérience, qui ſont pleins de préſomption quand il s'agit de décider, & qui tremblent quand il faut agir.

IX. L'avis des perſonnes ſages & entendues eſt l'unique meſure de la bonté des actions morales ; & ce qu'il y a de divin & d'excellent dans les conſeils eſt fondé dans le conſentement de pluſieurs eſprits, & lorſque les choſes leur paroiſſent à tous ſous la même forme, après qu'ils ont donné chacun en particulier tout le tems & toute l'application néceſſaire pour les examiner, on ne doit pas douter, ou qu'elles ne ſoient abſolument telles qu'elles leur paroiſſent, ou du moins qu'elles n'en approchent beaucoup, & l'on ne ſçauroit changer des réſolutions ainſi priſes ſans en prendre de moins bonnes. Mais il ſe trouve des miniſtres qui ont plus d'autorité que d'expérience, (car qui peut l'avoir en tout ?) qui ne ſçachant pas faire les choſes par eux-mêmes, ne veulent pas ſuivre les conſeils des autres, de crain-

te qu'il ne parût qu'ils eussent besoin des lumieres d'autrui, & qui cherchent à s'attirer de la gloire & du crédit en renversant tous les projets qu'on a faits ; mais quand le succès ne répond pas à leur attente, chacun alors cherche à se disculper, comme il arriva de cette marche en Transylvanie : car ces politiques s'étant trompés, & les choses ayant changé de face, personne ne voulut avoir été l'auteur, ni le conseiller de cette entreprise.

La diligence avec laquelle on marcha, suppléa au peu de tems qu'on avoit, & à la longueur des chemins. L'armée se trouva le troisiéme d'Août dans les plaines de Lowentz, ou ayant eu avis que Kemini se retiroit & qu'Ali-Bacha le suivoit avec 60000 hommes, & qu'on nous attendoit avec grande impatience, nous marchâmes sans relâche, & ayant laissé notre infanterie & le gros canon derriere sous la conduite de Leopold Guillaume Prince de Bade, Général de l'artillerie, avec ordre de suivre, je marchai en diligence avec la cavalerie, & j'arrivai le dix-huitiéme d'Août à Ladan, sur le bord de la Teysse, une lieue au-dessous de Tockai. Jamais arrivée ne X.

fut plus à propos. Dès que l'ennemi en eut avis il commença à se retirer. Il avoit déja passé *Nagibanie* (*a*), & étant entré dans les dépendances du Royaume de Hongrie, il couroit à bride abbatue & sans aucun obstacle, brûlant & pillant tous les environs de *Marmaros* (*b*) & de *Mongatz* (*c*), tandis que les Tartares avec une cruauté inouie laissoient par tout, ainsi que le foudre, des marques funestes de leur passage, les maisons & les campagnes étoient en feu, & la terre étoit couverte de corps privés de sépulture dans tous les lieux où ils passoient. L'ennemi attaqua en vain *Medgiez* (*d*), & s'alla camper sous *Hust* (*e*): mais au premier bruit des ar-

(*a*) *Nagibanie*, ville de la haute Hongrie sur le Zazure, sur la frontiere de Transylvanie. Elle est célébre par ses mines d'or & d'argent. Les Allemands l'appellent Neustat.

(*b*) *Marmaros*, une Place de la haute Hongrie sur les frontieres de Pologne, avec titre de Comté; le Seigneur a séance aux Etats de Transylvanie.

(*c*) *Mongatz*, Forteresse de la haute Hongrie dans le Comté de Pereczas.

(*d*) *Medgiez* est une ville de Transylvanie sur la riviere de Kockel; elle est à quelques six lieues d'Hermanstad.

(*e*) *Hust*, ou Hutz, Château en Transylvanie, à l'endroit où la Teysse prend sa source.

mes

mes Chrétiennes, ausquelles les habitans donnoient alors mille bénédictions, il décampa incontinent, & commença à retourner en arriere : cependant notre infanterie ayant joint, on ne balança point à poursuivre l'ennemi sans relâche, & on tâcha de rassembler toutes les forces pour en venir à une bataille, parce qu'il n'étoit pas à propos de la risquer sans les avoir réunis, & que d'ailleurs étant séparées on en tiroit peu de service. Le Palatin avoit promis 10000 hommes, qui se réduisirent en 150 chevaux que le Général Homanaï accorda avec assez de difficulté, & qu'il rappella aussi-tôt qu'ils furent arrivés sur les frontieres de Transylvanie, & il fut inutile de leur dire que de cette maniere ils n'auroient aucune part à la gloire qui seroit reservée toute entiere aux troupes Allemandes : il n'y eut point de raison qui pût les déterminer à former au moins en apparence un corps de troupes sur les frontieres, pour donner de la réputation & de la vigueur à nos armes. Cassovie même refusa la garnison que lui offroit le Palatin, qui fut soupçonné de s'entendre avec la ville. Tous ces contre-

tems auroient été capables de faire échouer le dessein du monde le mieux concerté : on ne laissa pourtant pas de passer la Teysse à Tockai, & le trente d'Août l'armée campa le long de la Crasne à deux lieues de Zathmar. Elle avoit été jointe un peu auparavant par Kemini avec 3000 hommes qui n'étoient pas encore bien rassurés des défaites passées : ce Prince brûloit d'envie de retourner en Transylvanie, & dans cette vue il promettoit avec serment l'union des peuples de cette Province, des vivres, des fourages en abondance, & enfin des monts d'or.

Mais l'armée se sentoit déja de l'incommodité des maladies, & de la disette ; car quoique la campagne fût pleine de grains, dans une marche continuelle on n'avoit ni le tems, ni les moulins, ni les fours pour faire le pain, & il n'y avoit ni magasins, où l'on en eût de prêt, ni chariots pour le conduire, quand on en auroit cuit. La plûpart de l'armée, tant les Officiers que les simples soldats, étoient incommodés par la faim, la fievre, la dissenterie causée par les mauvaises eaux, & par l'intemperie de l'air, qui est dans ce pays-là très-chaud pendant

le jour, & très-froid pendant la nuit.

On concerta cependant avec Kemini qu'il marcheroit avec ſes troupes au-delà de la Craſne, par Nagibanie, Kowar & Samoſviwar, & que l'armée Impériale marcheroit en deçà de cette riviere, & tiendroit la route de *Zillack* a), afin que le bruit de nos armes ſe répandît plus loin, que les fourages fuſſent en plus grande abondance, & qu'on pût par ces routes différentes avoir des avis plus certains des Turcs, qui ſe retiroient à meſure que nous avancions. XI.

On reçut dans la marche quelques inſultes des payſans, qui déchargeoient leur rage ſur les ſoldats qu'ils trouvoient. A quelque tems delà on eut avis qu'Ali-Bacha avoit réſolu de s'arrêter à Clauſembourg, ou de venir à notre rencontre. C'eſt pourquoi on forma l'ordre de bataille. La figure étoit un quarré long, propre à toutes ſortes de mouvemens, avec les bagages au milieu. L'infanterie, la cavalerie & l'artillerie étoient mêlées de

(a) *Zillack*, place de la haute Hongrie en deçà de la Craſne.

maniere qu'elles pouvoient s'entre-secourir. En cet endroit Kemini me fit confidence qu'étant un Prince nouveau il ne pouvoit pas tout-à-fait se fier à ses troupes, & qu'il souhaitoit d'être compris dans notre ordonnance. On convint de l'y recevoir avec partie de ses gens, & que le reste se porteroit sur les aîles pour faire tête aux Tartares, & pour poursuivre l'ennemi lorsqu'on l'auroit rompu, ou pour l'attirer hors de son camp par une fuite simulée, & faire ensuite volte-face. On marchoit & on campoit dans cet ordre, l'esperance & l'ardeur d'en venir aux mains faisant oublier les maux qui cependant croissoient toujours. Mais enfin le Bacha ne prit ni le parti de venir à nous, ni de nous attendre à Clausembourg, comme on nous avoit dit, & l'on sçut d'une troupe de Tartares qu'on défit, qu'il s'étoit retiré à *Wasserhelt* (a), autrement dit Newmark, sept lieues au-delà de Clausembourg, où notre armée apprit à son arrivée la vérité de ce que ces Tartares nous avoient dit.

(a) *Wasserhelt*, petite place de Transylvanie sur le Marosch : c'est-là que les Etats ont coutume de s'assembler.

L'espérance de trouver l'abondance à Clausembourg avoit amené les soldats jusques-là : mais quand ils se virent trompés, ils furent fort indignés. Les vivres attendus s'en allerent en songe : on n'y trouva seulement pas du pain pour un jour. Toutes les intelligences, & ces forces qui se devoient joindre à nous, & ces secours des *Villes Saxones* (a), & de la plûpart des Transylvains s'en allerent en fumée. XII.

Ils avoient proclamé Michel Apaffi Saxon pour leur Prince, & ils écrivirent que leurs affaires étoient terminées comme ils le souhaitoient, qu'ils jouissoient d'un plein repos, qu'ils n'avoient pas besoin de secours, & qu'ils étoient en armes contre tous ceux qui entreprendroient de les inquiéter. Tous les artifices dont on se servit pour intercepter ou cacher leurs lettres ne servirent de rien, & nous ne pûmes empêcher que toutes les villes n'eussent de bons avis là dessus. Que faire dans une si étrange métamorphose, & dans un changement de scéne si fâ-

(a) *Villes Saxones* : ce sont sept villes de Saxons établis en Transylvanie.

cheux ? l'armée diminuoit, les maux croissoient, les pluyes, l'hyver qui étoit proche, les mauvais chemins, & un grand trajet dans un pays désert augmentoient encore les difficultés. La raison de guerre vouloit qu'on mît Clausembourg devant soi. La ville est grande & marchande, située dans un terroir fertile : elle pouvoit servir de frein au Turc, d'avant-mur à la Hongrie, de clef pour entrer en Transylvanie, de front & de ligne de communication avec nos autres places qu'elle couvroit : mais comme elle manquoit elle-même de vivres, il falloit la ravitailler : mais où prendre de quoi, si ce n'est à la campagne ? & comment en tirer de la campagne lorsque l'armée y moissonnoit les grains pour son usage particulier, & consumoit en un jour ce qui auroit servi un mois à une garnison ? Il fallut donc songer à s'en éloigner. Kemini en fut fort affligé, parce que n'ayant en vûe que son propre interêt, il en faisoit l'affaire capitale, & se mettant peu en peine du reste, il ne cherchoit qu'à donner de l'occupation à notre armée. Mais nous sçavions sûrement que le Turc avoit environ autant

de troupes que nous, qu'il étoit avantageusement posté au milieu de ses places, avec des magasins faits de bonne heure & bien fournis, qu'il avoit un pays abondant derriere lui, & un ruiné devant lui, c'est-à-dire, entre son armée & la nôtre, & par dessus cela les habitans du pays pour lui. Au contraire, notre armée étoit affoiblie, pleine de maladies, & plus semblable à un hôpital qu'à une armée, elle n'avoit aucun poste assuré. Il falloit pour passer outre traverser des campagnes incultes depuis deux ans, & des villes brûlées, comme on en voyoit un exemple funeste dans (a) *Weissembourg*, & dans d'autres places, qu on envoya reconnoître. Pourquoi donc se jetter dans un gouffre de miseres, & aller chercher des précipices? On n'avoit ni pain, ni fourages, & comment en chercher en présence d'un ennemi dont la cavalerie étoit si nombreuse? quelle folie de faire des entreprises téméraires, que le succès

(a) *Weissembourg*, ou Albe Julie, Capitale d'un Comté de ce nom, est située au midi de la riviere d'Ompay dans la Transylvanie: c'étoit le séjour ordinaire du Prince avant que cette Province fut annexée au Royaume de Hongrie.

même n'auroit pas justifiées ? & dans des pluies continuelles quel moyen de marcher dans les terres fortes ? En passant outre, ou on laissoit une grosse garnison à Clausembourg, ou non ? en faisant le premier, il ne restoit plus d'infanterie en état d'agir dans votre armée; & si vous ne le faisiez pas; qui assuroit vos derrieres contre les paysans révoltés, & contre les villes qui avoient fait leur paix avec l'ennemi ? On avoit plusieurs fois facilité au Turc le moyen d'en venir à une bataille, on lui avoit laissé le tems de se fortifier, & on lui avoit autant de fois présenté le combat, qu'on avoit marché de jours après lui, en faisant des marches égales aux siennes, & en s'approchant à six lieues de son camp. Pourquoi ne nous a-t-il pas attendu en des lieux où nous n'avions aucun avantage ? pourquoi ne sortoit-il point de ces postes avantageux pour venir à nous ? sans doute pour nous attirer dans le piege. D'ailleurs la campagne étoit glorieuse pour nous : nous avions chassé l'ennemi de Hongrie, nous avions mené en Transylvanie Kemini, & le secours que nous avions promis à cette Province si el-

le eût voulu recevoir l'un & l'autre ; nous nous en étions ouverts les passages, & nous en avions les clefs pour y entrer quand nous le jugerions à propos ; il étoit tems desormais de rafraîchir l'armée.

Kemini s'étant contenté de ces raisons, on fit prêter serment de fidelité aux Bourgeois de Clausembourg, & on y laissa une garnison de 1500 Allemands & de 600 chevaux de Kemini, sous le commandement du Lieutenant Colonel Tasso, à la place duquel on mit depuis le Lieutenant Colonel Redani. On pourvut la Place de munitions de guerre, de matériaux pour la fortifier, & de grains qu'on coupa à la campagne, & qu'on y amenoit à l'envi l'un de l'autre pour un prix modique, qu'on donnoit à ceux qui les coupoient & qui les voituroient; on mit aussi garnison dans *Betlem* (*a*) & dans *Fogaraz* (*b*), qui est jus-

(*a*) *Betlem*, ou Betlen, vieux Château en Transylvanie, proche la riviere de Samos, à 12 lieues environ de Clausembourg.

(*b*) *Fogaraz*, Forteresse de Transylvanie entre Hermanstat & Cronstat, sur la riviere d'Alt : le territoire de sa Jurisdiction est très-grand.

ment la moitié du chemin de Vienne à Constantinople.

Ainsi l'armée se retira le 17 de Septembre à dix lieues endeçà de Clausembourg pour observer les mouvemens des ennemis plus commodément, & sans ruiner les environs de cette Place, & pour l'appuyer & lui faciliter les moyens de se mettre en bon état; & comme il pouvoit arriver que le Bacha vînt l'attaquer dans le tems que les chemins seroient rompus, & qu'il seroit difficile à notre infanterie de marcher avec assez de diligence pour la secourir, on tint tout prêts des chevaux de bagage, pour mettre notre Infanterie dessus, au premier bruit qu'elle auroit besoin d'être secourue.

XIII. Cependant le Comte de Souches Général de l'Artillerie, qui étoit aux environs de Comorre avec un Camp volant d'Allemands & de Hongrois, fit une course du côté de Bude, & ruina *les Palanques* (a) de Wal, de Sambock, & deux autres mal garnies de troupes, & éloignées de tout secours:

(a) *Les Palanques* sont entre Bude & Albe Royale.

Plusieurs des ennemis furent tués, pris, ou mis au pillage : mais pour dire le vrai, ces sortes de choses tournent ordinairement au dommage des nôtres, parce que le Turc force les Paysans Chrétiens des lieux de son obéissance à réparer eux-mêmes & à leurs frais les endroits qu'on a ruinés ; ainsi ces peuples étant dépouillés & surchargés par l'ennemi, ne peuvent plus rendre de services, ni payer de contributions à leurs vrais maîtres, ni à nos Garnisons.

Je dépêchai de même le Lieutenant Colonel Schneidau avec des Dragons, de la Cavalerie, des petards & autres instrumens pour tâcher de surprendre Saint Job (a), avec le secours de l'Infanterie de la Garnison de Zekelheid ; mais n'ayant pu se rendre maître du roc qui est fort, il se contenta de prendre & de brûler la palanque qui étoit devant, & qui le couvroit, & lui servoit comme de dehors.

Le Bacha n'ayant rien entrepris, commença à se retirer de la Transyl- XIV.

(a) Petite Ville avec un bon Château dans le Comté de Kali dans la haute Hongrie à 4 ou 5 lieues du Grand Varadin.

vanie, où il laissa pourtant Ibrahim avec deux mille Turcs, & environ trois mille Walaques, & il prit ses quartiers d'hyver à Temiswar. De notre côté nous laissâmes deux mille chevaux Allemands à la disposition de Kemini sous la conduite du Colonel Fabri. Clausembourg bien pourvû, & en état de défense, la ligne de communication bien assurée entre l'armée, les forteresses & les états, & la saison des siéges étant passée, nous nous retirâmes du côté de la Teysse, après laquelle nous soupirions comme après un port où nous devions être délivrés de la contagion, de la famine & des miseres, d'autant que tout le pays depuis Waradin jusqu'à Tockai & Zathmar étoit tout-à-fait inculte, & appellé pour cela par les habitans, *Betulie l'Insipide.* Depuis Hulst, Zathmar, Medgies, Nagybanie, *Bistritz* (a), Newmarck, Kowar & Samosviwar, tout étoit brûlé & détruit; & les nôtres avoient consumé tout le pays en-

(a) *Bistritz* : c'est la cinquiéme des Villes Saxones qui sont en Transylvanie; elle est petite & fortifiée à l'antique; elle est située sur la riviere de Bistritz dans le Comté de ce nom.

deça de Zathmar, de Cilley & de Colosfwar ou Clausembourg, le reste des *Sicules* (*a*) & des Saxons avoit été ruiné partie par le Turc, partie par Kemini ; la gelée avoit interrompu le cours des rivieres, & ôté l'usage des moulins, les chevaux déferrés, & les hommes tous nuds dans un tems fort rigoureux, & par de très-mauvais chemins, faisoient compassion. Il n'y avoit aucun secours à attendre de Kemini ; il avouoit lui-même qu'il étoit un pauvre Gentilhomme, qui n'avoit de Prince que le nom, & qu'il n'avoit pas plus de 400 chevaux qui fussent unis ensemble : il arrivoit même souvent des querelles & des batteries pour les fourages entre ses Cavaliers & les nôtres, & entre eux & les paysans, qui vouloient tous vivre, & il en restoit souvent plusieurs sur la place. Outre la famine, nous étions attaqués de maladies contagieuses, qui enlevoient les Officiers aux Soldats, & les Soldats aux Drapeaux ; presque tous les Colonels, Lieutenans Colonels, &

[*a*] *Les Sicules*, que les Allemands appellent Zeckler, sont des Hongrois établis en Transylvanie.

tout l'Etat Major, & quasi tous mes Domestiques en étoient attaqués, & j'étois obligé de suppléer aux fonctions de tous ces gens-là, L'armée s'étant donc mise en marche vers la Teysse, comme nous avons dit, vint camper le premier Novembre à *Samosky* (*a*), le 5 à une lieue de Tockai, & le 19 entre la Teysse & le Podrock, & le 15 Décembre à deux lieues de Cassovie pour y attendre les Grands de Hongrie, qui devoient s'y assembler pour regler la répartition des quartiers.

XV. Kemini étoit pendant ce tems-là auprès de Medgyes, il y étoit revenu de Transylvanie, où toutes les intelligences qu'il avoit n'eurent aucun effet, & sur tout celle qu'il avoit à Bistritz qui lui ferma les portes, & fit tirer le canon sur ses troupes. Les Turcs attaquerent Fogaraz, & furent repoussés avec grande perte, les Allemands qui y étoient en garnison ayant fait sur eux une sortie vigoureuse, prirent huit étendards aux Walaques, & Michel Apaffi envoya des universaux par toute la Province.

[*a*] *Samoski* est un Château de la haute Hongrie, bâti à l'endroit où le Samos tombe dans la Teysse.

CHAPITRE II.

An. 1662.

L'Ambition d'être Prince rendoit Kemini inquiet : malgré la rigueur de la saison, l'aversion des Etats déclarés contre lui, & les remontrances de son parti, il sollicita avec beaucoup d'empressement un renfort de deux mille hommes des troupes de l'Empereur. Je ne crus pas devoir les lui refuser, & je les lui envoyai sous les ordres du Colonel Jacques Gerard, vieux soldat, & brave homme : le Prince se mit en marche le premier Janvier, avec tant de diligence qu'il prévint & surprit les Transylvains. Tout le monde commença bientôt à abandonner Apaffi, qui fut obligé de se retirer dans *Schâsbourg* (*a*), ville ouverte & sans défense : il demanda à en- XVI.

[*a*] *Schâsbourg* : c'est une des sept Villes Saxones de la Transylvanie ; on l'appelle dans le pays Ségeswar ; elle est à environ trois lieues de Medgyes, ou Medvis, & elle a un bon Château fortifié par l'art & par la nature.

trer dans le Château : mais la bourgeoisie le lui refusa, & ses propres troupes s'enfuirent la nuit, & l'abandonnerent ; tant on doit peu compter sur l'affection des peuples, quand la fortune change : cette diligence avoit bien réussi ; si l'on eût continué de même, il étoit facile à Kemini de forcer la place, & de prendre Apaffi : mais il se laissa endormir aux belles promesses qu'on lui fit. Apaffi lui promettoit de lui ceder la Principauté, & la Ville de le recevoir amiablement, sans qu'il fût obligé d'user de violence, ce qui le rendroit odieux à la Province. Tant de tems s'écoula dans ces négociations que les Turcs eurent le loisir de s'assembler, & de se jetter dans la place sous la conduite de Kucfuch-Mehemet Bacha. Kemini fut averti de bonne heure de leur approche, & on lui conseilloit d'aller au-devant d'eux, & de les combattre dans un tems où ils étoient fatigués d'une marche pénible, & avant qu'ils se fussent joints à ceux de la Ville : mais leurré de ses vaines espérances, il ne profita pas de cet avis, si bien que les Turcs étant entrés sans opposition dans la place, on vit changer tout d'un coup les

Ou Gazul Mehmet.

les esprits du peuple & d'Apaffi. On représenta alors à Kemini qu'il étoit inutile de demeurer là plus long tems, & qu'il falloit s'en éloigner pour faire reposer sa Cavalerie, & fourager plus commodément. On l'avertit encore que l'ennemi avoit dessein de l'attaquer : mais il étoit si irrésolu qu'il ne sçavoit s'il devoit rester ou partir, combattre ou se retirer ; & semblable à un oiseau englué, il sembloit qu'il ne pût s'arracher de là, & il ne se soucioit non plus des avis qu'on lui donnoit, que s'il se fût agi d'une fête ou d'un tournoi ; il étoit amusé par quelques-uns de ses gens, dont on eut d'abord quelque soupçon, & qu'on reconnut ensuite manifestement pour des traîtres. Le 23 Janvier ce Prince ayant permis à ses troupes d'aller au fourage, les Turcs vinrent en plein midi attaquer avec beaucoup de fierté son armée, qui eut à peine le tems de monter à cheval & de se mettre en bataille avec précipitation. Quelques-uns se retirerent à la premiere allarme : l'aîle gauche, où étoient les Allemands rompit l'aîle droite des ennemis, c'étoit un acheminement à la victoire, si l'autre en pliant n'avoit

donné moyen aux Turcs de les prendre en queue, & de les envelopper de maniere qu'ils furent aussi obligés de prendre la fuite. Il en resta peu sur le champ de bataille : mais il y en eut beaucoup de tués dans la fuite, & les paysans en tuerent encore un grand nombre. Kemini lui-même y resta, on ne sçait pas de quelle maniere ; la plus commune opinion est qu'il tomba de cheval, & qu'il fut foulé aux pieds par ses gens mêmes, ou par hazard, ou peut-être exprès.

XVII. Telle fut la fin de Kemini Janos, Prince qui avoit de grandes qualités, & une longue expérience dans la guerre ; mais dans cette derniere expédition il fit voir peu de prudence, & agit comme un homme qui s'abandonne à sa destinée, ainsi qu'on le peut conjecturer par les démarches qu'il fit, & par les discours qu'il tint pendant ses derniers jours. Quoi qu'il en soit, il mourut ainsi surpris, trahi, & défait peut-être pour punition de la foi qu'il avoit à la destinée, comme étant Calviniste.

XVIII. Les Etats de la haute Hongrie s'étoient assemblés à Cassovie par ordre du Souverain ; je m'y rendis le onze

de Janvier, & le lendemain le Comte de Roral, le Palatin & le Chancelier de Hongrie y vinrent comme Plénipotentiaires de l'Empereur. Les propositions se réduisoient à donner des logemens aux troupes, & à mettre garnison dans Cassovie. Quatre choses rendoient ce dernier point nécessaire : 1°. l'avantage qu'il y avoit de bien établir l'état de la guerre ; 2°. la nécessité publique ; 3°. la convention des articles de la Diete ; 4°. l'intelligence que plusieurs des Bourgeois avoient manifestement avec le Turc. A l'égard du premier point, qui étoit de donner des quartiers à l'armée, voici sur quelle raison il étoit fondé. Les Hongrois avoient instamment sollicité ce secours dans le tems de leur besoin ; l'armée venoit de leur rendre un service considerable, en les délivrant de la tyrannie du Turc par une expédition très-pénible & très-avantageuse : on entretenoit 3000 hommes hors de leur pays, c'est-à-dire, en Transylvanie pour leur sûreté, & pour leur servir de garde avancée sans être à leur charge: Ils avoient eu le tems de faire leur récolte, leurs vendanges, & leurs semences, sans être inquietés de per-

sonne ; il étoit donc juste de rafraîchir l'armée, outre qu'on ne pouvoit même l'éloigner sans exposer le pays à l'invasion du Turc. Mais malgré ces raisons les Etats alleguoient leurs privileges, & l'inutilité du consentement de quelques particuliers, s'il n'étoit universellement approuvé en pleine Diete, à quoi ils ajoutoient l'impossibilité des moyens. A l'égard de Cassovie, on disoit qu'elle ne pouvoit recevoir garnison, parce qu'elle vouloit se réserver des logemens vuides pour les nobles de la Province, en cas qu'ils fussent obligés de s'y retirer. Cette matiere fut agitée en plusieurs séances : il y eut plusieurs projets faits & rompus, puis refaits & rompus de nouveau. Enfin l'on reconnut que c'étoit perdre le tems, que toutes les contradictions étoient inspirées & fomentées de plus haut, & que l'argent avoit corrompu le cœur & la langue de quelques-uns, qui faisoient des propositions moins pour les faire suivre, que pour donner matiere aux contradictions. En effet quoiqu'ils parussent fort opposés, & fort irrités les uns contre les autres, & qu'ils semblassent se regarder de travers, ils s'en

divertissoient en secret, & abusant de la bonté de l'Empereur, ils tendoient tous au même but. Les esprits des mal-intentionnés s'aigrissoient de plus en plus, soit zele indiscret pour la liberté, ou pour mieux dire, pour une licence effrenée, soit dissension enfantée par l'hérésie, dont le propre est d'inspirer l'esprit de vertige & de défiance, & cela alla si loin que non-seulement ils refuserent des quartiers à l'armée, mais qu'ils ordonnerent aux paysans d'abandonner leurs maisons, de ne point vendre les grains qu'ils avoient de trop; d'aller à la chasse des soldats malades, écartés, ou demeurés derriere, comme on chasse les bêtes, & les tuer sans pitié. Pauvres troupes, qu'on reçoit à bras ouverts quand le péril est proche & qu'on tâche d'exterminer quand il est passé! & comme si c'eut été peu de tout cela, ils solliciterent les Transylvains qui trafiquoient à Cassovie de s'unir à eux, pour chasser & tailler en pieces les Allemands. Ils proposerent de prendre des *Russes* (a) à leur solde, afin d'être en

[a] *Russes*: ce nom comprend plusieurs peuples différens; mais il doit s'entendre ici des Moscovites.

état de se soulever ; ils tenterent de forcer le quartier général qui étoit à *Hertneck* (a), mais ils s'en trouverent mal. Ils firent venir des frontieres de Pologne des bandes de voleurs, pour nous incommoder ; ils se déguiserent en Turcs, & attaquerent le Régiment du Colonel Knugge dans sa marche, mais ils furent reçus en Turcs. Enfin poussés par leur haine, ou par leurs soupçons, ils n'eurent point d'autre vue, de l'aveu même du Vicomte de Cassovie, que de s'exempter de recevoir garnison, de faire périr notre armée, & d'avoir un Prince en Transylvanie qui fût le protecteur de leurs caprices, & qui fût indépendant de l'Empereur.

Ils méritoient qu'on les punît dans la derniere rigueur, afin d'étouffer le serpent dans sa naissance, de discerner les bons des méchans, & d'empêcher que l'impunité ne fût une occasion à de nouveaux attentats.

L'Assemblée s'étant donc séparée le 21 Janvier sans rien faire, les Etats députerent à l'Empereur pour s'excu-

---

[a] *Hertneck* : c'est un Château fortifié dans la haute Hongrie.

ser, & le prier de faire retirer son armée de ces Comtés ; ce que l'Empereur leur accorda par une bonté sans égale, & par une habitude de faire du bien, qui s'est comme changée en nature dans la personne de S. M. I.

L'armée ayant donc été rappellée, XIX.
on laissa quelques troupes dans les postes où l'on avoit garnison, & l'on se mit en marche au mois de Mars. Les troupes passerent de la haute Hongrie dans la basse, où elles prirent des quartiers, on mit un gros de Cavalerie & de Dragons à Rimasambock, lieu propre pour la communication de la ligne, & pour secourir le côté des montagnes, comme on en eut occasion dans la suite : car le Turc étoit si serré dans la Transylvanie par nos garnisons, que ne pouvant incommoder la Hongrie, il résolut de les attaquer de vive force : Apaffi, Kucsuch-Mehemet Bacha, & les Walaques s'étant joints à ce dessein dès le printems avec de l'artillerie, & ayant fait tous les préparatifs nécessaires, ils mirent le siége devant Clausembourg, & le presserent fort par des approches & par des batteries. Mais David Redani qui commandoit dans la place, se dé-

fendit courageusement, & leur tua beaucoup de monde, tant par des sorties qu'autrement. Il fit des retranchemens en dedans de la ville, qui y étoit très-propre par sa grandeur, & se fortifiant du côté où les murs étoient battus, il se mocquoit de leurs bréches. Pendant ce tems-là le Colonel Schneidaw reçut ordre de secourir la place, & étant partis en diligence de Rimasambock, il joignit & rompit les gardes des ennemis, & son avant-garde, sous la conduite du Colonel Post, tailla en piece un corps avancé de paysans, qui s'étant fortifiés dans des bois qui étoient sur la route, voulurent disputer ce passage : mais nos troupes se l'ouvrirent l'épée à la main, & vinrent en triomphe à Clausembourg : Apaffi informé de leur marche, avoit levé le siége depuis deux jours, laissant beaucoup de vivres & de matériaux dans son camp. C'est ainsi que triompha Clausembourg, qui est une digue fort avantageuse pour arrêter les débordemens impétueux du Turc, qui ayant fait tout l'été beaucoup de vains efforts, se brisa enfin contre cet écueil.

XX. Mais pour établir plus solidement

les

les affaires de la guerre & de la paix, l'Empereur convoca à la Diéte Presbourg pour le 1 de Mai, & elle finit au 9 Septembre, où finirent aussi les négociations de paix avec les Turcs, & l'espérance qu'on en avoit eue pendant un assez long tems, s'évanouit entierement. Ces négociations s'étoient faites à Temisvvar avec Ali Bacha, à qui la Porte avoit donné plein pouvoir de la conclure; on les y renoua même pour nous endormir. Le Turc dévore dans son cœur la Monarchie du monde, & il n'est pas disposé à se donner du repos ni à en laisser prendre aux autres, qu'il n'ait éprouvé ses forces contr'eux. Que faire donc? Je crois qu'il faut préferer une bonne guerre à une mauvaise paix, & si la paix nous échappe, il faut nous attacher entierement à la guerre.



CHAPITRE III.

Année 1663.

XXI. IL y a des esprits spéculatifs qui se forment de si belles idées, & qui les composent & les accommodent si bien, qu'ils en deviennent ensuite amoureux, comme Promethée de ses statues, & vont enfin jusqu'à les épouser pour toujours.

L'imagination de la paix s'étoit tellement imprimée dans la tête d'un Ministre [a], qu'il n'y eût aucune raison capable de l'en tirer. Les Turcs avoient soin de l'entretenir dans cette espérance par leurs artifices, & ils faisoient toujours paroître que le traité étoit sur le point d'être conclu; mais ils avoient soin d'y mêler quelques semences de débats, & quand l'un finissoit, il en naissoit un autre, si bien que le tems s'écoulant dans ces fausses lueurs de paix, il sembloit à tout moment que

[a] Le Prince de Portia, premier Ministre de Leopold.

le traité s'alloit conclure ; mais cela n'arrivoit point ; comme on voit deux lignes s'approcher continuellement l'une de l'autre sans jamais se rencontrer, parce qu'elles sont éloignées du point où elles pourroient se toucher. Cette prévention fit deux mauvais effets. 1°. On ne fit pas les préparatifs de guerre avec toute l'ardeur nécessaire. 2°. On divisa les troupes qui étoient sur pied & à portée de s'assembler, & on les envoya en différens côtés pour satisfaire l'ambition de quelques particuliers qui vouloient avoir des commandemens séparés. Bien plus on fit passer en Italie plus de 4000 hommes de vieilles troupes aguerries ; ce qui fit fort murmurer les peuples qui leur avoient donné des quartiers en tems de paix, & qui se voyoient privés de leur secours au besoin : & quoiqu'il se fût écoulé bien du tems & des années même, depuis qu'on jugea avec beaucoup de vraisemblance qu'on en viendroit à une rupture, on peut assurer avec vérité, bien que cela paroisse un paradoxe, que nous fumes surpris, & que nous nous trouvames engagés sans y penser dans une très-grande guerre ; celles qui avoient précedé, & qui

avoient été fort longues, avoient par leurs dépenses excessives, tellement épuisé les finances, & laissé de si grands défauts dans nos frontieres, qu'on ne pouvoit y remédier que successivement, & qu'il falloit beaucoup d'années & d'argent pour le faire.

XXII. Les choses étoient en cet état, quand on eut avis sur la fin d'Avril que les Turcs se mettoient en campagne avec 100000 hommes commandés par le Grand Visir. Tout le monde étoit d'accord sur ce nombre, M. Reiniger Résident de l'Empereur à la Porte, le mandoit, les prisonniers, les espions, les correspondans, les transfuges, tous disoient la même chose; l'armée de l'empereur au contraire étoit toute dispersée, il y en avoit quelques Régimens en Transylvanie, d'autres dans la haute Hongrie, quelques-uns en garnison dans la basse, & d'autres en Stirie. Ainsi le Corps qui devoit se mettre en campagne pour s'opposer au Turc, n'étoit pas de 6000 hommes, infanterie & cavalerie, & ce nombre demeura à peu près dans ces termes pendant toute la campagne, parce que s'il venoit des recrues, ou des secours de l'Empire, à peine suffisoient-

ils pour remplacer les morts & les malades, ou pour garnir les places les plus exposées.

Si l'on compare cette armée à celle du Turc, on peut dire qu'il y avoit de la témérité & de l'extravagance même à la lui opposer, & ils pouvoient bien dire de nous, & avec plus de raison que Tigrane ne le disoit de l'armée de *Lucullus* [a], que si nous venions en ambassade, nous étions beaucoup; mais que si c'étoit pour combattre, nous étions bien peu; chose digne de compassion, que le salut de tant de peuples dépendît de la vaillance d'un si petit nombre de gens! & que pouvois-je faire, moi, qui les commandois? me réduire à faire le Croate avec un corps de 4000 chevaux? Cela ne convenoit ni à ma charge de Maréchal de Camp, ni à mes longs services. Porter mes plaintes à l'Empereur? il étoit malade de la petite vérole. Abandonner le service? mon attachement & ma fidélité ne me le permettoient pas. Je protestai, j'obéis, je me

[a] *Lucullus*, Grand Général, qui battit plusieurs fois Mitridate, d'ailleurs homme d'un esprit délicat & voluptueux.

sacrifiai. Il fallut ici faire de nécessité vertu, & tâcher de cacher à l'ennemi notre foiblesse, se montrer à lui comme on pourroit, tant pour empêcher que sa hardiesse n'augmentât, s'il ne voyoit paroître personne, que pour encourager les Hongrois à leur propre défense, & pour appuyer les trois places qui sont directement à la pointe, & les premieres que le Turc trouveroit en chemin, sçavoir; Javarin, Comorre & Neuhausel. Pour cet effet on jugea qu'il n'y avoit point de poste plus avantageux que celui d'Altembourg de Hongrie, où tous ces avantages se trouvoient réunis. L'ennemi ne pouvoit ni le reconnoître, ni l'entourer; on occupoit les deux bords du Danube par des ponts & de grandes barques, il étoit aisé d'y conduire des vivres, & toutes les choses dont on pouvoit avoir besoin. On étoit auprès de nos forteresses, & à portée de les secourir. Le chemin étoit ouvert aux recrues, aux remontes & aux secours étrangers. On couvroit l'Autriche; on pouvoit veiller sur les mouvemens de l'ennemi, pour le prévenir en quelque endroit qu'il allât, n'ayant qu'à marcher par le diametre, pendant qu'il

avoit à marcher par la circonférence.

Ce fut donc là que fut marqué le rendez-vous général au 15 de Juin : il fut ensuite remis au 15 Juillet à la priere de l'Archevêque de Gran, qui protesta qu'il ne pouvoit lever les milices des Hongrois avant le 9 de Juillet, & par conséquent qu'on ne pouvoit faire entrer les Troupes Allemandes dans le pays avant le 15, à moins de mettre tout en desordre & en confusion, & l'on fut bien heureux que les pluyes continuelles & les débordemens des rivieres arrêtassent quelque tems les desseins du Visir dont les remises & les irrésolutions servirent à couvrir les fautes que notre lenteur nous fit faire. XXIII.

Il se tint le 14 une assemblée à Comorre pour lever les milices de Hongrie, & il y fut résolu que les troupes des Comtés de la rive gauche du Danube s'assembleroient, partie aux environs de Neuhausel entre le Waag & la Neitra, autour de *Weiskirchen* [a], sous les ordres du Comte Adam For- XXIV.

[a] *Veiskirchen* est sur le Danube dans la basse Autriche.

gatz, Gouverneur de Neuhausel, & Général des Places des Montagnes, & partie à Levventz & à *Carpen* [a]; que celles des Comtés de la rive droite s'assembleroient entre Javarin & *Papa* [b], sous les ordres de l'Evêque de Javarin; & que celles des Comtés de Presbourg & de Comorre s'assembleroient dans l'Isle de Schutz, & qu'afin que la ligne de communication fût plus courte & plus sûre, on la formeroit au travers de cette Isle avec des ponts de batteaux sur le Danube, & sur les bras qui passent au travers de l'Isle; mais parce que ces levées de Hongrois étoient mal équipées, qu'elles n'étoient obligées de rester en campagne que fort peu de tems, que la plupart étoient des paysans sans expérience, qu'on retenoit par force, & qui ne manqueroient pas de se dérober & de s'enfuir du camp, ou même d'abandonner

[a] *Carpen*, Château dans la haute Hongrie près de Schemnitz.

[b] *Papa*, petite Ville de la basse Hongrie assez bien fortifiée avec un bon Château: elle est située sur la riviere de Marchatz dans le Comté de Vesprin, à environ huit lieues de Javarin.

leurs postes à la vue des ennemis, à laquelle ils n'étoient point accoutumés, d'autant que, de mémoire d'homme, on n'avoit point eu de guerre en forme contre le Turc; toutes ces raisons firent résoudre qu'on choisiroit les plus propres, qu'ils resteroient toujours en campagne, & qu'ils seroient entretenus aux dépens de ceux à qui on donneroit la liberté de retourner chez eux. On parla aussi de faire quelques nouvelles levées de Hongrois; mais l'Archevêque dit qu'il falloit auparavant songer à payer les soldats des frontieres de leur solde, autrement qu'ils ne manqueroient pas d'abandonner les postes qu'ils gardoient, pour venir s'enrôler afin d'avoir une paye reglée.

Voilà l'état où étoient les choses, quand l'Armée Otthomane arriva à Gran au commencement du mois d'Août. Elle fit passer d'abord quelques troupes au-delà du Danube. Le Comte de Forgatz en eut bien-tôt avis, & sur ce qu'on lui dit qu'elles étoient en petit nombre, & peu aguerries, & que le pont pour passer l'armée, ne pouvoit être achevé de quelques jours, il jugea que l'occasion étoit favorable pour les attaquer; il prit donc avec lui X.

les milices de Hongrie qui étoient sous ses ordres, avec la cavalerie & partie de l'infanterie de la garnison de Neuhausel, avec quelques piéces d'artillerie & quelques mortiers, & marchant toute la nuit, il attaqua les ennemis le septiéme d'Août avec beaucoup de résolution; mais les ayant trouvés plus forts & en meilleure posture que ses espions ne lui avoient rapporté, il vit, lorsque le jour parut, que le Commandant de l'avant-garde, qui étoit allé à *Parkam* [a] sans rien trouver, s'en revenoit vers lui en fuyant, & poursuivi par l'ennemi. D'ailleurs sa cavalerie étoit loin de son infanterie, parce que la premiere avoit marché avec tant d'ardeur & de diligence, que celle-ci n'avoit pû suivre. C'estpourquoi loin de défaire les ennemis, comme il s'y étoit attendu; il fut lui-même défait, & ses gens furent pris, tués ou dispersés; tant il est difficile de surprendre de la cavalerie légere, qui ne se disperse plus comme autre-

[a] *Parkam*, Fort sur la rive gauche du Danube vis à-vis de Gran; les Allemands l'appellent Baracan, & les Hongroi Gockern.

fois dans les villages ; mais qui campe auprès du gros de l'armée, d'où elle peut à tout moment recevoir du renfort Cet accident déconcerta toutes nos mesures. La garnison de Neuhausel étoit très-affoiblie, ce qui y restoit étoit découragé & en desordre ; les milices étoient dissipées, en sorte que de toute l'année il n'en parut pas un homme, & si le Visir eut suivi sa pointe, & envoyé 5 ou 6000 chevaux à la piste, qui eussent investi la place, il étoit à craindre que, dans l'épouvante où elle étoit, elle ne se fût rendue sans résistance. Mais cet heureux succès lui étant arrivé contre son attente, ne servit qu'à le rendre plus irrésolu ; il ne sçavoit s'il devoit attaquer Javarin ou l'armée ; ainsi il perdit l'occasion, & me donna le tems de jetter dans Neuhausel un renfort d'infanterie, de cavalerie & de dragons qui étoient des troupes fraîches.

Le Visir avoit fait mettre des bâteaux sur des chariots, & avoit préparé des sacs à terre, des ballots de laine, des gabions & autres instrumens semblables pour assiéger Javarin ; mais le voisinage d'une armée, dont il ne connoissoit point les forces, lui

donnoit quelque inquietude, & le grand nombre d'ouvrages & de fossés que les pluyes avoient remplis plus qu'à l'ordinaire, & qui ne faisoit plus qu'une surface d'eau, lui parut quelque chose d'horrible, quoiqu'en effet ils fussent peu profonds par le peu de tems qu'on avoit eu pour y travailler. Il ne jugea pas à propos non plus d'attaquer notre camp qui étoit couvert par nos places & par des rivieres, de sorte qu'il se détermina enfin à assiéger Neuhausel, & il parut le quinziéme devant la place, & le dix-huitiéme il l'attaqua dans les formes.

XXVI. Les Régimens de Sporck, de Haistau & de Schneidau, qu'on avoit rappellés de la haute Hongrie, arriverent en ce tems à l'armée, & y furent incorporés. Le quatorziéme on tint une assemblée à Presbourg pour la levée des milices, suivant le succès de laquelle on devoit regler les opérations de la campagne; mais on reconnut visiblement que l'échec qui étoit arrivé, avoit si fort intimidé les esprits, qu'il y avoit peu d'espérance d'en tirer aucun fruit : cependant comme c'étoit sur elle qu'on devoit en partie fonder la défense, on résolut qu'on la convo-

queroit à *Warberg* [a] pour le vingt-quatriéme Août, & que, pour l'encourager, & l'assurer contre les partis ennemis qui pourroient passer le Vaag, & l'inquieter, & mettre le pays en désordre, on feroit passer le Danube à l'Armée Allemande, l'Armée Turque l'ayant déja passé, & qu'on se porteroit à *Lanitz* [b] ou Lansitz, pour garder le Vaag en attendant que les milices arrivassent. Cette résolution prise, l'armée décampa d'Altembourg de Hongrie, & arriva le vingt-uniéme à Lanitz, poste qui avoit derriere lui un bras mort du Danube avec plusieurs gués, & devant lui des bois & des avenues où on éleva de petits forts. On envoya des Gardes de Cavaliers & de Dragons au Vaag, & on fit rompre les passages qui étoient sur cette riviere.

Le Vaag s'étend depuis Trenschin jusqu'à *Gutta* [c] où il tombe dans le

Son cours est plus long. Il prend sa source vers les montagnes de Pologne.

[a] *Varberg*, petite place à environ trois lieues de Presbourg au Nord.

[b] *Lanitz* ou Lansitz sur le bord du Danube, au-dessous de Presbourg.

[c] *Gutta*; c'est un Château fortifié sur le Vaag.

Danube; ſon cours eſt d'environ 15 lieues. L'eau étoit alors ſi baſſe qu'elle étoit quaſi guéable par-tout. L'ennemi avoit preſque toute ſa cavalerie ſur le bord, particulierement les Tartares, les Walaques, les Moldaves, qui occupoient tout le pays depuis Gutta juſqu'au-delà de *Freyſtat* [a], le pis étoit qu'il n'y avoit point de garniſon dans Preſbourg, qui l'avoit toujours refuſée opiniâtrement; ainſi l'ennemi pouvant s'avancer librement le long de la Ville, & ſans être apperçu, ni vu même du Château, il étoit clair que la ſûreté de l'armée, de la place & des ponts étoit abandonnée à la diſpoſition d'autrui.

XXVII. Le vingt quatriéme d'Août, jour marqué pour l'aſſemblée des milices, étant arrivé, le Palatin vint au rendez-vous à Warberg, demi-lieue du camp Allemand; mais il n'y eut perſonne qui s'y rendit : les Comtés de Neytra, de *Novigrad* [b] & de Hond

---

[a] *Freyſtat*; cette ville eſt ſur le Vaag; elle a un beau Château : il y a auprès des bains ſalutaires.

[b] *Novigrad*, Ville & Comté dans la haute Hongrie, avec un bon Château; elle eſt

s'en excuserent sur ce qu'ils étoient accablés par les Turcs ; ceux d'*Arvva* [*a*], de *Turotz* [*b*] & de Trenschin dirent qu'ils avoient à garder leur païs dans les montagnes ; celui de Presbourg, qu'il étoit épuisé par la perte qu'il venoit de faire à Parkam. Ainsi s'évanouit l'espérance de ces milices, unique motif cependant de la marche que nous avions faite à Lanitz, d'où nous fimes pourtant entrer par deux fois dans Neuhausel quelques *Heyduques* [*c*] de Javarin & de Comorre, qui passerent à la nâge la Neytra dans les endroits les moins gardés. On envoyoit sans cesse des partis pour observer l'ennemi, & pour avoir des avis sûrs du siége, du camp, & de leur maniere de fourager, ce que nous sçûmes exactement par les prisonniers,

---

éloignée de Gran d'environ neuf lieues. Le Comté de Hond est situé dans la haute Hongrie entre le Comté de Novigrad & la Teysse.

[*a*] *Arvva*, Ville & Comté dans la haute Hongrie, sur la riviere d'Arva.

[*b*] *Turotz*, Ville & Comté dans la haute Hongrie, elle est près du mont Crapac qui sépare la Pologne de la Hongrie.

[*c*] *Les Heyduques* sont l'infanterie des Hongrois, & les Houssarts leur cavalerie.

par les espions & par des déserteurs. Un jour entr'autres j'envoyai le Lieutenant Maréchal Spork, bon partisan, avec 2000 chevaux choisis pour tenter la fortune ; mais comme le Turc a coutume de mettre des gardes, & d'envoyer de très grosses patrouilles, comme de 5 à 6000 chevaux, & qu'avec cela ils ne s'éloignent jamais guere de leur camp, & qu'ils ont entr'eux des signes concertés pour se joindre au besoin : Spork n'eut pas si-tôt passé le Vaag, qu'il tomba dans un de ces gros corps, qui s'étant apperçu de sa marche, fut encore augmenté dans un instant. Ainsi, loin que notre partisan pût rien faire, il ne fut pas malheureux d'avoir pû regagner le camp sans rien perdre.

XVIII. Le Visir ayant pris ses postes pour le siége n'avoit plus besoin de ses Dragons, ni de toute sa cavalerie auprès de lui. Après avoir tenté bien 15 jours durant de passer le Vaag, & avoir toujours été repoussé, il résolut enfin de le passer de force, & d'attaquer le camp de Lanitz. Il voulut charger de cette exécution le Général des Tartares, & lui fit pour cela de grandes promesses; mais celui-ci s'en etant excusé

sur

ſur ce que ce n'étoit pas le fait des Tartares d'attaquer des retranchemens, le Viſir renforça ce corps d'armée juſqu'à 25000 hommes ou environ avec du canon & de l'infanterie, & y mit des Commandans à proportion. Enfin le troiſiéme Septembre toutes ces troupes vinrent en foule de tous côtés pour paſſer la riviere, les uns à gué, les autres à la nâge, & partie au-deſſous de Freyſtat, & ils le firent avec tant de furie, qu'ils en chaſſerent nos troupes, & les pourſuivirent deux lieues durant. Ce paſſage forcé, les Turcs, les Walaques, l'infanterie & l'artillerie demeurerent auprès de Freyſtat pour battre la place, & favoriſer la retraite des Tartares qui, au nombre de quinze mille, tournerent les uns vers Preſbourg & le long des montagnes, brûlant & ſaccageant tout, & les autres vers Veiſſembourg dans la Moravie. A cette alarme qui nous fut donnée un peu après midi, l'armée fut auſſitôt en bataille pour ſe mettre en état de recevoir les ennemis, & pour raſſembler les fourageurs, les ſauve-gardes, les troupes qui avoient été forcées au Waag, & les ſoldats qui étoient hors du camp, aux moulins;

mais la plupart se retirerent par un autre côté vers Presbourg, voyant les flammes & les incendies derriere eux & à côté s'avancer de lieu en lieu, & s'étendre jusques vers *Bibersbourg* [a], *Bezig* [b] & *S. Georges* [c]. Il n'y avoit pas au camp plus de 2000 chevaux & environ autant d'infanterie, qui pouvoient ou être coupés par derriere, & perdre la communication avec Presbourg, ou se trouver engagés en face de l'ennemi, sans pouvoir ni fourager, ni détacher aucun parti pour empêcher les courses, ou être amusés par les Turcs, jusqu'à ce qu'étant renforcés par des détachemens nouveaux de l'armée du Visir, ils pussent nous forcer sans rien risquer. Là-dessus on résolut de décamper : nous l'exécutames sur le soir, & nous arrivâmes le lendemain à Presbourg, deux heures avant le jour. On y proposa de se camper

---

[a] *Bibersbourg*, Place aux environs de Presbourg.

[b] *Bezig*, petite ville de la Principauté d'Altembourg, à sept lieues environ d'Altembourg.

[c] *S. George*, petite Ville à trois ou quatre lieues de Presbourg.

devant les fauxbourgs, & de tirer une ligne depuis le bas des montagnes jusqu'au Danube, & de la fortifier. Mais où prendre des gens pour la défendre, puisque toute notre infanterie n'alloit pas à 2000 hommes? Comment assurer ces hauteurs étendues qui regardoient & couvroient le camp par derriere, & qui enfiloient nos lignes, ou qui faisoient d'elles-mêmes comme un chemin couvert qui conduisoit jusqu'aux dernieres vallées, d'où l'on pouvoit ensuite venir sans être vu jusqu'aux fauxbourgs, jusqu'à la Ville qui étoit sans garnison, & jusqu'à nos ponts? à l'égard de la garnison, il est vrai que la Ville n'en avoit pas besoin tandis que l'armée étoit campée devant. Le long des collines ce n'étoit que des vignes, le long du Danube il n'y avoit que des bois & des marais, & du côté du Waag tout étoit brûlé, ruiné, & sous les yeux de l'ennemi. Où donc prendre des fourages? On l'auroit peut-être pû de l'autre côté du Danube; mais comment défiler par des fauxbourgs sur deux ponts, à une distance de 3 ou 4 lieues sans chevaux de bagage? Les enseignes seroient restées

ſans perſonne, & le camp auroit été expoſé aux inſultes de l'ennemi, & nos troupes y auroient été ſi occupées, qu'il auroit été impoſſible d'en faire aucun détachement, & ſi pendant ce tems il avoit pris envie au Turc d'attaquer l'Iſle de Schutt, qui nous étoit d'une ſi grande importance, qui touchoit à ſon camp, & qui étoit ſans troupes, comment auroit-on pu la ſecourir dans la ſituation où étoit notre armée? Par toutes ces raiſons, & pour ſe mettre en état de veiller aux conjonctures qui ſe préſenteroient, on repaſſa ſur la rive droite du Danube, de-là on jetta auſſi-tôt des troupes dans l'Iſle de Schutt, & l'on mit garniſon dans Tirnau & dans *Moder* [a], places que les habitans avoient abandonnées, & qui étoient remplies de vivres. On détacha Sporck avec 2000 chevaux pour ſuivre les Tartares, on augmenta la garniſon du Château de Preſbourg, on mit des troupes dans les fauxbourgs, & on offrit une garniſon à la

[a] *Moder* eſt à ſix lieues environ de Preſbourg.

Ville qui la refusa encore, mais qui ne tarda gueres à l'accepter.

Sporck ne put joindre les Tartares qui s'élançans comme un éclair d'un cheval las sur un frais qu'ils menent en main : & évitans avec soin les moindres rencontres, pillerent, brûlerent & détruisirent tout, & retournerent à Freystat où les Turcs étoient demeurés pour assurer leur retraite. XXIX.

En attendant le secours de l'Empire & l'assemblée des milices qui se devoit faire à Warberg, on résolut enfin le treiziéme de Septembre d'entrer dans l Isle de Schutt, où, par le moyen d'un des ponts, on pourroit faire tête & arrêter l'ennemi avec l'armée Allemande, & par l'autre pont de Comorre on pourroit l'incommoder par derriere, ce que le Comte Nicolas de Serin, *Ban* [a] de Croatie devoit exécuter aussi tôt que les milices de Hongrie, & les troupes qu'on attendoit de Stirie, seroient arrivées. XXX.

Pendant que les choses étoient en cet état, plusieurs de nos partis eurent XXXI.

---

[a] *Ban* : ce mot en Esclavon signifie Viceroi.

quelques avantages sur les ennemis. Le Lieutenant Colonel Noning s'étant embusqué, vit marcher devant lui 12000 tant Turcs que Tartares ; dès qu'ils furent passés, il attaqua l'arriere-garde, & en tua ou prit environ 300. le Capitaine Aurosch en battit 70. le Capitaine Henri environ 200. & les partis de Comorre, qui s'alloient embusquer au-delà du Danube, ne revenoient point sans amener du butin & des prisonniers, des chameaux, des chevaux, des buffles, &c.

XXXII. L'ennemi de son côté faisoit de grands efforts par plusieurs endroits pour entrer dans l'Isle, ce qui obligea d'y faire entrer de nouvelles troupes de cavalerie & d'infanterie pour la défendre Il vint une fois entr'autres avec de grandes forces jusqu'à la garde de cavalerie, qui étoit devant les faux-bourgs de Presbourg, soutenue par de l'infanterie, & à la faveur d'une escarmouche très - vigoureuse, & du sommet des montagnes, il reconnut outre le poste où nous étions, le pont & l'armée campée vis-à-vis de Presbourg ; & nous avons sçu depuis par des prisonniers, & plus particuliere-

ment par la correſpondance du Prince Jean George Giska, que le deſſein du Turc avoit été d'attaquer d'abord le camp de Lanſitz, & enſuite Preſbourg, & qu'ayant manqué le premier, il vouloit exécuter l'autre; mais que la vue de notre camp lui fit encore abandonner ce ſecond deſſein.

Giſka [a] ne combattit jamais de bon cœur pour les Turcs; il favoriſa le Courrier Holſtal, & lui donna le moyen de ſe ſauver de leurs mains. Outre cela il nous a offert par plusieurs meſſages de rendre quelque bon ſervice aux armes chrétiennes; il m'a fait ces offres, il les a faites au Baron de Heiſler & au Comte de Bouchain, Gouverneur de Comorre; mais comme ce Prince étoit incorporé dans le gros de l'Armée Turque, on crut qu'il étoit impoſſible qu'il pût rien faire de conſidérable en notre faveur. Cependant on reçut parfaitement bien ſes XXXIII.

[a] *Gregoire Giſka*, Prince de Walaquie, fut chargé dans la ſuite par les Turcs, de faire le ſiége de Leuventz; mais le Comte de Souches l'ayant fait lever, la Porte Ottomane crut qu'il s'entendoit avec les Chrétiens, & le dépoſſéda de ſa Souveraineté.

offres; & on l'en remercia: mais on remit l'affaire à une conjoncture plus favorable, sans pourtant rompre l'intelligence qu'on avoit avec lui.

XXXIV. Cette nouvelle tentative des Turcs sur les fauxbourg de Presbourg, donna occasion de représenter à la Ville le péril où elle étoit, & enfin elle consentit à recevoir quelque garnison; mais comme l'infanterie de l'Empereur ne pouvoit suffire à tout, on demanda 150 hommes de troupes auxiliaires pour renforcer la garnison du Château; mais les Chefs s'en excuserent, disant qu'ils avoient ordre de ne point séparer leurs troupes, à moins que ce ne fût pour en mettre dans Vienne, dans Javarin & dans Comorre.

XXXV. Enfin le vingt-deuxiéme Septembre Neuhausel se rendit par composition; la garnison qui en sortit, fut escortée avec toute la bonne foi possible jusqu'à Comorre, sans qu'on insultât ni leurs personnes, ni leurs bagages. Les Tartares vouloient la piller; mais les Turcs l'empêcherent. Neuhausel avoit six bastions dont il y en avoit trois d'achevés, & trois d'imparfaits avec peu ou point de fossés;

ſés ; grande négligence de celui qui eut la commiſſion de la fortifier, & qui fut payé pour cela, mais qui s'étant contenté de toucher l'argent, ne ſe mit guerres en peine de l'ouvrage. Le Turc connut ſon avantage, il inveſtit la place, la ſomma de ſe rendre, & dreſſa ſes attaques du côté des trois baſtions imparfaits : il prit ſes poſtes avec ſon infanterie unie & contigue, & aſſurée par ſa cavalerie qui étoit auprès, il dreſſa ſix grandes batteries dont il fit un feu continuel, & tira plus de 18000 boulets de 48. de 60. & de 80 livres de bale, les tranchées étoient très profondes en lignes courbes tranſverſales tirées l'une derriere l'autre par un grand nombre de pionniers, il ſaigna le foſſé, fit écouler l'eau, ruina les maiſons, battit les baſtions dans les angles & dans les flancs, démonta le canon des aſſiégés, & tua les canoniers ; comme le Polygone extérieur étoit extrêmement long, il paſſoit la portée du monſquet ; ainſi la place demeura ſans défenſe, & la bréche étoit ſi grande qu'on y pouvoit monter à cheval : il ſe logea au pied de la muraille, mina en pluſieurs endroits, éleva des montagnes de terre & des

cavaliers, qui étoient supérieurs aux bastions de la place, lesquels ayant d'ailleurs comblé de leurs ruines le fossé, lui faciliterent l'assaut. Il fit des galeries, donna plusieurs assauts, & lorsque son infanterie ne suffisoit pas, il y faisoit aller les Spahis ausquels il augmentoit la solde pour récompense. Enfin les assiégés manquans de gens, de défenses & de munitions, où le feu prit même par hazard par la faute d'un mousquetaire avec perte de deux Lieutenans Colonels, & de beaucoup d'autres gens, & étant touchés des cris lamentables du peuple, des femmes, & d'autres gens de peu de cœur, furent obligés de capituler.

XXXVI. La prise de Neuhausel mit le Turc au large; mais elle produisit deux effets bien différens; quelques Hongrois en furent si épouvantés, qu'ils songeoient déia à se faire tributaires du Turc, & il y eut entr'eux & lui quelque négociation sur ce sujet. Aveuglement digne de compassion, si la malice n'y avoit point de part! Quelle folie de chercher la lumiere parmi les ténebres, la liberté dans la tyrannie, & le bonheur au bord d'un précipice qui menace le corps & l'ame? Tout au con-

traire la perte de cette place réveilla tellement la diligence des Chefs de l'armée, qu'ils redoublerent leurs soins pour fortifier les passages & les places. On augmenta les garnisons de Presbourg, de Schinta & de l'Isle de Schutt, qui étoient les principales choses ausquelles l'Armée Allemande devoit songer.

Cependant le Comte Nicolas de Serin arriva avec les Croates & les Hongrois des Frontieres, & entra dans l'Isle le quinziéme d'Octobre, & se campa près de Comorre où, ayant fait un pont, il envoya des partis de l'autre côté du Danube, mais sans grand effet. XXXVII.

Peu de tems après le Visir ayant réparé les bréches de Neuhausel, & ayant mis les choses en bon état, commença à faire prendre aux Tartares la route de Gran, & il les suivit avec le reste de l'armée, qu'il mit en quartier d'hyver sans rien entreprendre davantage. L'Armée Allemande en fit autant vers le mois de Novembre, en louant le Dieu des armées, qui lui avoit inspiré tant de courage & de prudence, & qui avoit ôté l'un & l'autre au Visir qui ne sçut pas se servir XXXVII.

de ses avantages, & qui borna ses conquêtes à la prise d'une assez mauvaise Place.

XXXIX. Les actions défensives n'ont sans doute pas tant d'éclat que les conquêtes; mais elles demandent plus de fatigue, plus d'adresse, plus de fermeté & plus d'intrépidité. Dans la guerre offensive on ne compte pour rien ce qu'on manque de faire, parce que les yeux attentifs à ce qui se fait, & remplis d'une action éclatante, ne se tournent point ailleurs, & n'envisagent point ce qu'on pouvoit faire, & la renommée semblable aux Poëtes, invente & exagere beaucoup, & ayant à décrire un seul point de vérité, soit de bien, soit de mal, l'accompagne & l'embellit d'un grand nombre d'évenemens fabuleux. Mais dans la guerre défensive la moindre faute est mortelle, & les disgraces sont encore exagerées par la crainte, qui est le vrai microscope des maux, & on les attribue toutes à un seul homme. On ne regarde que le mal qui arrive, & non ce qui pouvoit arriver de pis, si on ne l'avoit empêché, ce qui en bonne justice devroit être compté pour un bien, puisque c'est une démonstration dans

la *Statique* [a] que la moindre puissance, quelque effort qu'elle fasse, est enfin obligée de céder à une puissance majeure qui l'entraîne par force avec elle.

CHAPITRE IV.

Année 1664.

LES malheurs de la campagne précédente ne nous rendirent pas plus sages celle-ci, on rejetta toutes les regles & tous les conseils de l'art, & l'on ne fit que des desseins chimériques & sans apparence de succès. Il étoit venu de l'Empire un corps assez considérable de troupes auxiliaires sous la conduite du Comte de Hohenloë : la raison de la guerre vouloit qu'on les logeât près du Danube, pour être à portée de se mettre en campagne avec ces troupes, dès que la saison le permettroit, pour faire quelque XL.

[a] La *Statique* est l'art d'employer les forces mouvantes.

entreprise solide & avantageuse ; mais on se proposa au lieu de cela de faire une course pendant l'hyver, tandis que les troupes Otthomanes étoient retirées & séparées, pour ruiner, disoit-on, le pays, & les empêcher de se remettre en campagne au printems. Cette proposition ayant été mise en délibération, plus on l'examina, plus on la trouva insoutenable, d'autant que les Paysans, comme on l'a déja dit, sont Chrétiens, & que le ravage qu'on fait de la campagne leur est plus préjudiciable qu'au Turc. D'ailleurs, si cela se faisoit dans le tems de la récolte, cela pourroit détruire partie des vivres; mais en hyver, à quoi bon? les grains sont semés : on ne peut pas empêcher l'herbe de croître en son tems. Pour les maisons que l'on brûle, le Turc, qui campe toujours sous des tentes, ne s'en soucie point. Les incendies des Palanques, des ponts & autres semblables, ne tournent qu'à l'oppression des pauvres paysans, qu'on oblige à les réparer. A l'égard d'emmener les paysans & les bestiaux, cela cause à la vérité quelqu'incommodité à l'ennemi, mais cela n'est pas assez considérable pour retarder, ni pour

rompre le cours de ses entreprises. Il mene avec lui ses provisions qu'il tire d'ailleurs, & qu'il envoye d'avance de lieux plus éloignés pour remplir ses magasins de bonne heure. Le butin tourne bien à l'avantage de quelques particuliers, mais le public n'en tire aucune utilité : bien au contraire, supposé que de notre côté on eût le dessein & la force d'entrer dans le pays ennemi pour y agir, & pour y subsister, tant s'en faut que ces dégats nous soient avantageux, qu'ils nous font au contraire très-préjudiciables, & nous faisons justement ce que l'ennemi devroit faire, s'il n'étoit pas en état de tenir la campagne : outre que les Turcs & les Tartares s'en vengent avec usure par l'incendie de nos pays. Pourquoi donc fatiguer nos troupes pour rien? La guerre, comme dit fort bien quelqu'un dans l'assemblée, ne consiste pas à dérober quatre chameaux, ou à brûler une paillasse. On renverse l'ordre des choses, quand de l'accessoire on fait le principal, & il est à remarquer que le grand Visir eût précisément le même dessein l'an 1663. & qu'il avoit donné ordre à trois Bachas de brûler les deux côtés de la Drave jusqu'à

Bude, & de tuer ou de mener en esclavage tous ces Sujets Chrétiens qui payent contribution aux Hongrois; mais ces ordres furent révoqués à la priere des Soldats Turcs des frontieres, qui représenterent que, si on emmenoit les habitans de ces villages, il leur seroit impossible de subsister.

XLI. Quoique cette proposition fut généralement désapprouvée, il ne fut pas possible de l'ôter de la tête de quelqu'un, qui s'étoit figuré sans doute qu'elle lui avoit été inspirée par l'Ange Tutelaire de ces Provinces, comme un moyen infaillible pour les tirer des périls dont elles étoient menacées, se promettant sans doute les promesses du Capitaine Penula, qui demanda 5000 hommes au Senat, avec lesquels il vouloit du premier coup ruiner Annibal. Le Senat se laissa éblouir d'une proposition si agréable, & au lieu de 5000. il lui en donna 8. ausquels il se joignit un grand nombre de volontaires; mais, qu'en arriva-t-il? Il alla, ne vit point, & fut d'abord entierement défait: tel fut le fruit de la crédulité du Senat, qui laissa le corps pour s'attacher à l'ombre. Malgré toutes les raisons qu'on apporta, le

T. Liv.

projet ne fut pas changé, mais seulement le lieu. Les troupes de l'Empire, dont nous avons parlé, furent éloignées du Danube, & mises en quartier dans la Stirie. Peu de tems après, elles se préparerent à l'entreprise qu'on avoit résolue, & ayant passé le Muer, le 20 Janvier, avec quelques Régimens de l'Empereur, & les Croates du Comte de Serin, elles arriverent le 21 *à Bresnitz* [a], où ayant été jointes par les milices des frontieres du Comte Budiani, on forma une armée de huit ou 9000 Allemands, & de 15 ou 16000 tant Hongrois que Croates, avec 12 pieces de campagne & un mortier. Le soir du 22, ils passerent le fossé à la faveur de la glace, & dans les endroits où elle étoit rompue, ils le passerent sur des planches. Le 23, la Place se rendit, & le 24 on y mit garnison. On continua la marche le 25 & le 27, on passa à la portée du canon de Sigeth, & on arriva le 28 à Cinq-Eglises; la nuit même on prit les postes, & la matinée suivante on donna l'assaut

[a] *Bresnitz*, sur le bord gauche de la Drave, au-dessous du Fort de Serin.

à la Place par quelques ouvertures qui se trouverent par hazard à ses murs vieux, demi ruinés, & mal défendus par l'ennemi qui se retira d'abord dans le Château. Le Comte de Hohenloë demeura avec l'Infanterie pour l'attaquer, & le Comte de Serin marcha avec la cavalerie au Pont d'Esseck, & l'ayant ruiné & brûlé en partie, il fut au bout de huit jours de retour à *Cinq-Eglises* [a]. On disoit alors que ce Pont avoit 800 pas de long, & 75 pieds de large, d'une architecture admirable, & que jamais on ne pourroit le rétablir; mais c'étoient des hiperboles de gens oisifs & sans expérience. Ce Pont n'étoit autre chose en effet qu'un lit de poutres & de fascines, qui sert de pavé dans un assez long espace d'un chemin humide & marécageux; ce chemin est sec & ferme durant les chaleurs de l'été, & pendant les glaces; mais dans les tems de pluye, comme le terrein est mol & traversé d'espace

---

[a] *Cinq-Eglises*, située proche la Drave dans la basse Hongrie, a un Château bien fortifié, & les montagnes qui l'environnent la rendent d'un accès difficile.

en espace de fossés profonds, il avoit fallu faire ces petits ponts pour joindre les deux bords de chaque fossé. On en voit de semblables en plusieurs endroits de *la Marche* [a], en Pomeranie & ailleurs.

Le Château de Cinq-Eglises tenoit toujours, & les assiégés se mocquoient des vains efforts des assiegeans; enfin le 9 de Février les Comtes de Serin & de Hohenloë, après plusieurs débats entr'eux, leverent le siége, & retournerent en arriere; ils passerent à *Segest* [b] qui se rendit avant qu'on l'investît, & le quinziéme ils se trouverent de nouveau sur le Muer, & près du Fort de Serin, où la division augmentant toujours entre les Chefs, les armées se séparerent, & l'on ne tarda gueres à les rassembler de nouveau sur une supposition ridicule qu'il seroit aisé d'emporter Canise d'emblée, parce que la Place manquoit de vivres, & qu'elle ne pourroit être secourue à cause de XLII.

[a] *La Marche* : Il entend la Marche de Brandebourg. Marche signifie frontiere.

[b] *Segest* est une petite Place auprès de Canise dans la basse-Hongrie.

l'éloignement du Visir qui avoit fort éloigné ses troupes les unes des autres, outre qu'il lui étoit impossible de passer, depuis qu'on avoit ruiné le le pont d'Esseck. Un Ingénieur imprudent & sans expérience imprima si bien cette opinion dans l'esprit du Comte de Serin, qu'il travailla de tout son pouvoir à le persuader aux Conseillers d'Etat ; ceux-ci entraînés par le zéle du bien public, & par l'espérance de se délivrer d'une garnison ennemie, qui étoit comme à cheval sur le cou de cette Province, proposerent cette entreprise à l'Empereur qui étoit alors à Ratisbonne ; ils le firent avec tant de chaleur, & rendirent la chose si plausible, que tout l'Empire y applaudit, & en sollicita l'exécution avec beaucoup d'empressement, ayant fixé le huitiéme de Mars pour l'attaquer, & le tems qui restoit jusques-là, pour en faire les préparatifs, il se trouva assez de gens habiles, & bien instruits de tout, qui s'efforcerent de dissuader cette entreprise par des raisons très-solides, remontrant qu'il falloit attirer la guerre sur le Danube où il étoit aisé de rassembler toutes ses forces, & que la prise de Gran seroit un coup de

parti; mais on demeura ferme dans la premiere résolution.

Les troupes s'assemblerent donc auprès de Canise, celles de l'Empereur, commandées par le Comte de Strozzi, Lieutenant-Maréchal de Camp, les Hongrois & les Croates par Serin, & les troupes de l'Empire par Hohenloë. Ces Généraux devoient donner alternativement le mot du guet; ils ne s'accorderent pas sur la distribution des postes & des attaques. Ils trouverent la place en garde contre les surprises; elle est située dans des marais qui en rendent l'approche très-difficile; car si la matiere dont on fait les approches, est solide & pesante, elle enfonce, & si elle est légere, elle ne peut supporter ni le canon, ni les arquebuses, ni même le mousquet; & les fascines, qui devoient être en grand nombre, étoient en petite quantité; ainsi, au lieu de véritables lignes d'approches, on ne fit que des rideaux & des chandeliers qui empêchoient à la vérité les ennemis de nous voir, mais qui ne nous mettoient pas à couvert de leur feu; on y étoit exposé jusques dans la tranchée, où plusieurs Officiers furent tués, d'autres blessés, l'un au pied, XLIII.

l'autre à la jambe, & beaucoup plus encore dans le haut du corps, de sorte qu'ayant reconnu par expérience, qu'il étoit impossible de venir à bout de ce dessein à moins que d'attaquer la Place dans les formes, les Généraux qui y commandoient, demanderent un renfort de toutes choses, pour n'être pas obligés d'abandonner l'entreprise. On leur accorda ce qu'ils demandoient, & on leur fournit le plus qu'on put de troupes, de vivres, de munitions, & d'instrumens militaires, & malgré tout cela la seconde tentative ne réussit pas mieux que la premiere, parce qu'après beaucoup de peines inutiles, on eut avis tout d'un coup, le vingt-deuxiéme Mai, que le Visir avoit passé Esseck, & qu'il marchoit vers Cinq-Eglises pour secourir Canise, & le trentiéme, on apprit qu'il étoit arrivé à Sigeth. Cette nouvelle imprévue embarrassa fort les Généraux, & cet embarras étoit encore augmenté par les sorties vigoureuses que faisoit la garnison qui mettoit le feu aux tranchées, & les brûloit d'un bout à l'autre.

Les assiégeans mirent en délibération, si l'on devoit tenir ferme dans

les lignes de circonvallation qu'ils avoient faites ; mais ils remarquerent qu'elles étoient commandées en quelques endroits, & qu'en d'autres elles ne communiquoient point, à cause des marais qui se trouvoient entre deux, & qu'ailleurs elles étoient trop étendues, & qu'on n'avoit pas assez de monde pour les garnir, les troupes étant peu nombreuses, fort diminuées, fatiguées, sans courage & sans forces ; que les approches étoient ou ruinées, ou imparfaites, & que la plupart des canons s'étant élargis à force de tirer, ne pouvoient plus servir ; joignez à cela la disette du pain, le manque de fourages, la diversité des nations, source de lenteurs, l'ennemi fort de 40000 hommes avec 100 piéces de canon, la division des Commandans qui rejettoient la faute l'un sur l'autre, comme il arrive dans les mauvais succès. Tout cela leur fit prendre la résolution de retirer à la hâte les garnisons de Bresnitz & de *Babotzka* [a], & le premier Juin, à

[a] *Babotzka*, petite Place à demi chemin de Canise à Sigeth : elle est bâtie dans un

l'entrée de la nuit. ils décamperent de devant Canise, où ils laisserent beaucoup de munitions, de grenades & d'instrumens, & leverent en diligence ce siége qui avoit coûté plus d'un million d'or.

XLIV. L'Ennemi poursuivit notre armée, qui s'étant retirée au Fort de Serin, & ayant été obligée de passer du côté droit du Muer, laissa au Turc l'avantage d'un bois pour se couvrir, & d'une colline qui commandoit l'autre côté de la riviere, & d'un chemin bien uni & ouvert pour attaquer le Fort, au lieu que celui du secours étoit fermé.

XLV. Ces nouvelles volerent à la Cour, qui en attendoit de bien différentes : le mal étoit grand, mais on craignoit encore pis. C'est pourquoi on crut qu'il falloit changer de maniere. Un Courrier exprès m'apporta le quatriéme Juin un ordre écrit de la propre main de l'Empereur. Je serois bien empêché de dire ce qui me toucha le plus dans cette occasion, ou la force, ou la douceur du commandement : il contenoit qu'il étoit justement arrivé

marais à l'endroit où la riviere de Rhimnia tombe dans la Drave.

ce que je n'avois que trop bien prévu, que S. M. m'ordonnoit de me rendre incessamment sur les lieux, prendre la conduite de l'armée en chef, puisque le caractere de ma charge ôtoit toute l'égalité avec les autres Commandans. Les ordres furent expédiés pour cela, & on envoya aussi ordre au peu de troupes qui étoient restées sur le Danube, d'aller en diligence joindre celles-là, pour remédier aux désordres, mettre les choses dans le meilleur état qu'on pourroit, faire la guerre à l'œil, & pourvoir à la sûreté publique. La foiblesse des forces ne permettoit pas d'exécuter tout cela aussi vîte qu'on le souhaitoit; la plupart & l'élite des vieilles troupes étoit périe par une longue suite de souffrances, de maladies, de mauvais succès; elles étoient nues, découragées, réduites à un très-petit nombre. Les nouvelles levées, gens grossiers, & connoissant à peine leurs drapeaux, ne promettoient pas grande chose. Le Turc au contraire étoit puissamment armé, frais & fier du secours de Canise: tous les projets de la campagne étoient déconcertés, parce qu'une bonne partie de la saison étoit passée,

& qu'on avoit transporté le siége de la guerre dans des lieux difficiles & désavantageux, où il n'y avoit point de magasins (on les avoit faits sur le Danube,) & où il étoit impossible d'en faire par la difficulté & la longueur des chemins, & par le peu de tems qu'on avoit. D'ailleurs la jonction des troupes de France & de l'Empire ne pouvoit s'y faire que bien tard, & avec de grandes incommodités. Outre qu'il ne paroissoit pas juste que j'achevasse à mes dépens l'ouvrage commencé par les autres, ni que je bâtisse sur le fondement d'autrui : car si les choses réussissoient, quel droit aurois-je eû de m'en attribuer l'honneur ? Et si elles alloient mal, pourquoi me charger de la honte ? Cependant une obéissance aveugle l'emporta sur toutes les autres considérations, & si je n'avois pas, en le faisant, la gloire des bons succès, j'avois au moins celle d'une prompte obéissance. Je partis donc de Vienne le huitiéme Juin, je conferai à *Gratz* [a] avec les Ministres, & j'arrivai au camp le quinziéme.

---

[a] *Gratz*, Capitale de la Stirie sur le Muer.

Je trouvai le Fort de Serin attaqué XLVI.
& battu, Strozzi tué dans une escarmouche où il avoit repoussé avec beaucoup de valeur les Turcs qui vouloient escalader la muraille, l'armée dans un état pitoyable, foible, & presque sans Officiers, qui étoient la plupart blessés, ou malades. Il falloit défendre le Fort & le passage de la riviere, dans une étendue de plusieurs lieues; les troupes affoiblies ne pouvoient se relever dans les retranchemens; la rive gauche, occupée par l'ennemi, étoit pleine de bois & de hauteurs qui nous commandoient, & les détours même de la riviere étoient pour eux. Notre côté étoit plat, bas, nud, découvert & commandé : nous n'avions ni munitions de guerre, ni de bouche, & si la Stirie avoit eue de la peine à en fournir à l'armée dans un tems où tout étoit tranquille, & l'ennemi éloigné, comment espérer qu'elle le pût faire à une armée plus nombreuse, dans le desordre & la confusion où tout le monde étoit, & en présence du Turc? Le Fort de Serin avoit été bâti en forme de redoute, pour couvrir la tête d'un pont sur le Muer : c'étoit un passage pour aller

du côté de Canise; le Fort servoit à assurer la retraite des troupes, qui faisant des courses en tems de paix, & étant poursuivies par le Turc, se retiroient dans ce Fort avec leur butin, & repassoient ensuite la riviere à leur commodité. C'est pourquoi la Place, au fond, n'étoit d'aucune conséquence; elle n'avoit ni fossé, ni chemin couvert, ni forme, ni flancs, les défenses de l'angle étoient fort courtes; l'horizon bas & en pente, le rempart haut & étroit, & cependant commandé par une hauteur, où le Turc mit des batteries, il n'avoit au-dedans ni terre, ni largeur; il étoit ouvert par les deux côtés qu'on n'avoit pas poussés jusqu'à la riviere; ainsi il restoit un espace entre deux, en sorte qu'il pouvoit aussi aisément être forcé la premiere heure de l'attaque que la derniere; il n'étoit pas propre aux sorties, à cause des hauteurs qui le commandent; il étoit si étroit que l'on n'y pouvoit mettre beaucoup de gens, qu'ils ne s'embarrassent les uns les autres, & cependant il en falloit beaucoup pour le défendre; quand on étoit dans le Fort, on demandoit où il étoit, & les Soldats l'avoient nommé la Bergerie.

L'Armée Turque l'attaquoit avec toutes ses forces ensemble, l'Armée Chrétienne ne pouvoit le défendre que par détachemens, & il falloit passer sur un pont vû & enfilé de l'ennemi, & qu'il battoit continuellement. Quand il y a de petits Forts de cette nature, séparés par quelque riviere de la communication de leurs forces, au lieu de s'opiniâtrer à les défendre, la regle est de les raser & de les abandonner, pour ne pas perdre mal-à-propos le Fort & les troupes, comme le conseilloit le Baron d'Avaugour, Gentilhomme d'une longue expérience dans la guerre, qu'il avoit acquise dans les pays étrangers, même hors de l'Europe; il s'engageoit de le reprendre sans peine, dès que le Turc s'en seroit éloigné, ou d'en bâtir un meilleur en huit jours. C'est le jugement qu'on en avoit fait deux ans auparavant dans le Souverain Conseil Aulique de guerre, lorsqu'on commença de le bâtir; car, l'ayant fait examiner par le Colonel Holst, premier Ingénieur, sur le rapport qu'il en fit, on conclut que, si la guerre se déclaroit, on n'auroit aucun égard à ce Fort, non plus que s'il n'étoit point, & qu'il seroit abandon-

né, ou conservé, suivant qu'il paroîtroit le plus avantageux dans l'état où seroient les affaires de la guerre. Cependant, pour complaire au Comte de Serin qui en étoit entêté, & qui étoit là, & encore plus pour gagner du tems pour rassembler les forces Chrétiennes, qui venoient de toutes parts, sans l'union desquelles on ne pouvoit former un corps capable d'être opposé au Turc, & enfin, pour tenir l'ennemi occupé, lui faire perdre des hommes & des chevaux, & empêcher qu'il ne fit autre chose, on résolut de le défendre jusqu'à l'extremité.

XLVII. C'est ce qu'on fit pendant assez long tems avec des fossés, des puits, des contremines, des fourneaux, des caponnieres, des coffres, des coupures, des flancs couverts, des traverses palissadées, des logemens souterrains, des fougades, des sorties, des bombes enterrées, ou jettées dans les approches, des grenades à la main, des mortiers, des contre-batteries, des feux d'artifices, & autres inventions de l'art militaire.

On rafraîchissoit, & on changeoit tous les jours la garnison, afin qu'elle

fût plus en état de résister aux fatigues & aux veilles : on changea aussi le Comte Jacques Leslé, LieutenantColonel du Régiment de Spick, qui avoit commandé dans ce Fort depuis le commencement du siége, & il fut relevé par Tasso, Lieutenant Colonel du Régiment de Strozzi, parce que les Alliés, à qui par raison & suivant les conventions il appartenoit de le relever, s'en excuserent. On distribua avec beaucoup d'ordre la défense du Muer, on marqua à chacun l'espace qu'il devoit défendre avec des gardes & des retranchemens; on donna à garder aux Imperiaux depuis le confluent de la Drave & du Muer jusques vis-à-vis du Fort; aux Alliés, depuis le Fort jusqu'à *Cotariba* [a], & depuis Cotariba en remontant, aux Heyduques des Comtes de Serin, Nadasti & Budiani. On ordonna pour le 22 au matin, une heure avant le jour, une grosse sortie de 2200 Fantassins Allemands, & de 500 Heyduques; mais la pluye qui tomba toute la nuit, rendit le terrein & le penchant de la col-

[a] *Cotariba*, Place d'Esclavonie sur le Muer.

line si glissant & si impraticable, qu'il fut impossible de l'exécuter ; on la remit donc au 23. mais elle fut encore rompue à cause d'un Soldat qui déserta le soir d'auparavant, & qui donna avis à l'ennemi du dessein que nous avions ; en effet nous vîmes que le Turc renforçoit ses gardes non-seulement à la tête de la tranchée, où l'on remarqua 12 drapeaux de plus qu'à l'ordinaire, mais même aux endroits où étoit sa Cavalerie ; accident qui arriva peut-être pour notre bien, parce qu'en considérant combien l'espace par lequel nos troupes devoient monter, étoit étroit, & combien les lignes de l'ennemi étoient profondes, serrées & unies ensemble, avec un corps entier de Janissaires bien unis, il y avoit tout lieu de craindre un mauvais succès

On délibéra de nouveau ce qu'on pouvoit faire de plus considérable contre l'ennemi, & l'on conclut tout d'une voix, qu'il y auroit de la témérité à l'attaquer de front dans son poste, avec un petit nombre de troupes foibles & découragées, & de passer à sa vue la riviere, le côteau, le bois & les retranchemens qu'il y avoit faits ;

faits, mais qu'il y auroit encore plus d'imprudence, & que ce seroit tout risquer que de passer deux fois la Drave, l'une derriere le camp, & l'autre au confluent des deux rivieres à Dernis pour l'attaquer dans son poste, & laisser cependant nos retranchemens le long du Muer, ou entierement dépourvus, ou du moins peu garnis.

On voyoit à toute heure que l'ennemi s'efforçoit de passer à nous & de nous attaquer. Si donc on jugeoit qu'il fût avantageux de le combattre, pourquoi ne pas le laisser passer, & l'attendre à notre avantage dans nos postes, plutôt que de l'aller chercher dans les siens ?

Enfin on jugea qu'il falloit attendre les troupes auxiliaires qui étoient en chemin, celles de l'Empire sous les ordres du Prince Leopold de Baden, & celles de France sous le Comte de Coligny; & qu'à vouloir entreprendre quelque chose avant cette jonction, il y auroit plus de folie & de fureur, que de courage & de vaillance; que ce n'étoit pas d'ailleurs le fait des Hongrois & des Croates d'attaquer des postes fortifiés, & de combattre de pied ferme; que la vîtesse & la disi-

gence étoient leur véritable talent. Des raisons si claires étoient connues d'elles-mêmes, & il n'y avoit personne qui n'en convînt, si ce n'est peut-être quelques-uns qui, ayant pour but unique de faire sortir les troupes de ces quartiers, sans s'embarrasser de quelle maniere, cherchoient une bataille sans sçavoir ce que c'est, parce qu'ils ne s'y étoient jamais trouvés, se figurant que c'étoit une espéce de joûte ou de tournoi, ou tout au plus un choc de cavalerie légere peu important. S'il s'en trouvoit d'autres qui parlassent comme eux, c'étoit des gens qui, ennuyés de tant de fatigues & de soins, se jettoient, pour s'en délivrer, dans un lâche désespoir, & cherchoient le précipice, alleguant que les milices des Frontieres avoient entierement consumé les provisions qu'elles avoient apportées, qu'elles n'étoient pas accoutumées à camper, qu'elles avoient passé le tems, qu'elles étoient obligées d'être hors de leurs garnisons & de leurs maisons, & qu'elles étoient si diminuées, qu'elles ne pouvoient plus faire leurs gardes, comme si les conjonctures de la guerre & le tems devoient s'accommoder aux hommes,

& non les hommes aux conjonctures, & qu'on dût, comme les frénétiques, se frapper la tête contre les murs; ou d'autres enfin qui, préferant par des vues secretes leurs intérêts particuliers au bien public, n'eussent pas été fâchés de voir aller les choses de mal en pis.

Cependant l'ennemi donna le 27 Juin un furieux assaut, avec une grande perte de part & d'autre; il fit les derniers efforts, tant pour emporter le Fort, que pour passer le Muer; mais il fut repoussé dans l'une & dans l'autre attaque avec beaucoup de vigueur jusqu'au 29, que les ennemis étoient si avancés sous le Fort, qu'on ne pouvoit plus les incommoder. Les palissades, qui servoient de rempart, étoient brûlées, les Turcs avançoient de plus en plus sur les côtés où la ligne n'étoit pas fermée ni poussée jusqu'à la riviere, comme nous avons dit. Les choses étant en cette extrêmité, tous les Officiers Généraux, Davaugour, Tasso, Bemberg, Buttler, Rossy écrivirent qu'ils avoient résolu de retirer la garde du fossé investie de toutes parts, avant qu'elle en fût chassée de force; ce qui pourroit causer de la XLVIII.

confusion & épouvanter les autres, & même d'en retirer le canon. Le 30. de grand matin, les Turcs firent jouer une mine à l'angle du ravelin, où nous nous trouvames le Maréchal de Camp Spaar & moi; l'ennemi se logea dans les ruines, & se posta dans les côtés qui n'étoient découverts d'aucun flanc de la Place, & il s'y couvrit de rondaches & de fascines. Alors, comme nous vimes qu'il ne restoit plus de défenses qu'une simple coupure d'un petit fossé, & une palissade, on donna ordre au Lieutenant Colonel Tasso d'avoir soin, quand il ne pourroit plus défendre la Place, de mettre le feu de bonne heure aux ouvrages de bois & aux baraques qui y étoient, de retirer les troupes, de faire jouer les mines qui étoient toutes chargées, & de faire ensuite sauter le Fort, comme on fait ordinairement aux dehors d'une Place, lorsqu'on ne peut plus les défendre; de retirer la garnison endeçà du pont, & puis de le ruiner, & de prendre garde sur-tout que les soldats ne s'embarrassent point les uns les autres à force de se presser; le Commandant jugea qu'il pourroit tenir jusqu'au lendemain; mais nous ne

fûmes pas si-tôt sortis Spaar & moi, que l'ennemi donna un si furieux assaut au retranchement que je viens de dire, que les troupes qui le défendoient furent mises en désordre, & prirent la fuite, sans avoir le tems de ruiner ni le Fort ni le Pont; on y perdit beaucoup d'Officiers, & près de 800 hommes; les uns se jetterent sur le pont qui, étant trop chargé, rompit sous eux; les autres passerent le Muer à la nâge, & gagnerent la rive où nous étions campés. Quelques-uns se figurerent chimériquement qu'on avoit bien voulu laisser perdre ce Fort; subtilité aussi ridicule que celle des Athéniens qui douterent si le Roi Philippe ne s'étoit point laissé mourir exprès pour les tromper. Il auroit bien fallu de l'éloquence pour persuader à tant de gens de se laisser tailler en piéces sans nécessité.

XLIX.

Le Turc ne perdit point cette occasion, & voulut profiter de ce désordre pour passer le Muer; mais la défense à laquelle on avoit pourvû, & qu'on avoit disposée à tout évenement, se fit avec tant de succès & de vigueur, qu'après deux heures d'un combat fort opiniâtre, il se vit frustré de son attente.

Il recommença plusieurs fois ses efforts, profitant des grands avantages qu'il avoit sur nous, & des matériaux que la forêt lui fournissoit ; au lieu que l'Armée Chrétienne, étant postée dans une plaine basse & découverte, étoit exposée à toutes sortes d'insultes. C'est pourquoi on fut obligé de chercher de nouveaux moyens, & de tirer dans la campagne des lignes fort larges & fort profondes, lesquelles ayant été ouvertes dans le camp même, alloient rendre à d'autres semblables qu'on avoit faites le long de la riviere : & au lieu de redoutes à l'ordinaire qui auroient été enfilées des hauteurs opposées, on fit des chaudieres profondes qui déroboient nos gens à la vue de l'ennemi, & les mettoient à couvert du canon.

L. Enfin le Visir voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son entreprise, mina le Fort le 7 Juillet, le brûla & le rasa entierement, faisant voir par-là l'estime qu'il en faisoit ; le Bacha, qui l'examina par ordre du Visir, rapporta qu'il ne valoit rien, & que, par mépris, il avoit fait au milieu je ne sçai quoi que je ne dis pas par bienséance. Il fit mine le lendemain de

décamper ; mais il n'en fit rien : il vouloit sans doute nous engager par-là à décamper, & à lui laisser libres les passages du Muer, pour faire ensuite une contre-marche, & s'en rendre maître. Cela obligea pourtant le Comte Budiani de marcher avec ses Hongrois du côté de ses frontieres, de crainte que le Visir ne tournât de ce côté-là. Cependant on demeura toujours dans l'action jusqu'au douze, & l'on fit d'un camp sur l'autre un feu continuel de canon & de mousqueterie.

Pendant que le capital de la guerre se faisoit-là, le Prince de Walaquie avec ses troupes jointes à quelques Tartares & à quelques Turcs tirés de leurs garnisons par les Bachas de Bude & de Neuhausel, attaqua Lovventz ; la Place se défendit & fut secourue le 29 Juillet par le Comte de Souches, Maréchal de Camp, & par le Lieutenant-Maréchal Heufler, avec la défaite des Walaques. Le Prince déclara qu'il avoit exprès facilité la victoire aux Chrétiens, par le zéle qu'il avoit depuis long-tems pour eux ; ce qui paroissoit assez, parce que sous ce prétexte il a été dépouillé de ses Etats

par le Turc, & obligé de se retirer dans ceux de l'Empereur, où il jouit encore d'une pension honorable pour vivre suivant sa condition.

Le 12, de grand matin, le Grand Visir marcha vers Canise. On détacha après lui de la cavalerie qui, ayant joint quelques troupes de son arriere-garde, les battirent & firent des prisonniers; sur leur rapport & sur quelques-autres conjectures, on jugea qu'il pouvoit avoir dessein ou d'aller se rafrîchir à couvert du Lac *Balaton* [a] en le mettant devant lui, ou bien de marcher vers nos frontieres en laissant le lac derriere lui, de ruiner en passant toutes les Palanques qui y sont, & de mettre le siége devant *Javarin* [b], que les Hongrois appellent Raab, ou de marcher droit à la riviere de Raab pour se saisir des passages, & de s'avancer vers *Oedem-*

---

[a] *Lac Balaton.* Ce Lac est dans la basse Hongrie: il est long de vingt lieues, & large d'environ huit; il est entre Vesprin & Canise.

[b] *Javarin* & Raab sont la même Ville au confluent du Raab & du Danube.

bourg [*a*] & *Neuſtat* [*b*] en Autriche, ou de faire une contre-marche de Caniſe, & de revenir au Muer, dès que nous nous en ſerions éloignés.

On diſpoſa de notre part les choſes de maniere qu'on pût s'oppoſer à tous ſes deſſeins ; on ne marcha que le 14 pour s'aſſurer contre ſes feintes ; on laiſſa derriere à Cotariba & à *Legard* [*c*] trois Régimens de Dragons, d'Infanterie & de Cavalerie pour garder ces quartiers. On marcha vers le Raab au devant des troupes auxiliaires & de l'artillerie pour en preſſer la jonction, après laquelle on pourroit, ſans s'éloigner des régles de la guerre, faire tête à l'ennemi ; & ſi par hazard il s'étoit engagé au ſiége de Javarin ou de quelqu'autre Place, on auroit l'avantage de l'attaquer dans cette entrepriſe, & de combattre avec notre armée entiere LI.

[*a*] *Oedembourg*, petite Place de la baſſe Hongrie ſur les frontieres de la Stirie & de l'Autriche.

[*b*] *Neuſtat*, Place forte de la baſſe Autriche ſur la frontiere de Hongrie : c'eſt un Evêché.

[*c*] *Legard*, eſt une Ville d'Eſclavonie ſur la Drave.

contre une partie de la sienne. On passa le Muer à *Neuhoff* [a], le 16 & le 17 la jonction se fit avec l'armée de l'Empire; ensuite ayant renforcé la garnison de *Nempti* [b], on marcha vers *Olsnitk* [c] où l'armée françoise joignit aussi; & l'on envoya le Comte Nadasti avec ses Hongrois droit à *Zachan* [d] pour se joindre au Comte Budiani, garder avec lui les passages, & encourager les paysans jusqu'à l'arrivée de l'armée.

LII. Mais comme on vit que quelque soin qu'on prît, & quelque diligence qu'on fit, l'armée avançoit lentement, tant parceque les chemins étoient rompus, & pleins de défilés & de marais, qu'à cause de la lassitude des fantassins & du grand nombre qu'il y avoit de malades, sans compter la disette des vivres, on fit réfléxion qu'il seroit aisé à l'ennemi de nous prévenir, & en

---

[a] *Neuhoff*, Village à environ dix lieues de l'endroit où le Muer se jette dans la Drave.

[b] *Nempti*, Poste sur le chemin de Newhoff à S. Gothard.

[c] *Olsnitz*, Place de la basse Hongrie, frontiere de Stirie.

[d] *Zachan*, Poste entre Kerment & Saint Gothard sur la rive du Raab.

effet nous apprenions qu'il s'étoit déja avancé un gros corps de cavalerie, & il étoit de la derniere importance de ne se pas laisser prévenir, d'autant que, s'il avoit une fois passé le Raab, tous nos avantages s'en alloient en fumée? La ligne de communication étoit coupée, le cœur du pays épouvanté, l'armée étonnée & disposée à se débander. Comme l'infanterie & l'artillerie étoient déja en sûreté & dans des postes pleins de montagnes, de bois & de défilés, on résolut de s'avancer aussi avec la cavalerie & les dragons, & quelques piéces de campagne pour lui disputer le passage du Raab, ou pour le couper d'avec son infanterie, s'il étoit déja passé; ainsi le 24. nous prîmes la route de S. Gothard, poste d'où nous couvrions la Stirie & l'Autriche, nous rassurions *Kerment* [a] & Sarvvar, nous avions le Raab devant nous, nous observions les mouvemens des ennemis, & nous reglions les nôtres dessus. Ayant éu langue le vingt-cinquiéme que 15000 chevaux déta-

[a] *Kerment*, petite Place de la basse Hongrie sur le Raab.

chés de son armée, étoient aux environs de Sarvvar, on y marcha à la hâte. Ayant mis à l'avant garde les Dragons avec le Régiment Croate de Kuschenitz, accoutumé depuis plusieurs années aux guerres d'Allemagne. On arriva le vingt-sixiéme à Kerment tout à propos, parce que ce fut justement dans le tems que le Visir tentoit le passage; mais il fut repoussé, & la nuit d'auparavant, Kuschenitz étant allé en parti, avoit battu les Tartares; mais en les poursuivant, il tomba dans un corps de Janissaires qui le repousserent à leur tour.

Le vingt-septiéme sur le midi, le Visir fit de grands efforts pour passer le Raab; mais il fut repoussé avec beaucoup de valeur. Le vingt-huitiéme, de bon matin, il mit le feu à son camp, & remonta le Raab; il tenta encore de le passer à Zachan où les Imperiaux le repousserent vivement, & avec grande perte de sa part. Le vingt-neuviéme il remonta encore plus haut vers S. Gothard, l'Armée Chrétienne le cotoya toujours, & la cavalerie joignit l'infanterie. Le trentiéme les deux armées camperent vis-à-vis l'une de l'autre auprès de Saint

Gothard, la riviere entre deux, & se canonerent sans cesse. Voici l'ordre de bataille de notre armée. Les troupes de l'Empereur étoient à la droite, celles de l'Empire au centre, les François & les Alliés à la gauche ; on donna à tout le monde par écrit & dessiné ce qu'il falloit observer dans l'ordonnance & dans le combat, comme on le voit ci-après.

Réglemens qu'il faudra observer dans la bataille, publiés le trentiéme Juillet 1664. LIII.

1o. L'armée sera rangée dans la forme marquée dans le dessein.

2o. Les Piquiers à quatre de hauteur avec deux rangs de mousquetaires devant eux, formeront leur bataillon à six hommes de hauteur, & tout le reste de front.

3o. On mettra à côté de chaque escadron des pelotons ou manches de 24 ou 30 mousquetaires chacune, & en cas qu'après leur décharge ils soient investis vigoureusement, ils se retireront à la faveur des bataillons les plus proches.

4o. La mousqueterie ne fera point ses décharges toute ensemble ; mais on réglera cela de maniere qu'il n'y

ait qu'un ou deux rangs qui tirent à la fois pour rendre notre feu continuel, & que le premier ait rechargé quand le dernier tirera.

5°. On observera la même chose pour l'artillerie.

6°. On gardera exactement les distances tant aux flancs que derriere, soit pour se poster, soit pour avancer, afin d'éviter la confusion.

7°. Que la cavalerie pesante n'abandonne point l'infanterie pour poursuivre l'ennemi, & qu'elle ne se laisse point amorcer par sa premiere fuite; que toute la bataille en gros le pousse pied à pied, & lorsqu'il tournera le dos, que la cavalerie legere le charge & le poursuive par les vuides des intervalles, & si elle trouve trop de résistance, qu'elle rentre par les mêmes vuides.

8°. Que personne, sous peine d'infamie & de mort, ne s'amuse à butiner que l'armée Turque ne soit entierement battue, & que nous ne soyons maîtres du champ de bataille.

9°. Qu'on ne se mette point en peine des cris ni des hurlemens des barbares, & qu'on ne s'effraye point de leur nombre apparent, parce que cette

multitude n'eſt compoſée que de gens du néant, & de canaille mal armée.

10°. Que les eſcadrons de réſerve ſecourent à propos & ſans confuſion ceux qui en auront beſoin.

11°. Que chacun combatte ſous ſon drapeau & ne ſe mêle point parmi les bagages, ſous peine d'infamie & de mort.

12°. Que les chefs animent leurs ſoldats au combat, en leur parlant avec réſolution.

13°. Que chacun garde en marchant ſon poſte & ſon rang, ſans y rien changer juſqu'à ce qu'on ſoit en preſence de l'ennemi, c'eſt-à dire, qu'on marche en bataille, de front, ou en corps les uns derriere les autres, ou par colonnes, ſuivant que le terrein large ou étroit le permettra.

14. Quand les chemins ſeront commodes, que le bagage marche à côté de l'armée, & quand ils ne le ſeront pas, qu'il marche à la queuë.

Le ſuccès de la bataille fit toucher au doigt combien on avoit eu de raiſon d'entreméler les bataillons & les eſcadrons, de couvrir les piquiers de mouſquetaires, & les mouſquetaires de piquiers, afin de faire un feu con-

LIV.

tinuel sans faire aucun mouvement d'évolution ni de conversion ; de disposer les gardes, les secours & les réserves de maniere que ni les attaques feintes ni les fausses allarmes, qu'on nous donna en effet en grand nombre, ne nous pussent tromper, & que nous fussions en état de repousser véritablement les attaques véritables. Le trente uniéme l'ennemi s'étant avancé à une demie lieuë audessus de S. Gothard, essaya de passer à un gué où il pouvoit passer un escadron de front, & il y passa effectivement, & commençoit à s'y retrancher. Mais les dragons de l'Empereur & la cavalerie de l'avant-garde l'en chasserent & lui tuerent beaucoup de monde.

LV. Le premier d'Aout sur les neuf heures du matin, l'ennemi attaqua vis-à-vis les troupes de l'Empire, tâchant à se rendre maître du passage de la riviére, qu'il avoit déja commencé de passer dès la nuit précédente, sans que les gardes qui avoient ordre d'y veiller sans cesse, & même de s'y fortifier, s'en fussent apperçuës. Ce fut la faute de quelqu'un, qui s'imagina qu'il étoit inutile de se retrancher, puisqu'on

puiſqu'on étoit réſolu de combattre. Le bon homme ne conſideroit pas que nous voulions à la vérité combattre, mais à notre avantage, à notre volonté & non pas à ſa fantaiſie, enfin qu'on le vouloit avec les précautions néceſſaires, & en bon ordre, non pas en confuſion & ſupriſe; on le fut pourtant, & cette ſurpriſe étonna fort nos gens, & engagea une action générale, qui dura ſept heures, & qui fut fort cruelle, fort ſanglante & ſouvent douteuſe : mais enfin la victoire demeura aux Chrétiens, qui battirent l'ennemi, le culbuterent dans la riviére, & demeurérent maîtres du champ de bataille, & de quelques piéces d'artillerie. Le Viſir y perdit plus de 16000. hommes, l'élite de ſon armée, tant de ſon infanterie que de ſa cavalerie, ce qui arriva en cette maniere.

Le premier jour d'Aout on vit à la pointe du jour ſortir du camp des Turcs quelques mille chevaux, ce qui fit juger qu'ils vouloient attaquer les gardes & les régimens de la droite. C'eſt pourquoi on détacha Sporck avec mille chevaux Allemands, des Cravattes & des Dragons pour renfor- LVI.

cer cette aîle, & pour observer les ennemis : mais comme on vit que c'étoit des fourageurs, Sporck passa la riviére, les attaqua & les défit, & prit plusieurs chevaux, des mulets & du bagage Cependant sur les neuf heures du matin le Vizir descendit au bord de la riviére avec toute son armée en bataille, dans un lieu qui lui étoit favorable, & ou l'eau n'ayant que 10. ou 12. pas de large, serpentoit & formoit de son côté un angle rentrant qui lui étoit avantageux : il y fit ses attaques & força le passage, comme nous avons dit; la garde & la défense de ce poste situé au milieu du camp appartenoit aux troupes de l'Empire, suivant l'accord qu'on avoit fait que les troupes qui avoient le centre de la bataille, auroient aussi le milieu du camp à garder devant elles; que celles de l'Empereur qui avoient l'aîle droite, défendroient le flanc droit; & que les François & les Alliés qui étoient à la gauche défendroient le flanc gauche. Cette distribution étoit conforme à la raison de guerre, & elle est confirmée par l'usage des Hollandois & des Espagnols, qui séparent les nations dans l'ordre de bataille, afin

qu'une louable émulation rallume leur courage, & les excite à s'entre surpasser: C'est peut-être ce que l'Empire eut en vuë, quand il demanda, en accordant des troupes, que chaque corps agit à part. Cela vint bien à propos dans cette occasion, où l'on mit sur les aîles les vieilles troupes de l'Empereur & de la France, parce que c'est par-là que commence d'ordinaire la perte ou le gain des batailles, & celles de l'Empire, qui étoient des troupes ramassées, furent mises au centre, où il y a moins à craindre.

On arrêta de plus, qu'en cas de besoin & si un corps n'étoit pas assez fort pour défendre son poste, les autres y accourroient, ou tous, ou en partie, non pas en aveugles & à la premiere allarme, mais dans une nécessité pressante: car l'ennemi auroit pu attaquer de plusieurs côtés à la fois, & donner des fausses allames, comme il fit en effet pour faire courir inutilement les troupes ça & là, les mettre hors d'haleine, & leur faire abandonner leurs rangs: d'ailleurs il n'étoit pas juste d'ôter à personne l'honneur de défendre son poste. Comme on vit donc que le principal effort LVII.

du Vizir étoit vers le centre, les Régimens Impériaux de Schmit cavalerie, de Nassau & de Kilmaseck infanterie, qui étoient voisins, y accoururent, & quelques troupes de l'Empire sortirent de leurs tentes pour soutenir leurs compagnons : mais comme le nombre des ennemis se trouva grand, parce qu'il en étoit passé beaucoup la nuit d'auparavant, & que la plûpart des troupes qui étoient là, étoient gens sans expérience & de nouvelles levées, à peine furent-elles en présence de l'ennemi qu'elles commencerent à plier, & ensuite à fuire & à abandonner le camp, l'ennemi qui les poursuivit vivement jusqu'au bas de la montagne, les chassa jusqu'à leurs bagages, & les mit en grand désordre : le bataillon de Nassau y fut taillé en piéce, & lui tué ; Schmit fut blessé, & son Régiment mis en désordre.

LVIII. Il faut ajoûter que l'armée ayant été quatre jours sans fourage, on avoit été obligé le soir d'auparavant, de permettre d'y aller cette matinée. Ainsi il y avoit grand nombre de fourageurs sortis avant le jour, & quoiqu'on eût pris la précaution d'ordon-

ner, qu'il n'y auroit que les valets qui pussent y aller, & que la cavalerie, qui n'en avoit point, n'y pourroit envoyer que le troisiéme homme; que le reste demeureroit au camp les chevaux sellés & bridés, & que les fourageurs au premier signal se rangeroient à leurs étendarts, nonobstant tout cela, l'allarme fut si imprévuë, & les ordres si mal exécutés, soit que l'épouvante en fût cause, ou qu'il y eût quelqu'autre raison, qu'ils s'en trouva peu qui revinssent au camp, ce fut cause qu'il demeura desert; & par une suite nécessaire le salut public fut sur le bord du précipice, & tout courut risque d'être perdu. Il se trouva alors un homme qui se tournant vers moi comme un désesperé, l'épée sur la cuisse, s'écria que les troupes ne faisoient rien qui vaille, & que tout étoit perdu sans ressource. Je lui repondis qu'il prit courage, que nous n'avions pas encore tiré l'épée, qu'on avoit prévû l'accident, & que tout iroit bien, & en disant cela, je prit trois Régimens d'infanterie de l'Empereur, Lacron, Spaar & Tasso, & les Régimens de cavalerie de Loraine & de Schneidav, que je fis avancer de ce

côté-là. Le Marquis de Bade, ayant rassemblé de son côté des troupes fraiches de l'Empire, alla prendre l'ennemis en flanc, & ayant soutenu sa premiere furie, & l'ayant ensuite rompu, il le repoussa, & le mena battant jusqu'au bord de la riviére, ce qui donna le tems au Régiment de Schmit & aux autres de se ralier, & de reprendre leur rang. Il y eut dans ce moment quelques Janissaires coupés & renfermés dans des maisonnettes, qui aimerent mieux se laisser brûler que de se rendre. Obstination étonnante, & qui mérite qu'on y fasse attention.

LIX. Cependant le Visir ne cessoit point de faire passer des troupes sur notre bord : ainsi voyant que toutes les forces des Turcs se réunissoient en cet endroit, & que l'inégalité des nôtres nous mettoit hors d'état de leur résister, j'envoyai en diligence le Maqui de Machau à M. de Coligni, Général des François, lui dire que le moment étoit venu de nous secourir, suivant que nous en étions convenus, & que je l'en priois très-instamment. Il fit quelque difficulté, cependant il envoya deux bataillons d'environ mille hommes, & quatre escadrons,

faisant au tour de 600. chevaux, les premiers commandés par la Feuillade, & les autres par Beauvezé, qui s'étant présentés à mes ordres, & les ayant reçus de vive voix, les exécuterent avec beaucoup de valeur. Ainsi nos forces s'étant augmentées en cet endroit par les secours des François, des Alliés, & des Régimens de l'Empereur Spilk & Pio infanterie, & de Rapax cavalerie, les choses se remettoient insensiblement. Cependant l'ennemi se fortifioit de plus en plus dans les postes dont il s'étoit saisi, & dans le même tems il passa la riviére à demie lieuë au-dessus avec un grand corps de cavalerie, il parut en même tems plus bas avec d'autres troupes pour la passer, & si cela lui eût réussi, le camp étoit enveloppé par derriere, & l'armée Chrétienne infailliblement battuë.

Dans un peril si pressant il fallut jouer de son reste, & prendre sa derniere résolution, ce qui se fit ainsi; les Regimens de Montecuculi & de Sporck qui étoient tout ce qui restoit de réserves, marcherent défendre la partie supérieure de la riviére, les troupes des Alliés & des François se LX.

présenterent à la partie inférieure, arrêterent l'ennemi, & l'empêcherent de passer.

LXI. C'étoit donc au centre où étoit le capital, & il n'y avoit pas de tems à perdre, parce que plus on differoit, plus le Turc se fortifioit dans ses postes. Après avoir reconnu par moi-même, & fait reconnoître par d'autre, les avantages & la situation du lieu & la disposition de ses troupes, je disposai l'attaque de concert avec les autres Généraux, & m'étant apperçu, que quelques-uns songeoient à s'en aller, que plusieurs avoient deja abandonné le camp, & que d'autres avoient fait charger leurs bagages pour le même dessein, je leur dis, qu'il n'y avoit point d'autre voye pour nous sauver que notre courage & nos bras; qu'il falloit attaquer l'ennemi de toutes nos forces, & faire les derniers efforts pour le chasser; & que quand nous n'en pourrions pas venir à bout, il falloit cependant tenir-là pied ferme, y prendre poste, & nous y couronner de lauriers ou de cyprès, y trouver le triomphe ou le tombeau, y vaincre ou y mourir. Ayant ainsi parlé,

parlé, nous nous jettâmes en même-tems sur l'ennemi de toutes parts, & avec toutes nos forces, & dans un même endroit, avec un cri général de toutes les troupes, à la maniere des barbares, de l'artifice desquels nous nous servîmes alors contre eux. Les Régimens de l'Empereur, Spick, Pio, Tasso, Lorraine, Schneidaw & Rappak à la droite; les troupes de l'Empire, & particulierement celles du Cercle de Suabe au milieu; celles de France à la gauche; & marchant tous en demi-lune, on investit l'ennemi de front & par les côtés, avec tant de résolution & de vigueur, qu'après un grand carnage de ses gens il fut contraint non-seulement d'abandonner le terrein où il s'étoit retranché, mais même de prendre la fuite en désordre, & de se jetter dans la riviere pour se sauver de l'autre côté, & cela avec tant de confusion & d'épouvante, qu'à force de se presser dans un passage fort étroit, de se choquer & de se pousser les uns les autres, tout ce qui s'étoit sauvé de la bataille se noya dans la riviere. Sporck défit aussi la cavalerie ennemie, & en fit un grand carnage, & les autres troupes de cavalerie Tur-

que, qui avoient tenté de passer au-dessus, furent aussi défaites par les Croates & par les Dragons de l'Empereur; & comme l'artillerie de l'ennemi qui étoit plantée sur l'autre bord étoit exposée au feu continuel de notre mousqueterie, il fut obligé de l'abandonner; & quelques-uns de nos gens ayant passé la riviere à la nâge, en enclouerent une partie, & renverserent l'autre dans l'eau, d'où on la retira depuis, & on la conduisit à l'armée.

LXII. Le combat fut sanglant, opiniâtre & douteux, & il dura depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Il y eut beaucoup de monde tué & blessé de part & d'autre, mais surtout du côté des Turcs, qui perdirent en cette occasion, non leurs méchantes troupes auxiliaires accoutumées à fuir, mais tout ce qu'il y avoit de plus aguerri & de plus brave, ces Jannissaires, ces Albanois, ces Spahis & ces premieres têtes de Constantinople, qui sont le bouclier & l'épée de l'Empire Othoman, & avec un si grand carnage, que les histoires en rapportent peu de semblables, étant rare qu'un si grand corps uni

ensemble, ait été battu en campagne. On y prit quantité d'étendarts & de drapeaux, & l'on y fit un riche butin de harnois d'or & d'argent, d'argent monnoyé, d'épées, de chevaux, d'armes enrichies de pierreries, d'habits précieux, & de beaucoup d'autres choses semblables, & long tems depuis on pécha encore de très-riches dépouilles dans la riviere, & l'on en trouva quantité sur les corps morts qui nâgeoient sur l'eau, ou qu'on tiroit à bord avec des crocs.

Le lendemain on rendit graces solemnelles à Dieu, qui donne la victoire, & dont la misericorde attirée par nos vœux, ou plutôt par l'intercession de la très-sainte Vierge, à laquelle nous eûmes recours, rassura les esprits, & fortifia les bras de ses serviteurs, & frappa visiblement le Turc. LXIII.

Ce fut un grand coup d'avoir mis les troupes les moins expérimentées au centre, & les vieilles & celles sur lesquelles on comptoit le plus aux aîles, d'autant que l'ennemi n'attaqua pas seulement le milieu, mais encore les côtés, & qu'il passa le Raab en tel endroit, où, si un petit nombre de LXIV.

nos troupes n'en avoit pas soutenu & repoussé grand nombre des siennes, toute l'armée étoit infailliblement enveloppée, prise en flanc & en queue, & mise en déroute. Mais pour cela il falloit que ceux dont le courage devoit suppléer au défaut du nombre, fussent d'une valeur expérimentée, outre qu'il étoit aisé de faire secourir le milieu par les aîles qui le touchent, comme on fit; mais cela ne se pouvoit pas faire d'une extrémité à l'autre par la trop grande distance.

LXV. Avec tout cela la bataille courut risque d'être perdue, & il est aisé de le voir par le désordre qu'il y eut au commencement; l'intrépidité des Janissaires & des Albanois, qui après être battus ne voulurent jamais demander de quartier ni la vie; le combat qui fut assez long-tems douteux & semblable au flux & reflux de l'onde, qui pousse & qui est repoussé tour à tour; le défaut de poudre, qui fut réduite à peu de livres, en sont des preuves convaincantes. Cela sert à confirmer la maxime, qui ne veut pas qu'on risque le tout aveuglément au caprice de la fortune, sans avoir bien pesé les forces auparavant; car

enfin, si avec un si grand avantage de situation, de tems & d'autres circonstances, la victoire ne laissa pas d'être long-tems en balance, qu'auroit-ce donc été si la situation eut été égale ou contre nous ? Les plus mauvais soldats sont ceux qui font ordinairement le plus de bruit, parce que ne s'étant pas éprouvés, ils ne se connoissent pas : mais dans le péril ils sont timides, & se mettent aisément en désordre. Il est certain que dans une matiere si importante on ne pêche pas deux fois, & quand le mal est arrivé il ne sert de rien de se repentir, ou de rejetter la faute sur celui-ci ou sur celui-là. Il faut beaucoup de fermeté & de présence d'esprit pour pourvoir à tout, entendre & prendre garde à tout, & ne pas préférer les murmures de la populace au salut public, chercher à faire quelque coup d'importance sans tout risquer, parce qu'il n'y eut jamais de prudence à risquer beaucoup pour gagner peu.

On songea à profiter de la victoire & à poursuivre l'ennemi qui étoit en déroute & épouvanté; nous nous souvenions bien du reproche qu'on fit à

Annibal : mais la riviere qu'il falloit passer, l'eau si grosse, qu'il fallut le lendemain retirer les gardes que nous avions sur les bords, commença aussitôt que le combat finit; trente mille chevaux de l'ennemi, qui avoient été spectateurs du combat, & qui étoient frais & entiers, point de pain, point de munitions, qui finirent avec les dernieres charges, les troupes diminuées, fatiguées & tellement dispersées qu'il n'en restoit pas pour les gardes ordinaires & nécessaires, furent des raisons qui firent différer ce dessein. D'ailleurs l'ennemi ne décampa pas : mais il resserra seulement son camp jusqu'au cinquiéme ou sixiéme d'Août, qu'il tourna sa marche vers Kerment sur la rive droite de la riviere : nous les suivîmes sur la rive gauche en les cotoyant, quoiqu'avec assez de difficulté, parce que les eaux de la *Lauffnitz* [a] & de la *Pinka* [b] s'étoient si fort enflées, qu'elles avoient emporté les ponts.

---

[a] *Lauffnitz*, riviere qui tombe dans le Raab, à S. Gothard.

(b) *Pinka*, petite riviere à la gauche du Danube sur le chemin de S. Gothard à Oedembourg.

Nous arrivâmes le neuviéme d'Août près de Kerment; je proposai dans le Conseil de passer le Raab, & je le proposai encore le onziéme, disant que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable, qu'on pouvoit le passer ou avec toute l'armée, ou avec des troupes choisies pour attaquer l'arriere-garde de l'ennemi, & poursuivre la victoire: mais on répondit tout d'une voix, qu'on ne pouvoit plus traîner les soldats si on ne les laissoit reposer, qu'on manquoit de pain & de fourage, qui sont la base des grands desseins, qu'on seroit obligé de s'engager dans des lieux maréca-geux, d'où l'on ne pourroit se tirer si les pluyes continuoient: qu'il falloit auparavant rafraîchir aux environs d'Oedembourg les troupes fatiguées & diminuées, les soldats blessés, malades & démontés; rassembler ce qui étoit dispersé çà & là; tirer les vieilles troupes des Places, assurer les vivres, puis marcher à l'ennemi & le combattre avec toutes nos forces unies, & non avec des détachemens, d'autant plus que les troupes auxiliaires avoient ordre de ne se point séparer. Ainsi on se contenta LXVI.

pour l'heure, d'envoyer le Comte Nadasti avec ses Hongrois, les Croates, des Dragons & six pieces de campagne, avec ordre de suivre l'ennemi & de l'observer : l'armée Turque marchoit vers Albe Royale, & la nôtre s'avançoit doucement vers Oedembourg le long de la Pinka & de la *Guntz* (*a*). Après s'y être rafraîchie quelques jours, elle y reçut un renfort de nouvelles troupes, venues de l'Empire sous la conduite du Prince Ulric de Wirtemberg, av c une très-belle artillerie tirée des arsenaux de l'Empereur.

LXVII. Cependant la nouvelle de la victoire qu'on venoit de remporter, causa une grande joie à S. M. I. & après en avoir rendu graces à Dieu dans Vienne, avec les réjouissances & les prieres ordinaires, au bruit de l'artillerie, elle remercia par des lettres de sa main, qui me furent adressées, tous les Officiers Generaux, à la valeur desquels j'avois rendu témoigna-

(*a*) *Guntz*, riviere qui a sa source dans la basse Autriche, & qui se jette dans le Raab dans la basse Hongrie, à l'endroit où est bâtie la ville de Sarvar.

ge dans la lettre que j'avois écrite après l'action ; je leur montrai celles de l'Empereur, & ils reçurent depuis de sa main diverses autres marques de sa bienveillance. En mon particulier j'en reçus deux lettres pleines de bonté, écrites en Italien de la propre main de Sa Majesté, que je garde comme un trésor précieux, & comme le monument le plus digne que je puisse laisser à mes descendans. Sa Majesté voulut encore ajouter à tout cela un honneur insigne pour récompense de mes peines, en m'honorant sur le champ de la Charge de Lieutenant Général de ses armées, Charge très-éclatante en elle-même, recherchée de plusieurs Princes, & d'autant plus estimable pour moi, qu'elle me fut donnée après l'action comme une récompense de mes services. On donna à toutes les troupes un mois de paye, juste récompense de leurs fatigues, qui causa une joie générale.

L'armée s'étant rafraîchie, sur l'avis qu'on eut que l'ennemi étoit campé près d'Albe Royale, où il avoit reçu un renfort de 12 ou 15000 hommes des troupes d'Asie, nous marchâmes le vingt-neuviéme du côté d'Al-

tembourg de Hongrie, à dessein d'avancer vers Javarin, pour faire la guerre à l'œil, & on apprit bientôt, c'est-à-dire, au commencement de Septembre, que le Vizir étoit allé d'Albe Royale à Gran, & qu'il étoit passé sur la rive gauche du Danube avec toutes ses forces. Sur cet avis l'arméeChrétiennealla d'Altembourg à Presbourg, où ayant passé le pont, elle marcha droit au Vaag pour faire tête à l'ennemi, & se mettre en face, & pour le faire, il fallut rassembler toutes nos forces, rappeller le Général Heusler de la Vesulte, où il étoit campé avec quelques troupes; il nous joignit le quinziéme aussi-bien que Nadasti, qui avoit, comme on a dit, suivi les Turcs avec les Hongrois, les Croates & les Dragons. Le Vizir en fut fort étonné, & il dit qu'il falloit que nous eussions des esprits familiers, qui nous découvrissent tous ses desseins, puisque nous le prévenions dans tout ce qu'il vouloit faire, comme dans la feinte qu'il fit, de décamper du Fort de Serin, dans sa marche soudaine vers Kerment; dans la tentative qu'il fit à Zachan, dans ses marches différentes, soit en remontant ou

en descendant la riviere, dans les fausses allarmes qu'il nous donna, jusqu'à ce que poussé par son impatience & par sa colere, il entreprit de passer au lieu où se donna le combat, dont mal lui prit.

LXVIII. Le plus grand obstacle que nous eûmes à surmonter fut toujours le manque de pain, de fourages & de convois ; ce qui causa l'étonnement & l'indignation de tout le monde, de voir périr l'armée & échouer tous nos desseins faute de vivres, au milieu de nos Places, & avec une aussi belle commodité que celle du Danube, dans une affaire de si grande importance, & prévûe depuis tant de tems, & cela par la négligence, la lâcheté & la paresse de ceux qui étoient chargés de ce soin, & qui ne parurent jamais à l'armée. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Ministres laissoient cette négligence impunie, quoique les troupes auxiliaires murmurassent tout haut, & protestassent de ne pouvoir plus faire un pas, ni le moindre mouvement, sans être assurées d'avoir du pain, des fourages & des chariots dans le camp, avec des hôpitaux derriere, pour y laisser leurs malades.

LXIX. Cependant on eut avis le vingt-sixiéme, que le Visir étoit venu camper à Newhaussel, & qu'il avoit dessein d'aller ensuite à Neytra. Ainsi pour assurer les environs, le prévenir & aller à sa rencontre, l'armée marcha vers Schinta sur le Vaag, où il y a un pont assez fort, même pour y passer le canon; on campa à un quart de lieue de-là, on regla l'ordre de bataille, & nous allions prendre la route de Neytra, où nous évitions les plaines favorables au Turc, à cause de sa nombreuse cavalerie, & où nous avions pour nous l'avantage des hauteurs & des bois: nous couvrions par cette marche les Villes des montagnes, les mines, les places & l'entrée du pays. Si l'ennemi venoit à nous, il donnoit de front dans notre armée, bien fournie alors d'artillerie, & par conséquent plus en état de le recevoir, qu'à Saint Gothard; s'il demeuroit dans son poste, nous pouvions marcher à couvert le long de la Neytra, pour investir son armée, & lui couper sûrement les vivres du côté de Gran: mais nous ne pouvions avancer sans avoir du pain au moins pour quelques jours, & il falloit attendre

pour cela un convoi de Presbourg, où l'on avoit envoyé des troupes pour l'amener; & comme on jugea qu'il ne pourroit arriver que le vingt-neuviéme ou le trentiéme, on remit au premier Octobre à passer le Vaag.

Dans cette attente les esprits étoient pleins d'une ardeur qui étinceloit dans les yeux, & qui paroissoit par la maniere hardie dont on parloit : mais il arriva des lettres du sieur Reiniger, Résident de l'Empereur à la Porte, que le Visir tenoit toujours auprès de lui pendant le cours de cette guerre. Il écrivoit que le Turc demandoit la paix, [humiliation grande & peu ordinaire à l'orgueil de ces Barbares] qu'il avoit fait cesser de sa part les actes d'hostilité, qu'il souhaitoit que nous en fissions autant; sur quoi on reçut ordre de l'Empereur de publier une suspension d'armes, qui se termina ensuite à une treve de vingt ans. Ainsi les deux armées s'éloignerent l'une de l'autre, & se rapprocherent du Danube pour y trouver le couvert & la facilité des convois sur cette riviere, & elles s'y reposerent. LXX.

Combien de difficultés il y eut à essuyer ! je ne parle point de celles qui LXXI.

vinrent de la part de l'ennemi, ni des conditions dures que propoſoient les Alliés : que les places qu'on prendroit n'appartiendroient pas à l'Empereur ſeul ; que la paix ne ſe pourroit faire ſans le conſentement de ſes Alliés, ni ſans y comprendre les Moldaves, les Walaques & autres. Combien traverſa-t-on les bons deſſeins qu'on avoit ? combien fallut-il d'adreſſe & de cœur pour ſurmonter ces difficultés ? combien d'avantages nous ont été procurés par les auſpices de S. M. I. ? Combien de graces du Ciel a-t-il fallu pour un ſi grand ſuccès ? pour peu qu'on ait d'entendement, on ne peut s'empêcher d'en convenir. L'armée en partie ruinée par la mort, par la déſertion & par les maladies des ſoldats, & en partie ſéparée, déconcertée & déſunie, ſans vivres, ſans fourages, ſans munitions, ſans convois ; les principaux Commiſſaires des vivres, & les Tréſoriers de l'armée toujours abſens ; les pointilles, les jalouſies, les diviſions entre tant de Généraux, & des corps ſi differens par leurs dépendances, leurs Religions & leurs interêts : ce ſont des difficultés qu'on apperçoit aiſément, pour peu qu'on

y faſſe d'attention. En cet état comment parvenir à l'unité du commandement, au ſecret des délibérations, à la promptitude, & à la facilité de réſoudre & d'agir ? Chacun a ſes opinions & ſes inſtructions ; chacun prétend valoir ſon prix, & raconte les choſes à ſon avantage & comme il l'entend. Chacun écrit, ſe plaint, crie, murmure, ſe lamente. Les correſpondances particulieres ont déja été fort ſagement défendues par un Edit exprès de l'Empereur, comme une choſe très-pernicieuſe, & comme une ſource de deſordres, d'inconvéniens & de maux, Les Hollandois les défendirent auſſi dans leur flotte l'an 1666. ici non-ſeulement on les ſoutenoit, mais on les attiroit, & on les payoit. Après cela Dieu ſçait combien de gens prirent des libertés directement oppoſées à toutes les regles de la guerre : tel qui avoit ordre de fortifier ſon poſte, s'en mocqua, mais il lui en coûta cher. Un autre à qui l'on avoit ordonné de ſuivre une certaine route, en prit une autre à ſa fantaiſie. D'autres retirerent les gardes des poſtes qu'on leur avoit confiés, avec un péril manifeſte de tout per-

dre ; d'autres ſe voyant exposés au feu de l'artillerie ennemie, dans les lieux où ils étoient, au lieu d'élever des parapets pour ſe mettre à couvert, ce qui étoit facile, aimerent mieux abandonner leur poſte, laiſſant un ſi grand vuide dans le milieu, qu'il en pouvoit arriver un grand inconvénient. Tel, au plus grand beſoin & dans le fort du combat, voulut retirer ſes troupes, ſous prétexte que ce n'étoit pas ſon poſte qu'on attaquoit, & il y en eut qui les retirerent en effet. Il étoit quelquefois beſoin de ſéparer les bagages d'avec les troupes dans une marche pour éviter l'embarras & le déſordre, mais il s'en trouva qui ne le voulurent jamais faire. Il y en avoit qui dans les conſeils étoient d'une opinion, & qui parloient tout autrement quand ils en étoient dehors, choſe capable de rendre un Général phrénétique & déſeſperé ; ce qui me ſeroit ſans doute arrivé, ſi au milieu de toutes mes peines d'eſprit & de tous ces chagrins, qui me mettoient hors de moi même, je n'euſſe eu un remede admirable pour les adoucir, je veux dire, ſi les lettres que l'Empereur m'écrivoit de ſa main, & dans

lesquelles S. M. I. me marquoit à toute heure, qu'elle étoit entierement satisfaite de ma conduite, qu'elle apprenoit ce qui se passoit de jour en jour, & qu'elle se reposoit de tout sur moi, si ces témoignages, dis-je, n'eussent dissipé les nuages que le chagrin répandoit dans mon cœur, & n'y eussent rétabli le calme & la tranquillité.

Cette adresse d'un *Empereur* (a) qui n'avoit pas trente ans, est une marque de la solidité merveilleuse de son génie, de la maturité de son jugement, & de la modération de son esprit; qualités rares dans de jeunes Princes, dont l'ardeur causée par un sang bouillant, est encore enflammée par les rapports critiques, qui viennent de dehors, par les murmures de la Cour, & par les censures qui se font dans le cabinet des Ministres qui veulent faire les guerriers, & qui ne le font pas même dans la théorie. Né en 1640. le 9 Juin.

Mais la confiance immuable de S. M. I. pour moi, fut suffisante pour

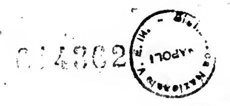
[a] *L'Empereur* Leopod, né deux ans environ après Louis XIV.

me confirmer dans la maxime du grand Fabius, qui préfera toujours le ſalut de la République aux vains murmures du peuple.

Rumores populi qui non tulit ante ſalutem.

Accidens toujours inſéparables des armées compoſées de pluſieurs troupes auxiliaires, leſquelles ſont ſemblables à des corps de nature différente, ne peuvent qu'avec peine contracter cette union étroite, ſi néceſſaire pour le ſuccès des grands deſſeins, & le Pilote qui vogant au travers de tant d'écueils, amene heureuſement ſon vaiſſeau au port ſans faire naufrage, peut bien être mis en parallele avec Annibal, qui s'eſt acquis par ce moyen tant de réputation.

FIN.



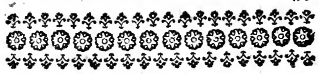


TABLE ALPHABETIQUE,

Des principales choses, & des remarques contenuës en ces Memoires.

A.

Combats

E

G

H

V.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Mémoires de Montecuculi*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre la reimpreſſion. Fait à Paris ce 9. Juillet 1745.

ROQUEMONT.

PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare, à nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut, Notre bien aimé Jean luc Nyon fils, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire reimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre, *Commentaires de Blaize de Montluc, Marêchal de France; Mémoires de Montecuculi*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits livres en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons déſenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres

personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression desdits livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papiers & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée è mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajouté comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de

faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le sixiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi, en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 489. fol. 425. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 14. Septembre 1745.

VINCENT, *Syndic*





